L'ART ET LA NATURE

DERNIÈRE PARTIE (1)

LES DOCTRINES, LES ÉCOLES ET LA PERSONNALITÉ DE L'ARTISTE.

XVIII.

Les Grecs, peuple ingénieux et rusé, ont toujours pensé qu'une défense intimée par un des maîtres de l'Olympe ne pouvait être levée que par un autre Olympien, et ils ne se sont jamais affranchis d'aucune servitude sans se couvrir de l'autorité d'un dieu nouveau, dont ils exécutaient les ordres en s'émancipant. C'était la blonde Demeter qui leur avait enjoint de renoncer à l'ancienne indivision des champs, de posséder la terre et de l'enclore. C'était Dionysos qui leur avait commandé de presser le raisin pour en exprimer le jus qui procure l'oubli. C'était Prométhée qui avait dérobé pour eux le feu céleste; ils n'y étaient pour rien, et tandis qu'il expiait son crime, les hommes pouvaient jouir en paix et sans scrupule de son heureuse invention.

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin, du 1[er] et du 15 juillet.

Comme les métiers et les industries, les beaux-arts leur parurent une manifestation du génie humain dont les antiques divinités jalouses avaient le droit de s'offenser; elles n'admettent pas qu'on change rien au monde qu'elles ont fait. Ici encore ils sauvèrent leur audace en l'abritant sous un auguste patronage. C'étaient les Charites, filles de Zeus et d'Eurynome, c'étaient les Muses, filles de la déesse du souvenir, qui avaient voulu que l'homme embellît sa vie et son esprit en jouant avec les choses qu'il aime comme avec celles qui l'inquiètent, avec ses frayeurs comme avec ses espérances, avec ses tristesses comme avec ses joies, avec les événemens, avec sa destinée, avec son moi et même avec les dieux qu'il adore. Désormais, il était en règle et à couvert de tout reproche; une loi de grâce avait remplacé la loi de rigueur, et il disait : « Un dieu le veut. » L'architecte put, en sûreté de conscience, la règle et l'équerre en main, imiter en les renforçant les grands effets que produisent sur une imagination vive les formes du ciel et de la terre, les forêts, les montagnes et les courbes des fleuves. Le musicien bâtit des architectures de sons, et débrouillant les bruits confus, il les fit servir à rendre tous les bruits de l'âme. Le sculpteur tailla le marbre et en tira des figures qui semblaient vivre et mériter de vivre toujours. Le peintre apprit à montrer ce qu'il voyait, ce qu'il sentait, et à mêler dans ses représentations son cœur à l'esprit des choses. Le poète se permit de considérer l'homme comme un grand spectacle, comme un être unique, qui fait honneur au monde en lui racontant ses gloires et ses misères.

Tous les commencemens sont humbles. A l'origine, les Charites ou les Grâces furent adorées sous la forme de trois pierres qui passaient pour être tombées du ciel. Dans le langage de la mythologie ces pierres venues d'au-delà des nuages sont toujours le signe d'une détente, d'un relâchement dans les rigueurs divines; elles annoncent à l'homme que les puissances célestes, devenues plus clémentes, daigneront frayer avec lui et se plaire dans les maisons qu'il leur a bâties. Plus tard, on se représenta les Charites sous les traits de nymphes souriantes, toujours en joie et en danse, aussi fraîches que le printemps, aux yeux aussi limpides que les sources où elles aimaient à se baigner, et on leur donna pour attributs le myrte, fleur d'amour et de délivrance, et les dés, symbole du jeu. Les Grecs, qui les avaient créées, entendaient les garder pour eux, comme leurs patronnes particulières, et il y a beaucoup de peuples qui jamais n'en furent ni n'en seront visités. Et pourtant il n'en est point de si grossier, de si sauvage, qu'il n'ait connu au moins les premiers rudimens de l'art : tant est inné au cœur de l'homme le double besoin de réduire les choses réelles à l'état de

pures apparences, et de donner une apparence de réalité aux choses qui n'en ont point.

L'âge de pierre eut ses dessinateurs; ils représentaient des rennes à l'énorme ramure, amplifiée de propos délibéré, et recherchaient déjà dans leurs compositions un certain balancement des lignes. L'âge de bronze eut ses ornemanistes, qui avaient une préférence marquée pour les combinaisons symétriques de lignes droites et de lignes courbes. Selon le génie de leur race et leurs habitudes héréditaires, les sauvages d'aujourd'hui ont les uns plus de goût pour la reproduction des formes vivantes, les autres pour ce sentiment de l'achevé, du complet qu'éveille en nous toute figure de géométrie. Les Cafres ne sont, paraît-il, tout à fait contens que quand le manche de leurs ustensiles les fait penser à des girafes ou à des autruches; les Polynésiens, au contraire, aiment à orner leurs armes de spirales compliquées, de segmens de cercles ingénieusement enroulés. Le plus souvent on s'applique à concilier ces deux goûts. N'est-ce pas un résumé de tous les arts que cette sauvagesse qui danse en s'accompagnant du tambourin? Elle n'est vêtue peut-être que d'un collier de dents de singe, et un collier est la perfection de l'ordre. Elle a teint ses paupières avec du sulfate d'antimoine et ses cheveux avec de l'indigo, dans la vaine, mais respectable espérance de ressembler à une fleur. Sa coiffure, ouvrage de longue patience, offre au regard une succession de cônes, dont aucun accident perturbateur n'a dérangé la prodigieuse régularité. Son tatouage, dont elle est fière, est un chef-d'œuvre de syncrétisme, et les cercles concentriques, les losanges y alternent avec les tortues, les lézards et les crocodiles.

Dès sa première enfance et sous le ciel de la Polynésie comme sous le soleil d'Afrique, si grossiers, si frustes que soient ses ouvrages, l'art primitif obéit déjà à deux tendances contraires, il est sollicité par deux forces entre lesquelles il tâche de ménager un accord. Un instinct secret l'avertit que l'homme a tantôt l'amour, tantôt le mépris de ce qui est, et il lui montre les choses comme aime à se les représenter un être contradictoire, qui, se sentant à la fois très petit et très grand, réduit volontiers le grand en petit et a le goût des résumés, des pièces assorties formant, comme les grains d'un collier, un tout parfait.

Si la grande maison que nous habitons ne nous plaisait pas, nous ne saurions aucun gré aux artistes d'en reproduire l'image dans leur miroir; mais d'autre part, si les spectacles de la vie et du monde procuraient à notre imagination des plaisirs sans mélange, si nos joies esthétiques n'étaient pas accompagnées souvent ou d'une secrète inquiétude causée par d'apparens désordres ou

d'un sourd malaise provenant de l'insuffisance des objets, qu'aurions-nous besoin de portails richement historiés, de statues, de tableaux, de comédies et de romans? Le maître à chanter de M. Jourdain tenait pour constant que, si tous les hommes apprenaient la musique, la paix règnerait dans l'univers. Ce qui est vrai, c'est que, pendant que nous entendons une symphonie, nous goûtons une paix mystérieuse que le monde n'a jamais donnée, et que si nous avions, comme Pythagore, des oreilles capables d'ouïr l'harmonie des sphères célestes, les chefs d'orchestre devraient changer de métier. Le maître de danse de M. Jourdain assurait que les malheurs, les bévues, les manquemens des hommes venaient de ne pas savoir danser. Ce qui est vrai, c'est que, si les hommes et les choses étaient toujours fidèles à leur caractère ou si les mouvemens que se donnent les passions n'étaient jamais gâtés par des faux pas, un ballet, où il ne s'en fait point, ne nous ferait pas éprouver un sentiment de quiétude et de délivrance. Quant à M. Jourdain lui-même, il est le type immortel d'une vanité tournant à la folie. C'était son destin, et nous aimons que les destins s'accomplissent.

Le jour où les Abipones adorent et fêtent les Pléiades, leur principale prêtresse, agitant en mesure une gourde remplie de noyaux, pirouette tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, sans changer de place; elle danse comme elle croit que dansent les étoiles dans les prairies du ciel. Les plaisirs que nous donnent les arts sont plus raffinés que ceux des Abipones, mais ils ne sont pas d'une autre espèce. Nous savons que la nature ne plaint ni son temps ni ses peines, et qu'après cent expériences qu'elle a manquées, il y en a toujours une qui est admirablement réussie; nous savons que sur cent cas, il s'en présente toujours un où ce qui devait arriver arrive, mais selon les hasards de notre vie, ce sont souvent les cas intéressans qui nous échappent. Nous savons aussi qu'à la longue les causes produisent toujours leurs dernières conséquences; mais quoi! nous ne vivons qu'un jour, et l'événement que nous attendons n'arrivera peut-être qu'après notre mort. Allons au théâtre; dans l'univers en raccourci qu'on nous y montre, tout arrive à son heure. Seulement nous exigeons qu'il ressemble beaucoup à celui que nous connaissons; le faux nous paraît fade; ce que nous aimons, c'est la vérité, pourvu qu'elle soit appropriée aux besoins et aux lois de notre imagination, et c'est pourquoi Balzac avait raison de dire « que le génie a pour mission de chercher à travers les hasards du vrai ce qui doit sembler probable à tout le monde. »

La règle, c'est souvent la mort; la vie, c'est presque toujours le

dérèglement. Nous demandons à l'art de nous faire vivre d'une vie imaginaire où tout soit réglé, et qui pourtant ait tout le mouvement de la vie d'ici-bas. Nous voulons pouvoir dire : C'est la vraie vie. Nous exigeons qu'on nous transporte dans un monde fictif et que tout nous y rappelle le pays de la vérité. En un mot, l'art, étant destiné à satisfaire un double besoin de notre imagination, est en soi une transaction entre deux principes opposés, qu'il fait concourir à la même fin. Comme la terre, il a ses deux pôles, et suivant que l'artiste regarde l'un plus que l'autre, cela fait deux classes ou deux écoles d'architectes, de sculpteurs, de peintres, de musiciens et de poètes.

Tout art, avons-nous dit, est une protestation contre la nature qu'il imite; mais selon les cas et les tempéramens, on imite ou on proteste davantage. Tous les artistes simplifient, mais les uns plus, les autres moins; tous exagèrent, mais les uns ont des scrupules que les autres n'ont pas; tous cherchent à concilier l'harmonie avec le caractère, mais les uns sont plus préoccupés du caractère, et les autres attachent plus de prix à l'harmonie; tous se mettent dans ce qu'ils font, mais ceux-ci avec plus d'abandon, ceux-là avec plus de réserve. Ces deux tendances sont également légitimes, et les questions que l'art est appelé à résoudre ne sont pas des problèmes de géométrie ou d'algèbre dont il n'y ait qu'une solution possible : en matière d'esthétique, notre imagination se contente du probable.

Mais quand l'une de ces tendances est outrée, excessive, quand l'artiste se livre trop complaisamment à son penchant naturel, sans lui donner aucun contrepoids, quand son amour principal devient un amour exclusif, l'art n'est plus de l'art. Diderot disait de l'*Enfant gâté* de Greuze : « Le sujet de ce tableau n'est pas clair. Il pétille de petites lumières qui papillotent de tous côtés et qui blessent les yeux. Il y a trop d'accessoires, trop d'ouvrage. La composition en est alourdie, confuse. La mère, l'enfant, le chien et quelques ustensiles auraient produit plus d'effet. Il y aurait eu du repos qui n'y est pas. » En revanche, Diderot portait aux nues une tête de fille peinte par ce même Greuze, et qui, embusquée au coin de la rue, le nez en l'air, lisait l'affiche en attendant le chaland : « On la croirait modelée, tant les plans en sont bien annoncés. Elle tue cinquante tableaux autour d'elle. Voilà une petite catin bien méchante. Voyez comme M. l'introducteur des ambassadeurs, qui est à côté d'elle, en est devenu blême, froid, aplati et blafard! le coup qu'elle porte de loin à Roslin et à toute sa triste famille! Je n'ai jamais vu un pareil dégât. » S'il y a des compositions où le détail surabonde, où le repos manque, il en est aussi qui sont par trop reposées et où semble régner la paix des cimetières, et

quand M. l'introducteur des ambassadeurs est par trop académique, nous faisons fête à la méchante petite catin qui le tue.

La vie et le repos, le réel et une pensée de derrière qui le dépasse, la vérité et le rêve, le sérieux du travail et la liberté du jeu, nous voulons trouver tout cela dans une œuvre d'art, ou nous ne sommes qu'à demi contens. Que l'artiste règle ses doses comme il l'entend, c'est son affaire ; mais si l'un des ingrédiens fait défaut, le plat est manqué, et qu'il appartienne à l'école du réalisme ou de l'idéalisme, le cuisinier n'est pas un artiste.

XIX.

Qu'est-ce que le vrai réalisme? qu'est-ce que le véritable idéalisme? Les esthéticiens qui en ont donné la définition ont oublié trop souvent qu'elle devait convenir également à tous les arts.

— Avez-vous jamais rencontré un musicien réaliste? me demandait une femme qui adore la musique. Autant que je le puis savoir, un réaliste fait profession de croire que tous les hommes sont des coquins. C'est une chose qu'il peut dire en vers ou en prose, mais je le défie de la dire en majeur ou en mineur. Il ajoute d'ordinaire: « Il y a cependant à cette règle universelle une exception, une seule, c'est moi qui vous parle, et quand le jour du grand déluge sera venu, nous nous réfugierons dans l'arche, moi, ma chatte et mon chien. » Cette exception unique est un miracle, mais ce miracle serait un mauvais sujet d'opéra. — Ah! permettez, lui dis-je, les vrais réalistes... — Eh! oui, ils croient que ce monde est une maison de boue, et que ce qu'on y peut trouver de plus propre, ce sont les crottes de lapins. Il y a des gens qui voient tout en beau, d'autres qui voient tout en laid. De-ci comme de-là, c'est une manière de voir ou une affaire de goût, de préférence et peut-être de parti-pris.

Elle était debout, devant une glace; elle se retourna pour s'y regarder. — Mais permettez, lui dis-je encore, le réalisme n'est pas l'amour du laid, c'est l'amour du réel, et il y a, grâce à Dieu, de belles réalités. Les vrais réalistes... — Oh! je sais ce que vous allez dire. Ils se piquent de représenter les choses telles qu'elles sont. La bonne plaisanterie! Les choses ne sont jamais que ce que nous voulons qu'elles soient. Nous avons tous nos lunettes, et nos lunettes ont toujours la couleur de notre esprit, et nous avons beau les nettoyer, elles n'en sont pas moins roses ou bleues, noires ou rouges. Vous me répondrez peut-être que représenter les choses telles qu'elles sont, c'est nous les montrer avec tous leurs détails, sans rien en ôter, sans y rien ajouter.

Heureusement c'est impossible, et quand ce serait possible, je dirais : « Grand merci, je sors d'en prendre. » Si quelqu'un, sans rien passer, sans rien omettre, me racontait par le menu une de mes journées, ce que j'ai mangé, ce que j'ai bu, tout ce que j'ai fait ou oublié de faire, les propos décousus que j'ai pu tenir, les mille choses sans suite auxquelles j'ai pensé quand je ne pensais à rien, croyez-vous que ce récit m'amusât beaucoup ou me fît l'effet d'une œuvre d'art? Vos réalistes se croient des photographes; mais le photographe arrange son modèle, l'assoit et le coiffe à sa guise, lui ménage l'ombre et la lumière. Quand je veux me voir, je m'arrange, et quand je me raconte à moi-même ma petite histoire, je la dispose à ma façon, je lui donne un certain tour; il y a des lumières que j'éteins et d'autres que j'avive. Voilà l'art, et tout artiste qui n'est pas un arrangeur est un benêt ou un malotru. Le réalisme est tout simplement le culte du décousu, de l'incohérence. Qu'un récit qu'on nous fait n'ait ni queue ni tête, passe encore ; c'est un genre d'accident auquel nous sommes accoutumés. Mais vous représentez-vous une maison incohérente? Je ne l'habiterais à aucun prix ; je croirais à chaque instant la voir crouler. Vous figurez-vous un concert incohérent, où les violons ne s'attendraient pas, où la flûte et la clarinette tireraient chacune de son côté, comme il arrive tous les jours dans notre triste vie? Si c'est la musique qu'on nous promet, j'en conclus que le plus grand musicien du monde est le vent, et pourtant, ce n'est pas encore le dernier mot de l'art ; qu'il coure sur les toits ou qu'il gronde dans ma cheminée, le vent a une certaine suite dans les idées, et je le soupçonne de soigner ses effets et d'être un arrangeur, lui aussi. — Elle fit une pause, et je tâchai de lui prouver que le vrai réalisme n'était pas ce qu'elle pensait, et qu'il a son mot à dire en musique comme dans tous les arts. Mais elle ne m'écouta pas.

Le vrai réaliste pardonne facilement à la nature les troubles, les chagrins qu'elle nous cause, tant il lui a de reconnaissance d'avoir créé cette merveille qu'on appelle la vie, et qui est pour l'observateur le moins attentif une source intarissable d'étonnemens et de joies. Il lui sait un gré infini non-seulement d'avoir multiplié les genres, jeté son argile dans mille moules divers, mais d'avoir tellement varié la façon qu'elle donne à chacun de ses ouvrages, que dans chaque espèce il n'y a pas deux individus absolument pareils. Cette richesse, cette abondance, ces gradations nuancées le ravissent, le transportent. Il s'écrie avec un philosophe : « Quel secret doit-elle avoir eu pour diversifier en tant de manières une chose aussi simple qu'un visage, qu'une étoile ou qu'une

feuille! » Il admire tout en elle, jusqu'à ses œuvres de rebut, jusqu'aux existences qu'elle se donne l'air de sacrifier. Il ressemble à l'enfant qui, se promenant sur une plage riche en coquilles, se promet de ne ramasser que les plus dignes d'être emportées, et à qui la dernière qu'il aperçoit paraît toujours la plus belle.

Cependant nous avons tous nos préférences, le réaliste a les siennes. Entre deux objets similaires, il choisira celui qui semble le plus rapproché de la nature, en qui son empreinte est le plus visible. Il s'intéresse passionnément à ce qu'on pourrait appeler les formes vierges, aux existences qui gardent encore leur pureté originelle, aux êtres qui ont été le moins modifiés par des combinaisons et des mélanges factices. Il préfère les plantes agrestes aux fleurs de serre, les lieux qui ont conservé leur état et, pour ainsi dire, leur innocence primitive aux jardins savamment composés, où tout annonce comme une intention de plaire. Il méprise les eaux amenées de loin par l'industrie d'un ingénieur, les fontaines et les tritons; il n'aime que la source qui jaillit du rocher de la montagne; il y boit à même, dans le creux de sa main, et cette eau est pour lui le plus divin des nectars.

S'occupe-t-il des hommes, les mêmes préférences déterminent ses choix. Moins l'éducation les a dénaturés, plus il les trouve à son goût. Les changemens qui se produisent en nous par l'habitude du monde, par les contraintes qu'il nous impose, par le personnage artificiel que nous y jouons, par la tyrannie des usages et des bienséances, le chagrinent comme une altération du type. Il a plus de sympathie pour un manant que pour un grand seigneur, pour un petit bourgeois que pour un prince. Souvent même il trouve à l'animal plus de saveur qu'à l'homme, ou plutôt ce qu'il aime le mieux dans l'homme, c'est la bête, parce qu'elle est naïve. Regardez tel tableau de Potter, et vous vous convaincrez facilement que ses vaches lui étaient plus chères que leur vacher; relisez telle fable de La Fontaine, et vous sentirez qu'il était plus prêt à s'attendrir sur le sort d'une fourmi que sur le nôtre, et que si l'humanité l'intéressait, c'est qu'en la grattant, il trouvait l'animal.

Les réalistes se sentent peuple, et ils cherchent dans la nature ce qu'elle a de plus naturel, comme ils cherchent dans l'homme ce qu'il y a en lui de plus primitif et de plus foncier. Ils ont rendu de grands services à l'art, en conquérant à la poésie et à la peinture des provinces nouvelles, de vastes champs laissés en friche, des portions entières du monde et de l'humanité dont les idéalistes n'avaient eu cure. Les humbles ont été leurs héros. Un grand roi disait : « Otez-moi ces magots-là ! » Il ne se doutait pas que ces

magots avaient été marqués au coin de l'immortalité. Il y avait en eux une telle puissance de vie qu'après plus de deux siècles, ils semblent nés d'hier.

Ce n'est pas seulement par le choix de ses sujets que le réaliste se révèle, c'est plus encore par sa manière de les traiter, par ses procédés, par sa méthode, qui est la méthode naturelle. Comme la nature, il aime à multiplier les êtres, à nous montrer que des nuances, des degrés presque insensibles suffisent à les distinguer, de combien de façons différentes on peut varier un thème et comment une même lumière se diversifie par la diversité des objets où elle se réfléchit. Comme la nature, il ne méprise rien. Il n'y a pour lui ni de petits sujets ni de petites choses; les plus petites sont souvent les plus expressives. Fénelon comparait un esprit épuisé par le détail « à une lie de vin sans goût et sans délicatesse. » Mais si le réaliste a l'esprit de détail, ce n'est pas par une vaine curiosité de l'inutile et des minuties oiseuses. Le détail qu'il recherche est celui qui fait voir; ce n'est pas celui qui complique, c'est celui qui explique. Vous lui reprocheriez en vain de descendre trop dans le particulier; en vain lui diriez-vous que ce qui vous intéresse, c'est le gros de l'affaire, que vous vous souciez peu d'être informés par le menu. Il vous répondrait qu'il ne songe pas à vous plaire, mais à se mettre en règle avec la nature, qu'il a appris d'elle tout ce que valent les petits moyens, et que s'il détaille, c'est pour mieux rendre le caractère naturel des choses. Pourriez-vous retrancher quoi que ce soit d'un portrait de Holbein, une seule ride, une seule touffe de poils, sans en affaiblir le caractère?

Comme les détails, le réaliste multiplie les accessoires, et en ceci encore, il imite la méthode naturelle. Il sait que, si l'accessoire doit toujours suivre le principal, les choses ne sont rien sans leurs circonstances et dépendances, que dans la nature tout a ses rapports, qu'il y a une affinité et des communications constantes entre l'être vivant et tout ce qui l'entoure, que le ciel, l'air, la terre agissent sur lui, que sa destinée est le résultat de mille influences occultes. Transplantez-le, il n'est plus lui-même, il devient inexplicable. Or pour le réaliste, la première destination de l'art est à la fois de manifester les caractères et de les expliquer, et au surplus, c'est dans l'harmonie des êtres et de leur entourage qu'il cherche et trouve l'harmonie de son œuvre. Toute existence dépaysée, toute réalité déclassée lui fait l'effet d'une anomalie incompréhensible, d'un prodige déplaisant. Si les maisons à toit plat lui agréent en Tunisie, elles lui désagréent souverainement dans les pays où il neige. Il aime à voir les palmiers sous le ciel de la

Syrie, il n'a aucun goût pour les palmiers de serre, et selon les lieux et les temps, il préfère le sapin à l'oranger, le chardon à la rose. Rien ne le choque plus qu'un contresens; rien ne lui paraît plus criminel qu'un crime de lèse-nature. Il est amoureux de la vérité locale dans le sens le plus profond de ce mot; pour lui plaire, il faut que les choses et les hommes lui apparaissent dans leur milieu naturel et comme enveloppés de leur air natal. Le chant le plus mélodieux du monde lui semble insipide dès que c'est un air appris. Il n'admet pas que le pierrot, qui vit sur les toits, essaie de lui révéler le mystère des forêts et du printemps. A tout faux rossignol, il dira : Sonate, que me veux-tu?

Le réaliste a l'amour des convenances, et dans tous les temps le convenu lui a inspiré une insurmontable aversion. Mais que faut-il entendre par le convenu? C'est ce qui manque de réalité, ce qui n'est pas vrai. Ici encore il est bon de s'expliquer: « As-tu jamais vu Jésus-Christ? demandait Courbet à un élève de l'Académie des beaux-arts. Pourquoi donc fais-tu son portrait? » Il disait aussi : « Que les peintres ne me montrent pas des anges! Ils n'en ont jamais vu ni moi non plus. » Mais pour les gens qui y croient, les anges sont des êtres aussi réels que des bourgeois ou des paysans. Pour tout bon catholique, le corps du Christ se trouve réellement dans l'Eucharistie, et le pain et le vin ne sont que des apparences. Pour les Arabes très inconnus et très célèbres qui ont écrit les *Mille et une nuits*, les génies et les goules étaient d'effrayantes vérités, comme pour les Grecs le Jupiter d'Olympie était la plus magnifique des réalités. La foi au surnaturel, les croyances communes, les religions et leurs dogmes sont un des élémens essentiels, une des parties constituantes du système du monde, ou, si l'on aime mieux, une des couches les plus profondes de la nature sociale, et à quelque école qu'il appartienne, c'est une matière sur laquelle l'imagination de l'artiste a le droit de s'exercer aussi bien que sur toute autre.

Qui n'a pris plaisir à contempler dans un ruisseau la mobile image des arbres immobiles qui le bordent? Au gré de l'eau qui court et les remue, ces images frissonnent, tressaillent, s'agitent, se courbent et se contournent, et tour à tour se raccourcissent ou s'allongent. Voilà des arbres dont le tronc rigide est devenu flexible, dont le tronc résistant ne résiste plus; ils ont les pieds en haut, la tête en bas, et tout leur poids repose sur leurs branches les plus menues. Ils n'existent pas et ils ont l'air d'exister. Quand vous serez las de ce spectacle, levez les yeux au ciel; vous y verrez peut-être des nuages qui ressemblent à des montagnes, à des éléphans, à des chameaux ou à des tours, à des châteaux d'amé-

thystes et de saphirs. Ce sont des histoires invraisemblables que la nature se raconte à elle-même. Elle a son fantastique, et comme elle, alors même qu'ils ne s'occupent ni des anges, ni des goules, ni des génies, tous les arts ont leur merveilleux. Encore un coup, c'est une merveille qu'une toile qui représente une tempête furieuse et dans laquelle il n'y a pas une feuille qui bouge. C'est une merveille qu'une Ève qui a échangé sa chair contre un corps de marbre; elle a cueilli sa pomme, elle se demande si elle la mangera, et elle vivra des siècles sans la manger et sans la laisser tomber. C'est une merveille qu'une princesse mourante dont l'agonie parle en vers alexandrins. C'est une merveille que des événemens à qui il a fallu dix ans au moins pour s'accomplir et qui se passent en trois heures. C'est une merveille que des hommes et des femmes qui, comme l'ombre d'un arbre réfléchie par un ruisseau, n'existent pas et ont l'air d'exister. Dans les chefs-d'œuvre de la poésie ou de la peinture, les moindres détails sont pris du vrai, et il y a partout du merveilleux, et en vérité, l'œuvre d'art la plus réaliste est un conte de fées puisque tout s'y trouve à sa place et que tout y arrive en son temps, sans compter que l'auteur s'exprime quelquefois par métaphores et que toute métaphore est un mensonge.

Mais s'il y a des conventions nécessaires, il en est d'inutiles, il en est même de nuisibles. Dans le temps où les dessinateurs d'atlas y regardaient de moins près qu'aujourd'hui et sacrifiaient souvent l'exactitude à l'élégance, on fit observer à un cartographe qu'il avait sensiblement exagéré la courbe que décrit un fleuve d'Afrique. « C'est possible, répondit-il; avouez pourtant que cela fait bien mieux ainsi. » Voilà une beauté de convention, mais le plus souvent, le convenu est quelque chose qui fut vrai jadis et qui ne l'est plus; c'est l'application inintelligente d'un procédé excellent en soi, mais perverti par l'usage inopportun qu'on en fait, c'est une routine, une coutume irraisonnée, qui devient un joug, une tradition superstitieuse, un fâcheux héritage. A l'origine, l'artiste s'inspirant encore du grand texte de la nature, qu'on ne saurait trop étudier, tout dans son œuvre avait du caractère et concourait à l'expression. Il avait appris de celle qui ne se trompe et ne ment jamais ce que signifient des lignes qui montent ou descendent, divergent ou convergent, s'accordent ou se contrarient. Qu'il ciselât un bijou, confectionnât un collier ou façonnât un vase, selon ce qu'il voulait dire, il choisissait les signes les mieux adaptés à son idée. Mais dans les âges de décadence, comme s'en est plaint éloquemment Semper dans son beau livre sur les arts décoratifs, on ne lut plus le texte, on s'en tint aux gloses, qu'on interpréta de travers;

on fit monter ce qui devait descendre, descendre ce qui devait monter; palmettes, oves, denticules, grecques, tout ornement fut employé comme au hasard et détourné de son usage propre; on vécut dans le faux, et ce qui est pis encore, on fut heureux d'y vivre (1).

Les architectes grecs poussaient jusqu'au scrupule le respect des convenances; avec le temps, cette science se perdit, et c'en fut fait du divin naturel. Il arriva trop souvent aux Romains de copier sans discernement des modèles dont les finesses leur échappaient; c'était la lettre, ce n'était plus l'esprit; c'était la note, ce n'était plus la musique, ni l'air de première intention, et on sait combien Vitruve a commis de méprises qui eussent révolté Ictinus. A d'autres époques, on s'avisa d'appliquer un genre d'architecture où il n'avait que faire; ce fut la mort des convenances et le triomphe du convenu. Pour le vrai réaliste, la plus belle architecture est celle qui exprime le plus exactement la destination d'un édifice, et qui trouve son harmonie dans la parfaite correspondance entre la fin et les moyens, entre le dedans et le dehors, entre l'idée et la forme. Une école qui ressemble à un faux palais, une église où l'on adore un Dieu mis en croix et qui est grossièrement imitée des maisons qu'habita jadis la victorieuse Pallas Athènè, lui font saigner le cœur; pour se nettoyer les yeux de cette image impure, il ira contempler une humble église de village, coiffée d'un vrai clocher roman. Elle est un signe, l'autre n'a pas de sens, et rien n'est plus triste dans le monde de l'art qu'un sens qui n'a pas trouvé son signe, si ce n'est un signe qui a perdu son sens.

La confusion des langues empêcha d'édifier Babel; la confusion des styles n'empêche pas de beaucoup bâtir, nous ne le savons que trop, et nous savons aussi quelle différence il peut y avoir entre un contraste qui charme et une disparate qui choque; mais les contresens qui nous affligent ne sont pas toujours imputables aux artistes. Un architecte chargé de bâtir une villa pour un bonnetier retiré des affaires se vit condamné pour lui complaire à ajouter à sa construction une tour à mâchicoulis. Il l'adjura en vain de renoncer à sa sotte fantaisie. « De quels ennemis avez-vous donc à vous défendre? » lui demandait-il. L'autre se buta, et il dut céder. « A laver la tête d'un âne, disait cet architecte en colère, on perd sa lessive, et ce misérable aura sa tour: mais je m'arrangerai pour qu'elle ressemble à un bonnet de nuit. » Il y a des siècles où tout dans l'architecture est intention, il y en a d'autres où tout est prétention.

(1) *Der Stil in den technischen und tektonischen Künsten*, von Gottfried Semper.

Comme l'architecture, la musique a trop souvent payé tribut aux beautés convenues, et le réalisme lui a rendu d'inappréciables services en l'affranchissant de ses routines, en brisant les vieux moules, en faisant la guerre aux coupes et aux rythmes artificiels, aux banalités insipides, aux fioritures déplacées et aux fades vocalises. Lord Chesterfield écrivait à son fils : « Quant aux opéras, ils sont en vérité trop absurdes, trop extravagans pour que je vous les recommande. Je les considère comme un spectacle magique, inventé pour divertir les yeux et les oreilles aux dépens du bon sens ; et des héros, des princesses ou des sages qui chantent, riment et tintamarrent me font éprouver la même impression que si je voyais les collines, les arbres et les bêtes danser aux sons irrésistibles de la lyre d'Orphée. Quand je vais à l'Opéra, j'ai soin de laisser ma raison à la porte avec ma demi-guinée. » Cependant ce même lord Chesterfield goûtait passionnément le *Roland furieux* de l'Arioste, « très ingénieux mélange, disait-il, de mensonges et de vérités. » Apparemment les opéras qu'il avait entendus n'étaient que de purs mensonges, si grossiers ou si puérils ou si invraisemblables qu'il aurait craint de déshonorer sa raison en ayant l'air d'y croire.

« On ne peut jamais faire un bon opéra, avait dit Boileau dans sa sagesse souvent un peu courte, parce que la musique ne saurait narrer, que les passions n'y peuvent être peintes dans toute l'étendue qu'elles demandent, que d'ailleurs elle ne saurait souvent mettre en chant les expressions vraiment sublimes et courageuses. » Il ne tient pourtant qu'aux compositeurs de prouver aux oreilles qui ne sont pas ennemies de leurs plaisirs que, si la musique est incapable de narrer, elle a le pouvoir de peindre les passions dans toute leur étendue, avec une intensité de coloris qu'aucun autre art ne saurait leur donner, que, loin de rester en deçà de la parole, elle en est l'éternel au-delà, qu'il n'est pas d'expressions « sublimes et courageuses, » qui n'aient leur équivalent dans sa langue et sur lesquelles, s'il lui plaît, elle ne puisse renchérir. « J'ai voulu, écrivait Glück dans la préface d'*Alceste*, renfermer la musique dans ses vraies attributions, qui consistent à rehausser la poésie par l'expression, sans interrompre l'action et sans la refroidir par des ornemens inutiles et superflus. Je n'ai pas voulu qu'un acteur s'arrêtât, ni au moment le plus intéressant du dialogue pour entendre une ennuyeuse ritournelle, ni au milieu d'un mot et sur une voyelle favorable pour lui donner l'occasion de faire parade, dans un long passage, de l'agilité de sa voix. » Glück rapportait, sacrifiait tout à la vérité dramatique, et c'est bien de lui que Diderot aurait pu dire : « Écoutez ce chant ; vous verrez si la ligne de la mélodie ne coïncide pas tout entière avec la ligne

de la déclamation. » Il a fait davantage encore; appropriant sans cesse aux situations et aux personnages la couleur de son chant, non-seulement il a su, à l'exemple de Lulli et de Rameau, donner toujours du caractère à sa musique, il a montré comment il faut s'y prendre pour traduire en musique des caractères.

Ce n'est pas la seule réforme que le réalisme ait apportée dans l'opéra. Par l'importance toute nouvelle qu'il a donnée aux instrumens et par la prédominance alternée de l'orchestre et de la voix, il a rendu le drame lyrique plus vrai, plus réel; il l'a rapproché de la nature, qui nous montre toujours les choses dans leur milieu. Le chant, c'est la passion; mais la passion n'est pas seule dans l'univers. Elle accomplit ses orageuses destinées sous les yeux d'un public curieux, quelquefois indiscret, et ce public glose, juge, admire ou condamne. Elle a des amis, des complices, des auxiliaires qui lui facilitent ses entreprises, lui fournissent des occasions. Elle a des ennemis qui la contrecarrent, la traversent, la combattent. Si fière, si superbe qu'elle soit, elle est tenue de compter avec le monde, et quoi qu'elle fasse, elle ne l'empêchera pas de se mêler de ses affaires pour les arranger ou les gâter.

Le nouveau drame lyrique nous montre la passion dans son milieu naturel. L'orchestre, c'est le monde, et tantôt il se renferme dans son rôle de spectateur attentif, bienveillant, sympathique, mais discret, et il approuve, il consent, il agree, il souligne; tantôt il s'anime, il s'exalte, l'émotion des événemens l'a gagné; la passion vient de jeter un de ces cris du cœur qui montent jusqu'au ciel, et il le répète à sa façon : ce n'est plus la voix d'un homme, c'est la voix d'une foule, et c'est ainsi que parlent les vents et les orages. Mais souvent ce spectateur devient juge; il apprécie, il commente, il épilogue, et telle phrase qui lui échappe ressemble à une réflexion ironique, narquoise ou grondeuse. La passion ne vit que dans le temps présent; son juge, qui a toute sa tête, se rappelle le passé, prévoit l'avenir, et pendant qu'elle brode son thème, il a le sien, qu'il brode à sa guise et qui semble dire : — « Tu es folle; prends garde; souviens-toi et attends-toi! » — Elle a refusé de l'en croire, et il se fâche. Cette insoumise s'imagine que l'univers lui appartient, qu'il a été créé pour elle, que tout lui est permis, et qu'elle est la maîtresse de son destin. Le monde, représenté par l'orchestre, se charge de lui rappeler son néant, et cette voix qui remplissait l'espace et remuait tous les cœurs, il la couvre de ses murmures et de ses protestations, il l'enveloppe de son bruit, il l'étouffe sous ses harmonies violentes et ses fanfares tumultueuses, jusqu'à ce que, touché de pitié ou de repentir, il se calme par degrés : cette mer démontée s'apaise et la tempête se tait pour écouter la mouette.

Un orchestre qui, accompagnant sans cesse la voix, n'en est que l'écho servile, donne une idée bien fausse, bien romanesque de la vie humaine, ce train perpétuel de guerre et de contradiction. Quelque persuasif, quelque éloquent que soit un cœur qui raconte ses félicités ou ses disgrâces, le monde ne lui répond pas toujours : — « Tu as raison, et je chanterai ton air. »

Quand un art vieilli s'est encroûté de préjugés et de routines, on ne l'en délivre qu'en le ramenant à la nature, qui n'en eut jamais; elle lui fait honte de ses faux plaisirs et l'en dégoûte : — « Le dieu étranger se place humblement sur l'autel à côté de l'idole du pays; peu à peu il s'y affermit; un beau jour, il pousse du coude son camarade, et patatras! voilà l'idole en bas. » — Plus d'une fois le réalisme a aidé l'art non-seulement à reculer ses frontières, mais à s'affranchir du convenu et du culte des idoles.

XX.

Il va de soi qu'un idéaliste est, à certains égards, le contraire d'un réaliste; mais ici plus que jamais il faut s'entendre, car s'il y a un vrai et un faux réalisme, il y a un idéalisme qui est une vertu de l'esprit, et un autre qui est une chimère et un danger.

Qu'ils s'appellent Platon, Berkeley, Kant ou Hegel, nous savons à quel signe commun se reconnaissent les philosophes qui font profession d'idéalisme, et qu'on en compte de nombreuses variétés; nous savons moins bien ce que peut être un architecte, un peintre ou un poète idéaliste. Sans doute, c'est un artiste qui a l'amour de l'idéal. Mais qu'est-ce que l'idéal? Pour les uns, ce n'est qu'un de « ces mots d'enflure » que haïssait Pascal; pour d'autres, c'est une de ces expressions banales qu'on emploie à tout propos et hors de propos sans y attacher aucun sens déterminé, et qui ont ceci de commode qu'en les prononçant on croit avoir dit quelque chose et qu'on se dispense d'en dire davantage.

A proprement parler, l'idéal est l'idée d'une perfection qui surpasse toute réalité; c'est un rêve qui n'est qu'un rêve, c'est l'oiseau bleu ou la pierre philosophale de l'âme. Je puis concevoir une société où il y aurait un tel accord entre tous les intérêts que chacun trouverait son bonheur dans le bonheur de tous. Je souhaite que les hommes se rapprochent de cet idéal, mais je sais que dans un monde où tout cloche, une société parfaite ne sera jamais qu'une utopie, que le souverain bonheur est souverainement chimérique. Nous pouvons concevoir un idéal de justice, de vertu, de sainteté; mais nous savons aussi que la sainteté sans tache et sans tare est un rêve qui n'a jamais pris corps, que les plus grands saints sont

les plus sévères pour eux-mêmes, les plus disposés à considérer leurs peccadilles comme des crimes, leurs bonnes œuvres comme des péchés véniels, que la perfection qu'ils se proposent fait à la fois leurs délices et leur désespoir.

On pourrait dire pareillement que l'artiste se fait de son art un idéal dont il cherche à se rapprocher en perfectionnant sans cesse son talent. Il est toujours en apprentissage ; comme l'évêque d'Avranches, il n'a jamais fini ses études, jamais fini de s'initier dans les secrets de la nature, d'approfondir les procédés, les règles de son métier; ce sont là deux carrières infinies, et on a beau marcher, on est sûr de ne pas arriver. Mais je ne vois pas qu'en ceci les idéalistes soient autrement faits que les réalistes, ni que l'amour du mieux les travaille et les poigne davantage. De quelque école qu'il relève, le propre du véritable artiste est d'être toujours mécontent de lui-même.

On pourrait dire aussi qu'avant d'exécuter son œuvre, l'artiste en a tracé le plan dans son esprit, que ce modèle immatériel est pour lui un idéal, qu'il s'efforce de le réaliser, qu'il désespère de rendre tout ce qu'il a conçu et qu'il s'y applique avec crainte et tremblement. Mais en ceci encore, le réaliste ne demeure pas en arrière de l'idéaliste; tout au contraire, c'est lui qui s'étudie le plus à ne rien laisser d'imparfait dans l'exécution, tant les détails ont de prix à ses yeux. Il arrive souvent à l'autre de se négliger, et c'est de l'idéaliste qu'on peut dire que ses nonchalances sont quelquefois ses plus grands artifices.

Depuis Winckelmann, qui fut un grand enthousiaste et un dangereux conseiller, la plupart des esthéticiens ont une tout autre façon d'entendre la notion de l'idéal appliquée aux arts. L'idéal n'est pas pour eux la perfection du talent ou du travail de l'artiste, mais la perfection même des objets qu'il représente, l'essence ou la quintessence des choses, un type accompli, achevé, que la nature est impuissante à réaliser, et qui n'existe véritablement que dans l'esprit qui le conçoit. Ces esthéticiens procèdent de Platon et plus encore des Alexandrins qui enseignaient que la beauté est la victoire de l'idée sur la matière, que dans le monde que nous voyons, cette victoire est toujours incomplète, que la matière résiste, qu'elle est un vêtement grossier qui ne devient jamais tout à fait transparent, que le ciel des purs intelligibles est le vrai séjour de la lumière et de l'harmonie, que la beauté y resplendit d'un éclat immortel, qu'elle n'y est point, comme ici-bas, enveloppée de voiles trompeurs : « Fuyons dans cette chère patrie, s'écriait Plotin, dans cette patrie d'où nous sommes sortis et où nous attend notre père! Mais comment fuir? nos pieds ne nous serviraient de rien, non plus que des chars

rapides ou des navires. Pour revoir ce pays bien-aimé, il faut fermer les yeux du corps et ouvrir les yeux de l'âme, recourir à ce regard intérieur que tous les hommes possèdent et dont si peu savent se servir. »

Que le sage ou le mystique ouvre ses ailes et s'envole dans cette patrie où il contemplera éternellement le modèle invisible et l'immuable archétype de l'univers, l'artiste ne l'y suivra pas. Il n'aime que les idées auxquelles son imagination peut donner un corps, une figure; il s'intéresse trop à tout ce qui vit ou semble vivre pour mépriser la matière, et n'ayant ni le tempérament d'un métaphysicien ni celui d'un anachorète, ce monde sublunaire n'est pas pour lui un triste lieu d'exil. — « Vos notions sur la beauté, disait Savonarole aux peintres de son temps, sont empreintes du plus grossier matérialisme. La beauté, c'est la transfiguration, c'est la lumière de l'âme; c'est donc par-delà la forme visible qu'il faut chercher la beauté suprême dans son essence. » — Les peintres ne l'en ont pas cru; ils se doutaient bien que la beauté n'est qu'une apparence, et que lui enlever toute forme sensible, c'est la condamner à n'être plus. Il s'est trouvé des philosophes pour enseigner que Dieu est le beau souverain, comme il est le souverain bien. Un musicien de ma connaissance disait à ce propos : — « Quand on a le malheur d'être un infini sans détails, on n'est pas beau, mais je conviens qu'on a le droit de s'en passer. » — Les artistes savent qu'il n'y a pas de beauté sans forme, ni de forme sans caractère, et qu'on n'a du caractère qu'à la condition d'avoir des bornes et de n'être que ce qu'on peut être.

D'autres esthéticiens définissent autrement l'idéal. Ils ne le confondent plus avec les idées, avec les genres ou avec Dieu; mais ils pensent que chaque individu a son prototype, dont il serait l'expression parfaite s'il n'avait essuyé dans sa vie de fâcheuses aventures, et qu'un peintre de portraits doit représenter une duchesse avec la figure qu'elle pourrait avoir si elle n'avait pas eu la variole ou éprouvé des chagrins domestiques dont sa beauté a souffert, une paysanne romaine telle qu'elle serait si elle ne s'était mariée trop tôt et n'avait eu dix enfans qu'elle a nourris. Cela revient à dire que pour idéaliser, il faut nous montrer des corps et des âmes à qui il n'est rien arrivé. Or, idéaliste ou réaliste, le peintre comme le poète ne s'intéresse qu'aux êtres à qui il est arrivé quelque chose et qui s'en souviennent; plus ils ont vécu, plus il les trouve intéressans, et il n'admettra jamais avec un professeur allemand « que l'idéal étant le minimum de la particularité, la peinture doit nous offrir des formes idéales qui représentent le pur éther de l'être le plus pur. » Quand on demandait à Strepsiade s'il ne croyait pas que

les nuées fussent des divinités : — « Non, vraiment, répondait-il, je les ai toujours prises pour des brouillards ou de la fumée. » — Fumée, brouillards ou éther, le talent qui s'en nourrit n'en vivra pas longtemps.

A la vérité, ce même professeur allemand autorise l'artiste à peindre la maladie, la vieillesse, la caducité, la mort. Mais il a soin d'ajouter que la nature ne nous montre rien à l'état de pureté, que les maladies qu'on peut étudier dans les hôpitaux sont des cas particuliers qui laissent toujours quelque chose à désirer, et il s'ensuit que l'artiste doit suppléer à ce qui leur manque et représenter l'idéal de l'étisie, l'idéal de l'apoplexie, l'idéal de la goutte, ou s'il est peintre de genre, l'idéal des batteries de cabaret, des ivrognes idéaux s'administrant des coups de poing typiques, tandis qu'une broche idéale tourne devant l'idéal d'un bon feu. — Et comment découvrirai-je cet idéal? demande l'artiste. — En prenant une moyenne proportionnelle, répond gravement le professeur. Voulez-vous peindre une rose? Assemblez, groupez dans votre esprit cent roses que vous avez vues, ce sera le dividende; divisez par cent, le quotient sera l'idéal. Appliquez cette même méthode aux visages de femmes, aux broches, aux coups de poing ou aux ivrognes, rien n'est plus simple. Qu'est-ce à ce compte que l'Antiope du Corrège? Le résultat d'une division bien faite. Qu'est-ce que la Madone sixtine? Un beau quotient.

Winckelmann avait formulé à sa manière la théorie de la moyenne proportionnelle, quand il enseignait que « comme l'eau pure, la beauté parfaite n'a aucune saveur particulière, » d'où il résulte que plus elle est insipide, plus elle est parfaite, que moins les choses ont de caractère, plus elles sont belles, et que si l'idéalisme consiste à embellir la nature, il ne peut mieux s'y prendre qu'en s'étudiant à l'affadir. La barbarie, la grossièreté est la mort de l'art, mais on le tue plus sûrement encore par les fausses règles et les faux raffinemens. De même que chaque époque a son idéal convenu de la jolie femme, auquel bon gré mal gré et en dépit des résistances de la nature, il faut ressembler si l'on veut plaire, tel artiste se fait un idéal d'élégance et de grâce, un code de la parfaite beauté. Comme le manuel du parfait cuisinier, c'est un recueil de recettes, que, cuisinier très imparfait, il applique indifféremment à tous les sujets.

Dans le fond, il n'a fait que réduire en système le goût de son temps; il sacrifie le caractère permanent des choses à une mode qui passe, et confondant ce qui plaît avec le beau, il oublie que ce qui plaît aujourd'hui ne plaira pas demain. Peut-être s'appelle-t-il l'Albane, et il peindra des Galatée, des Europe, des Danaé, des Diane,

des Vénus et des Madones qui ne seront que des variétés presque indiscernables de la même poupée. Longtemps ses poupées jouiront d'une vogue immense; il aura la joie de s'entendre dire « qu'elles semblent nourries de roses, » on le surnommera « le peintre des Grâces; » mais un jour, après l'avoir élevé au-dessus de Raphaël et de Michel-Ange, on s'étonnera d'avoir pu l'admirer, et la nature affadie aura vengé son outrage. Combien d'artistes aussi bien doués que l'Albane ont eu le même sort! et qui comptera toutes les victimes de la beauté quintessenciée, de l'être pur, de l'éther, de la moyenne proportionnelle et des faux quotiens!

Qu'est-ce donc, en définitive, que le véritable idéalisme? C'est une manière de sentir. Tel artiste est plus frappé de la richesse de la nature, de l'incroyable diversité de ses créations et de ses jeux. Tel autre est plus touché de l'infinie grandeur de quelques-uns de ses spectacles et de ses effets. Elle l'étonne par son abondance, ses profusions; mais s'il osait la prendre à partie, il lui reprocherait d'être trop prodigue de son bien, de multiplier sans nécessité les existences, de mêler comme à plaisir l'ivraie au froment et de ne pas avoir assez de soin de ses enfans et de leur gloire. Tout occupée de la perpétuation des espèces, les individus ne sont pour elle que des instrumens, des moyens; que lui importe la fourmi, pourvu que la fourmilière soit construite? A la vérité, comme pour prouver qu'elle a du goût pour l'extraordinaire, elle produit dans chaque espèce des êtres privilégiés, exceptionnels, plus fortement caractérisés et plus harmonieux que les autres. Mais dans son aveugle impartialité elle traite ses élus comme les plus médiocres de ses créatures. Elle les abandonne à toutes les chances de la vie, elle les expose à tous les pièges, à tous les accidens fâcheux. Elle ne s'étudie pas à les faire valoir, à leur donner tout leur prix; elle leur distribue comme au hasard ses grâces et ses rigueurs. Elle n'a qu'un poids, qu'une mesure et qu'un soleil, qui brille également pour tout le monde; c'est à eux de se faire leur sort, de se tirer du commun. Souvent, ils se confondent, ils se noient dans la foule; on pourrait croire que l'extraordinaire est destiné à recevoir la loi du nombre et que l'univers a été créé pour les êtres sans figure et sans nom.

S'il est vrai que les arbres cachent quelquefois la forêt, il arrive plus souvent encore que la forêt empêche de voir les arbres et que tel chêne de haute futaie disparaisse dans des fourrés, dans de misérables taillis, qui, jaloux de son importance, s'appliquent à lui servir d'écran. Il semble que la nature s'intéresse plus aux taillis qu'aux grands arbres, et l'idéaliste lui en veut; il l'accuse de ne pas avoir assez d'égards pour ses plus beaux ouvrages, il voudrait les

défendre contre ses dédains, contre ses injustices, et il demande à l'art d'être une nature appauvrie, mais mieux ordonnée, où ce qui mérite d'être vu ne soit jamais caché, où ce qui mérite d'être admiré ne soit jamais amoindri et où la lumière se réserve en quelque sorte à ce qui mérite d'être éclairé.

Le réaliste simplifie par nécessité et à regret. Il sait que, la nature étant infinie dans le petit comme dans le grand, il doit renoncer à la reproduire telle que la voient ses yeux perçans d'analyste ou d'épervier, qu'il est condamné à prendre et à laisser; mais il craint toujours que ce qu'il laisse ne soit le meilleur; les retranchemens lui coûtent, il se les reproche comme des cruautés ou des attentats. L'idéaliste simplifie par goût; il ne voit dans son œuvre que le motif principal, qui seul lui paraît digne de l'intéresser, et il est heureux de lui tout sacrifier : non-seulement il fait des coupes sombres dans l'épaisseur des forêts, il émonde les arbres qu'il aime, il en élague les superfluités, il favorise la nourriture des branches fécondes en supprimant les végétations parasites et gourmandes. Quoiqu'il ait pour principe que le superflu est toujours nuisible, il n'ignore pas que dans ce monde rien n'est isolé, que de toutes les chimères la parfaite indépendance est la plus chimérique, que si grand qu'on puisse être, on a besoin d'un plus petit que soi, que tout ce qui vit paie tribut à ce qui l'entoure, et que partout il y a des accessoires nécessaires à l'intelligence d'un sujet. Mais il en est sobre et même avare, et craignant sans cesse qu'on ne les prenne pour l'essentiel, il leur mesure avec parcimonie la place et la lumière. Le réaliste noie quelquefois le texte dans les notes ; l'idéaliste s'en tient aux commentaires rigoureusement indispensables, et de propos délibéré, il se contente souvent de simples indications.

Un proverbe dit qu'il n'y a pas de grand homme pour les valets de chambre : ils ont vu leur maître de trop près, dans toutes les circonstances de sa vie, et les moindres particularités de sa personne leur sont connues. L'idéaliste sait que rien n'est plus propre à diminuer un grand objet que l'abondance des détails; comme les accessoires, il les économise, il les réduit au strict nécessaire. Qu'il soit architecte ou sculpteur, peintre d'histoire ou paysagiste, musicien ou poète, il écarte avec soin tout ce qui pourrait affaiblir la grande impression qu'il désire nous transmettre, et selon le mot d'un de nos plus puissans romanciers, « il ne met pas tout en dehors, mais il s'applique à laisser voir ce qui est au dedans. » S'il simplifie, s'il condense outre mesure, son œuvre sera dure, rigide, froide, sèche, et attristera notre imagination par sa pauvreté volontaire poussée jusqu'à l'indigence ; s'il sait gouverner

son talent, elle produira sur nous le même effet que ces grandes scènes de la nature où les détails s'effacent dans l'harmonie d'un ensemble, et qui nous élèvent au-dessus de nous-mêmes en procurant à nos sens les joies les plus raisonnables qu'ils puissent savourer. Une rigueur qui plaît, une règle sévère qui se fait goûter, une sagesse qui fait des heureux, voilà la marque du grand art, et l'amour qu'il nous inspire nous ennoblit à nos yeux. Allez revoir l'Arcadie du Poussin ou la Joconde, relisez un chant de Lucrèce, de Virgile ou de la *Divine comédie*, relisez le *Cid* ou *Hermann et Dorothée*, s'il n'a rien manqué à votre jouissance, vous serez fier de vous, comme un homme qui a placé son cœur en haut lieu, ou qui a vu venir à lui une idée transformée en image et s'est plu dans sa société.

Idéaliser, ce n'est pas embellir les choses, c'est leur donner du style. Elles en ont souvent, par occasion, par une faveur du ciel, mais elles ne se croient pas tenues d'en avoir toujours, et le besoin de leur en donner ne peut être senti que par un être pensant et capable d'aimer sa raison. Le style, dans le langage des arts, c'est l'esprit de rapport, qui aperçoit le général dans le particulier et le tout dans ses parties; c'est l'esprit de synthèse, qui résume une foule de détails dans un seul qu'il accentue et qui tient lieu de tous les autres. Le style, chez les grands maîtres, c'est l'amour des voies abrégées et rapides, le mépris des petits effets et des petits moyens, une élévation de sentiment qui se révèle par les procédés de l'artiste, une manière généreuse et libre de voir et de dire; c'est le génie, semble-t-il, traitant avec la nature de puissance à puissance, et lui persuadant de préférer à son luxe, à la richesse de son décor, la simplicité qui agrandit les objets. Si le réalisme délivre l'art des fausses conventions, l'idéalisme le guérit de l'amour des vaines et puériles curiosités. Quand la source des grandes inspirations a tari, quand le goût du menu, du minuscule, du subtil, du raffiné, du précieux, du colifichet, de la fanfreluche et du pompon a desséché le talent et rapetissé les œuvres, survient un de ces magnanimes dont parle Dante, et au premier mot qu'il dit, on s'aperçoit que ce qui se passe dans un grand cœur est plus intéressant que tout ce que voient ou croient voir les yeux à facettes d'une fourmi.

Le vrai réaliste a son idéal, qui est de donner à son œuvre, par des complications, la plus grande intensité de vie que l'art comporte; le véritable idéaliste a sa réalité préférée, qui est le grand dans le simple. L'un et l'autre représentent un certain genre de vérité; car s'il est vrai que toutes les choses nous paraissent infiniment complexes, il n'est pas moins vrai qu'elles se simplifient

pour celui qui les regarde de haut comme pour celui qui en voit le fond.

XXI.

Les doctrines ont leur importance, qu'il ne faut pas exagérer. Le vrai talent est rarement doctrinaire, en quoi il ressemble à la nature, qui s'amuse à mettre les classificateurs dans l'embarras, en dérangeant par ses caprices les règles auxquelles ils prétendent l'assujettir. En vertu de la loi primordiale de l'art, qui est destiné à satisfaire à un double besoin de l'âme humaine, et qui a ses limites périlleuses au-delà desquelles il n'est plus l'art, tout artiste, quels que soient son tempérament, ses instincts et son esthétique, s'oblige à nous montrer des images qui tout à la fois nous rappellent vivement les réalités et nous en délivrent. Qu'il se dérobe à l'une ou à l'autre de ces obligations, il a trompé notre espérance, et un réaliste qui n'est pas à sa manière un libérateur de notre imagination, un idéaliste qui dégénère en abstracteur de quintessences et dont les œuvres sont mortes, nous manquent tous deux de parole. Nous avons le droit de les traiter de faux artistes et de les renvoyer dos à dos.

Il y a eu dans l'histoire de l'art, comme nous l'avons déjà remarqué, des âges heureux où les tendances contraires s'accordaient sans effort et pour ainsi dire sans négociation préalable. On avait au même degré l'amour du réel et l'amour du style, et le cœur n'avait pas besoin de se partager, c'était un seul et même amour. Témoin l'église del Carmine et les fameuses fresques de Masaccio, complétées par Filippino Lippi, auxquelles toute la peinture italienne est venue demander des conseils et des inspirations. On y voit des apôtres qui, pour la plupart, sont de bons bourgeois florentins dessinés d'après nature, très individuels, très vivans, et pourtant ces bourgeois sont de vrais apôtres, des hommes de forte conviction, prêts à mourir pour ce qu'ils croient. Comment s'est opérée cette miraculeuse fusion? L'artiste avait à la fois le don d'observer et le don de croire, et il a rendu dans le même instant, du même coup, ce que voyaient ses yeux et ce que voyait son âme.

Dans les fresques non moins fameuses de Sainte-Marie-Nouvelle, Ghirlandajo nous fait assister à la naissance de la sainte Vierge, et nous pouvons vraiment dire : « Nous y étions. » Le détail abonde; il n'a rien oublié, ni l'eau qu'on fait chauffer dans une bassine pour laver l'enfant, ni les voisines accourues pour prendre des nouvelles. C'est le caquet de l'accouchée; et cependant, jusqu'au

moindre détail, tout est simple et grand, tout annonce que cette naissance n'est pas un événement ordinaire; animé d'un grand sentiment, le peintre a su donner à cette scène très bourgeoise la dignité d'une scène d'histoire. Les époques heureuses dont je parle ont été pour l'art un temps d'innocence paradisiaque. Il n'avait pas encore mangé du fruit de l'arbre de la connaissance, il faisait instinctivement le bien sans le distinguer du mal. L'Éternel avait rassemblé sous les yeux de l'artiste toutes les bêtes des champs, tous les oiseaux du ciel, pour voir comment il les nommerait, et le nom qu'il leur donnait leur restait. Il disait en contemplant la nature : « Celle-ci est l'os de mes os, la chair de ma chair. » Il l'aimait, il s'en croyait aimé. Sa force était revêtue de douceur et les œuvres de ses mains respiraient la joie candide et pacifique propre au génie qui s'est trouvé sans avoir eu la peine de se chercher.

Ce qu'on faisait par instinct dans les âges d'innocence, on l'a fait plus tard par sagesse. Dans tous les siècles, les grands artistes ont su se plier à la double loi de l'art, accorder leurs goûts avec leur devoir et concilier ce qui semblait inconciliable. A quelle école appartenait Rembrandt? Il avait le sens profond du réel et de la vie, et par l'emploi qu'il faisait de la lumière, il donnait aux plus vulgaires réalités quelque chose de prestigieux, de surnaturel, de sorte que les œuvres de cet enchanteur sont en même temps des morceaux de nature et des contes fantastiques, des féeries ou les visions d'une grande âme. Dans quelle classe rangerons-nous Shakspeare? S'il aimait le compliqué, si souvent il l'a trop aimé, où est le poète qui a su mieux que lui trouver les paroles magiques qui nous font tout voir d'un coup et résument l'univers? Était-ce un pur idéaliste que Racine? Il s'appliquait à simplifier ses héros, mais dans la peinture des sentimens, quel autre a mieux entendu la dégradation des ombres et des lumières, la science des couleurs nuancées, des tons et des demi-tons? Était-ce un idéaliste, était-ce un réaliste que l'auteur de *Manon Lescaut*, qui, dans ce chef-d'œuvre du roman français, nous enseigne à la fois comment s'y prend le malheur pour purifier les âmes et changer le vice en vertu, et comment l'art doit s'y prendre pour peindre les avilissemens, les ignominies de la passion, sans que jamais le cœur nous lève? D'un bout à l'autre de cet incomparable récit, quelle sobriété, quelle discrétion! quel moelleux et quelle noblesse de touche! quelle attention continuelle à sauver les détails odieux, à jeter un charme sur nos dégoûts!

Dira-t-on qu'il n'y a là qu'une question d'opportunité, que les deux systèmes ayant chacun leurs avantages respectifs, selon les temps et les lieux, l'un vaut mieux que l'autre, qu'ils doivent se

partager à l'amiable le domaine de l'art, que le réalisme convient aux petits sujets et à l'art familier, l'idéalisme aux grands sujets et à l'art héroïque? Un jour que Donatello, se disposant à dîner avec Brunelleschi, lui apportait des œufs dans son tablier, Brunelleschi lui fit voir un crucifix qu'il avait exécuté en secret et qui se trouve aujourd'hui encore dans une des chapelles de Sainte-Marie-Nouvelle. Donatello eut un tel saisissement que le tablier lui échappa des mains et que les œufs se cassèrent. « Tu es né, s'écria-t-il, pour faire des Christs, je ne suis bon qu'à faire des paysans! » — Partagerons-nous les artistes en faiseurs de paysans et en faiseurs de Christs et dirons-nous que ceux-ci doivent viser au grand, ceux-là à la perfection du naturel? Le contraire a plus de chances d'être vrai, et ce qui distingua les âges heureux de l'art, ce fut précisément le besoin de nous familiariser avec les grands sujets, en les abaissant jusqu'à nous sans les dégrader, et le désir de relever les petits par la façon de les traiter.

La plus noble besogne dont l'art se soit chargé, c'est assurément de présenter aux hommes l'image de leurs dieux, et ce fut aussi la plus audacieuse de ses entreprises. Que l'architecture leur bâtît des maisons assez belles pour qu'ils se plussent à les habiter, que la musique donnât une voix à l'âme qui les adore et lui enseignât à exprimer ses terreurs et ses joies par des cris mélodieux, dignes de monter au ciel avec la fumée de l'encens, que la poésie racontât dans une langue pleine de grâce et d'harmonie leurs actions et leurs décrets, leurs vengeances et leurs miséricordes, tout cela semblait conciliable avec le respect qui leur est dû. Mais que les arts plastiques et la peinture prêtassent à ces immortels, qui se cachent plus souvent qu'ils ne se montrent, un corps et un visage, cette irrévérence était presque un sacrilège. Les dieux sont ces puissances invisibles auxquelles nous rêvons en contemplant le monde et qui possèdent ses secrets. Leur donner une forme, n'était-ce pas les convertir en idoles?

Longtemps l'artiste hésita; s'il aimait passionnément son ébauchoir, il craignait la foudre, et il y avait beaucoup de respect dans son irrévérence. Il commença par représenter ses dieux sous quelque forme symbolique empruntée à la nature. Il nous paraît tout simple de croire qu'en créant une âme, elle fait une plus grande chose qu'en créant une étoile, et nous regardons ses successions comme des progrès; c'est une idée très moderne. La géométrie est l'ordre parfait, et aussi bien que la raison humaine, la nature est géomètre quand il lui plaît; mais elle ne l'a été que dans le commencement de sa carrière, lorsqu'elle façonna les mondes et leur marqua leur chemin, ou plus tard quand elle fit les cristaux. Les êtres vivans n'ont presque plus rien de géométrique, et su-

jette à mille accidens, la vie est un désordre. C'est ainsi du moins qu'en jugèrent les hommes durant des centaines de siècles, et ils pensaient que leurs divinités en devaient juger de même, qu'à leurs yeux un être qui se permet de vivre, de vouloir, prend une grande et scandaleuse liberté et se met hors du droit commun, qu'elles souffrent cet insolent désordre sans s'engager à le souffrir toujours, que partant ce monde n'existe que par tolérance, en vertu d'une concession perpétuellement révocable. Après cela, pouvait-on, sans lui manquer, donner à un dieu la forme de ce qui vit?

L'artiste finit par oser, et d'audace en audace, il prêta à l'invisible la figure d'une plante, puis d'une bête, et enfin de l'être aux courtes pensées, qui, fier de sa raison, se trace à lui-même son orbite, et dont la vie n'est souvent qu'un long égarement. Par un reste de pudeur, il voulut d'abord que cette face divine fût impassible, muette et mystérieuse, jusqu'à ce que, s'enhardissant de plus en plus, il la rendît expressive et lui fît dire des choses que les hommes comprennent et qu'ils se disent à eux-mêmes. Grâce au sculpteur, les maîtres du ciel étaient devenus des habitans de la terre, et l'être aux courtes pensées pouvait causer avec ses dieux, qui lui répondaient quelquefois. Ce n'étaient pas des rois de théâtre, ils avaient un exquis naturel, et pourtant il y avait en eux quelque chose qui tenait les cœurs à distance, et si les peuples, en levant les yeux sur leur visage, se souvenaient de leur légende humanisée déjà par la poésie, ils ressentaient aussi ce qu'on éprouve en contemplant les espaces célestes, la mer immense et la fierté des montagnes. Ce prodige ne s'est accompli qu'une fois; la religion grecque pouvait seule avoir des Phidias et des Praxitèle.

Dans la Grèce antique, ce fut la sculpture qui prit à tâche de naturaliser ici-bas le surnaturel; dans le monde chrétien, la peinture s'appliqua à remplir le même office, elle se chargea de cette périlleuse mission, et tour à tour elle eut les mêmes perplexités et les mêmes audaces. L'art byzantin n'avait connu que des dieux sombres, terribles, dont la fonction propre était de menacer et de juger, et dont la triste maigreur semblait reprocher aux hommes tout ce qu'ils donnent à leurs sens. Ces dieux farouches, qui maudissent la vie et ses joies, eussent été souillés par le contact des choses de la terre; pour écarter d'eux tout voisinage impur, on les représentait sur un fond d'or, emblème du ciel inaccessible du haut duquel ils nous voient et nous condamnent.

L'Italie commença par copier servilement Byzance; mais elle s'affranchit par degrés, et un événement survint qui l'y aida. Un homme extraordinaire conçut le projet de ressembler parfaitement

au Christ par son cœur et par sa vie, de l'imiter dans ses plaisirs, dans ses délassemens comme dans ses souffrances, de n'avoir plus d'autre caractère que son absolue conformité aux mœurs du dieu qu'il adorait et de le faire en quelque sorte revivre en lui. Avant sa conversion, ce fils d'un riche marchand d'Assise avait aimé passionnément les joyaux, les belles étoffes, la soie, le velours, le brocart, l'or et l'argent; quand la grâce l'eut touché, il devint par une combinaison étrange le plus ascète à la fois et le plus esthétique de tous les saints. Personne ne se traita avec plus de rigueur, et jamais personne ne fut plus sensible aux joies que donne la nature à quiconque est capable de jouir sans posséder. La lumière, le soleil, les arbres, l'herbe des prairies, la musique des bois et des eaux courantes mettaient son âme en fête, et quand pour manger un morceau de pain bis, il s'attablait devant un rocher de marbre, dont il admirait l'éclatante blancheur, il se croyait en paradis.

Cet homme exerça sur l'art italien la plus heureuse influence. Grâce à saint François d'Assise, le Christ était ressuscité; il n'y avait plus douze siècles accomplis entre lui et les peintres qui racontaient son histoire, il était devenu leur contemporain : on l'avait rencontré, on avait entendu sa voix, touché ses mains, ses pieds et ses plaies. Désormais ils pouvaient en sûreté de conscience encadrer sa figure dans les sites de l'Ombrie qu'avait parcourus et aimés celui qui avait été son image vivante. Le fond d'or fit place à de vrais ciels, voilés ou transparens, à de doux paysages naïvement imités, sur lesquels son regard se reposait avec complaisance. Il semblait dire : « Laissez venir à moi les fleurs, les bêtes des champs et les oiseaux; le royaume divin appartient à ceux qui leur ressemblent. »

La peinture, délivrée de ses superstitions et de ses scrupules, avait marié le profane au sacré, mêlé les choses de la terre aux choses du ciel; elle ne s'en tint pas là. On s'avisa que, de même qu'un roi, dans une réception publique, se distingue de ses courtisans par l'aisance, la liberté de ses manières, c'est à la perfection du naturel qu'on reconnaît une vraie divinité. Comme l'a remarqué Hegel, dans les tableaux où les vieux maîtres allemands ont représenté la Vierge et l'enfant Jésus entourés de la famille des donataires qui s'agenouillent devant eux, ils ont eu soin de donner à ces hommes et à ces femmes en adoration un air de circonstance, de cérémonie. Ces humbles mortels se sont arrachés à leurs occupations, à leurs pensées quotidiennes pour s'acquitter d'un devoir; leur recueillement est profond, leur piété est touchante, mais leur physionomie exprime un sentiment qui n'est pas une habitude. La

Vierge et l'enfant Jésus ont leur visage de tous les jours; ils sont ce qu'ils sont, et leur figure a du jeu. Qu'est-ce qu'un roi à qui il ne paraît pas tout simple de régner? Qu'est-ce qu'un dieu à qui il ne semble pas tout naturel d'être dieu?

Ce fut ainsi qu'à toutes les grandes époques on comprit la peinture religieuse. Le plus glorieux emploi que les artistes aient pu faire de leur génie fut de représenter des êtres pour qui l'extraordinaire est une chose très ordinaire; ils ne diffèrent de nous que par la souplesse d'une âme supérieure aux événemens et que rien n'étonne : il leur en a peu coûté de devenir nos semblables, ils savent bien que nous ne serons jamais leurs égaux; ce qu'il y a de miraculeux dans cette affaire, c'est que la lampe est d'argile et qu'elle répand une lumière divine. Personne n'a plus vécu que le Christ de Rembrandt; il a connu toutes nos misères, il a sué toutes nos sueurs, et s'il nous paraît adorable, c'est qu'il est encore plus homme que nous.

Les Vierges de Raphaël lui-même ne sont pas nées dans les jardins du ciel; un jour de fête j'en ai rencontré plus d'une en me rendant de Frascati à Albano. Elles sont bâties comme les paysannes des parties les plus salubres de la campagne de Rome; elles en ont les formes pleines et robustes, l'air de force, de santé, la taille un peu épaisse. Ce sont d'incomparables nourrices; on sent que leur lait est riche en caséum, en matière grasse, que c'est un de ces laits qui gonflent les joues des nourrissons. On sent aussi qu'elles sont aptes à toutes les besognes d'ici-bas, qu'elles ne croiront pas déroger en mettant un couvert ou en lavant des langes : les grandes âmes communiquent à tout ce qu'elles font un peu de leur grandeur, parce qu'en elles tout est naturellement divin ou divinement naturel. Mais viennent les Guido Reni, les Albane, viennent les temps où le sentiment religieux n'est plus qu'une grimace et la peinture d'église une industrie, alors apparaîtront les dieux qui représentent et qui posent, les Christs éthérés ou musqués, pédans, gourmés ou cafards, les Vierges prétentieuses et prudes, aux yeux noyés de langueur, à la chair nacrée, impropres à toutes les fonctions de la vie, et dont le principal souci est de ne pas compromettre leur divinité. N'étant pas de ce monde, elles n'ont jamais ni mangé, ni bu, et jamais elles ne parleront, n'ayant rien à dire. Elles ont choisi leur attitude, réglé jusqu'au moindre détail de leur toilette, conformément à l'étiquette du ciel; si par l'effet d'une émotion subite elles y changeaient quelque chose, tout serait perdu. Leur immaculée pureté est une robe des dimanches que le peintre leur a prêtée; oseraient-elles la lui rendre si elles y faisaient une tache ou un accroc?

Règle générale : plus les sujets sont nobles et grands, plus l'artiste sent le besoin de les rendre accessibles et familiers à notre imagination, de les mettre de niveau avec nous ou, pour mieux dire, de nous mettre de niveau avec eux. Un critique malavisé a reproché à Dante d'avoir mêlé à ses visions d'outre-tombe toute la gazette de Florence, de nous montrer des habitans de l'enfer, du purgatoire et du paradis à qui leurs tourmens ou leurs béatitudes n'ont pu faire oublier la cité méchante qu'ils ne reverront jamais, et qui veulent savoir ce qui s'y passe. Ce grand poète ne pouvait mieux s'y prendre pour donner un corps de chair à ses fantômes, un air de vérité à ses rêves, et tel est le réalisme des vrais idéalistes : pour eux, Florence est un endroit d'où l'on voit le ciel, et le ciel est un endroit d'où l'on voit Florence.

« Chez moi, s'écriait un contemporain de Dante qui goûtait peu la *Divine comédie*, on ne chante pas à la façon du poète dont le cœur se repaît de vaines fictions, mais ici resplendit en sa clarté toute la nature, qui réjouit l'âme de qui sait l'entendre. Ici on ne rêve point par la forêt obscure ; ici je ne vois ni Paul ni Françoise de Rimini ; je ne vois pas le comte Ugolin ni l'archevêque Roger. Je laisse aux autres les radotages, je m'en tiens à la vérité. Les fables me furent toujours ennemies. » Ainsi parlent les réalistes, et cependant, comme s'ils sentaient, eux aussi, que l'art ne se laisse pas emprisonner dans un système, qu'il est plus grand que toute doctrine, que l'esprit vivifie, que la lettre tue, on les voit souvent, infidèles à leurs formules et idéalistes sans le savoir, s'occuper de hausser, d'agrandir leurs sujets par la façon de les traiter.

La peinture de genre n'est souvent aujourd'hui que de la peinture anecdotique ; les peintres hollandais comprenaient autrement leur métier. Ils ont beau les détailler, les figures si nettement caractérisées qu'ils font vivre sous nos yeux sont des types. Leurs tableaux nous révèlent les mœurs, les habitudes, les sentimens, le génie d'un peuple libre et heureux de l'être, industrieux, travailleur et sensuel, unissant les gros goûts à l'esprit d'ordre, de ménage, de minutie, très appliqué aux petites choses, les faisant avec réflexion, avec gravité, et s'abandonnant dans ses fêtes à une joie folle et tumultueuse comme pour prendre une revanche sur son flegme et se venger de sa sagesse. Quand un peintre de genre a du génie, il y a toujours dans ses œuvres de l'au-delà ; quoi qu'il nous montre, il nous oblige à voir quelque chose qu'il ne nous montre pas. « Des dessous et des horizons, voilà ce que je demande à l'art, » disait un homme d'esprit qui relit chaque année avec un égal plaisir Eschyle et Rabelais, et qui tour à tour préfère Léonard de Vinci à Terburg

et Terburg à Léonard. Il lit quelquefois aussi l'Évangile, et il a sans cesse à la bouche ce verset : « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon père. »

Combien d'artistes ne pourrait-on pas nommer qui, pour magnifier des sujets pris dans la vie commune, ont emprunté à l'idéalisme ses procédés et ses moyens! Sophocle a représenté de grands cœurs soumis à de grandes épreuves, et Aristophane des drôles ou des imbéciles aux prises avec de grotesques accidens; Racine a sculpté dans le plus beau marbre de Carrare des statues de princes et de princesses, Molière a peint comme personne des hommes changés en machines, La Fontaine a transformé des lions et des loups en héros d'épopée. Ils ont tous employé la même méthode, ils ont eu tous le secret de cette simplicité qui agrandit les objets.

Que dirons-nous de certains maîtres espagnols, qu'il est plus facile d'admirer que de classer? Ils possédaient au même degré la grandeur du sentiment et le don des heureuses familiarités. Voici le portrait d'une jeune infante. C'est la princesse qui épousera Louis XIV, et dont Bossuet dira un jour que l'éclatante blancheur qui paraissait sur son visage, la mort « l'a fait passer au dedans, » en la rehaussant d'une lumière céleste. Velasquez, l'homme du monde qui sut le mieux faire chanter les gris et les roses, n'a pas attendu qu'elle fût morte pour la revêtir de cette lumière céleste, et pourtant qu'elle est vivante! qu'elle est réelle et qu'elle est jeune! Ce même Velasquez nous montre trois vieilles femmes qui filent, et nous avons peine à savoir si ce sont des Parques déguisées en bourgeoises ou des bourgeoises dignes de s'appeler Clotho, Lachésis et Atropos. Un autre peintre, dont on a dit qu'il avait trois manières, la froide, la chaude et la vaporeuse, et que quelquefois il les employait toutes dans le même tableau, nous fait voir des anges qui, rompus aux ouvrages terrestres et ne méprisant rien, se disposent à éplucher des légumes, pilent du grain dans un mortier, écument une marmite. Ces marmitons ailés sont charmans; mais nous admirons davantage ce mendiant accroupi, qui se pouille. Il a près de lui une cruche, un panier de fruits, et l'univers lui appartient. Son visage est « confit en mépris des choses fortuites; » si sa gueuserie andalouse, mêlée de fierté castillane, accepte les aumônes, elle refuse les conseils; il semble vraiment que le soleil n'ait pas d'occupation plus noble que d'éclairer ses glorieux haillons et sa félicité, qui n'est qu'une indigence sans besoins.

Telle fut l'Espagne dans sa peinture, telle fut aussi sa poésie. Par la sobriété presque austère des descriptions, par la savante économie du détail, par la franchise, par l'étonnante largeur de la touche, *Don Quichotte* est un incomparable chef-d'œuvre de réa-

lisme idéaliste. Mendoza, qui créa la littérature picaresque, n'était pas un Cervantes; mais il avait appris l'art à la même école. Son Lazarille de Tormes n'est qu'un ingénieux escroc, et cet escroc est une figure de grand style et un exemple mémorable de tout ce qu'un artiste qui n'a garde de tout dire peut ajouter par ses silences au peu qu'il dit.

Qui préférez-vous, d'un dieu parfaitement naturel ou d'un gueux qui a du style? Selon les cas ou les saisons, l'éclectique dont je parlais plus haut les préfère l'un et l'autre également; mais il goûte peu les peintres, les poètes qui disent tout, la peinture et la poésie sans dessous et sans horizons.

XXII.

Quel que soit le symbole, le *credo* d'un artiste, son œuvre doit avoir un caractère personnel, et c'est là ce qui diminue encore l'importance des questions de doctrines. — « Il est absurde, a dit Balzac, de vouloir ramener les sentimens à des formules identiques; en se produisant dans chaque homme, ils se combinent avec les élémens qui lui sont propres et prennent sa physionomie. » — Il y a dans tout véritable artiste quelque chose qui n'est qu'à lui; quand il chante un air connu, sa chanson paraît nouvelle. C'est en matière d'art surtout que, fût-il aigrelet, le petit vin du cru, pourvu qu'il ait le goût du raisin et qu'il sente le terroir, l'emporte sur tous les vins savamment fabriqués. Soyez idéaliste, soyez réaliste, mais avant tout soyez quelqu'un et soyez vous-même. En vain, les prêcheurs d'orthodoxie déclarent que, hors de leur église, il n'y a pas de salut. Tout talent est une hérésie individuelle.

Les moi ne naissent pas tout faits; ils se dégagent et croissent lentement, c'est la plus mystérieuse des germinations. Le plus souvent l'artiste conquiert son originalité en imitant longtemps un maître; sans le Pérugin, Raphaël n'eût peut-être jamais découvert Raphaël. Le moyen âge avait raison de croire que c'est par les longues obéissances qu'on devient digne de s'appartenir, qu'il faut être page avant d'être chevalier, qu'il faut se perdre pour se trouver, qu'il faut se donner pour se posséder. Tel peintre, tel musicien a passé toute sa jeunesse dans la maison de servitude, et lorsqu'il est parti de chez les Pharaons d'Égypte, peut-être a-t-il emporté les vases d'or avec lui; après quoi, amoureux des solitudes où l'on se recueille, il s'est enfoncé dans son désert: c'est presque toujours dans le désert que les peuples et les individus trouvent leur moi.

Du jour où l'artiste a trouvé le sien, il a ses préférences, ses affinités électives. Attiré par les objets les plus conformes à son

génie et qui touchent plus fortement son cœur, il fait son choix dans ce vaste univers; les âmes qui savent chercher sont certaines d'y découvrir ce qu'elles aiment. Comme l'a dit Charles Blanc : « C'étaient les rians bocages qui attiraient Berghem, Ruysdaël les voulait sombres et mélancoliques, Hobbema n'en aimait que le côté agreste, il les voyait avec les yeux et l'humeur d'un braconnier. Albert Cuyp ne regardait les heureux rivages de la Meuse qu'au doux soleil de quatre heures; van der Neer ne peignait les villages de Hollande qu'au clair de lune, voulant poétiser les chaumières par les lueurs et les mystères de la nuit; Nicolas Poussin ne sentait se dilater son cœur que dans la campagne de Rome; le Guaspre la tourmentait et y soufflait volontiers les orages; Claude Lorrain la préférait tranquille, solennelle et radieuse. »

Non-seulement chaque artiste a ses spectacles favoris, il a sa façon propre de sentir, et comme il n'est point d'objet si simple qu'on ne puisse s'en faire vingt images différentes, sans qu'il soit possible de décider laquelle est la plus vraie, la vérité dans l'œuvre d'art est une vérité de sentiment, toujours particulière, individuelle, dont nous nous accommodons sans peine lorsqu'elle est persuasive. Calderon, Shakspeare, Racine ont mis des rois en scène; ces rois, qui sont également vrais, se ressemblent bien peu. Glück et Mozart ont eu chacun sa manière de faire parler l'amour, et ni l'un ni l'autre n'a menti. « Une femme a passé dans les rues de Rome, dit encore Charles Blanc. Michel-Ange l'a vue et il la dessine sérieuse et fière; Raphaël l'a vue, et elle lui a paru belle, gracieuse et pure, harmonieuse dans ses mouvemens, chaste dans ses draperies. Mais si Léonard de Vinci l'a rencontrée, il aura découvert en elle une grâce plus intime, une suavité pénétrante; il l'aura regardée à travers le voile d'un œil humide, et il la peindra délicatement enveloppée d'une gaze de demi-jour. Ainsi la même créature deviendra sous le crayon de Michel-Ange une sibylle hautaine, sur la toile de Raphaël, une vierge divine, et dans la peinture de Léonard, une femme adorable. »

Rien ne nous est plus personnel que nos impressions, et toute œuvre d'art digne de ce nom est née d'une impression vivement ressentie et sincèrement rendue. Chaque profession a ses vertus; la parfaite sincérité est la vertu professionnelle de l'artiste; elle est pour lui ce qu'est la charité pour le chrétien, le respect de la justice pour le magistrat, l'honneur pour le soldat, la pudeur pour la femme. Quelque modeste qu'il puisse être, un talent parfaitement sincère ne nous paraît jamais médiocre; il ne ressemble qu'à lui-même, et les plaisirs qu'il nous donne, de plus grands que lui ne nous les donneraient pas. Un merle qui siffle des airs d'opéras ne nous amuse pas longtemps; nous lui disons : « Merle,

tu es né merle ; siffle-nous ton air. La voix de la linotte ne vaut pas la tienne; mais quand elle chante l'air que la nature lui enseigna, elle nous révèle ce qui se passe dans le cœur d'une linotte, et c'est là ce qui nous intéresse. » La vérité d'impression et de sentiment, la parfaite bonne foi, voilà le don suprême. Lorsqu'elle vient à manquer, l'artiste n'est plus une âme qui parle à la nôtre; il n'est qu'un airain qui sonne, qu'une cymbale qui retentit, et si retentissante que soit cette cymbale, il n'y a rien dans notre cœur qui lui réponde.

Le germe de toute œuvre d'art est toujours une impression; mais pour qu'elle fournisse à l'artiste un sujet, il faut que l'étude, la méditation, le rêve, l'aient fécondée. Ce sujet, après avoir beaucoup médité, beaucoup rêvé, il croit enfin le tenir; alors commence le dur labeur. Avant que le fer rougi ait reçu sa forme, le marteau doit causer longtemps avec l'enclume. Certains sujets sont plus faciles à maîtriser, à dompter ; mais ils résistent tous. C'est la bataille de l'artiste ; comme Jacob, il se bat corps à corps avec un mystérieux inconnu, dont il a juré d'avoir le secret et de conquérir les bonnes grâces, et il lui dit : « Je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni ! » Ici encore se manifeste sa personnalité ; chacun a sa méthode de combat, qui révèle son caractère. Les uns sont de la race des fiers, des superbes, qui aiment à vaincre de haute lutte; d'autres sont des débonnaires, dont la patience et la douce obstination font des miracles. Celui-ci est un de ces violens qui ravissent le royaume des cieux, celui-là est un de ces rusés qui, fertiles en stratagèmes, enlèvent les places par surprise. Il en est qui ont la prudence du serpent; ils multiplient les précautions, ils prennent toutes leurs sûretés. D'autres ont la simplicité de la colombe; ils se fient aux inspirations de leur cœur, ils n'entendent malice à rien, et souvent la nature se rend avec moins de résistance à ces innocens : elle se reconnaît en eux, et ils lui plaisent parce qu'elle les trouve aussi naturels qu'elle-même.

Chaque artiste a sa façon de sentir, chaque artiste a ses procédés, et comme l'imagination qui enfante les œuvres d'art n'est qu'une raison qui joue, chacun aussi a sa manière propre d'envisager et de concevoir le monde, de raisonner et de jouer. Ce n'est pas qu'un architecte, un musicien, un poète soient tenus d'étudier la métaphysique; mais après avoir beaucoup senti, le véritable artiste a beaucoup réfléchi et il s'est souvent appliqué à chercher le général dans le particulier. Il a sa philosophie des choses, sa sagesse propre, conforme à son tempérament, à son tour d'esprit, aux circonstances de sa vie, aux événemens heureux ou malheureux qui ont le plus influé sur l'idée qu'il s'est faite de lui-même et de l'univers. Que sa sensibilité s'émousse, que sa fibre s'endurcisse,

que ses nerfs cessent de frémir à tout vent qui ride la face de l'eau, c'en sera fait de son talent; mais son talent n'aurait jamais mûri, s'il s'était contenté de sentir. Cet éternel enfant n'a pas attendu que son poil grisonnât, pour acquérir la riche expérience d'un vieillard, et s'il tire de son cœur ses meilleures pensées, c'est que son cœur a appris à penser. Sa sagesse lui sert à discuter ses plus vives impressions, à les comparer, à les juger; il leur commande, les maîtrise assez pour jouer avec elles, pour traduire en images colorées, en phrases mélodiques ses émotions les plus sincères ou pour mettre en rimes les chagrins qui l'ont fait pleurer.

Quelque importance qu'aient la facture, l'industrie, la curiosité du travail, le tour de main, tant vaut l'âme, tant vaut l'œuvre. Mais pour que son âme se porte bien, l'artiste doit entretenir un commerce intime, assidu, constant avec la nature. Elle seule peut lui donner l'excitation sacrée, l'infatigable désir de créer, la joie qui féconde et la fraîcheur de l'inspiration. Il y a des heures où il s'aime trop, et d'autres où il se dégoûte de lui-même. Hypertrophie d'un moi qui s'idolâtre ou lassitudes, dégoûts et langueurs, elle sait des remèdes à tous les maux, et quand il s'abandonne à sa bienfaisante influence, il se sent rajeunir au contact de son éternelle jeunesse.

Elle n'est pas seulement le grand médecin, elle est la souveraine institutrice des talens, et ses écoliers ont toujours besoin de ses leçons. Dès qu'ils négligent de la consulter ou n'en veulent plus croire que leur génie ou leur orgueil, ils s'égarent. On reprochait au corpulent et vorace Johnson de faire parler les petits poissons comme une baleine; d'autres font parler les baleines comme un petit poisson. Cette langue des signes, par laquelle l'artiste doit exprimer tout ce qu'il a dans l'esprit et dans le cœur, est si compliquée qu'il est condamné à la rapprendre sans cesse, et la nature seule l'enseigne. Depuis ses astres de première grandeur jusqu'au plus vil de ses insectes ou au moins régulier de ses cristaux, toutes les choses qu'elle a créées sont ce qu'elles doivent être et ne disent que ce qu'elles doivent dire. Vivantes ou inanimées, elles obéissent à une loi secrète, à une logique immanente, dont elles ne s'écartent jamais. La nature inspire à l'artiste l'amour de créer, et elle lui apprend comment on crée; elle l'instruit à traiter ses sujets comme elle-même traite les siens, à respecter toujours leur caractère originel et à trouver l'effet sans le chercher. Une paysanne me disait, en me montrant une feuille de fougère dont les nervures formaient un réseau semblable à la plus fine dentelle d'or : « Regardez plutôt, elle est si belle qu'on jurerait qu'elle a été faite à la main. » Qu'Isis lui pardonne son blasphème! Les œuvres d'art sont

des créations de l'esprit, mais les plus admirables sont celles dont on pourrait croire que c'est la nature qui les a faites ou qu'elles se sont faites toutes seules.

Cette maîtresse souverainement sage, qui a des règles et point de routines ni de manière, s'entend seule à discipliner les talens sans les contraindre ni les asservir. Si elle leur enseigne la loi, elle les met en garde contre les vaines superstitions, elle les soustrait à la tyrannie du convenu. Mais ce n'est pas seulement le talent de l'artiste qu'elle émancipe, c'est son esprit. L'artiste est un libérateur; il nous affranchit des troubles, des inquiétudes que nous cause la nature, et c'est la nature qui l'a affranchi lui-même. Il a pénétré si avant dans son intimité qu'elle ne l'inquiète plus; quand il semble l'arranger, il nous la montre telle qu'il la voit; il ne se laisse plus abuser par ses apparens désordres, et il lui sait gré d'être immense, parce que cette immensité, à laquelle il mesure tout, l'aide à trouver petites beaucoup de choses qui paraissent grandes au commun des hommes. Les dogmes, les partis, les sectes, les formules, tout ce qui nuit au jeu libre de l'esprit est funeste à l'art. La nature n'a jamais dogmatisé; ses oiseaux, ses fleurs ne catéchisent ni ne prêchent; son soleil luit sur les boucs comme sur les brebis, sur les orties comme sur les roses, sur les erreurs comme sur les vérités. En vivant sans cesse avec elle, l'artiste sent son cœur s'élargir, ses entrailles se dilater; comme elle, il devient plus grand qu'un système, plus souple qu'une doctrine, et si tenaces, si obstinées que puissent être ses préférences et ses antipathies, il acquiert la faculté de comprendre ce qu'il n'aime pas, de s'intéresser à ce qu'il méprise.

Que le poète soit chrétien, juif ou musulman, protestant ou catholique, dévot ou philosophe, libéral ou absolutiste, royaliste ou républicain, le poète est avant tout poète, et si sa muse l'ordonne, il scandalise les sectaires par ses généreuses inconséquences. Lucrèce l'épicurien, qui faisait profession de ne croire qu'aux atomes, n'a pas laissé d'invoquer Vénus, souveraine des mondes, et c'est elle qui, touchée de sa prière, a répandu à pleines mains sur ses vers les grâces qui ne vieillissent jamais. Milton était un puritain, et plus que personne il a glorifié Satan, en le revêtant d'une sinistre beauté. Dante a su concilier avec la foi d'un humble disciple de saint Thomas d'Aquin les hérésies d'un grand cœur. L'art vit de sympathie; c'est par là qu'il est une grande école d'humanité. Les civilisations, les mœurs, les lois, les cultes, les philosophies se transforment, la face du monde se renouvelle, et les chefs-d'œuvre de l'architecture, de la statuaire, de la poésie survivent aux sociétés qui les ont vus naître et qui les avaient ins-

pirés; alors que tout est changé en nous, hormis ce qui fait l'homme, nous les goûtons encore, leur gloire est immortelle comme celle des étoiles et des montagnes, et quand nous relisons certains vers composés il y a trente siècles, il nous semble qu'en les écrivant le poète pensait à nous. Nous ne croyons plus à Jupiter, et l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont conservé pour nous toute leur fraîcheur et toute leur vertu persuasive; si demain l'Europe cessait d'être chrétienne, ou elle tomberait en barbarie ou nous continuerions d'admirer pieusement les cathédrales gothiques, le Christ d'Amiens et les Vierges de Michel-Ange.

Le culte de la nature est la seconde religion des artistes qui en ont une et en tient lieu à ceux qui n'en ont point d'autre. Schiller raconte que le jour où les dieux permirent aux hommes de se partager la terre, à peine Mercure eut-il sonné la curée, chaque profession, chaque métier courut s'emparer d'un lopin à sa convenance. L'agriculteur s'adjugea les champs gras, le gentilhomme chasseur prit les forêts, le commerçant fit main-basse sur les routes et les mers, l'abbé commendataire sur les nobles coteaux où mûrit la vigne, le roi sur les défilés et les ponts. Le poète, qui s'oubliait à rêver, arriva le dernier, et regardant ses mains vides, il se plaignit. « Que faire? lui répondirent les dieux. Nous n'avons plus rien à donner, tout a été pris. Veux-tu vivre avec nous dans l'éternel azur de notre ciel? Aussi souvent que tu viendras, tu trouveras la porte ouverte. » Il accepta; mais il n'a pas besoin de se déranger : dans ces heureux momens où, libre de tout souci, son cœur ressemble à un instrument bien accordé, il fait à sa volonté descendre le ciel sur la terre.

Poète, peintre ou musicien, l'artiste le plus sceptique ou le plus sensuel a ses symboles, ses rites et cette foi qui est la démonstration de ce qu'on ne voit point. Ses plus fugitives sensations se convertissent comme d'elles-mêmes en sentimens et en rêves; dans le parfum d'une seule violette il respire l'odeur et l'ivresse de plusieurs printemps. Il jette un charme sur le monde, et ce qui ne passe pas lui apparaît dans ce qui passe, l'invisible dans ce qui se voit; une paix délicieuse, une douceur divine coule alors au fond de son être, et quelque chose qui sort de son âme se mêle au pain qu'il mange et au vin qu'il boit. C'est la messe de l'artiste.

VICTOR CHERBULIEZ.

AMOUR DE JEUNE FILLE

DERNIÈRE PARTIE (1)

XIX.

Des semaines, des mois passèrent et l'on n'entendit plus parler des voyageurs. Lise, rassurée, commença à espérer que son frère se fixerait définitivement au loin et ne ferait que de rares et passagères apparitions dans sa ville natale. Qu'y pouvait-il trouver en effet que l'isolement, la défiance, le mépris, le souvenir toujours présent de son ignominie? Ce retour de tranquillité, après la terrifiante secousse de l'arrivée d'Arthur, lui faisait paraître douce l'obscurité silencieuse où s'écoulaient ses lentes journées. Un billet de Nicole la tira de cet engourdissement.

« Si tu m'aimes, viens... Je suis à Paris chez mon père, bien malheureuse... J'ai quitté sans retour M. de Feugrix.

« TA TRISTE NICOLE. »

Que s'était-il passé? Était-ce possible que Mme de Feugrix songeât sérieusement à se séparer de son mari? Ses fols enfantillages avaient-ils pu si tôt tourner au tragique? Elle tenait ce billet, le relisait, pesant chaque expression comme si la lumière, à force d'être sollicitée, pouvait en jaillir. L'instinct de son cœur la portait

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juillet et du 1er août.

à courir à l'appel de son amie... Une timidité la retenait : de quel œil M. de Feugrix et le général d'Aurevelle verraient-ils près de Nicole la sœur d'Arthur Dauny? Et, bien qu'il fût absent, la passion de George, que tous connaissaient, l'obligeait à plus de réserve encore. Dans cette perplexité, elle se décida à prendre conseil de M. et de Mme Werner, aussi intéressés qu'elle-même au bonheur de Mme de Feugrix. La vieille dame était seule et parut moins surprise qu'elle ne le pensait de la fuite de Colette :

— Je ne sais ce que cette folle a dans l'esprit, s'écria l'irascible petite dame; elle m'a écrit, il y a quelques semaines, une diatribe contre son mari qu'elle accuse des sept péchés capitaux et de quelques autres encore; elle aboutissait à une demande de la recevoir ici au cas où elle se trouverait forcée de fuir le toit conjugal. Je l'ai chapitrée de la belle façon et lui ai déclaré que je n'entendais pas prendre parti dans ses querelles de ménage. M. Werner aurait voulu que j'ouvrisse tout grands mes bras et ma maison, quitte à ménager plus tard un raccommodement; je n'ai pas entendu de cette oreille-là. Une femme doit vivre avec son mari, et la place des enfans est entre le père et la mère... Après tout, il ne m'est pas prouvé que ce Feugrix soit aussi noir qu'elle le peint.

Malgré sa mauvaise humeur, elle était tourmentée et pria vivement Lise de se rendre à l'appel de la jeune révoltée et d'user de son influence pour la ramener à son devoir et à son mari. M. Werner se chargea d'accompagner Lise et de lui ménager un bon accueil près de M. d'Aurevelle.

Quand ils arrivèrent, Mme de Feugrix était dans le grand salon de la rue de Solférino, drapée de noir comme une veuve, avec des plis d'une majesté savante, pleine d'élégance et de bonne grâce. Auprès d'elle, ses deu petits garçons folâtraient sur le tapis, et par momens, leurs jeux lui arrachaient un bon rire enfantin aussitôt réprimé, et elle retombait dans l'attitude tragique qui lui semblait convenir à la circonstance. Elle se leva vivement à la vue de Lise et la serra dans ses bras. M. Werner avait jugé à propos de laisser les deux amies seules en ce premier moment et s'était rendu près de M. d'Aurevelle, dont il tenait à connaître les sentimens.

— Merci d'être venue... Je suis si malheureuse.

— Qu'y a-t-il donc?.. Qu'est-il arrivé?..

— Ce que l'on devait prévoir.., avec un homme tel que M. de Feugrix... Il m'a rendu l'existence si amère que j'ai dû me retirer chez mon père.., qui m'a fort mal reçue par parenthèse!.. Mais on peut supporter d'un père ce que l'on ne supporte pas d'un mari...

— On peut tout supporter quand on aime, ma bonne chérie... Ton mari a consenti à ton départ?

— Il a bien fallu... au point où en étaient les choses...

— Tu m'effraies, dit Lise en attirant son amie près d'elle sur une causeuse.

— Que tu es heureuse de n'être pas mariée, toi! s'écria Mme de Feugrix en secouant sa jolie tête d'un air navré. Tu ne te fais pas l'idée de cette galère.., le mariage! On épouse un monsieur pour être chérie, adorée, respectée, n'est-ce pas?..

— Un peu aussi parce qu'on l'aime et qu'on le respecte soi-même.

— Oui.., sans doute... Mais c'est surtout, vois-tu, pour avoir quelqu'un près de soi qui s'occupe de vous plaire, de vous rendre la vie agréable ; qui ait des attentions, des prévenances... pour être un peu gâtée même... Les femmes ont besoin d'être gâtées... Eh bien! ma petite, rien de tout cela.., à peine pendant la lune de miel, et encore!.. Ce miel-là est déjà mêlé d'amertume... Non... on n'est heureuse qu'avant.., parce qu'alors on se figure des choses... miraculeuses... La vérité est bien pâle à côté du rêve.

Elle soupira, tamponna ses yeux avec son petit mouchoir parfumé, et comme Fritz et Bob se chamaillaient trop bruyamment, elle appela l'Allemande et les fit enlever...

— Tu disais donc que M. de Feugrix manque d'attentions et de prévenances?.. Les hommes ont des occupations, des affaires, des soucis.

— Dis donc des plaisirs plutôt, s'écria Mme de Feugrix avec animation... Leurs prétendues affaires ne sont que des prétextes à mauvaise humeur ou des occasions de s'amuser clandestinement. D'ailleurs, c'est fini, rompu! nous avons échangé les mots irréparables.

— Les mots irréparables? Lesquels? demanda Lise naïvement.

— Ce que l'on dit quand on joue son va-tout... quand on ne garde plus de mesure et qu'on se moque des conséquences. Nous avons eu une scène terrible.

— A quel propos?

— Je ne sais plus trop..; le point de départ n'était rien : une de ces discussions insignifiantes comme il y en a dans tous les ménages...

— S'il y en a dans tous les ménages, Colette, si c'est classique et absolument inévitable, alors,.. vraiment!..

— Oui, mais la nôtre,.. notre discussion a bientôt dégénéré... Je l'ai appelé vieux galantin et l'ai averti que s'il continuait de ce train-là, il ne tarderait pas à devenir tout à fait *gaga*... Tu vois, c'était raide!.. Il a répondu en me traitant de folle, il a dit que ma jalousie extravagante tournait à la monomanie,.. que pour être aimée il fallait d'abord être aimable, etc. J'ai répliqué,.. il a ri-

posté, et nous avons échangé un tas de vérités déplaisantes,.. et cela, coup pour coup, sans prendre le temps de respirer... Dire qu'on en arrive là, en si peu d'années, après s'être appelés : « mon ange, mon cher amour, » avec des regards d'extase !

— C'est triste, ma pauvre amie... Pourtant, je ne vois là rien d'absolument irréparable ; ce sont des propos désagréables échangés dans le feu de la colère... au fond, cela ne signifie pas grand'-chose.

— Mais, cela a continué, ma chère... Je me suis montée, montée... Je lui ai déclaré que, si je n'avais plus l'avantage de lui plaire, je trouverais bien des gens moins difficiles que lui... Il a ricané que c'était la prétention de certaines femmes de rendre tous les hommes éperdus d'amour, qu'il m'engageait à éviter ce ridicule... Ainsi provoquée, j'ai perdu la tête et je me suis mise à fredonner... Oh! j'ai eu tort, je sais bien que j'ai eu tort, mais j'étais exaspérée... J'ai fredonné, en tambourinant sur la table, *le Sire de Framboisy*.

— Tu dis?.. *le Sire...*

— *Le Sire de Framboisy...* tu sais bien cette chanson : « la prit si jeune qu'il s'en est repenti. » Ma chère, l'effet a été foudroyant, il est devenu pâle, sa voix sifflait... Il a crié qu'une fille sans retenue (toujours l'histoire de l'orage, maudit orage!) qu'une fille sans retenue ne pouvait devenir qu'une femme sans honneur... J'ai voulu me rétracter, mais il ne m'écoutait plus, et a fini par me défendre de recevoir à l'avenir M. de Rébedens et même de danser avec lui!

— Qu'est-ce que c'est que M. de Rébedens?

— Le plus joli garçon du Poitou,.. et l'un de mes *flirts* les plus élégans...

— Un de tes flirts!.. Je ne te comprends pas... Comment! tu es jalouse de ton mari et tu as des flirts!..

— Mais oui,.. pour le décor, ma chère... Il faut bien avoir quelques hommes agréables qui soient empressés autour de moi dans le monde,.. et assidus à mes jeudis... c'est indispensable... J'avais la chance d'en avoir un, Rébedens, que toutes les femmes s'arrachent... Aussi tu comprends mon ennui!

— Pas beaucoup, chérie... Que t'importe après tout ce M. de Rébedens? Si tu ne danses pas avec lui, tu danseras avec un autre.

— Mais que lui dire?.. Comment expliquer à lui... et à tout le monde?.. Non, vois-tu, c'eût été par trop humiliant... Et, si je cédais sur ce point, mon mari me tiendrait sous le talon de sa botte... Tout vaut mieux qu'une telle servitude... J'ai déclaré à M. de Feugrix que j'étais bien résolue à agir à ma guise avec M. de Rébedens

aussi bien qu'avec tout autre... Alors, il m'a donné le choix d'obéir ou de me retirer chez mon père. J'ai dit : Mon choix est fait ! Et je suis partie avec les enfans.

— Il t'a permis de les emmener?.. c'est très bon de sa part.

— Par exemple !.. Est-ce que ce n'est pas moi qui les ai mis au monde?.. Est-ce que je n'ai pas eu toute la peine, moi?.. Oui, oui, je les ai emmenés et je suis arrivée chez papa,.. qui m'a fort mal reçue.

Et Mme de Feugrix versa quelques larmes dans son mouchoir brodé.

— Que vas-tu faire maintenant?

— Apaiser papa d'abord... c'est le plus pressé... Il est de fort méchante humeur et m'a fait de vilains complimens... Grand'mère ne veut pas me recevoir... Je suis bien malheureuse !.. quelle bêtise j'ai faite d'épouser un vieux mari !..

— Écoute, ma Colette ! je crois que tu as tort d'insister toujours sur l'âge de ton mari : tu le savais, son âge, quand tu l'as épousé, il ne te l'a pas caché,.. et je me souviens que ton père avait appelé ton attention sur ce point... Il n'est donc pas très juste de le lui reprocher.

— Oh ! je sais bien... ce n'est pas fort délicat, ni fort généreux...

— C'est tout simplement odieux, ma petite Colette, et de plus, cette insistance a le tort d'exagérer à tes yeux l'écart des âges... Voyons ! tu aimes ton mari?

— Je n'en suis pas trop sûre...

— Moi, je le sais,.. je connais ton cœur... tu ne voudrais pas qu'il fût malheureux ?

— Mais si,.. je t'assure !.. On me dirait qu'il se morfond de tristesse en mon absence, cela ne me ferait pas de peine du tout... au contraire...

— Je te dis que tu l'aimes toujours... Lui as-tu écrit depuis ton départ?

— Jamais de la vie !..

— Pas même pour lui donner des nouvelles de ses enfans? Il me semble que, sans compromettre ta cause ni ta dignité...

— Ah ! mauvaise ! je te vois venir ; tu veux entamer les préliminaires de la paix... De quoi cela servirait-il ? J'ai le cœur ulcéré, lui aussi ! !

Cependant, moins d'une semaine plus tard, la réconciliation était accomplie ; il y avait eu un échange de correspondances et d'aveux réciproques ; des conditions avaient été discutées, un *modus vivendi* provisoire accepté, et la jeune Mme de Feugrix reprenait le chemin du domicile conjugal avec ses enfans, sous la conduite

de son grand-père chargé d'amortir le premier choc entre les deux époux encore mal apaisés.

Lise, soigneusement installée dans un compartiment de dames, rentrait seule au logis, où l'attendait la plus pénible surprise : son frère était de retour.

XX.

A peine avait-elle mis la clef dans la serrure qu'une voix trop connue s'écria :

— C'est elle!.. la beauté en personne,.. la beauté fugitive!

En même temps apparaissait Arthur qui, d'un ton d'humeur, lui demanda :

— D'où viens-tu donc?.. J'arrive avant-hier soir fatigué, comptant sur un bon accueil, un bon feu, un bon dîner... Rien;.. personne!.. Tu aurais bien dû me prévenir de ton voyage...

— Comment l'aurais-je fait? Je ne savais où te trouver...

— Oh! tu n'es jamais à court de raisons, je le sais... Allons! viens te réchauffer... Veux-tu du punch?.. nous en avons allumé un pour nous consoler de ton absence.

— Merci;.. j'ai seulement besoin de repos... Permettez-moi de me retirer, ajouta-t-elle avec un petit salut, qui s'adressait à Lassagne comme à Arthur.

— Vous n'allez pas vous envoler déjà, mademoiselle Lise. Il serait cruel qu'une si délicieuse vision s'évanouît, à peine entrevue, comme un rêve!..

Il allongea le bras avec le geste d'attraper des papillons, et fit claquer ses lèvres en signe d'admiration pour sa propre éloquence.

— Ne t'en va pas ainsi, dit Arthur avec humeur; ne dirait-on pas que nous portons la peste!

Il la poussa vers la cheminée, et Lise s'assit, malgré sa répugnance.

— Raconte-nous tes impressions de voyage, reprit son frère,.. si toutefois ce ne sont pas des mystères...

— En aucune façon... Je suis allée à Paris voir Nicole de Feugrix, qui s'y trouvait chez son père avec ses enfans...

— Et le charmant George,.. George l'incomparable, s'y trouvait sans doute aussi,.. tout à fait par hasard? demanda Lassagne en clignant de l'œil malignement.

Sans le regarder, elle répondit :

— George d'Aurevelle est en ce moment à Rio-de-Janeiro.

Toute l'attention de Lise était concentrée sur son frère qui, de nouveau, avait subi une entière transformation; la molle bouffis-

sure de ses traits avait disparu, et fait place à une maigreur qui creusait ses joues et allongeait son visage ; un large cercle plombé encadrait les yeux alanguis, pâlis ; sa haute taille se voûtait un peu aux épaules et sa ressemblance avec son père devenait frappante.

— Tes impressions de voyage seraient probablement plus intéressantes que les miennes, dit-elle, s'efforçant de trouver un sujet de conversation.

— Trop intéressantes, mon enfant... beaucoup trop pour t'être contées.

— On n'en permet pas la lecture aux anges, ajouta Lassagne avec une emphase grotesque.

— Alors, reprit-elle souriant à demi,.. puisque nous n'avons rien à nous dire, je vais me reposer...

— S'il vous faut un bras pour vous soutenir, mademoiselle... je n'ose ajouter un cœur, murmura Arsène courbé dans une prosternation de respect...

Elle ne parut ni le voir ni l'entendre, et de la porte elle dit :

— Bonsoir... je suis vraiment très lasse...

Elle gagna tristement sa chambre ; tout son espoir était qu'Arthur s'ennuyât et repartît bientôt. Il ne tarda pas à s'ennuyer en effet, mais ne partit pas. Pendant l'année qui s'était écoulée depuis sa sortie de prison, il avait follement dépensé ; son patrimoine était déjà sérieusement entamé, et pour refaire sa bourse aussi bien que sa santé, il ne voyait rien de mieux que de s'installer près de sa sœur qui, par haine des querelles et des discussions, faisait tous les frais de la vie commune. Arthur se rendait compte cependant que, dans cet état de choses, il devait prendre garde à ne pas se rendre trop insupportable, et il s'efforça de ménager Lise ; celle-ci, touchée de ses efforts, lui en savait gré comme s'ils eussent été désintéressés. Cependant, avec le caractère d'Arthur, il était impossible que des conflits ne se produisissent pas à la longue. Un jour, au moment de sortir, il se retourna vers sa sœur :

— A propos, j'oubliais... j'ai invité Lassagne à dîner pour ce soir,.. je lui devais cette politesse,.. et j'ai pensé...

Lise rougit violemment ; elle tolérait les allées et venues d'Arsène dans la maison, à la condition de ne pas le rencontrer, et elle y réussissait jusqu'alors. Elle n'avait pas pensé que son frère osât le lui imposer ; avec un grand effort pour se contenir, elle répondit :

— C'est bien... je vais donner des ordres... J'irai dîner chez Mme Werner qui m'en a tant de fois priée ; j'hésitais à te laisser seul, mais, puisque tu as ton ami, je ne vois plus d'empêchement.

Il répondit aigrement :

— Ce n'est guère poli de t'en aller quand j'invite un ami...

— M. Lassagne sait que je suis une fille mal élevée; et toi,.. tu sais que sa familiarité m'importune et que ses singeries me déplaisent...

— Il n'a pas d'assez belles manières pour toi?..

— C'est vrai, dit-elle simplement.

— En revanche, il a du cœur, lui!.. il n'abandonne pas les gens dans le malheur,.. comme quelqu'un que je connais, et toi aussi?..

Lise sortit sans répondre.

Comme cela devait arriver, sa douceur tourna contre elle : Arthur, peu à peu, prit l'habitude d'inviter Arsène à dîner. Lise continua d'aller ces jours-là chez ses voisins. Il arriva pourtant une fois ou deux qu'Arsène survint à l'improviste, soit qu'il y eût été secrètement encouragé par Arthur, soit qu'il trouvât en lui-même l'audace de cette indiscrétion. Lise, malgré elle, dut présider le repas. Elle s'en plaignit à son frère, qui s'excusa de mauvaise grâce, assurant que ces incidens ne se renouvelleraient plus. Une circonstance fâcheuse privait Lise précisément alors de l'appui de ses bons voisins : M. Werner, atteint d'une grave ophtalmie, avait dû se rendre à Paris pour y suivre un traitement; sa femme l'avait accompagné, laissant la pauvre Lise livrée à ses propres forces.

Malgré les promesses plusieurs fois renouvelées, Lassagne cependant s'insinuait progressivement et par un émoussement qu'amène l'habitude, Lise se familiarisait avec le désagrément de le rencontrer; elle n'éprouvait plus à son aspect la même insurmontable révolte. Elle pouvait prendre sur elle de lui répondre avec calme, parfois même elle accordait un sourire de complaisance à ses pantalonnades. Un soir de Noël, au retour de la messe de minuit, elle trouva son frère et Arsène qui l'attendaient près de la table chargée d'un pâté de foies gras, de pâtisseries et de fruits. La petite salle était brillamment éclairée, décorée de bouquets et de guirlandes de verdure : jamais la triste maison n'avait eu un tel air de fête.

— C'est Arsène qui a tout apporté, tout dressé à ton intention, s'écria Arthur très joyeux; détache ton chapeau et ton manteau, et viens faire réveillon avec nous... Ce sera bien gentil.

Elle murmura quelques remercîmens pour Lassagne et essaya de s'excuser; mais elle vit un si vif désappointement, une contrariété si marquée sur le visage assombri de son frère, qu'elle eut peur de provoquer une scène et prit place à table. Arsène n'avait rien dit; il se montra reconnaissant de sa condescendance, et tous

les deux, Arthur et lui, semblèrent prendre à tâche de l'en récompenser par leur bonne tenue ; ils lui portèrent des toasts aussi corrects que le permettait leur nature. A mesure cependant que se succédaient les verres de vin de Champagne, la gaîté devenait plus bruyante, les plaisanteries plus incompréhensibles pour Lise; un malaise s'emparait d'elle. Les regards incendiés, les joues enluminées d'Arsène, sa tendance à rapprocher sans cesse sa chaise de la sienne, finirent par lui causer un vif sentiment de crainte; elle se leva pour se retirer. Ce fut un cri de protestation. S'en aller en plein souper, quand la fête commençait à peine! Il fallait attendre au moins la messe de l'aurore. Lassagne lui proposa effrontément d'aller dire cette messe dans sa chambre, et d'une voix avinée, il commença à psalmodier quelques fragmens liturgiques accrochés au hasard dans sa mémoire. De plus en plus effrayée, elle se dégagea de la main de son frère qui voulait l'obliger à s'asseoir de nouveau et gagna la porte. Arthur, dont les mouvemens étaient alourdis et incertains, ne put la retenir; mais Arsène, plus agile, la saisit par la taille. Au contact de ce bras insolent, Lise indignée le repoussa avec force; il ne fit que rire et resserra l'étreinte qui rapprochait sa figure de celle de la jeune fille. Elle cria :

— Défends-moi, Arthur,.. Arthur!

Et elle se mit à appeler Françoise, mais la vieille femme, assez sourde d'ailleurs, s'était allée coucher dans sa mansarde et ne pouvait l'entendre. Arthur, qui d'abord avait ri, se fâcha et commanda à Arsène de laisser Lise tranquille :

— Lâche-la! entends-tu?.. c'est assez... Je te dis de la lâcher!.. C'est ma sœur... Je te défends de la toucher!

L'autre n'écoutait pas. — Il me faut un baiser pour rançon... Je ne vous lâcherai pas sans un petit baiser ou deux, ma belle! Il y a assez longtemps que je subis vos rebuffades,.. vos mépris.. Aujourd'hui, c'est mon tour!.. Je vous tiens!

Et il s'efforçait de détacher les mains dont elle se couvrait la figure. Épouvantée, elle le frappa au visage et de nouveau appela son frère en sanglotant... Arthur voulut se lever et retomba. Lise, étouffée sous l'étreinte d'Arsène, défaillait presque, lorsqu'un choc violent la délivra. Arthur avait réussi à se dresser sur ses pieds, et, saisissant une bouteille de vin de Champagne, il en avait asséné un coup de toute sa force d'ivrogne sur la tête d'Arsène. Aveuglé par le vin et par le sang, celui-ci lâcha prise et s'abattit par terre. Lise s'enfuit affolée, blessée elle-même au front par un éclat de verre. Elle n'y prit pas garde, non plus qu'à la voix d'Arthur qui la rappelait avec un rire hébété.

— Viens donc!.. il ne te fera plus de mal... Il est maté, je te réponds... Allons! c'est fini, reviens!.. Quand je te dis que c'est fini!

Lise passa en courant sans l'éveiller près de Françoise, qui ronflait paisiblement, et s'enferma au verrou. Puis elle lava avec rage les mains et la joue qu'avaient effleurées les lèvres d'Arsène et seulement alors elle sentit quelque chose de tiède couler de son front. Elle alluma une bougie et se vit inondée de sang.

— Tant mieux, pensa-t-elle; ce n'est pas trop de mon sang pour effacer l'immonde baiser.

Elle tremblait de tous ses membres, la tête lui tournait; elle se jeta sur son lit, essaya de recueillir sa pensée; la figure grimaçante d'Arsène, celle d'Arthur, hébétée par l'ivresse, tournoyaient autour d'elle en un cauchemar éveillé. Elle avait envie de crier, de se débattre comme si encore elle était en leur pouvoir; la fièvre courait dans ses veines, hallucinait son regard. Cependant le sang qu'elle perdait, l'eau froide dont elle renouvelait les compresses finirent par calmer l'excitation cérébrale; peu à près ses idées s'éclaircirent, se condensèrent en une seule très précise et très ferme : quitter cette maison. A peine cette pensée lui fut-elle venue que sa résolution fut prise. Elle se leva, tout étourdie et chancelante, ouvrit ses tiroirs, réunit ce qu'elle avait d'argent, quelques souvenirs auxquels elle attachait du prix, les objets de première nécessité, et les rangea dans un sac de voyage, puis, enveloppée d'un manteau, la tête couverte d'un chapeau qui cachait son front ensanglanté, doucement, sur la pointe des pieds, elle traversa la chambre de Françoise, que le frôlement de la lumière sur ses paupières réveilla à demi.

— Est-ce vous, mam'selle Lise?

Doucement, elle murmura :

— C'est moi, n'ayez pas peur... J'ai oublié un livre en bas.

La vieille retourna la tête contre le mur et Lise passa. La maison muette était noire comme un caveau. Elle souffla la bougie et commença à descendre lentement, attentive à ne faire aucun bruit. Par les baies ouvertes de l'escalier, la blanche réverbération de la neige qui tombait molle et silencieuse l'éclairait seule; elle s'appuyait au mur par peur de tomber sur les marches que l'éclaboussement du givre venu du dehors rendait glissantes. Arrivée en bas, elle vit qu'une ligne lumineuse rayait le corridor noir; en même temps par la porte entre-bâillée de la salle s'échappaient une lourde fumée de tabac et une capiteuse odeur d'alcool, et, par instans, une voix rauque, assourdie, parlait, à laquelle répondait un grognement ou un gros rire épais coupé de hoquets. Ils étaient là encore, buvant toujours... Un instant, elle fut tentée de renoncer... L'odeur

du tabac la prenait à la gorge et en même temps la peur de tousser, d'être entendue, de retomber dans leurs mains. L'horreur même de cette crainte lui rendit le courage : mieux vaut la rue, même déserte et nocturne, que cette maison où elle se sent prisonnière et menacée! Aussi pâle, aussi légère qu'une ombre, elle se glisse furtive le long de l'étroit corridor, devant la salle entr'ouverte, elle touche la porte, ses doigts se posent sur la serrure, sur la clef qu'elle tourne avec précaution. Elle a grincé!.. Tout son sang reflue... Elle prête l'oreille, éperdue; le plus insaisissable bruit, celui même de son cœur qui bat et du sang dans ses artères lui semble un tocsin retentissant qui crie : « Prenez garde!.. Elle se sauve! » Rien! ils n'ont point entendu... La porte roule sur ses gonds, sans bruit; elle se glisse dehors, où la neige couvre le sol d'une épaisse couche blanche sans tache. Lise referme doucement la porte et respire largement l'air glacé de la nuit. Sa main s'est crispée nerveusement sur la poignée de fer; un instant, elle ne peut l'en détacher... Puis, la peur la reprend, la talonne... Elle a cru entendre des pas dans la salle basse,.. des chaises remuées... Elle court, haletante, dans la neige, éperdument, devant elle, sans autre idée que de fuir,.. tourne à droite, puis à gauche, elle ne sait pourquoi, au hasard!.. Sa fuite doit être découverte; il lui semble entendre un pas précipité derrière elle... L'impression est si forte qu'elle ne peut la supporter; brusquement elle s'arrête, se retourne... Elle aime mieux savoir... Rien! personne!.. Mais, à la lueur terne du gaz, elle distingue la trace de ses pas dans la neige et le long sillon marqué par le frottement de sa robe : on peut la suivre à la piste. Elle reprend sa course égarée.. Elle pourrait frapper à la porte d'un hôtel, demander l'hospitalité. Mais elle est connue dans la ville; comment expliquer sa présence dans la rue, à cette heure de nuit, sans accuser son frère!.. Elle marche encore, plus lentement, épuisée, et se trouve enfin devant la gare, encore fermée à cette heure... A droite, une lanterne rouge indique un poste de police,.. un asile au besoin... Tout à côté, il y a une guérite abandonnée où elle se réfugie et s'affaisse dans un évanouissement de fatigue et de froid.

Un chiffonnier et sa femme, qui rentraient en se querellant aux premières lueurs de l'aube hivernale, la réveillèrent. Ils passèrent près d'elle sans la voir. Au son de leurs voix éraillées, elle se dressa en un sursaut de peur, essaya de se reconnaître, de discerner ce qu'il y avait de réel dans les songes effrayans qui avaient travaillé son lourd sommeil : la réalité égalait le rêve... Elle souleva ses membres raidis, son corps brisé; la tête lui faisait mal, le sol, les objets dansaient à ses yeux comme en un vertige... Le jour grandissait, elle se dirigea vers la gare... S'ils étaient là

à l'attendre?.. Mais non, personne... Peu d'instans après, le train rapide l'emportait vers Paris...

Alors seulement, elle se demanda ce qu'elle ferait en arrivant. Aux dernières nouvelles, M. et Mme Werner étaient à Poitiers près de Nicole, dont le ménage marchait toujours médiocrement. Lise allait donc se trouver dans un délaissement absolu, seule dans la grande ville effrayante. Mais elle connaissait l'hôtel où descendaient habituellement M. et Mme Werner, et résolut de s'y faire conduire, de les y attendre, et d'agir ensuite d'après leurs conseils... Un grand vide obscur où elle s'enfonçait à l'aventure, un délaissement absolu, l'impuissance de la faiblesse, voilà ce que son imagination lui représentait avec une force terrifiante, lorsqu'elle descendit péniblement du wagon de seconde classe où elle s'était trouvée voyager tout le temps avec les femmes de chambre d'une dame étrangère. Aussi sa joie fut grande quand, en arrivant à l'hôtel, elle apprit que M. et Mme Werner étaient arrivés depuis l'avant-veille. Ce fut un cri de délivrance qui s'échappa de ses lèvres et de son cœur! Elle s'élança dans les escaliers et, sans attendre d'être annoncée, au grand scandale du domestique chargé de la conduire, elle fit irruption dans la chambre et se jeta dans les bras de Mme Werner. On connaîtrait mal l'humeur de la dame si l'on pensait qu'elle fut reçue avec des paroles d'amour :

— Qu'est-ce que cela?.. s'écria-t-elle, quand le saisissement lui permit de parler. D'où sors-tu?.. Est-ce que tu cours les grands chemins comme une demoiselle d'aventure, à présent?.. As-tu fait un héritage, pour jeter ton argent sur les routes?.. Enfin, réponds : Qu'est-ce que ça veut dire?.. On n'arrive pas ainsi chez les gens,.. comme un coup de vent,.. sans les avertir.

Lise pleurait sur son épaule, sans répondre ; elle s'était attendue à cet accueil et n'en était pas troublée... Elle savait que, malgré ces bourrades, un cœur vraiment maternel battait contre le sien ; ses sanglots ressemblaient à des spasmes ; tout son pauvre être nerveux et frêle, surexcité par des émotions trop violentes, se détendait maintenant sans pouvoir se reprendre. Mme Werner, effrayée, la fit étendre sur une chaise longue, et, à force de soins assidus, parvint à ramener un peu de calme. Mais toutes les angoisses, le chagrin, les fatigues de la dernière nuit avaient marqué leur empreinte, et l'altération des traits était inconcevable. M. et Mme Werner n'osaient l'interroger, tant ils la sentaient ébranlée. Cependant, quand un sourire effleura ses lèvres pâlies, Mme Werner n'y put tenir :

— A quelle heure es-tu partie? Voyons!.. As-tu seulement déjeuné?.. Non, n'est-ce pas? Quand on est folle, on ne l'est pas à demi.

Quelques cuillerées de bouillon et un peu de vin d'Espagne ranimèrent Lise assez pour qu'elle pût raconter les incidens de la veille et les causes de sa subite arrivée.

— Et maintenant, ajouta Lise, il me reste à vous demander votre aide, pour chercher un asile... une maison religieuse où je puisse me trouver en sûreté et vivre ignorée.

— Un couvent?.. pour toi?.. s'écria impétueusement Mme Werner; y songes-tu? Tu n'as pas plus la vocation que moi, ma pauvre petite!

— Je le sais bien, répondit Lise avec un faible sourire,.. mais du moins,.. je me reposerai... je suis si lasse.

— Voyons! voyons!.. Ne faisons pas de folies, reprit la vieille dame, toute chagrine... Prenons le temps de la réflexion... Tu vas commencer par rester ici avec nous, tant que nous y serons.. Après cela,.. on verra.

XXI.

Lise connut l'ineffable douceur d'une vie sans secousses ni terreurs; elle put s'endormir le soir sans épouvante, se réveiller sans désespoir. Elle se sentait entourée, protégée, et ne voulait pas penser à l'avenir. Trois mois passèrent vite dans le délice de cette paix inaccoutumée, puis, M. et Mme Werner, fatigués de Paris, de la table d'hôte et des installations d'hôtel, se préparèrent à retourner chez eux. Lise ne pouvait les suivre. Il fut décidé qu'elle prendrait pension chez miss Ellen Townwatt, qui habitait avec sa mère un petit appartement, dans les combles d'une maison de la rue de Babylone.

« Me voici installée, chère Nicole, écrivait-elle à Mme de Feugrix, dans une petite pièce tout en longueur, si étroite, qu'en ouvrant les bras j'atteins presque d'un mur à l'autre. Tout au bout, la fenêtre est encadrée entre deux pans coupés, la cheminée à droite, à gauche un vaste placard qui me sert de cabinet de toilette. Une petite couchette en fer, un fauteuil, une table et deux chaises, voilà tout le mobilier. Ce n'est pas somptueux, mais je ne suis pas gâtée par l'opulence; et puis, j'ai sous les yeux, de l'autre côté de la rue, un jardin immense, un vrai parc, tout grelottant encore, il est vrai, avec ses arbres dépouillés, dont les ramures déliées se détachent sur le ciel gris, en fines hachures noires. Des corbeaux tournoient devant ma fenêtre; deux par deux, ils construisent leurs nids dans les plus hautes branches et les entrelacent adroitement; et pendant qu'ils travaillent, ils jettent dans l'air de rauques croassemens : c'est l'hymne au printemps de ces noirs amans. Un seul arbre porte six nids,.. toute une tribu

installée près de moi. Je verrai les petits éclore et grandir. — Comment je passe mon temps?.. Je vais à un atelier de peinture ; on me trouve des dispositions, et j'espère, en travaillant beaucoup, acquérir sinon du talent, du moins une de ces petites capacités modestes qui se puisse utiliser au besoin, comme un métier. J'ai le pressentiment que j'aurai, quelque jour, une lourde charge, à laquelle suffiraient difficilement mes modestes revenus. »

Quelques jours plus tard, elle écrivait encore :

« Mes voisins, les pauvres corbeaux, sont en pleine déroute : des hommes sont venus armés de gaules et d'échelles, ils ont détruit tous les nids. La tribu bohémienne s'est dispersée avec de grands cris et des malédictions discordantes. Quel mal faisaient-ils? Je suis navrée de la barbarie humaine. Tu ne peux savoir comme je souffre de tout ce qui souffre ; le gémissement d'un enfant, ces pleurs éphémères, si tôt consolés, me font mal jusque dans les dernières fibres de mon être. J'ai le cœur au vif. Mais je travaille, et les jours passent. »

Lise recevait de temps en temps, indirectement, des nouvelles de son frère. Il avait installé près de lui Arsène Lassagne, et la petite maison au pignon pointu retentissait souvent de bruyantes orgies. Vers la chute du jour, on y voyait entrer des personnages furtifs, à figures équivoques, hommes et femmes de mauvaise mine, et jusqu'au matin le quartier était troublé par leurs chants, leurs cris, leurs querelles. A l'aube, ils s'en allaient, trébuchans, débraillés, et reptiles humains, gagnaient leurs repaires, que nul ne connaissait. Il arrivait aussi qu'Arthur et son inséparable ami disparaissaient pendant des semaines. Un silence morne succédait aux tapageuses fêtes nocturnes. Ces absences jetaient Lise dans des transes : où pouvait-il être, sinon à Paris? Elle n'osait plus sortir, par crainte de le rencontrer, jusqu'à ce que son retour dans la maison paternelle lui fût enfin signalé.

A plusieurs reprises, par l'intermédiaire du notaire, Arthur lui avait adressé des demandes d'argent, peu importantes d'abord, plus considérables à mesure qu'elle se montrait plus libérale. A la fin, les exigences devinrent telles qu'elle dut résister. Arthur aussitôt fit mettre en vente la maison paternelle restée indivise entre sa sœur et lui. Lise donna l'ordre de la racheter secrètement. Dès qu'il sut le nom de l'acquéreur, Arthur déclara qu'il n'en sortirait que par la force. Lise n'était pas disposée à la lutte, elle autorisa son frère à demeurer dans sa maison, sous la condition formelle qu'il y habiterait seul et qu'elle ne serait plus à l'avenir le théâtre de scandaleuses débauches.

Il n'en tint pas compte, et il resta.

Mme de Feugrix habitait chaque année, un mois ou deux, Paris. C'étaient des momens délicieux pour Lise, car son amie ne pouvait se passer d'elle, et comme le général d'Aurevelle avait constaté son heureuse influence sur Nicole, il favorisait, en l'absence de George, cette intimité, se réservant d'intervenir le moment venu, si, contre toute vraisemblance, la passion de son fils survivait à ses longs séjours à l'étranger et à la multitude d'impressions nouvelles qu'il avait dû y recueillir. Il savait d'ailleurs que Lise ne l'encourageait en rien, et il se fiait à sa délicate et fière réserve.

Les mois succédèrent aux mois; pendant deux années, Lise mena cette existence paisible et laborieuse. Vers la fin de la seconde année, il arriva qu'un soir, à l'Opéra où Mme de Feugrix l'avait emmenée, elle aperçut en face d'elle, aux premières loges, M. d'Esparvis; tout son sang reflua au cœur. Elle prit sa lorgnette et se donna l'âcre plaisir de le contempler, du fond de la baignoire qu'elle occupait avec Nicole et le général d'Aurevelle. L'émotion faisait trembler sa main qui soutenait à peine la lorgnette.

— Ah! ah!.. je t'y prends,.. à convoiter le bien d'autrui, lui souffla Nicole dans l'oreille.

Elle laissa retomber sa main sur ses genoux :

— Je le trouve changé,.. maigri... N'a-t-il pas quelques cheveux blancs sur les tempes?

— Fort possible... Il tourne au patriarche, comme M. de Feugrix... Dame!.. un enfant tous les ans,.. deux filles déjà, et un garçon en espérance...

— Je ne le savais pas à Paris.

— Ni moi.

Elle se tourna vers son père, qui lui apprit que M. d'Esparvis venait d'être nommé à Vincennes.

— Nous le verrons alors,.. il nous amènera sa femme.

— C'est elle qui est avec lui ce soir,.. je la reconnais.

— Elle-même, ainsi que sa majestueuse mère et le petit papa Sarlout... Il doit bien s'amuser, Bertrand. Comme les hommes changent!

— Elle est toujours belle, Victoria...

— Énorme, ma chère, empâtée, alourdie...

— Toujours belle, affirma pensivement Lise.

— Un bel éléphant blanc, si tu veux... Elle pourrait figurer avec honneur au Jardin d'acclimatation.

Lise n'osa reprendre la lorgnette, mais, sans cesse, à la dérobée, ses yeux se tournaient vers cette loge par une involontaire attraction. Il y avait pour elle une joie cuisante à revoir Bertrand ainsi à l'improviste et en même temps elle éprouvait un étonnement sin-

gulier de retrouver si tranquille, si reposé, avec cet air indifférent et distrait, celui qu'elle avait quitté en de tragiques momens et dont l'image gravée au fond de sa mémoire était empreinte d'une si poétique et ardente mélancolie... M. d'Esparvis ne se savait pas observé, il ne s'attendait nullement à rencontrer Lise ce soir-là et tout dans son attitude, dans l'expression du visage, révélait le paisible bien-être d'un homme qui compte, dans des conditions prévues et familières, passer quelques momens d'un plaisir modéré. Il n'avait rien d'un amant foudroyé, ni d'un époux tristement résigné, gardant au cœur en secret un immortel regret. Parmi les hommes les plus cruellement déçus dans leurs rêves, il en est peu qui pourraient, pendant plusieurs années, garder sans se relâcher un instant l'expression désespérée des grandes douleurs. Il n'y avait rien que de juste et de naturel dans la simplicité aisée de Bertrand d'Esparvis, dans le sourire de bonne humeur qui éclairait par momens ses traits accentués. Il était fort naturel aussi qu'il se penchât vers sa femme à plusieurs reprises et échangeât avec elle quelques mots d'un air d'intimité. C'était chose ordinaire, insignifiante, et qui n'attestait rien de plus qu'une entente suffisamment cordiale et des procédés d'homme bien élevé. Mais, pour Lise, l'heure néfaste de la séparation était toujours présente : c'était d'hier l'inoubliable déchirement, les protestations désolées, les appels passionnés; rien n'était venu l'en distraire. Le mariage même de Bertrand n'avait été qu'une souffrance abstraite, lointaine, évanouie dans le vague, et voilà que subitement ce mariage révétait à ses yeux une réalité : chaque sourire de Bertrand, chaque mot chuchoté à l'oreille de sa femme l'offensaient comme une trahison envers le pauvre amour d'autrefois. Et quand, à un certain moment M. d'Esparvis releva la mantille que Victoria avait laissée tomber et la lui mit doucement sur les épaules, elle ne put retenir un gémissement et se jeta en arrière en fermant les yeux. Nicole se pencha vers elle :

— Souffres-tu? Veux-tu partir?

Elle ne répondit pas.

Comme elle se sentait oubliée, perdue dans la nuit des choses finies, disparue, morte! Elle était là pourtant, près de lui, l'aimant toujours et digne au moins d'un regret. Et cette Victoria, si placidement triomphante, avait-elle un seul jour songé au pauvre cœur déchiré qu'elle tenait écrasé sous ses pieds? Il lui venait des pensées de colère, de jalousie folle, presque de haine! Comme elle aurait voulu les faire souffrir tous les deux, les troubler dans la béatitude de leur ingrate et égoïste félicité! Mais que pouvait-elle? Elle n'avait d'autre arme que sa douleur et sa beauté. Oui! sa beauté!

Elle se souvint qu'elle était belle et subitement dressée par une impulsion irrésistible, elle apparut toute droite et pâle en sa toilette blanche sur le devant de la loge, avec ses grands yeux sombres, subitement creusés, agrandis par l'intensité d'un désir presque fou, insensible aux regards curieux comme à l'admiration du public, possédée de son unique pensée. Elle était si belle dans ce sombre rayonnement de la passion qu'en un instant toutes les lorgnettes se tournèrent vers elle : Bertrand avait suivi le mouvement et elle eut l'incomparable, la poignante joie de le voir s'arrêter, stupéfié par la surprise, de sentir son regard l'envelopper tout entière, la reconnaître, l'aimer. Oh! oui, c'était de l'amour, cette morsure aiguë et délicieuse du long regard immobile, tenace, qui la tenait là haletante, étouffée d'émotion, c'était de l'amour... Il l'avait vue, enfin! enfin! Il l'avait reconnue, et il l'aimait... Dieu merci, il l'aimait toujours! quel délice! quel bonheur! Elle se renversa avec un sourire éperdu, et dans un long soupir, elle s'évanouit.

Quand elle revint à elle, elle était au foyer, appuyée contre la poitrine de Nicole. Le général d'Aurevelle lui faisait respirer des sels...

Durant le trajet de retour, dans la voiture, la voix de Nicole lui arrivait assourdie, comme atténuée par une incommensurable distance. Elle était si loin d'elle, si loin de tout, soulevée, emportée dans un ravissement ineffable, par la brûlante, délicieuse sensation de ce long regard extasié qui l'était venu frapper en plein cœur à travers la salle banale, la foule indifférente! Des fragmens de mélodie flottaient dans sa mémoire, une surtout, une phrase de l'orchestre où les violoncelles sanglotans avaient accompagné le regard de Bertrand, l'avaient porté jusqu'à son cœur. Cette ivresse dura toute la nuit.

Le matin, le dégrisement se fit rapide. Qu'avait-elle fait? quelle folie perverse d'aller troubler Bertrand dans la possession de son médiocre bonheur! Que pouvait-elle être pour lui?.. Il devait l'oublier. Elle ne devait plus le revoir.

Le soir, en rentrant chez elle, elle eut la confusion de trouver la carte du capitaine d'Esparvis. Il était venu et reviendrait. Elle se promit bien de ne jamais le recevoir, et comme sur ces entrefaites, Mme de Feugrix se trouvait obligée d'avancer son départ pour le Poitou, et que chez elle seulement elle aurait pu rencontrer Bertrand, elle se flatta de ne plus le revoir.

Une après-midi de printemps où elle se promenait aux Tuileries avec miss Ellen, elle l'aperçut cependant tout à coup devant elle. Il lui sembla que les arbres tournaient et que le sol tremblait.

M. d'Esparvis s'approcha; elle n'aurait pu dire plus tard comment il se fit que leurs mains se trouvèrent unies par une impulsion irrésistible plus prompte que la pensée. La voix de Bertrand l'attendrissait indiciblement; il se plaignit de ses visites infructueuses, sollicita la permission de se présenter chez elle de nouveau... Elle bégaya des syllabes confuses qui n'étaient ni un assentiment ni un refus,.. mais ce trouble éperdu, cette brûlante rougeur qui incendiait ses joues, le frémissement de ses lèvres, parlaient assez; le fidèle amour transparaissait à son insu...

Cependant miss Ellen s'extasiait :

— Oh! le joli baby! c'est une fille à vous, capitaine, je suis sûre. Elle vous ressemble!

Seulement alors, Lise remarqua une blonde fillette de trois ou quatre ans qui se balançait sur un pied, la tête câlinement appuyée contre la main de son père :

— Elle a les yeux de sa mère! dit-elle très bas. — Et longtemps, pensivement, elle contempla l'enfant...

Puis, comme la fillette tendait vers elle ses lèvres roses, elle se baissa, la baisa doucement, et saluant Bertrand d'un faible sourire, elle s'éloigna.

XXII.

Un matin, miss Ellen entra chez Lise, une lettre à la main; Lise reconnut l'écriture et l'ouvrit avec un soupir, pressentant quelque nouvelle demande d'argent. Mais, dès les premiers mots, elle pâlit et le papier trembla dans sa main : « Ma sœur, je suis très malade, infirme, peut-être pour la vie. Mes amis m'ont abandonné... Le seul qui m'ait jamais aimé, Arsène, a quitté la France et n'y peut revenir... Je suis seul, sans soins, sans argent, et je souffre des tortures sans nom... Si tu ne viens pas me soigner, il ne me reste d'autre ressource que l'hôpital... J'aime mieux la mort! A toi de choisir.

« ARTHUR. »

Lise resta longtemps immobile, sans paroles, presque sans pensée. Tout, elle était prête à tout pour secourir Arthur, sauf à retourner près de lui. Cette seule pensée la soulevait de dégoût... Elle écrivit à M. Werner pour le prier de prendre des informations et de subvenir, s'il y avait lieu, en son nom, au plus pressé. Ce que voulait Arthur sans aucun doute, c'était de l'argent; si réellement il était malade et avait besoin de soins, elle proposait de mettre

près de lui une garde expérimentée et s'engageait à subvenir à tous les frais. Le devoir, pensait-elle, n'exigeait rien de plus.

Elle attendit donc sans trop d'anxiété la réponse de M. Werner, qui ne tarda pas à arriver : elle confirmait entièrement la lettre d'Arthur; tout était déplorablement vrai. Atteint d'une maladie de la moelle épinière que devait rendre inexorable le mauvais état général de la santé, il était paralysé d'une moitié du corps et ne gardait libres que la tête et les mains.

Infirme, ruiné, les compagnons de ses misérables plaisirs l'avaient abandonné. Arsène Lassagne avait dû s'enfuir à la suite d'une rixe où il avait frappé d'un coup de couteau un agent de police; l'agent était mort, Arsène ne pouvait songer à rentrer en France.

« J'ai trouvé ton frère plus aigre, plus arrogant que jamais, écrivait M. Werner, livré aux seuls soins d'un ancien garçon de café, sans place, un détestable sujet sous tous les rapports, qui l'exploite, le brutalise et le flatte tour à tour... Je lui ai fait part de tes intentions généreuses et du désir que tu avais de placer près de lui une sœur garde-malade. Il s'est aussitôt emporté, a tempêté, juré; il ne veut autour de lui ni « béguine, ni patenôtres, ni mômeries religieuses d'aucune sorte... Que si ton dévoûment et ta conscience ne t'inspirent rien de mieux pour ton frère, il te prie de le laisser tranquille et assure qu'il crèvera bien sans tant de cérémonies. » J'ai essayé de le raisonner; impossible! Il m'a répondu par des paroles rageuses, folles, irritées, impies, que je ne puis transcrire; après quoi, il est retombé sur son lit, exténué, presque sans mouvement. Hier, il était plus calme. J'en ai profité pour lui proposer un infirmier, un brave homme que je connais, ancien soldat, employé aux ambulances pendant la guerre et qui me semblait convenir admirablement... Il a refusé, sans violences, mais avec un entêtement froid et amer.

« — Je comprends à merveille, m'a-t-il dit, que Mlle Dauny, ma sœur, désire s'acquitter de ses devoirs envers moi par procuration, sans rien sacrifier de ses aises et de ses plaisirs; elle a de l'argent, elle peut, sans beaucoup se gêner, payer des mercenaires qui feront de moi ce qu'il leur plaira; elle se donnera ainsi une belle attitude et se glorifiera devant Dieu et devant les hommes. Le malheur est que je ne veux pas de ses aumônes et que je lui retourne son mépris; j'ai besoin d'encouragemens, d'affection, pour m'aider à souffrir; elle m'offre de l'argent : qu'en ferais-je dans l'état où je suis? Tout décidément, je n'ai besoin ni d'elle, ni de personne pour ce qui me reste à faire... Danreau me suffit.

« Danreau, c'est ce vagabond, ce mauvais drôle qui s'est installé chez lui sous prétexte de le soigner... Je ne puis te cacher, ma

pauvre enfant, que j'ai emporté de cette entrevue une impression sinistre ; il y avait une menace dans ses dernières paroles ; la mettra-t-il à exécution?.. j'en doute... D'ailleurs, j'ai vu ce Danreau, j'ai intéressé sa responsabilité par des menaces et des promesses. Plusieurs fois par jour, j'envoie un de mes domestiques surveiller ce qui se passe ; on tient hors de la portée de ton frère tout ce qui pourrait être nuisible. Pourtant, la situation est dangereuse, parce que cet homme est capable de tout et s'il voyait quelque intérêt à favoriser les mauvais desseins de ton frère, il n'hésiterait pas. »

Lise fut atterrée : que ne lui avait-il pas coûté déjà, ce déplorable Arthur? Et voilà qu'il réclamait le seul bien qui lui restât, sa liberté. Si encore elle eût pu croire qu'il désirait sa présence par un besoin vrai de tendresse, un désir d'aimer et d'être aimé? Elle connaissait trop la sécheresse, l'égoïsme de ce cœur usé, dépravé, avili. Il la voulait près de lui par instinct de tyrannie, pour obtenir plus sûrement la satisfaction de ses caprices, pour être mieux soigné, mieux obéi, et pour le barbare plaisir de la faire souffrir un peu des maux qu'il endurait lui-même. Lise savait cela et ne pouvait se faire illusion.

— Mais son âme?

Lise y pensait avec angoisse, à cette âme ténébreuse, cette âme depuis si longtemps perverse. Qui donc y ferait pénétrer quelque rayon de l'éternelle vérité? Qui s'efforcerait d'y ranimer une étincelle de foi, un repentir, une espérance? Faisait-elle tout son devoir en abandonnant ce malheureux à des mains étrangères, en laissant vivre dans la rage du désespoir, mourir dans une haine impie ce compagnon de son enfance, le fils de son père et de sa mère? Était-ce là ce qu'ils auraient attendu d'elle? La tâche pourtant lui apparaissait au-dessus de ses forces. Cependant, miss Ellen la suppliait de résister :

— Ne cédez pas, ma chère; vous vous en repentiriez... Il y a une présomption condamnable à prendre un fardeau que nul ne pourrait porter... *Dear Lizzy*, ne pensez plus à un sacrifice si extravagant... Venez déjeuner ; il n'y a rien de meilleur qu'une tasse de thé pour faire voir clairement les choses.

Docile, Lise s'était levée et la suivait, mais au moment de quitter la chambre, elle s'arrêta et se jeta, tout en pleurs, au cou de la vieille demoiselle.

— Vous savez bien que je vais partir! Adieu, adieu, chère miss Ellen... Il m'appelle, ma place est près de lui.

— Dieu vous bénisse, enfant, s'écria miss Townwatt émue ; vous êtes vraiment une trop bonne et chère créature !

XXIII.

Après trois années, Lise, étourdie, brisée par la précipitation du départ et la fatigue du voyage, moins encore que par le trouble de son âme, rentrait dans sa ville natale, sa ville noire, basse, étouffée entre ses remparts inflexibles. C'était l'heure de la promenade; la musique jouait sur la place d'Armes, et les cuivres stridens évoquaient un monde de souvenirs, — souvenirs d'enfance, souvenirs d'adolescence, courtes joies, longues peines, bonheur entrevu, à jamais évanoui, deuils, catastrophes. Chaque coin de rue lui parlait; c'est l'hôtel de ville avec le léger clocheton de son beffroi, l'église Saint-Pierre et sa massive tour, l'eau noire du canal d'un cours si lent qu'il semble immobile; puis, voici la rue de Paris, toute droite jusqu'au rempart, jusqu'au pont-levis défendant la porte voûtée, et voici maintenant la maison, la petite maison au lourd pignon massif. Lise leva les yeux vers la façade vieillotte et fripée, qu'elle s'étonna de trouver si étroite, si exiguë, entre les hauts bâtimens de l'arsenal qui l'écrasent, et la large grille enguirlandée de lierre de la maison Werner. Sa mémoire la lui représentait plus grande, moins décrépite; il semblait qu'elle se fût affaissée et racornie depuis son départ. En revanche, les arbres du jardin voisin avaient grandi et le lierre était si touffu qu'on apercevait à peine à travers le feuillage la façade blanche de la villa.

Lise descendit de la voiture; aussitôt la porte de la vieille maison cria sur ses gonds rouillés et s'ouvrit sans qu'elle eût sonné; on l'attendait, car elle avait d'avance annoncé son arrivée.

— Comment va mon frère?..

— Toujours doucement, mademoiselle Lise... Un peu mieux pourtant.

C'était le domestique de M. Werner qui lui répondait. Pendant qu'on déchargeait la voiture, Lise monta lentement l'escalier aux marches ébréchées, humides, mais son pied les reconnaissait d'instinct; elle ouvrit l'antichambre obscure et entra chez son frère. Couché dans ce même lit où elle avait vu expirer successivement son père et sa mère, il toussait avec irritation.

— C'est toi?.. enfin!.. Comme tu arrives tard! gémit-il.

— Je n'ai pas perdu de temps... J'avais bien des choses à régler. Comment te trouves-tu?

— Est-ce que cela se demande?.. C'est écrit sur ma figure, répliqua-t-il avec aigreur. N'ai-je pas une belle mine?

— Tu es bien pâle... amaigri... Tu as beaucoup souffert?..

— Le martyre... C'est monstrueux ce que j'endure... On dirait que des chiens rongent mes os depuis le dos jusqu'aux talons... Et l'on me dit que cela peut durer des années... Agréable perspective !

C'était un spectre hâve, creusé, livide; les joues flasques, comme une draperie détendue, formaient autour de la bouche des plis qui grimaçaient, et les lèvres tirées découvraient sous la moustache les dents jusqu'aux gencives. Il releva la manche de sa chemise et tendit son bras de squelette, avec sa longue main décolorée, dont les ongles trop longs ressemblaient à des griffes.

— Est-ce un homme, cela?.. Un bras d'homme?.. Voilà où j'en suis.

— Quand a commencé ta maladie?

— Est-ce que je sais?.. C'est venu peu à peu... J'ai fait une chute de cheval l'année dernière, et depuis cela, j'ai toujours souffert... J'espérais aller mieux... Ah ! bien, oui ;.. quand le diable vous tient, il ne lâche pas sa proie... Et puis, seul, sans soins...

— Tu aurais dû m'avertir plus tôt, murmura Lise timidement.

Elle ne savait trop si elle pensait ce qu'elle disait, mais elle avait le cœur touché de compassion, et elle sentait qu'elle devait répondre quelque chose.

Arthur eut un rire amer :

— Allons donc !.. Tu as eu déjà assez de peine à te décider... Tu aurais bien voulu m'affubler d'une bonne sœur... et te débarrasser de moi ainsi... Je ne me paie pas de cette monnaie d'Escobar...

Lise rougit.

— Tu aurais été mieux soigné... Je suis partie dès que j'ai connu ton refus... Il n'y a pas huit jours que tu m'as écrit ta maladie...

— Huit jours ! s'écria-t-il avec colère; cela te semble peu de chose, huit jours,.. à toi qui te portes bien, qui vas et viens à ton gré, qui bois, qui manges, qui dors... Tu ne sais pas ce que c'est que huit jours pour un malheureux étendu comme moi sur le chevalet de torture et qui compte chaque minute par une souffrance, par une rage, une impuissance, une malédiction...

Lise, effrayée de sa violence, essaya doucement de le calmer; mais il s'exaltait encore plus :

— Non, tiens, ne viens pas me prêcher la patience,.. la résignation... J'ai horreur des bons conseils, des béates consolations de ceux qui ont toutes leurs aises dans la vie... — Et surtout (il se dressa sur son lit dont les draps défraîchis et fripés pendaient de tous côtés), surtout, vois-tu, ne va pas me dire jamais que c'est

ma faute si je souffre... que je ne serais pas où j'en suis si j'avais mené une autre vie!.. Je devine ta pensée,.. c'est cela que tu te dis en toi-même : « Tant pis pour lui,.. c'est sa faute! » Eh bien! c'est horrible d'insulter sur son grabat un misérable qui agonise : — « Voyez comme je me porte bien, moi!.. Mais aussi je suis vertueuse! » Ne me dis rien de pareil, je ne le supporterais pas...

Malgré les douces protestations de sa sœur, il continua :

— C'est que je les connais, moi, les gens de bien, dévots et dévotes, tous impitoyables.

— Je ne te ferai ni reproches ni morale, Arthur... Ce que j'ai à cœur, c'est de te bien soigner; tu m'aideras, n'est-ce pas? Et tu ne m'en voudras pas si je suis d'abord gauche et maladroite... J'ai tant d'envie de te soulager, mon pauvre frère!

D'un ton radouci, il répondit :

— C'est bien; tu es une bonne fille, je le sais...

Elle redressa ses oreillers :

— Il me semble que tu es bien mal couché.

— Horriblement!.. C'est toujours ainsi! Une fois jeté là comme un paquet, il faut que j'y reste, fussé-je assis sur des rasoirs.

En peu d'instans, le lit fut réparé. Arthur rafraîchi, le front baigné d'eau de Cologne, se laissa retomber sur les oreillers avec un soupir de bien-être. Alors, Lise lui servit son souper, auquel elle assista sans y prendre part, car elle avait le cœur trop étouffé. Le soir venu, la tête d'Arthur s'inclinait pour le sommeil.

— Bonsoir; je n'ai plus besoin de toi, tu es peut-être fatiguée.

— Un peu... Dors bien, Arthur!

— Bonsoir!

Elle allait sortir, il la rappella.

— Embrasse-moi, si je ne te dégoûte pas...

— Mais non, grand baby,.. pas du tout. Tâchons de nous aimer, Arthur, afin que nos peines nous semblent plus légères.

Il grommela avec un embarras bourru :

— Oui, oui,.. pourvu que je dorme!.. J'aurai tous les beaux sentimens du monde, si seulement je passe une bonne nuit.

Lise, assurée que son frère avait tout ce qui était nécessaire, avertit le domestique qui devait coucher près de lui la nuit, et se retirait quand Arthur la rappela encore.

— Lise!.. Je... te remercie d'être venue,.. quoique ce n'ait pas été de très bonne grâce.

Elle lui sourit, puis, dans un épuisement de l'esprit et du corps, elle gagna sa mansarde, suffoquée dès les premiers pas par une odeur écœurante de tabac et de musc concentrée dans cette pièce qu'on n'avait pas aérée depuis longtemps. Elle s'empressa d'ou-

vrir la fenêtre toute grande et se pencha au dehors sur la rue sombre, où de rares becs de gaz jetaient une insuffisante clarté. Ses souvenirs de nouveau l'assaillirent ; c'est de là qu'elle voyait autrefois, aux premières lueurs du matin, accourir, clairons en tête, le bataillon de chasseurs et la moustache blonde du capitaine d'Esparvis.

Son cœur se gonflait de tristesse; elle s'éloigna, prit le bougeoir et fit avec défiance le tour de la petite chambre. Rien, au premier aspect, n'était changé, pourtant un air de flétrissure, de délabrement était épandu partout; un coin de rideau pendait, arraché des anneaux, une chaise était boiteuse, des taches maculaient le plancher, si soigneusement frotté autrefois; une couche de poussière coagulée par diverses substances gluantes souillait les tables. Quels hôtes suspects avait abrités cette chambre? Lise retourna s'appuyer à la fenêtre pour y attendre le jour. Un invincible dégoût l'éloignait de ces objets salis par d'odieux contacts ; jusqu'à ce que tout eût été remis à neuf, nettoyé, renouvelé, elle ne voulait pas en approcher.

Triste, mais forte, avec une confiance de pouvoir être utile à ce pauvre être dégradé à la face cadavéreuse qui était son frère, elle songea aux moyens de le soulager, aux améliorations à introduire dans l'organisation intérieure. Tout serait tenté pour amener la guérison, on appellerait les meilleurs médecins, on l'entourerait de soins. Et elle l'aimerait!.. Oui!.. elle l'aimait déjà, une infinie pitié avait vaincu toutes ses répugnances. Elle ne se souvenait plus des offenses, toute à cette miséricorde qui attire les âmes tendres vers ce qui souffre.

Cependant ses idées vacillaient et la fatigue physique triompha du dégoût. Son manteau de voyage étendu sur le lit, tout habillée, elle s'y jeta vaincue. Avant de se fermer, ses yeux, à demi clos, s'arrêtèrent sur le Christ resté suspendu par un bras à la muraille, et sur la petite Vierge de plâtre, toujours debout sur son socle noir; les deux poignets avaient été brisés ; les mains avaient disparu, mais le geste encore bénissait, et Lise s'endormit sous cette bénédiction.

Ce que furent près d'Arthur les jours, les semaines, les mois qui lentement se succédèrent l'un à l'autre, on peut difficilement l'imaginer; à quel point elle dut faire le sacrifice d'elle-même, de ses goûts, de sa volonté aux fantaisies du misérable infirme, mal payée par de lâches gémissemens, par d'injustes plaintes; combien elle dut s'armer de patience pour rester insensible à toutes les rebuffades et se rendre indispensable par sa ferme raison, par une douceur d'âme incomparable. Toute à sa tâche, elle vivait au jour le

jour, soutenant à force de soins la chétive et précaire existence de son frère... Quelquefois, dans une chaise roulante, elle l'emmenait, quand la saison le permettait, respirer un air plus vif hors la ville. Une après-midi de février, elle revenait ainsi d'une de ces promenades et, arrêtée devant la maison, elle s'efforçait d'en faire franchir le seuil à la lourde chaise, aidée d'une robuste servante, qui l'accompagnait toujours. La porte était étroite et c'était une affaire difficile d'y introduire la chaise de l'infirme. Arthur s'impatientait :

— Dire que c'est chaque fois la même chose!.. Vous êtes là, deux, devant cette porte, sans pouvoir enfiler le milieu, il me faut rester des heures en spectacle pour tous les badauds...

Les badauds en ce moment étaient représentés par un enfant de quatre ans, qui jouait dans le ruisseau avec un chien...

Lise essayait de l'apaiser :

— L'entrée est si étroite!.. et la marche si haute!

— Qu'on les change ou qu'on me laisse moisir dans ma chambre!.. C'est une honte d'exposer ainsi un infirme à la risée publique!

Lise, les muscles tendus par l'effort, les joues empourprées, la respiration un peu essoufflée, ne parvenait pas à soulever une des roues mal engagée, quand une main robuste dégagea la chaise et la poussa vigoureusement dans l'allée. Elle s'était retournée surprise, presque effrayée, elle jeta un cri de joie :

— George!.. Est-ce bien vous? Mon cher George!..

Elle lui tendit les deux mains qu'il prit et serra dans les siennes, pendant que la servante installait Arthur dans la salle basse où il attendait chaque jour l'arrivée du domestique de M. Werner qui aidait à le hisser dans sa chambre.

— Oh! Lise, qu'il y a longtemps.., longtemps que je désirais vous revoir... C'était une fatalité, tout s'y opposait : maladies, incidens diplomatiques, missions, tous les élémens étaient conjurés contre moi... Et maintenant que me voici.., je tremble de la crainte que vous n'ayez aucun plaisir à me voir!..

— Fi donc, George!.. Avez-vous appris à mentir dans votre diplomatie?.. Ai-je tant d'amis pour me montrer ingrate envers le meilleur, le plus fidèle?..

— Lise, cria aigrement Arthur, veux-tu donc que j'étouffe en me laissant ainsi enveloppé de fourrures près de ce poêle?.. On voit bien que tu es à ton aise, toi, avec ton léger manteau.

Bien léger, en effet, le vieux manteau usé de Lise qu'elle n'avait pas songé à remplacer pour pouvoir donner à son frère une chaude pelisse fourrée. Elle se hâta de l'en débarrasser en s'excusant :

— C'est George... George d'Aurevelle.., qui est venu, dit-elle avec un air joyeux.

— Ce n'est pas une raison, je pense, pour que j'étouffe.

George s'était approché :

— Je suis fâché, Arthur, de vous trouver si souffrant.

— Souffrant! c'est un euphémisme... Martyrisé, torturé, voilà ce qu'il faut dire... Vous voyez un bel échantillon des miséricordes de la bénigne Providence, qui châtie ceux qu'elle aime... C'est, du moins, ce que l'on s'efforce de me persuader... comme consolation... Je vois que vous avez, en ce qui vous concerne, échappé aux libéralités célestes... et je me permets de vous en féliciter...

Lise écoutait sans s'émouvoir, habituée à de pareils discours. Elle offrit à son frère un verre de vin de Malaga et quelques biscuits. Il les prit d'un air soupçonneux :

— Qu'est-ce que ce vin?.. Et ces biscuits, je suis sûr qu'ils ont plus de quinze jours!

— Veux-tu qu'on en aille chercher d'autres?..

— Mais non, mais non, s'écria-t-il avec agacement; je n'aime pas le gaspillage, tu le sais bien... Ne me fatigue pas exprès...

George essaya de lui dire quelques mots d'espoir, d'encouragement. Mais il ne réussit qu'à l'irriter; il se répandit en plaintes détournées contre sa sœur et en violentes injures contre les médecins. Lise l'écoutait avec douceur.

— Arthur, je t'en prie, ne t'agite pas ainsi.., tu auras la fièvre ce soir...

— Est-ce ma faute?.. Tu sais bien que tout incident m'énerve, me surexcite.., tout.., tout!

Il se jeta en arrière d'un air excédé. La présence de George lui était désagréable; son amour-propre souffrait devant lui, et de plus, il était jaloux de la joie de Lise.., jaloux de la figure virile, de la forte carrure de George, de cet ensemble robuste et sain à côté de son propre délabrement. George devina sa malveillance.

— Je crains de vous fatiguer et d'ajouter ainsi à vos souffrances, dit-il en prenant congé.

— Excusez-moi, reprit Arthur un peu honteux de sa grossièreté; un malade est un personnage fâcheux, et...

— Un malade a tous les droits.

Et s'adressant à Lise :

— Ne vous reverrai-je pas? demanda-t-il tout bas.

— Vous restez un peu de temps?

— Quelques jours seulement.

— Venez demain, vers deux heures... C'est le moment de la sieste pour Arthur.

Elle l'avait reconduit jusqu'à la porte; ils se serrèrent la main.

— Est-il parti, enfin? s'exclama Arthur. Que vient-il faire ici? Se régaler de la vue de mes misères? Jouir de mon infirmité?.. De pareilles visites sont odieuses... Est-ce qu'il compte revenir?

— Il va repartir prochainement; tu ne seras pas longtemps importuné par sa présence...

— Je ne veux pas le revoir...

— Eh bien! je te le promets, tu ne le verras plus.

Le lendemain, à l'heure fixée, George était dans la salle basse, attendant Lise. Elle ne tarda pas à arriver.

— Suis-je en retard?.. Je faisais la lecture à Arthur et ne pouvais le quitter avant qu'il fût endormi.

— Quel esclavage!.. Vous périrez à la tâche.

Ils s'assirent l'un en face de l'autre au coin de la cheminée.

— J'ai peu de liberté, cela est vrai... Mais le temps passe plus vite ainsi.., et la tâche a ses récompenses...

— Quelles récompenses, juste ciel!.. Hier, je suis sorti navré. Si malade, si infirme que soit Arthur, on ne saurait supporter tant d'égoïsme et d'ingratitude... C'est révoltant!

— Il souffre si terriblement.., et sans relâche!.. Personne ne pourrait, je crois, résister à une telle continuité de maux... Il n'exagère pas : c'est un martyre!..

— Il est sans doute fort à plaindre, mais par sa faute. Ce sont ses excès qui l'ont amené là.

— Quand cela serait!.. il n'en est que plus malheureux. Il devine le peu de sympathie qu'inspirent ses souffrances. La compassion que mérite le moindre animal malade, c'est à peine si on lui en fait l'aumône.

— Les animaux sont reconnaissans...

— Lui aussi... Ne le jugez pas sur ce qu'il était hier... Son irritation était exceptionnelle...

— Oui, ma présence le fâchait..; il m'a toujours haï, et moi, je l'avoue, je ne l'ai jamais aimé. Pardonnez-moi de vous le dire.., je suis encore sous l'impression de sa dureté envers vous.., que l'on devrait adorer à genoux.

— Oh! George.., comme vous êtes toujours exagéré!

— Au contraire, j'exprime bien gauchement une faible partie de mes sentimens pour vous... Lise, je reviens tel que je suis parti.., toujours le même, incorrigible, entêté dans mon amour... Et tout aussi craintif, aussi maladroit qu'autrefois... Surtout, ne prenez pas l'air fâché, je perdrais tout à fait la tête...

— Mon pauvre George, pourquoi parler ainsi?

— Parce qu'il me semble qu'à la fin vous serez touchée de ma constance... Vous vous laisserez aimer...

— A quoi bon?.. Ne savez-vous pas tout ce qui nous sépare?

Très vivement, il répliqua :

— Non, Lise.., il n'y a plus d'obstacles.., ou du moins, il n'y en a qu'un.., un seul...

— Un seul? Celui-là suffit...

Après un instant de silence, George reprit :

— Dieu me garde d'attacher une espérance à ce qui serait pour vous une peine,.. mais, Lise, se peut-il que vous considériez comme un bien une existence misérable, pétrie de douleurs physiques et morales,.. un martyre! vous le dites vous-même! Ne m'est-il pas permis de prévoir, sans blesser votre cœur, l'instant libérateur où ce malheureux cessera d'agoniser?..

— Non, non! s'écria-t-elle les yeux brillans de larmes. Il n'est pas prêt pour mourir. Dieu veuille, oh! oui, qu'il veuille attendre dans sa miséricorde que la lumière se fasse dans cette pauvre conscience aveuglée.

— L'espérez-vous vraiment?

— Je ne désespère pas... quelques signes déjà,.. oh! bien faibles... Un jour il m'a demandé de prier pour lui; cela m'a ravie d'espérance...

— Pauvre Lise!.. ce que je voulais vous dire, ce qu'il faut que vous sachiez, c'est que si vous consentiez un jour à accueillir le don que je vous ai fait, il y a longtemps déjà, de tout ce que je suis, de tout ce que je possède, aucune opposition ne s'élèverait parmi les miens... Vous avez su désarmer les préventions et conquérir tous les cœurs. Mon bonheur dépend de vous seule...

— Vous n'y songez pas, mon pauvre George.

— J'y songe, au contraire, et n'ai songé qu'à cela depuis dix ans... Écoutez, chère Lise; je suis décidé à quitter la carrière diplomatique... Mon père m'a permis d'acheter des terrains en Tunisie avec ce qui me revient de la fortune de ma mère... Je compte m'y établir... Ce serait là, si vous vous prêtiez à mon rêve,.. le nid solitaire et béni où je voudrais vous emporter... vivre à deux, oubliés et bienheureux,.. Si seulement vous vouliez?..

Un coup de sonnette impérieux, bientôt suivi d'un autre, appela Lise près de son frère.

— Pauvre George! dit-elle en serrant la main qu'il lui tendait, avec un triste souire.

George revint le lendemain, puis le jour d'après. Il ne pouvait se résoudre à quitter Lise sans emporter une promesse, ou du moins

un mot d'espoir. Mais elle ne lui accordait ni encouragement ni espérance.

— C'est ce Bertrand d'Esparvis qui est entre nous toujours, lui dit-il un jour avec irritation : vous ne pouvez l'oublier!..

Elle devint pensive et tarda à répondre, puis, fixant sur lui le regard droit de ses grands yeux mélancoliques :

— Je ne puis oublier, George, que nous avons dû, lui et moi, être unis pour la vie, que j'ai vécu de sa pensée durant des mois et pendant des années souffert du regret de l'avoir perdu. Il y a dix ans,.. oui, dix ans, il était là où vous êtes, et c'est en cette salle que nous nous sommes dit adieu le dernier jour... Je ne puis oublier tout cela...

— Comme vous l'aimez encore!

Sans répondre directement, elle reprit :

— Je l'ai revu un soir à l'Opéra... Sa femme était près de lui... Leur vue me bouleversa... C'est une des fortes émotions de ma vie : regrets, indignation, jalousie, désir pervers ; j'ai connu tout un soir les pires sentimens... Je vous dis tout, George, j'aurais voulu me venger, leur faire du mal, à lui et à elle, qui tenait, sans remords ni souci de ma peine, la place que j'avais rêvé d'occuper... Je souhaitais d'être si belle qu'il fût à jamais torturé de regrets...

— Hélas! pourquoi me dire cela? Vous me déchirez le cœur...

— Je vous dis la vérité, George. Il faut que vous me connaissiez telle que je suis... En un instant, sous l'aiguillon de la jalousie, je suis devenue mauvaise, détestable, et coquette...

— Vous, coquette, Lise!

— Absolument, mon ami... Une autre fois, quelques jours plus tard, je l'ai rencontré de nouveau. Il tenait par la main une belle enfant blonde, une jolie fillette rose, avec des yeux bleus, — les yeux de sa mère. Je ne puis expliquer ce qui s'est passé en moi à la vue de ce petit être,.. qui est tout à la fois le père et la mère, qui les résume et les unit si fortement l'un à l'autre,.. qui ne fait en quelque sorte avec eux qu'un tout. C'est étrange!.. Vous ne sauriez croire comme cette enfant en cheveux blonds m'a rejetée loin, bien loin en arrière avec toutes les choses du passé;.. en un instant, plus irrévocablement que ne l'avaient pu faire la séparation, l'absence, le chagrin, les années, en une minute, — le temps d'un regard, — j'ai senti que Bertrand, — mon Bertrand, à moi, — n'existait plus, que la vie nous avait séparés, autant, aussi sûrement que l'eût fait la mort... Il n'y a plus pour moi désormais que le mari d'une autre et le père de l'enfant.

— Mais alors?.. alors, votre cœur est libre ! et... Lise, m'aimez-vous assez pour me le donner?..

Il avait pris sa main qu'elle ne retirait pas; mais, muette, pensive, elle semblait prêter l'oreille à une voix intérieure ; elle s'interrogeait : l'aimait-elle? Pouvait-elle aimer encore? A mesure qu'elle descendait en elle-même, qu'elle s'enfonçait dans l'abîme des jours finis, elle sentait en son cœur quelque chose de mort, d'à jamais anéanti... Certes, elle avait pour George la plus tendre affection, elle pouvait se dévouer, lui donner sa pensée, sa volonté, sa personne, sa vie, mais rien, tout son sang même versé pour lui goutte à goutte ne ferait jamais refleurir la moisson fauchée, ce jardin d'amour et ces divines fleurs entrevues au premier matin de la jeunesse. On ne rentre pas dans les paradis perdus.

Cependant elle pouvait le rendre heureux. N'était-ce pas assez? Lui, tout pâle de crainte, attendait, suppliant, penché vers elle, et tout bas il murmurait :

— Je vous en prie, parlez... dites seulement un mot qui me permette d'espérer.

A deux mains, elle prit sa tête qu'il inclinait presque jusqu'à ses genoux, et le contempla longuement.

— Qu'ai-je à vous dire, George?.. Vous savez tout... Je vous aime tendrement, et je n'ai plus d'amour pour Bertrand... Je pourrais maintenant le revoir sans danger, je le jure!.. Pourtant, la cicatrice du vieil amour est là, elle demeure, et vous méritez mieux, mon ami, que ce cœur mutilé.

— Donnez-le-moi pourtant,.. ô Lise que j'adore!

— Qu'en feriez-vous, hélas!.. Ne savez-vous pas que le devoir me retient ici?.. Elle souriait.

Alors tout éperdu, il la prit dans ses bras en un transport radieux :

— A moi, elle est à moi! Chère, chère bien-aimée, j'ai attendu longtemps sans espoir, je puis attendre encore, maintenant que vous m'appartenez... Car de ce moment, ô ma chère femme, vous êtes mienne. Que Dieu nous garde une longue vie!

P. CARO.

LES

COMPOSITIONS INCENDIAIRES

DANS

L'ANTIQUITÉ ET AU MOYEN AGE

LE FEU GRÉGEOIS ET LES ORIGINES DE LA POUDRE A CANON.

I. *Recherches sur le feu grégeois*, par Ludovic Lalanne, 2ᵉ édition, 1845. — II. *Du feu grégeois et des feux de guerre*, par Reinaud et Favé, 1845. — III. *Institutions militaires de Léon le Philosophe*, par Joly de Maizeroy, 1778. — IV. *La force des matières explosives*, par M. Berthelot, 3ᵉ édition, t. II, 1883. — V. *Liber ignium* de Marcus Græcus, publié par La Porte du Theil, 1804. — VI. *Æneæ tactici*, etc. Lipsiæ, 1818. — VII. *Mathematici veteres*, 1693. — VIII. *Veteres de re militari scriptores*. — IX. Wescher, *Poliorcétique des Grecs*, 1867. — X. Manuscrit latin n° 7239 de la Bibliothèque nationale de Paris. — XI. Manuscrit latin n° 197 de la Bibliothèque royale de Munich.

Je me propose d'entretenir les lecteurs de la *Revue* de l'histoire des compositions et projectiles incendiaires de l'antiquité et de montrer comment l'usage de ces matières, limité originairement à la guerre de siège, a pris une extension considérable par l'invention du feu grégeois, qui transforma la guerre navale, puis la

guerre de campagne, en Orient. Le feu grégeois était fondé sur la découverte d'un principe nouveau, l'association d'un comburant, le salpêtre, avec les substances combustibles, connues depuis les temps les plus reculés : de même que ces substances, on le lançait avec les anciennes machines balistiques. Mais l'emploi même du feu grégeois a conduit, par une lente évolution, à faire une découverte plus décisive encore, celle de l'explosion et de la force projective de la poudre, propriétés inconnues des anciens et qui ont transformé complètement les machines et l'art même de la guerre.

Il m'a semblé d'autant plus opportun d'exposer cette histoire et la filiation des idées et des découvertes relatives aux premières matières explosives, qu'il règne à cet égard, parmi les historiens et les érudits, des préjugés invétérés et extrêmement tenaces, en ce qui touche le feu grégeois en particulier. Malgré les travaux de L. Lalanne et de Reinaud et Favé, on continue à répéter aveuglément les contes et les exagérations des Byzantins sur les effets prétendus de cette substance. C'est une opinion presque universelle que la composition du feu grégeois a été perdue, et l'on a créé à cet égard une légende, sans cesse reproduite. Il n'en est rien cependant : les formules tenues secrètes pendant quatre siècles par les Grecs du Bas-Empire ont été révélées par des auteurs arabes, qui écrivaient au temps des croisades, et elles n'ont pas cessé d'être reproduites depuis, dans les traités manuscrits et imprimés de pyrotechnie, depuis Marcus Græcus jusqu'à Blaise de Vigenère : elles étaient parfaitement connues au commencement du XVIIe siècle, époque à laquelle les progrès de l'artillerie moderne firent tomber en désuétude des pratiques surannées et d'une efficacité désormais secondaire. Quelques-unes de celles-ci ont été cependant perpétuées presque sans changement dans la fabrication de notre roche à feu et des artifices incendiaires analogues. Ce sont là des faits, je le répète, aujourd'hui éclaircis pour les gens compétens ; mais il est difficile de dissiper les opinions vulgaires, entretenues par l'amour du merveilleux.

J'espère y parvenir pour les personnes qui liront cet article, que l'examen des auteurs anciens, l'étude de deux manuscrits à figures du moyen âge et la connaissance de la chimie m'ont permis d'appuyer sur des faits et des preuves jusqu'ici peu connus.

I. — DES MATIÈRES ET PROJECTILES INCENDIAIRES DANS L'ANTIQUITÉ.

L'emploi du feu dans la guerre est sans doute aussi ancien que la connaissance du feu lui-même ; dès les temps préhistoriques, on

a dû se servir de torches et de morceaux de bois enflammés pour combattre les ennemis et les bêtes féroces, aussi bien que pour incendier les demeures de ses adversaires. Au livre XVI de l'*Iliade*, Hector tente de brûler les vaisseaux des Grecs; mais Homère ne signale ni matières ni procédés spéciaux, mis en œuvre à cet effet. Le plus vieux monument connu où figure le feu comme agent militaire est le palais de Khorsabad : dans les sculptures en relief dessinées par M. Botta (*Monumens de Ninive*, texte, p. 124, planches 52 et 61), on voit une partie de la forteresse en flammes, tandis que des guerriers assyriens incendient les portes avec des torches. Ailleurs, les assiégés lancent de l'huile bouillante sur les soldats qui montent à l'assaut. Tandis que l'assaillant bat le mur avec des béliers garnis de plaques de métal et de peaux de bêtes, les défenseurs jettent sur la machine des torches enflammées, et leurs adversaires éteignent l'incendie, en y projetant de l'eau avec des récipiens à longs manches. Ailleurs, des archers lancent pardessus la muraille des flèches environnées d'étoupes enflammées, pour mettre le feu aux édifices. (*Histoire ancienne de l'Orient*, par Lenormant et Babelon, 9e édition, 1887, t. v, p. 62 et 63.)

Ce sont là, au VIIIe siècle avant notre ère, les mêmes procédés d'attaque et de défense des places, qui eurent cours pendant deux mille ans, jusqu'à l'invention de l'artillerie moderne. On sait en effet que les Assyriens étaient de puissans organisateurs militaires; ils sont réputés les créateurs des machines de siège. Cependant, dans les images que je viens de rappeler, l'emploi des matières presque impossibles à éteindre par l'action de l'eau, telles que les résines ou le pétrole, n'est nullement indiqué.

Quoi qu'il en soit, les historiens grecs signalent l'emploi des substances incendiaires dans la plupart des grands sièges dont ils nous ont conservé le récit. C'est ainsi que Thucydide (livre II, 75) décrit le siège de Platée, en 431 avant J.-C., par les Péloponésiens.

Les assiégeans, après avoir essayé sans succès d'atteindre le mur de la place au moyen d'une chaussée, accumulèrent des bois et des fascines entre la chaussée et le mur, en quantités énormes, et ils y mirent le feu avec du soufre et de la poix, dans l'espoir que le feu se communiquerait aux maisons de la ville. Jusqu'à cette époque, ajoute l'historien, on n'avait jamais vu un incendie pareil excité de main d'hommes. Cependant l'attaque échoua. Entretemps on jetait sur la ville des traits porte-feu : πυρφόροις οἰστοῖς. C'est là, je crois, la première mention connue des projectiles ignés, qui ont joué un si grand rôle dans les guerres des anciens.

Arrien, en racontant le siège de Tyr par Alexandre (332 av. J.-C.),

parle également de l'emploi de la poix et du soufre par les assiégés, de leurs brulôts, chargés de fascines, et de marmites suspendues, remplies de produits combustibles ; il décrit les machines de guerre brûlées par eux, les tours de bois des assiégeans, recouvertes de cuir et de peau pour que les traits enflammés lancés des murailles ne puissent les détruire, etc.

Toute une légende, qui est parvenue jusqu'au moyen âge, s'était créée autour de ce siège de Tyr et du rôle que le feu y avait joué. Les uns prétendaient qu'Alexandre avait inventé une composition incendiaire, composition qui, lancée par un mangonneau, mit le feu à la ville de Tyr. D'après d'autres textes latins du moyen âge, il s'en serait servi pour brûler la ville des Samaritains, certains disent des Agaréniens, et leur terre elle-même. Écho lointain et défiguré de ces terribles sièges de Tyr et de Gaza! Aristote était réputé l'auteur de cette invention : il avait, disait-on, imaginé un feu qui brûlait pendant neuf ans.

Les mêmes procédés d'attaque et de défense des places se perpétuent pendant le moyen âge. Abbon, dans le poème où il décrit le siège de Paris par les Normands, en l'an 887 (I, 100), raconte comment on projetait contre les mineurs un mélange brûlant d'huile, de cire et de poix :

Addit eis oleum ceramque picemque ministrans
Mixta simul, liquefacta foco, ferventia valde.

Il décrit aussi l'incendie de la porte d'une tour de défense de Paris et l'envoi d'un brûlot sur le fleuve par les Normands.

Au siège de Jérusalem par les Croisés (1099), et plus tard au siège de Saint-Jean-d'Acre (1191), on recourut, d'après les chroniqueurs, à des projectiles et à des méthodes incendiaires plus ou moins perfectionnés, mais toujours dérivés de la tradition poliorcétique des anciens.

Entrons dans quelques détails circonstanciés sur les objets divers que l'on se proposait d'atteindre par l'emploi du feu ; sur la nature des matières mises en œuvre, sur les procédés usités pour les éteindre; enfin, sur les projectiles eux-mêmes. Ces renseignemens, outre l'intérêt historique qu'ils présentent en soi, sont nécessaires pour bien comprendre les révolutions successives produites dans l'art de la guerre et dans les relations internationales, par l'invention du feu grégeois et par celle de la poudre à canon.

On employa d'abord le feu dans les sièges, d'une façon à peu près exclusive : il était mis en œuvre d'un côté, par les assiégeans,

pour brûler au contact les portes des forteresses; pour incendier à distance, au moyen des catapultes, balistes, et autres machines de jet, les maisons, tours et ouvrages de défense. On utilisait son action pour faire écrouler les murailles. Tantôt on calcinait celles-ci directement, à l'aide d'amas de bois enflammés, ou bien au moyen d'un feu localisé sous la protection de boucliers et activé à l'aide d'une soufflerie; tantôt on en déterminait l'éboulement, après les avoir préalablement minées, et en avoir remplacé les fondations par des étais, auxquels on mettait le feu. D'autre part, les assiégés se servaient du feu pour arrêter à l'aide de bûchers amoncelés les assaillans, ou pour repousser directement par sa projection les colonnes d'assaut, pour brûler ou enfumer les mineurs dans leurs souterrains, ainsi que pour détruire les béliers de choc, les tortues et mantelets protecteurs des travaux d'approche, les hélépoles et tours d'attaque, les catapultes, onagres, balistes et pétroboles qui lançaient des projectiles.

Le feu jouait aussi son rôle, quoique bien plus restreint à cette époque, dans les guerres navales. Non-seulement on s'efforçait d'incendier les navires arrimés sur le rivage, comme dans l'*Iliade*, ou renfermés dans un port, par le lancement d'un brûlot, comme fit Genséric vis-à-vis de la flotte romaine; mais on s'en servait même dans les batailles. A Actium, d'après les historiens, on attaqua la flotte d'Antoine avec des traits enflammés, des marmites remplies de charbon, des torches ardentes, et on assura ainsi le triomphe par l'action du feu. Au contraire, en rase campagne, le feu ne paraît guère avoir été usité par les anciens que comme signal; du moins avant la connaissance du feu grégeois.

Les matières au moyen desquelles on réalisait ces effets se bornaient, à l'origine, au bois et aux combustibles analogues. Mais le génie inventif et cruel de la race humaine ne tarda pas à recourir à des moyens plus subtils et plus redoutables, spécialisés suivant la diversité de leurs destinations. Au bois, qu'il est facile de repousser et de disperser par des procédés mécaniques, et que l'on éteint par la seule action de l'eau, on substitua des combustibles fusibles, tels que la poix, les résines et le soufre, associés et mélangés, en les imprégnant dans des masses d'étoupe, ou en enduisant avec la surface des fascines et des morceaux de bois. Ce qui fait l'efficacité particulière de ces substances, c'est qu'une fois embrasées, elles coulent à la surface des objets; elles y adhèrent, et les pénètrent, de façon à ne plus pouvoir en être écartées mécaniquement. L'eau, cessant de les mouiller, demeure presque sans action, à moins d'être projetée par grandes masses. On développait dès lors, par ces procédés, des embrasemens inextinguibles.

L'usage des produits de cette nature, dans les sièges, n'est pas fondé sur des conjectures ou des raisonnemens : il est exposé par Énée le tacticien, le plus vieil auteur qui ait décrit les procédés de l'art militaire, dans un ouvrage contemporain de Xénophon. C'était, paraît-il, un général arcadien, c'est-à-dire, comme Xénophon lui-même, l'un de ces chefs mercenaires lettrés, qui parcouraient le monde grec après la guerre du Péloponèse, toujours prêts à se mettre à la solde des barbares et des tyrans, aussi bien que des républiques. Ils réduisirent la guerre en un art méthodique. — Énée explique ainsi, dans deux chapitres successifs, à l'usage alternatif des parties adverses, assiégeans et assiégés, comment on emploie le feu dans les attaques de villes et comment on s'en défend.

Ajoutons, pour donner une idée complète des procédés de défense, que les assiégés ne mettaient pas seulement en œuvre les corps incendiaires proprement dits, mais aussi d'autres agens fondés sur l'emploi de la chaleur, tels que l'eau, l'huile et la poix bouillantes, le plomb fondu même, signalé par Polyen. Dans les récits du siège de Marseille, au temps de César, il est question de barres de fer rougies, que l'on projetait sur les machines d'attaque. Ce devait être là un procédé dangereux, analogue aux boulets rouges autrefois usités pour mettre le feu aux vaisseaux. L'un des moyens de défense les plus redoutés consistait dans l'emploi du sable rougi au feu, qui pénétrait les vêtemens et les cuirasses et infligeait aux assaillans de cruelles souffrances. Quinte-Curce parle de boucliers ainsi remplis de sable brûlant, que les Tyriens projetaient du haut de leurs murs sur les soldats macédoniens. La chaux vive en poudre est aussi signalée : première ébauche du recours à ces agens chimiques corrosifs, que l'emploi du vitriol a vulgarisés de notre temps.

Ainsi tous les moyens étaient bons pour repousser l'ennemi : même les procédés enfantins nés de l'imagination populaire, tels que l'emploi des abeilles dans les galeries de mine, ou celui des pots remplis de serpens venimeux que l'on projetait sur l'ennemi, — on prétend qu'Annibal en fit usage dans une guerre navale ; — ou bien encore les bêtes féroces, lâchées contre les Romains par les derniers défenseurs de l'indépendance grecque à Sicyone. Nous avons vu de notre temps de semblables illusions, lors du siège de Paris, soit que l'on parlât encore des bêtes féroces, soit que l'on proposât l'usage des obus chargés d'acide cyanhydrique ou de phosphore : procédés atroces vis-à-vis des individus atteints, mais d'un effet aussi peu durable qu'inefficace contre un corps d'ennemis résolus.

Le pétrole, ou huile de naphte, était plus formidable. Si Thucydide

et Énée n'en parlent pas encore, nous le voyons apparaître chez leurs successeurs. Il a été sans doute connu de tout temps dans le centre de l'Asie, en Perse surtout et sur les bords de la Caspienne, où les sources de pétrole étaient l'un des centres du culte du feu, et sont devenues, au cours de notre siècle, le siège de grandes exploitations industrielles. Ctésias, dans un de ces récits légendaires qu'il prodigue

Quidquid Græcia mendax
Audet in historiis

parle d'une huile extraite d'un ver de l'Inde, qui brûle les bois et les animaux et ne peut être éteinte qu'avec de la boue.

En fait, les gens de Cyzique, assiégés par Lucullus, se défendirent, d'après Pline, au moyen de l'huile de naphte. Végèce et Philon, dans leurs ouvrages sur l'art militaire, parlent aussi de cette huile incendiaire; elle avait pris le nom de *feu médique* chez les Byzantins. Ces procédés primitifs ont reparu de nos jours, dans les propositions faites, pendant le siège de Paris, pour repousser les ennemis au moyen de pompes projetant des jets de pétrole enflammé. Mais cet agent, d'une utilité douteuse vis-à-vis des armes à longue portée, n'a été mis réellement à l'épreuve que par la Commune, pour brûler nos palais.

Cependant, le nombre des matières incendiaires s'était accru peu à peu par le cours des temps. Après l'huile de pétrole, on voit paraître l'huile de térébenthine, déjà entrevue par Pline, puis l'huile de genièvre; elles étaient préparées au moyen des alambics, qui furent en usage depuis le IIIe siècle de notre ère. Avec ces huiles éminemment inflammables, beaucoup plus faciles à embraser et plus difficiles à éteindre que les anciens liquides, on fabriqua, par des manipulations variées, une multitude de compositions, auxquelles leurs auteurs attribuaient une efficacité spéciale. Ainsi la *Mappæ clavicula,* compilation de recettes antiques qui est arrivée jusqu'à nous par des manuscrits des Xe et XIIe siècles, parle des quatre espèces incendiaires, savoir : le naphte, la poix, l'étoupe, le sarment; puis l'auteur décrit dans des articles séparés chacune de ces espèces et des compositions correspondantes. Il prescrit des formules compliquées, où interviennent le soufre, l'huile de térébenthine et toutes sortes de résines. La composition dite de *damias*, en particulier, est décrite dans un latin barbare, farci de mots grecs qui en trahissent l'origine.

Vers le XIIIe siècle, *l'eau ardente*, c'est-à-dire l'alcool, s'ajouta à ces produits, et elle donna lieu à des systèmes nouveaux, que

l'apparition du salpêtre, ignoré des anciens, puis celle de la poudre à canon, vinrent compliquer encore davantage.

Pour en fournir une idée aussi complète que possible, il suffit de reproduire la liste suivante, tirée d'un manuscrit latin écrit vers 1438, lequel se trouve à la bibliothèque royale de Munich (n° 197) : « *Matières incendiaires :* Baume, camphre, soufre, soufre vif, huile d'olive filtrée, poix navale, térébenthine, poix grecque, peghola (autre variété de poix), vernis sec, huile de soufre, miel filtré, vin cuit, eau-de-vie, graisse de porc, huile de baleine, graisses de toutes sortes d'animaux terrestres et de serpens : enfin poudre à canon. » Tels ont été les matières incendiaires employées par l'art militaire pendant le cours des âges. A l'exception de la poudre et du salpêtre, la plupart étaient déjà connues et mises en œuvre dans l'antiquité.

Ces matières n'étaient pas simplement jetées à la main, mais lancées au loin sur l'ennemi et sur ses travaux, portées par divers appareils qu'il convient de décrire maintenant.

Il s'agit des traits incendiaires et des pots à feu. Il est déjà question des premiers au siège de Platée ; on les trouve désignés plus tard sous le nom de flèches ardentes, marteaux (*malleoli*) et falariques.

D'après Énée, on préparait des tiges de bois, munies à leurs extrémités de fortes pointes de fer, auxquelles on donnait la forme des foudres peintes. On attache au milieu, dit-il, les corps inflammables ; on met le feu et on les lance, de telle façon que les pointes viennent se ficher sur la machine ennemie, à laquelle s'attache ainsi un feu inextinguible. Les anciens auteurs latins, Végèce notamment, décrivent de même les marteaux ou traits de feu. L'usage de ce genre de projectiles se perpétua, car on en lit une description identique dans les récits de la première croisade, relatifs au siège de Jérusalem, et l'objet même est encore figuré dans un traité d'artillerie imprimé en 1525.

La falarique de Tite-Live et de Végèce est une arme de jet plus puissante encore ; elle était munie d'une pointe en forme d'hameçon, dont la hampe se trouvait environnée par une sorte d'ellipsoïde, formé de bandes de fer. La cavité de cette carcasse était remplie par de l'étoupe, garnie de matière enflammée. On lançait la falarique avec un arc ou avec une baliste, sans la projeter trop vivement, ce qui aurait exposé à l'éteindre. Elle arrivait comme la foudre,

Sed magnum stridens contorta falarica venit
Fulminis acta modo, [VIRGILE]

elle transperçait les armes et les guerriers; elle s'attachait aux objets en bois, machines de sièges, ou navires. « L'eau, ajoute Ammien Marcellin, en excite la flamme et elle ne peut être éteinte qu'avec de la terre. »

Il suffisait que le bouclier en fût atteint pour que le guerrier, menacé par la flamme qui émanait de la hampe, fût obligé d'abandonner ses armes et de rester exposé à découvert aux coups de ses ennemis.

On trouve pareillement décrites dans la *Mappæ clavicula*, sous le nom de flèches porte-feu, des flèches creuses, dont la cavité était remplie par un mélange de naphte, de poix, de soufre, de sel et d'étoupe; parfois même la tubulure était revêtue de cuivre, afin d'éviter qu'elle ne se consumât avant que la flèche produisît son effet. On voit que les armes de guerre des anciens n'étaient pas moins étudiées que les nôtres.

Les pots à feu ou marmites étaient des vases ronds, remplis d'étoupe imbibée avec un mélange de bitume liquide, de poix et de soufre, et pourvus d'une mèche soufrée; on les lançait avec une machine. On s'en servait sur terre et sur mer, dès le temps des Rhodiens. On lançait également des pierres poreuses, après en avoir rempli les trous avec un mélange combustible et y avoir mis le feu. Les auteurs arabes, au temps des croisades, parlent de la « marmite de l'Irak,» remplie de résines enflammées et projetée avec un mangonneau. Ces lourds projectiles, envoyés avec des machines à fronde, ont été confondus parfois par les historiens modernes avec ceux que lancèrent plus tard les canons. Les mêmes noms ont été employés à l'origine pour ces deux ordres d'engins, par les chroniqueurs du XIVe siècle, qui ont appliqué aux premières pièces d'artillerie les dénominations usitées de leur temps pour les anciens engins. Il en est résulté dans l'histoire des origines de l'artillerie moderne une confusion qui n'est pas encore dissipée sur tous les points. C'est ainsi qu'on a attribué à tort aux Arabes d'Espagne du XIIIe siècle, et aux Chinois de la même époque, l'invention des canons, d'après des textes qui s'appliquent en réalité aux mangonneaux et aux arbalètes à fronde du moyen âge, projetant des pots et de grands carreaux incendiaires.

Non contens de décrire les projectiles de guerre, les auteurs anciens rapportent aussi les procédés à l'aide desquels on s'efforçait d'éteindre le feu allumé par ces projectiles, et même d'en préserver les objets inflammables. L'eau, d'abord, était tout indiquée; mais son efficacité, comme je l'ai dit plus haut, fut bientôt annulée par l'emploi du soufre, des résines, poix, bitumes et huiles de naphte. Une fois imprégnées dans les objets, ou adhérentes à leur surface,

ces matières ne peuvent plus être éteintes par une simple affusion d'eau. Le soufre, en particulier, communique aux compositions où il entre une combustibilité plus grande ; une fois fondu, il s'enflamme à une température plus basse que les huiles ou le charbon, et il résiste mieux au refroidissement : de là l'efficacité des mèches soufrées. C'est aujourd'hui une expérience de cours que d'éteindre dans l'éther un charbon rouge et de l'en retirer aussitôt pour le plonger dans le sulfure de carbone, où il s'enflamme à l'instant.

On remarqua bientôt que les feux produits par les substances incendiaires peuvent être éteints en couvrant les objets de sable, de terre sèche ou mouillée, et même de fumier; procédés qui sont restés en usage, même de notre temps, contre les incendies de pétrole et de matières grasses. Lorsqu'ils étaient limités, on étouffait aussi ces feux avec des peaux de bêtes fraîches et encore humides.

Ce n'est pas tout : il convient de parler d'un autre procédé très usité autrefois, mais dont nous comprenons mal aujourd'hui l'efficacité. Les anciens, en effet, croyaient avoir observé que le vinaigre et l'urine éteignent les feux de résine et d'huiles combustibles. C'était là une opinion universelle. Énée, Théophraste, Héron, Philon, Vitruve, Pline et bien d'autres signalent également ces substances parmi les corps capables d'éteindre le feu. Nul d'entre eux, d'après Plutarque, n'est plus fort que le vinaigre ; « il domine toute flamme en raison de son pouvoir réfrigérant. »

Le vinaigre avait pour les anciens des propriétés merveilleuses : il servait à fendre les roches préalablement échauffées, dans les mines et dans les montagnes. C'était le dompteur de toutes choses (*domitores rerum*), opinion fondée sur une aperception confuse des réactions chimiques des acides. L'urine putréfiée était aussi employée dans diverses industries ; sans doute parce qu'elle empruntait à l'ammoniaque qu'elle renferme quelque chose de la puissance des alcalis ; c'est à ce titre que, dans les recettes antiques, on l'associait au vinaigre, par une vague analogie.

Cependant, les chimistes modernes sont unanimes à déclarer que le vinaigre et l'urine ne doivent guère être plus efficaces que l'eau, pour éteindre les incendies ordinaires. Ils ne le sont pas davantage contre les feux de poix ou de pétrole. Peut-être les mélanges ammoniacaux auraient-ils quelque vertu spéciale contre les compositions sulfurées, en raison de leur action sur l'acide sulfureux. Toutefois, il y a autre chose au fond de ces récits : en traduisant les mots anciens par leurs équivalens modernes, on paraît avoir fait dans tout ceci quelques confusions. En ce qui touche l'extinc-

tion du feu, il est certain que le vinaigre pur agit à peu près comme l'eau. Mais les anciens désignaient et confondaient sous le nom de vinaigre des substances fort diverses, et notamment les mélanges du vinaigre véritable avec la saumure, mélanges riches en matériaux salins. Or lorsqu'on projette un semblable mélange sur le bois, ou sur le cuir, les sels qu'il renferme demeurent à la surface de ces derniers après l'évaporation de l'eau ; ils préservent cette surface contre l'action de l'air et déterminent ainsi l'extinction de la flamme. Pline nous apprend aussi qu'en Gaule et en Germanie on éteignait le bois enflammé avec de l'eau salée. Lors du siège du Pirée par Sylla, une tour de bois enduite d'alun résista à tous les efforts tentés pour la brûler.

C'est surtout comme agent préventif de préservation contre le feu, avant qu'un incendie fût allumé, que le vinaigre et l'urine pouvaient intervenir. En effet, ces béliers, ces tours, ces hélépoles, destinés à agir de près sur les murs des forteresses, étaient fort exposés à être brûlés ; aussi les auteurs de poliorcétique décrivent-ils en détail les précautions employées pour les préserver. On les recouvrait de plaques métalliques; on les enveloppait avec des cuirs frais, avec de la laine mouillée, avec des algues ou des éponges humides, contenues dans des filets.

Dans la *Mappæ clavicula*, l'auteur entre à cet égard dans des détails minutieux ; il expose comment le bélier doit être revêtu d'abord de cuir et celui-ci de feutre ; puis vient une nouvelle couche de cuir, une épaisseur de sable, puis de la laine et du cuir encore. De telles opérations préparatoires devaient être fort longues. Pour les compléter, on versait sur ces enveloppes le vinaigre et l'urine : ces liquides pénètrent mieux le bois et le cuir que ne le ferait l'eau pure, en raison de l'action dissolvante qu'ils exercent sur les traces des matières résineuses ou grasses, existant à la surface du bois ou des peaux et qui font obstacle à leur imbibition. Les chroniqueurs rapportent que les Vénitiens, au XIVe siècle, se servirent ainsi de laine imbibée de vinaigre pour protéger leurs vaisseaux contre le feu grégeois, dans une guerre contre les Byzantins. Ce n'est pas tout : le bois ou le cuir, une fois mouillés avec du vinaigre, sèchent bien plus difficilement qu'avec l'eau pure ; surtout si le vinaigre renferme de la saumure. Par suite, les huiles et corps gras enflammés, qu'on verse à leur surface, glissent sans y adhérer. Dans la pratique, on employait encore des luts, formés de boue pétrie avec des poils, dont on enduisait les machines.

Les auteurs arabes surenchérissent sur les procédés antiques et les combinent ensemble. C'est ainsi qu'ils indiquent le procédé

suivant, pour préserver du feu les corps, les armes, les bois, les navires et les chevaux. On pétrit ensemble du talc, de l'argile, de la gomme arabique, de la farine, du blanc d'œuf, de l'urine, en y ajoutant du vinaigre, et on enduit les objets avec ce lut, véritable compost d'alchimiste.

Tels étaient les moyens employés pour propager le feu, ou pour le combattre, dans la poliorcétique courante des anciens. Mais, outre les méthodes incendiaires classiques, en quelque sorte, que je viens de décrire, il y avait encore des procédés secrets, tenant à la magie, mélanges de faits réels et de fantasmagorie, et dont il convient de parler maintenant, car ils sont connexes aux précédens et exposés simultanément dans le *Livre des feux* de Marcus Græcus.

Il s'agit des pyrophores et des matières phosphorescentes.

Nous désignons aujourd'hui sous le nom de *pyrophores* certains produits inflammables au seul contact de l'air, ou de l'eau. La connaissance de quelques-uns d'entre eux par les anciens paraît résulter de divers textes. Athénée, par exemple, parle d'un prestidigitateur nommé Xénophon, qui savait produire un feu naissant de lui-même (αὐτόματον πῦρ). Julius Africanus, compilateur du IIIe siècle de notre ère, qui a traité spécialement des choses militaires, entre à cet égard dans plus de détails : il donne la recette d'un feu de même nom, composé avec du soufre, un sel fossile, de la pyrite, du bitume fluide de Zacynthe, de la chaux vive, etc. « Cette matière, dit-il, est susceptible de prendre feu spontanément; si l'on enduit avec, sur le soir, les armes des ennemis, elles s'enflammeront au soleil. » Dans la compilation de Marcus Græcus, qui renferme beaucoup de recettes antiques, on trouve des recettes incendiaires analogues, qui, dit l'auteur, s'allument au soleil levant. — Il est difficile d'attribuer une créance absolue à ces descriptions, remplies à la fois de détails vagues et d'exagérations. Mais il est certain que les compositions indiquées sont bien voisines des suivantes, plus nettes et plus efficaces; l'une est donnée par Marcus Græcus, une autre publiée par Porta, dans sa *Magie naturelle*, au XVIe siècle; une dernière, dans le *Livre de canonnerie*, à la même époque.

La première, baptisée du nom de *vin*, consiste dans un mélange de chaux, de cire, d'huile, de gomme arabique et de soufre; la seconde est une association analogue du soufre avec le salpêtre et la chaux vive : l'eau, ajoute l'auteur, enflamme le système.

Or ces recettes répondent à des pyrophores véritables, la chaleur dégagée par l'hydratation de la chaux vive suffisant pour mettre le feu au soufre, surtout lorsqu'il est mêlé de salpêtre et de matières inflammables. On sait aujourd'hui que l'eau jetée sur la chaux vive fait prendre feu à la poudre à canon. On sait également que les sul-

fures alcalins, préparés à l'abri de l'air, sont susceptibles de s'échauffer au contact de l'atmosphère humide, jusqu'à inflammation spontanée. C'est le cas notamment de l'alun calciné en présence du charbon ou des matières organiques, préparation à la portée des alchimistes d'autrefois.

Il semble donc que les anciens aient eu quelque connaissance de ces pyrophores, que la chimie d'aujourd'hui permettrait de fabriquer aisément et par des procédés bien autrement variés et efficaces. Mais l'histoire positive ne fait mention d'aucun événement militaire où ils aient joué un rôle sérieux.

Ce ne serait pas donner une idée complète des compositions incendiaires d'autrefois, si l'on n'ajoutait quelques mots sur les matières phosphorescentes, à l'aide desquelles les magiciens et les prestidigitateurs, — c'était tout un au moyen âge, — donnaient l'illusion de l'incendie et dominaient les esprits crédules, en s'attribuant un pouvoir imaginaire dans la guerre. Les chroniques et les romans sont remplis de ces terreurs. Déjà, les alchimistes égyptiens savaient l'art de rendre phosphorescens les objets et les pierres précieuses, en les enduisant avec les biles des animaux marins : de là tant de contes sur l'escarboucle qui luit la nuit. On frottait avec ces mélanges les objets les plus divers, de façon à les rendre lumineux dans l'obscurité et à faire croire à une apparition magique, ou à un incendie continu. Marcus Græcus expose plusieurs compositions de ce genre, où entrent les biles de tortue, les corps des vers luisans et des cantharides, etc., et il les fait remonter à Hermès et Ptolémée, c'est-à-dire à la tradition antique. Il décrit en même temps des recettes pour faire paraître les objets rouges, ou verts, ou couleur d'argent; pour traverser le feu, ou pour porter un fer rouge sans être blessé : ce qui se rapporte aux ordalies ou jugemens de Dieu; pour faire paraître un homme en feu, sans qu'il soit brûlé, etc. Plusieurs de ces recettes existent également dans les traités de pyrotechnie arabe, et elles se sont conservées dans ces livres de *secrets*, qui n'ont cessé d'être transcrits ou réimprimés, depuis le temps d'Albert le Grand jusqu'à nos jours. Ces artifices remontent à l'antiquité : ils y étaient associés, comme dans le *Liber ignium*, à l'emploi des matières incendiaires véritables, et leur constatation fournit un témoignage frappant de l'état psychologique des hommes d'autrefois et des guerriers du moyen âge.

II. — DU FEU GRÉGEOIS.

Peu d'inventions ont frappé plus vivement l'imagination des hommes que celle du feu grec, grégeois en vieux français. Cette

découverte fut l'un des premiers fruits militaires de la chimie naissante. Son efficacité, reconnue par la destruction des flottes des Arabes et des Russes, le mystère qui en entoura longtemps la fabrication, enfin les exagérations intéressées des Byzantins, qui le mirent en œuvre et furent les seuls à s'en servir pendant quatre ou cinq cents ans, tout contribua à l'entourer d'une sorte d'auréole de terreur, qui a traversé les âges et est venue jusqu'à nous : — « Ce feu, dit Constantin Porphyrogénète, a été révélé par un ange au premier empereur chrétien, avec injonction de le réserver pour les seuls chrétiens et de ne l'enseigner jamais à aucune autre nation. » — Le traître qui le révèlerait devait être dépouillé de toute charge et dignité, déclaré anathème et infâme et livré au plus affreux supplice. Pour appuyer cette interdiction par l'intervention de la justice divine, l'auteur ajoute que l'un des grands de l'Empire, gagné par des présens, ayant communiqué ce feu à un étranger, fut brûlé par le feu céleste à l'entrée de l'église.

L'historien Lebeau, reproduisant sans critique les contes des gens de Constantinople (*Histoire du Bas-Empire*, t. XIII, p. 103), expose gravement que « le feu grégeois brûlait dans l'eau ; il dévorait tout ; ni les pierres, ni le fer même ne résistaient à son activité. Lorsqu'on se servait d'arbalètes ou de balistes, on en jetait alors une prodigieuse quantité, qui, traversant l'air avec la splendeur de l'éclair et le bruit du tonnerre, embrasait avec une horrible explosion des bataillons, des édifices entiers, des navires. »

On attribua même la propriété inextinguible, non-seulement à la composition incendiaire, mais aux embrasemens qui en provenaient. D'autres ajoutent, ce semble sans fondement historique sérieux, que des plongeurs attachaient ces feux à la quille des navires.

Au moment des croisades, les chevaliers latins qui combattaient en Syrie et en Égypte eurent à lutter contre le feu grégeois, dont le secret s'était répandu chez les musulmans. L'emploi de ce procédé scientifique, contre lequel la force brutale et la supériorité des armes manuelles étaient impuissantes, leur inspira un extrême effroi. Joinville décrit avec une épouvante naïve les effets du feu grégeois, projeté sur les soldats de saint Louis en Égypte par les Sarrasins. C'était là, aux yeux des hommes de ce temps, un artifice infernal et magique, contraire à la loyauté. On trouve l'expression du même sentiment dans l'Arioste, lorsqu'il raconte comment Roland, après avoir vaincu le brigand qui se servait d'une arme à feu, détruit cette arme comme opposée à la droiture des combats chevaleresques.

Cependant, les terreurs excitées par le feu grégeois se calmèrent

peu à peu. On reconnut qu'il était peut-être plus effrayant qu'efficace et on l'employa peu en Occident, jusqu'au jour où il fut rejeté partout au second plan, aux XIVe et XVe siècles, par la découverte de la poudre à canon, dont la puissance était bien autrement redoutable.

Il continua pourtant à être employé jusqu'au XVIe siècle; presque tous les traités de pyrotechnie du temps en donnent la composition et l'emploi; puis il tomba dans un oubli profond. C'est sous forme légendaire que sa réputation reparaît au XVIIIe siècle, à la suite des récits merveilleux de Lebeau et autres historiens naïfs. On crut alors que le secret du feu grégeois était perdu, et plus d'un inventeur prétendit le retrouver.

Ce fut le cas d'un nommé Dupré, à qui Louis XV acheta sa découverte en 1753. On répandit le bruit officiel que la sagesse de ce monarque, ami de l'humanité, avait replongé dans l'oubli cette puissante invention (1). Une nouvelle légende que nous lisons dans quelques auteurs de la fin du XVIIIe siècle dit même que l'auteur aurait été enfermé à la Bastille, pour mieux assurer le secret.

En réalité, les essais du procédé furent poursuivis par l'administration de la marine. Dans une expérience faite au Havre en 1758, avec une pompe à huile de naphte, dont le jet était enflammé par une mèche allumée, on brûla même une chaloupe. Nous avons vu reproduire de semblables essais sous la direction du général Trochu, dans le bois de Boulogne, pendant le siège de Paris. En tout cas, c'est à ces imaginations que nous devons la première publication et la meilleure qui ait été faite jusqu'ici du *Livre des feux,* de Marcus Græcus. Napoléon, ayant entendu dire que cet ouvrage, encore manuscrit, renfermait le secret du feu grégeois, en parla au ministre de l'intérieur, qui demanda à La Porte du Theil, érudit du temps, de lui en rendre un compte détaillé. Par suite, La Porte du Theil en fit imprimer le texte même en 1804, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque nationale. Je reviendrai plus loin sur cet ouvrage; mais il convient d'exposer d'abord les événemens où le feu grégeois a joué un rôle, tels qu'ils ont été décrits par des récits authentiques, afin de préciser le rôle historique de cet artifice. Nous examinerons ensuite le détail de l'emploi de ce feu, son caractère propre et ses effets véritables.

C'est en 673 que le feu grégeois fit son apparition comme invention nouvelle et terrible.

D'après les récits concordans de Théophane, Paul Diacre, Constantin Porphyrogénète, Cedrenus et Zonaras, ce fut en effet lors du

(1) *Art de vérifier les dates,* p. 417.

siège de Constantinople par les Arabes, vers la cinquième année du règne de Constantin III, qu'un transfuge venu des pays occupés par les musulmans, Callinicus, architecte, d'Héliopolis (en Syrie, d'après les uns; en Égypte, d'après d'autres), apporta aux Grecs le feu grégeois : il en fut réputé l'inventeur. Grâce à cette découverte, la flotte arabe fut incendiée et détruite à Cyzique.

Au cours des siècles suivans (936), une flotte russe, dirigée contre Constantinople, fut anéantie de la même manière : — « C'est alors, dit le chroniqueur russe Nestor, qu'armé d'un feu ailé et au moyen d'un certain tuyau, le général grec lance la flamme sur les navires russes : spectacle aussi effrayant qu'extraordinaire. Les Russes, à l'aspect de ce feu magique, se précipitent à la mer pour échapper à son atteinte et parviennent en très petit nombre à regagner leur pays. »

Léon l'Iconoclaste, d'après Cedrenus, repoussa de même l'attaque des moines soulevés contre lui et brûla leurs vaisseaux avec le feu grégeois. Au xe siècle, on en pourvoit la flotte chargée de reconquérir la Sicile sur les Sarrasins. Anne Comnène rapporte également comment l'empereur Alexis au xie siècle, étant en guerre avec les Pisans, fit préparer le feu grégeois, destiné à être lancé sur les vaisseaux ennemis au travers des gueules d'animaux sauvages, figurées en métal doré pour augmenter la terreur.

Jusqu'au xe siècle, d'ailleurs, l'emploi du feu grégeois paraît limité aux guerres navales. Tout au plus était-il projeté sur les habitations situées au bord de la mer, d'après un récit de Nicétas : « On lança sur les maisons des malheureux habitans du bord de la mer le feu liquide, qui, dormant dans des pots fermés, éclatait subitement et embrasait les objets qu'il attaquait. »

Il est probable qu'il servait dès lors pour la guerre de siège; mais son application à cet égard n'est pas signalée comme distincte de celle des anciens engins incendiaires. En effet, ceux-ci tendent à se confondre dans les récits des historiens des croisades avec le feu grégeois, dont ils deviennent de simples variétés. C'est dans ces termes incertains que les compositions incendiaires sont signalées à partir du siège de Jérusalem, par quelques chroniqueurs. Pendant le long siège de Saint-Jean-d'Acre, à la fin du xiie siècle, on l'emploie sur terre et sur mer. D'après Gauthier Vinisauf, témoin oculaire, dans le cours d'une bataille navale entre chrétiens et musulmans, « ceux-ci mettent le feu aux navires avec une huile incendiaire appelée feu grégeois. Ce feu développe une odeur pernicieuse et des flammes livides; il brûle les pierres et le fer; l'eau ne peut le vaincre; mais on l'éteint en le couvrant de sable et on

l'apaise par des affusions de vinaigre. » — Ailleurs, le même écrivain parle d'un plongeur qui périt en apportant le feu grégeois aux assiégés dans une peau de loutre : ce qui semble un conte, car les historiens arabes, rapportant le même fait, disent que le plongeur portait mille pièces d'or.

On l'employait aussi en campagne : Vinisauf rapporte l'aventure d'un émir à cheval, qui portait sur lui un vase rempli de feu grégeois, allumé et destiné à être lancé sur ses ennemis. Mais il fut jeté bas, avec son pot, qui se brisa et lui brûla les entrailles. L'auteur chrétien rapporte encore l'incendie d'une tour par le feu grégeois; et ce même incendie est raconté plus en détail par les chroniqueurs arabes, avec des renseignemens tout à fait conformes à ce que nous pouvons savoir aujourd'hui, relativement aux effets d'une semblable composition. « Un jeune homme de Damas promit de brûler les tours d'attaque des Francs, si on lui donnait les moyens d'entrer dans la ville assiégée... Pour tromper les assaillans, il lança sur l'une des tours des pots de naphte et d'autres matières non allumées, qui ne produisirent aucun effet. Aussitôt les Francs, pleins de confiance, montèrent d'un air de triomphe au haut de la tour et accablèrent les musulmans de railleries. Cependant l'homme de Damas attendait que la matière contenue dans les pots fût bien répandue. Ce moment arrivé, il lança un nouveau pot tout enflammé : à l'instant le feu se communiqua partout, et tout fut consumé. L'incendie fut si prompt que les Francs n'eurent pas même le temps de descendre : hommes, armes, tout fut brûlé. » C'est bien, en effet, ainsi qu'un homme expérimenté devait s'y prendre, couvrant d'abord l'objet de naphte liquide, afin qu'il prît feu ensuite, tout d'un coup, dans toute son étendue.

L'usage du feu grégeois et des compositions incendiaires multiples résumées sous ce nom se répandit alors de plus en plus. Non-seulement on l'appliquait dans les sièges, à la façon des Grecs et des Romains; et dans la guerre navale, à la manière des Byzantins; mais les musulmans, c'est-à-dire les Persans et les Turcs qui combattaient les croisés, mirent en œuvre le feu grégeois dans la guerre de campagne.

Ils attachaient des compositions incendiaires à tous leurs traits, armes d'attaques ou machines de guerre. Ils lançaient à la main des pots à feu, en terre ou en verre, qui se brisaient en couvrant l'ennemi de feu; ils l'aspergeaient de feu, avec des bâtons creux et des massues. Nous possédons à la Bibliothèque nationale de Paris deux manuscrits : l'un arabe (n° 1127), du XIIIe siècle, qui représente ces balles à feu, lances, massues, marmites, etc.; l'autre latin, du commencement du XVe siècle (n° 7239), où sont dessinés

les cavaliers, avec leurs lances garnies de feu, l'attaque des portes de forteresse et des navires par le feu, les projectiles, flèches, carreaux, barils et carcasses incendiaires de toute nature. On y voit des chars porte-feu, des chevaux et jusqu'à des chiens, chargés d'appareils ignifères. Dans l'ouvrage de Reinaud et Favé, un atlas annexé reproduit un certain nombre de ces figures.

Voici comment on pratiquait cette tactique : « Un soir, dit Joinville, advint que les Turcs amenèrent un engin par lequel ils nous jetaient le feu grégeois à planté... La manière du feu grégeois était telle qu'il venait aussi gros qu'un tonneau, et de longueur la queue en durait bien comme d'une demi canne de quatre pans : il faisait tel bruit à venir qu'il semblait que ce fût foudre qui chût du ciel et me semblait d'un grand dragon volant par l'air, et jetait si grande clarté qu'il faisait aussi clair dans notre host comme le jour, tant y avait grande flamme de feu. »

Le feu devint ainsi un agent universel d'attaque. Cette transformation caractérise l'emploi du feu grégeois dans les guerres d'Orient, où il ne cessa d'être employé jusqu'au XVIe siècle. On s'en servit de part et d'autre au siège de Constantinople, en 1453, concurremment avec la nouvelle artillerie.

Le moment est venu d'examiner la raison d'un emploi si général du feu grégeois et de dire pourquoi cet artifice était à la fois plus énergique et plus aisé à mettre en œuvre que les anciens mélanges de poix, de soufre et de résine, employés par les Grecs et les Romains.

Pour nous en rendre un compte exact, examinons d'abord comment on l'employait, et quels effets réels il produisait, en écartant les exagérations des chroniqueurs et des écrivains rhétoriciens.

Le feu grégeois, autrement dit feu liquide, feu marin, feu artificiel, ou bien encore feu romaïque, ou feu médique, se projetait par des tubes métalliques placés à l'avant des navires. Des bateaux spéciaux, dits porte-feu, porte-tubes, chelandres, lui étaient destinés. On en employa jusqu'à 2,000 au Xe siècle, lors d'une expédition contre les Sarrasins de Sicile.

Cependant, dans chaque navire, un seul homme suffisait pour son service et il remplissait en même temps le rôle de rameur : ce qui indique que la projection n'exigeait ni baliste, ni machine compliquée. Le procédé même pour le lancer n'est jamais désigné clairement, à l'exception de deux mots d'Anne Comnène : διὰ τῶν στρεπτῶν ; mots traduits, à tort sans doute, en ces termes : « par des ressorts. » Je dis à tort, car les anciens ne paraissent pas avoir employé le jeu des ressorts proprement dits dans leurs machines de guerre. Ce n'est que vers la fin du moyen âge que les

ressorts d'acier furent introduits dans les arbalètes. Jusque-là on ne savait pas travailler convenablement le fer, et on se bornait aux contrepoids et aux cordes tendues. Or, pour développer ainsi une force projective suffisante, il faut du temps et des hommes. Et, en effet, lorsque les Sarrasins jetèrent le feu grégeois sur les Français en Égypte, ils en firent seulement trois projections en une nuit, à l'aide d'une perrière, et quatre, à l'aide d'une arbalète à tour. C'est que de si puissans instrumens, nécessaires pour lancer des pots à feu et de gros artifices, ne pourraient être bandés par un seul homme et à plusieurs reprises, dans le court intervalle d'un combat naval; quoiqu'un homme suffise, à la rigueur, pour tendre un arc ou une petite arbalète, susceptible de pousser un projectile d'un poids médiocre, tel qu'une pelote d'artifice ou une flèche incendiaire.

Il y a là quelque chose d'obscur, à moins que les Grecs n'eussent déjà appris à utiliser le recul de la fusée : ce qui reste incertain. Car le vague, intentionnel ou non, des descriptions de leurs historiens, ne permet pas de vérifier ce point essentiel.

En tout cas, le feu grégeois était lancé, πῦρ πεμπόμενον, par quelque procédé, sur les navires ennemis. Pour opérer ainsi, il était nécessaire que l'on se trouvât à une courte distance et que la mer fût tranquille. La contre-indication d'une mer agitée est expliquée dans certains passages des auteurs. L'empereur Léon le philosophe présente l'emploi du feu grégeois, dans ses *Institutions militaires,* comme celui d'une matière lancée avec des tubes, et qui, précédée de tonnerre et de fumée, embrase les navires.

L'une des propriétés qui surprenait le plus les contemporains, c'est que la flamme du feu grégeois, au lieu d'aller toujours de bas en haut, comme une flamme ordinaire, pouvait être dirigée en tous sens, même de haut en bas. C'est là une faculté, bien connue aujourd'hui, de tout mélange où le corps combustible est associé avec un comburant, tel que le salpêtre. Elle permet de darder à volonté la flamme sur un homme ou sur un objet. Or cette propriété était alors nouvelle, effrayante, et elle concourait aux effets incendiaires.

Le feu grégeois se lançait aussi en le portant à la main. Après l'avoir entassé dans des tuyaux de roseaux, on l'enflammait à l'orifice, au moment de la projection. Au siège de Durazzo, par Boemond, en 1106, dans un combat livré au fond d'un souterrain, les Normands furent ainsi brûlés à la barbe et au visage; mais sans éprouver ces accidens effroyables que les récits emphatiques des chroniqueurs pourraient faire supposer.

C'est que, si le feu grégeois était redoutable pour les navires, pour

les tours et machines de bois, auxquels il adhérait opiniâtrément, ses effets sur les guerriers bardés de fer étaient moins efficaces. Le collier du cheval de saint Louis en fut couvert un jour, sans accident grave. Guillaume de Boon le reçut aussi sur son bouclier, sans en être brûlé. Guy Malvoisin, dans la même croisade, après avoir été couvert de feu grégeois, fut éteint par ses gens. Bref, une fois le premier étonnement passé, on apprenait à l'éviter et à s'en garantir, pourvu que l'on ne se bornât pas à se jeter à genoux, comme le faisait Joinville. Nous ne voyons pas que cet engin, dirigé contre les soldats, fût beaucoup plus redoutable que les anciens projectiles, non armés de feu, projectiles dont l'usage se poursuivit concurremment, jusqu'au temps de l'artillerie proprement dite. On éteignait le feu grégeois par les mêmes procédés que les anciens artifices incendiaires : en projetant dessus du sable, ou de la terre, en y injectant du vinaigre ou de l'urine.

Examinons de plus près les effets du feu grégeois. Parmi ceux que les historiens décrivent, il en est certains qui appartenaient déjà aux anciennes compositions incendiaires, dont la tradition vint se confondre avec la sienne; mais il en est d'autres qui impliquent l'intervention d'un agent nouveau, je veux dire le salpêtre, susceptible d'entretenir la combustion, même à l'abri de l'air, et de lui donner cette intensité extraordinaire, cette lumière, ce caractère bruyant, cette faculté de projeter la flamme en tous sens, qui frappèrent si vivement les contemporains et qui firent du feu grégeois une arme nouvelle et plus redoutable contre les machines et les vaisseaux. En réalité, c'était une masse d'artifice, formée de salpêtre, de soufre et de résine et autres matières combustibles aisément fusibles. De semblables mélanges recèlent en outre des effets explosifs particuliers; mais ces effets ne furent pas soupçonnés d'abord : ce n'est qu'à la suite d'une longue pratique que l'on fut amené, par l'empirisme, à les reconnaître, et à en tirer parti. Le feu grégeois disparut alors, par suite des progrès mêmes amenés par sa connaissance plus approfondie. Mais ces progrès furent d'autant plus lents que la composition du feu grégeois était tenue soigneusement secrète par les Byzantins. La fabrication même, d'après Cedrenus, était un monopole réservé à une famille.

Comment se procurait-on le salpêtre, ingrédient essentiel de la nouvelle composition? Aucun renseignement n'est venu nous l'apprendre. Ce point pourtant est capital. Le salpêtre, en effet, n'a pas été distingué spécialement par les anciens, entre les efflorescences salines fort diverses qu'ils désignaient sous les noms de fleur de natron ou de nitre, écume de natron, etc. De telles efflorescences, recueillies à la surface de certains terrains et dans

certaines cavernes, sont décrites à la vérité par Pline et Dioscoride, et il en est continuellement question chez les alchimistes grecs. Mais les uns et les autres confondent sans cesse sous un même nom les sels les plus divers, tels que les carbonates de soude, le sulfate de soude, le chlorure de sodium, certains sulfates d'alumine, et le salpêtre proprement dit. Aucune indication précise n'existe à cet égard dans les descriptions des anciens, qui ne possédaient en chimie ni nos moyens d'étude et de mesure, ni nos réactifs, ni nos procédés de purification. Nulle de ces efflorescences salines en particulier, ni même en général, n'est désignée par eux comme susceptible d'entretenir et d'activer la combustion. Le hasard aura sans doute révélé à quelque manipulateur la propriété comburante du salpêtre, et elle sera demeurée plus ou moins longtemps à l'état de secret de magie ou de prestidigitation, jusqu'au jour où un inventeur plus hardi en fit un artifice de guerre.

Autrefois les découvertes scientifiques commençaient ainsi dans le silence et le mystère; puis elles apparaissaient tout d'un coup dans la pratique, comme des faits acquis depuis longtemps, sans que l'on pût remonter à leurs origines. Callinicus, au VIIe siècle, fut le propagateur de la découverte du salpêtre et de ses propriétés comburantes; mais les Grecs la conservèrent soigneusement cachée. S'ils parlent volontiers du soufre, de la poix et du pétrole, ingrédiens des anciens projectiles incendiaires, en revanche ils ne prononcent jamais le nom de salpêtre, seul agent capable cependant de communiquer au feu grégeois son pouvoir caractéristique.

C'était là un secret d'État. La chose était possible alors; elle ne le serait plus aujourd'hui, les aptitudes spécifiques d'un agent ne tardant guère à en révéler la nature. En effet de notre temps, chaque nation civilisée possède des savans au courant des propriétés des substances et prompts à tirer toutes les conséquences des faits observés et à deviner la façon de reproduire tout fait dont la constatation positive est établie. Un semblable corps de doctrines et d'hommes expérimentés n'existait pas autrefois, et c'est ce qui explique comment un grand secret scientifique ou pratique demeurait si longtemps caché. Mais cette obscurité ne pouvait être éternelle.

Vers le temps des croisades, le secret tomba, comme il finit par arriver inévitablement, dans le domaine public. Il fut connu des musulmans, qui en généralisèrent l'emploi dans la guerre de campagne, ainsi qu'il a été dit plus haut : la composition du feu grégeois se trouve dès lors décrite en détail dans les écrivains arabes du XIIIe siècle. A la même époque, elle fut aussi exposée en

Occident dans les compilations de Marcus Græcus, dans les écrits pseudépigraphes d'Albert le Grand et dans les programmes enthousiastes de Roger Bacon. Ces auteurs donnent à la fois la composition du feu grégeois et la préparation du salpêtre, descriptions connexes dans leurs textes comme dans la fabrication elle-même. Leurs formules, perfectionnées et amplifiées, ont été reproduites dans les traités manuscrits et imprimés des XV[e] et XVI[e] siècles, notamment dans Robert Valturio, vers 1450; dans Birunguccio, vers 1540; dans le livre de Canonnerie, imprimé en 1561, etc. Léonard de Vinci a copié ces indications, ainsi que Blaise de Vigenère, à la fin du XVI[e] siècle. Nous arrivons ainsi en pleine lumière, et à une époque où tout mystère a disparu.

Résumons les renseignemens de ces auteurs sur la composition du feu grégeois et sur la fabrication du salpêtre : nous connaîtrons par là les progrès qui ont précédé immédiatement l'invention de la poudre à canon.

Les traités arabes qui décrivent les compositions incendiaires de l'ordre du feu grégeois, et le nouvel art de la guerre fondé sur leur emploi, remontent à des dates certaines. Tel est un ouvrage de Hassan Alrammah, auteur mort en 1295, et dont Reinaud a donné des extraits fort étendus. Le manuscrit est pourvu de peintures significatives, dont quelques-unes ont été reproduites dans le volume de Reinaud et Favé, cité en tête de cette étude. On y désigne le salpêtre sous le nom de *baroud* et on en expose la purification, par redissolution et cristallisation, combinées avec l'emploi des cendres de bois, c'est-à-dire du carbonate de potasse, qui tranforme en salpêtre les azotates de chaux et de magnésie contenus dans le mélange original des terres salpêtrées. Le nom de baroud a été pris plus tard pour désigner la poudre à canon elle-même : ce qui a donné lieu à diverses confusions. Ibn Albaythar, auteur d'un dictionnaire de matières médicales traduit en grande partie du grec, lequel vivait vers 1240, désigne aussi le salpêtre sous le nom significatif de neige de Chine ; d'autres disent sel de Chine.

Ceci paraît indiquer l'origine, ou plutôt l'une des origines de l'invention du salpêtre, telle que les Arabes l'ont connue. Mais ce serait trop s'avancer que d'affirmer que les Byzantins l'auraient empruntée aux Chinois. Les derniers paraissent avoir employé le salpêtre dès le X[e] siècle à la fabrication des feux d'artifice et des fusées.

Le traité de Hassan-Alrammah décrit d'abord, en employant divers noms chinois, des compositions destinées aux feux d'artifice colorés, brûlant sur place ou projetés.

Proportion de la fleur de jasmin (en poids), salpêtre 10 parties, soufre 2, charbon 3, limaille de fer 6. De même : *proportion de la fleur moura; proportion de la lumière de la lune; proportion des rayons du soleil; proportion des fumées jaunes, vertes, blanches, rouges, bleues,* etc.; *proportion des guirlandes d'or; proportion du nénuphar blanc ou vert; proportion de la langue jaune : proportion d'une roue; la roue de Khatay* (Chine); *proportion des étoiles.* — L'arsenic sulfuré, les limailles de fer et de bronze, le sel ammoniac, entrent dans ces formules.

On y rencontre aussi des compositions pour engins projetables, tels que pois chiches, c'est-à-dire pelotes incendiaires, et pour engins mobiles, tels que fusées, désignées sous le nom de *volans*, toujours à base de salpêtre.

Si les dénominations des feux d'artifice accusent une origine chinoise, rien ne prouve qu'il en soit de même de la poudre à canon. La controverse soulevée relativement à la question de savoir si cette invention a été faite par les Chinois a donné lieu depuis le XVIIIe siècle à bien des discussions, que l'on trouve résumées dans l'ouvrage de Reinaud et Favé sur le feu grégeois. Pour vider cette question, il conviendrait de soumettre les documens chinois à un examen critique, qui établît la date certaine à laquelle chacun de ces écrits a été composé. Les chroniqueurs et les compilateurs chinois ne sont pas contemporains d'ordinaire des faits qu'ils rapportent, et de même que les Européens du moyen âge, ils décrivent les faits qu'ils résument, dans la langue de leur temps : ils ont antidaté ainsi, sans intention de fraude d'ailleurs, toutes sortes de pratiques et de découvertes. Je citerai comme exemple les traités relatifs à la fabrication de la porcelaine, fabrication qui paraît remonter à un millier d'années environ; mais dans les traités que nous possédons figurent des préparations chimiques, apportées par les Européens au XVIe siècle et plus tard.

Quoi qu'il en soit, il ressort des explications données dans le livre de Reinaud et Favé que les Chinois paraissent bien avoir connu les fusées et les feux d'artifice vers l'an 1000, mais qu'ils ignoraient encore au XIIIe siècle l'emploi des canons et des armes à feu. En effet, au siège de Siang-Yang par les Mongols en 1271, sous Koublaï-Khan, les historiens chinois racontent que l'on fit venir d'Occident des ingénieurs qui savaient lancer au moyen de catapultes des pierres de 150 livres : le nom de ces machines, ayant été appliqué plus tard aux canons, a donné lieu à la confusion. Les ingénieurs ainsi employés par les Mongols étaient les uns arabes, ou plutôt persans, et les autres européens. Parmi eux se trouvait Marco-Polo, qui parle du même siège, auquel il a assisté. Son père,

son oncle et lui ont prêté leur concours pour la construction de mangonneaux, lançant des pierres de 300 livres, les ingénieurs tartares et chinois étant incapables d'en faire autant.

Cependant on rencontre à la même époque en Chine la mention de pots à feu, semblables à ceux des Arabes, et celle de la lance à feu impétueux, longue tige de bambou dans laquelle on introduisait « un nid de grains », c'est-à-dire des morceaux de roche à feu, qui étaient lancés avec flamme et bruit, lorsqu'on mettait le feu à l'appareil. Mais ces instrumens ou les équivalens étaient connus des Arabes à la même époque. On ne saurait guère attribuer aux Chinois autre chose que l'invention des feux d'artifice.

Cette invention même a donné lieu à une curieuse réclamation de priorité en faveur des anciens, réclamation fondée sur un passage de Claudien. Dans son poème sur le consulat de Fl. Mallius Théodore, on lit les vers suivans :

Inque chori speciem spargentes ardua flammas
Scena rotet, varios effingat Mulciber orbes
Per tabulas impune vagus, pictæque citato
Ludent igne trabes et non permissa morari
Fida per innocuas errent incendia turres.

« Sur le haut de la scène que des flammes projetées soient promenées en cercle ; que Vulcain dessine des orbes variés, en parcourant les planches sans danger ; sur les solives peintes qu'un feu rapide se joue, et qu'un incendie docile erre sur les tours intactes, sans avoir le droit de s'y arrêter. »

Cette description n'a d'analogue chez aucun autre auteur ancien. On a cru y voir, tantôt un feu d'artifice fixé sur des planches, comme aujourd'hui ; tantôt des tableaux retracés avec un léger enduit de matières inflammables, et telles que la flamme allumée sur un point se propagerait ensuite, en reproduisant les dessins. Mais le feu d'artifice implique les compositions salpêtrées, inconnues au temps de Claudien, et des tableaux combustibles seraient bien difficiles à disposer sans danger d'incendie dans un théâtre ; à moins d'avoir recours à des matières phosphorescentes, qu'il ne serait pas aisé d'apercevoir à distance. Je serais plus porté à croire qu'il s'agit là simplement d'un effet d'optique, c'est-à-dire du reflet d'une flamme cachée, promené par le jeu d'un miroir mobile.

Revenons aux compositions incendiaires employées à la guerre par les musulmans. Si nous connaissons la formule exacte de leurs fusées, pois chiches et artifices nitratés, au contraire, la description de leurs feux grégeois est obscure et l'emploi du salpêtre n'y est pas clairement indiqué. Toutefois, il est impliqué dans cer-

tains engins, tels notamment que l'appareil désigné sous le nom d'*œuf qui se meut et brûle*. Un projectile incendiaire posé à terre s'y trouvait poussé et dirigé à l'arrière par deux ou trois fusées : c'est l'une des premières applications de la force impulsive produite pendant la combustion des mélanges salpêtrés. Un appareil analogue paraît, d'ailleurs, avoir été employé contre l'armée de saint Louis, d'après une description de Joinville : — « Aidez-nous, sire, ou nous sommes tous ars. Car voici comme une grande haie de feu grégeois que les Sarrasins nous ont trait, qui vient droit à notre châtel. »

Vers la même époque l'Occident eut connaissance du *Liber ignium*, ou *Livre des feux pour brûler les ennemis*, de Marcus Græcus. Cet ouvrage est le plus ancien écrit latin où soit donnée la formule du feu grégeois, feu dont les chroniqueurs latins parlaient depuis plus de deux siècles sans en connaître la composition. Il paraît avoir reçu une grande publicité, certaines de ses recettes étant reproduites dans les écrits de l'école d'Albert le Grand. Roger Bacon semble y faire allusion. Les auteurs du XVIe siècle, Cardan, Porta notamment, en parlent; puis il fut oublié jusqu'en 1804.

Peut-être n'est-il pas superflu d'entrer dans quelques détails sur cet ouvrage, à cause du caractère un peu légendaire de Marcus Græcus. Nous ne connaissions rien de cet auteur que le nom. Les plus anciens manuscrits qui renferment son livre sont les manuscrits latins 7156 et 7158 de la Bibliothèque nationale de Paris; le premier surtout, écrit vers l'an 1300, l'autre en étant une copie. Ces manuscrits contiennent une collection de traités alchimiques, parmi lesquels quelques pages sont consacrées à celui de Marcus Græcus. Il existe aussi des copies de Marcus Græcus dans diverses bibliothèques d'Europe, et j'ai dit plus haut dans quelles conditions son livre fut publié par l'ordre de Napoléon.

L'écrit de Marcus Græcus ne renferme pas seulement des articles relatifs aux engins incendiaires, au feu grégeois, au salpêtre et à la fusée; c'est, en réalité, une collection de recettes techniques, analogue à ces livres de secrets fort en honneur à la fin du moyen âge, réédités du XVIe au XVIIe siècle par Porta, Mizaldi, Wecker, etc., et encore recherchés aujourd'hui : livres qui décrivent toutes sortes de procédés vrais ou faux de sorciers et de faiseurs de tours. La tradition en remonte à l'antiquité, comme le montrent les recettes chimériques attribuées à Démocrite et aux magiciens, dans Pline et dans les *Geoponica*, et l'ouvrage *de Mirabilibus* mis sous le nom d'Aristote. Il est probable que le *Liber ignium* représente, en effet, certaines traditions antiques, revenues en Occident après

avoir traversé le milieu arabe, comme il est arrivé pour l'alchimie elle-même. La date de la composition actuelle de cet ouvrage paraît être la même que celle des traductions latines des alchimistes arabes, c'est-à-dire qu'elle serait comprise entre la fin du XI[e] siècle et celle du XIII[e], époque où les manuscrits que nous possédons ont été copiés. On a voulu la faire remonter beaucoup plus haut, et trouver le nom de Marcus Græcus dans les écrits du médecin arabe Mésué : cette erreur a été accréditée par Dutens, dans la dernière édition (1812) d'un ouvrage paradoxal, où il prétendait attribuer aux anciens la plupart des découvertes modernes, et elle a été reproduite par Hœfer et d'autres auteurs ; mais elle repose sur une fausse attribution.

Reproduisons les formules que Marcus Græcus donne pour le feu grégeois et pour la fusée. — « Voici comment vous préparez le feu grec. Prenez soufre vif, tartre, sarcocolle (résine) et poix, sel cuit, huile de pétrole et huile commune, faites bien bouillir toutes ces choses ensemble, puis trempez-y des étoupes et allumez. Vous pouvez, si vous voulez, couler le mélange par un entonnoir. Une fois enflammé, on ne peut l'éteindre qu'avec de l'urine, du vinaigre ou du sable. » — Dans cette formule, le salpêtre n'est pas nommé ; mais le mot sel cuit (*sal coctum*) le désigne probablement.

Le salpêtre apparaît au contraire d'une façon incontestable dans la composition des fusées ou feux volans : — « Le feu volant, dit Marcus Græcus, a deux compositions. Voici la première : prenez une partie de colophane, une partie de soufre vif, six parties de salpêtre, délayez le tout, bien pulvérisé, dans de l'huile de lin ou de laurier : cette dernière vaut mieux. Faites fondre dans l'huile, puis placez dans un tube, ou dans un bois creux, et allumez. Le tube s'envole aussitôt là où vous voulez et brûle tout. — Second procédé : prenez 1 livre de soufre vif, 2 de charbon de tilleul ou de saule, 6 de salpêtre ; broyez ces trois choses très finement dans un mortier de marbre. Mettez cette poudre dans une enveloppe de fusée ou de pétard à votre volonté. » Cette dernière formule représente une variété de poudre à canon.

Presque tous les auteurs de pyrotechnie du XVI[e] siècle parlent du feu grégeois, à peu près dans les mêmes termes et avec les mêmes détails, sans qu'aucun paraisse soupçonner que le secret en ait été perdu. Ainsi Léonard de Vinci le décrit comme obtenu en mélangeant à chaud du charbon de bois, du nitre, de l'eau-de-vie, de la résine, du soufre, de la poix et du camphre. Cette formule est copiée d'après Valturio, qui a composé, vers 1450, un traité sur l'art de la guerre. Le *Livre de canonnerie*, publié en 1561, donne également plusieurs formules de feu grégeois, traduites ou imitées de Marcus Græcus. On y rencontre aussi les compositions inflam-

mables par l'eau, signalées par Marcus Græcus et par Africanus, et dont j'ai parlé plus haut, le tout baptisé du nom générique de feu grégeois.

Blaise de Vigenère, qui écrivait à la fin du xvie siècle, parle des feux grégeois au pluriel. Il en existe, dit-il, une grande variété. Les bases en sont le soufre, le bitume, la poix noire, la résine, la térébenthine, la colophane, la sarcocolle, l'huile de lin, de pétrole, de laurier, le salpêtre, le camphre, le suif, la graisse et les autres onctuosités inflammables.

On voit par ces citations que le feu grégeois était pleinement connu au xvi[e] siècle et que les formules en étaient demeurées à peu près les mêmes depuis Marcus Græcus et les Arabes, lesquels ont reproduit sans doute les prescriptions tenues secrètes par les Byzantins.

Ces formules renferment les mêmes élémens que les mélanges incendiaires des anciens, à un ingrédient près, le salpêtre : mais cette addition est capitale, car elle permettait au feu grégeois une fois enflammé de continuer à brûler, quelle que fût la vitesse du projectile, de brûler aussi sans avoir le contact de l'air et même sous l'eau et de ne pouvoir être éteint ou étouflé qu'avec une extrême difficulté. Les cordeaux d'artifice qui servent aujourd'hui à mettre le feu à la poudre sont constitués par des compositions analogues, et ils ne peuvent être interceptés qu'en les coupant. Si l'on essaie de les éteindre autrement, ils ne continuent pas moins à brûler, jusqu'à ce qu'ils aient atteint la poudre. C'est par de telles propriétés que le feu grégeois avait constitué un engin nouveau et terrible, très supérieur aux compositions antérieures. Mais, tout en donnant aux procédés d'attaque par le feu un développement et une supériorité inconnus jusque-là, il avait continué à être appliqué aux mêmes armes. Sa puissance a duré ainsi, jusqu'au jour où l'emploi des mélanges nitratés qui en formaient la base a conduit à découvrir et à utiliser l'énergie propulsive des agens chimiques, énergie ignorée des anciens et dont le mouvement propre de la fusée avait commencé à donner une idée. Ce jour-là une révolution plus profonde a fait disparaître les machines de guerre usitées depuis deux mille ans et subir à l'art militaire, sur terre et sur mer, des transformations dont le terme n'est pas encore atteint de nos jours.

III. — LA POUDRE A CANON.

La découverte de la poudre à canon est une conséquence de celle des propriétés comburantes du salpêtre ; elle est liée de la

façon la plus directe à celle du feu grégeois. Mais on s'est souvent mépris sur le caractère de la découverte. Elle ne réside pas en réalité dans l'emploi d'un certain mélange de charbon, de soufre et de salpêtre; de tels mélanges constituaient à l'origine de simples variétés de feu grégeois, ainsi que je viens de l'exposer. Le point capital, c'est l'application du mélange, non plus à l'incendie, mais au lancement des projectiles. Or cette conséquence ne fut pas tirée tout d'abord. L'industrie autrefois n'était pas perfectionnée et renouvelée sans relâche par ces milliers d'essais, continuellement effectués par les praticiens d'aujourd'hui. Il n'y avait ni brevet d'invention, ni liberté du commerce, ni même récompense pour les inventeurs : ceux-ci étaient plutôt tenus pour suspects comme magiciens, ou tout au moins comme perturbateurs de l'ordre établi. Les quelques découvertes dues au hasard ou à l'observation étaient maintenues dans un profond secret. « Cache ceci, disent continuellement les alchimistes, ce secret ne doit être révélé à personne. » Aussi six siècles s'écoulèrent-ils entre le moment où le feu grégeois fit son apparition dans l'histoire, et celui où nous rencontrons les premières formules positives de poudre à canon, et il fallut encore un siècle pour que la poudre commençât à prendre sa véritable destination.

Ces formules se trouvent dans les écrits arabes du XIIIe siècle et dans Marcus Græcus; nous les avons reproduites plus haut, et on a vu comment elles signalent précisément les mélanges de salpêtre, de soufre et de charbon que nous employons encore aujourd'hui. Roger Bacon en a eu également connaissance, à la même époque, et il en a donné la composition dans une phrase cryptographique, suivant un usage du temps ; phrase formée avec les lettres transposées de certains ingrédiens : *Salis petræ luru ropo vir con utriet sulphuris,* etc., c'est-à-dire : salpêtre, soufre et poudre de charbon, d'après l'interprétation reçue de ce cryptogramme, laquelle est donnée en toutes lettres dans certains manuscrits.

Toutefois, circonstance à laquelle on n'a pas prêté une attention suffisante, Roger Bacon est surtout frappé par le bruit et l'éclat lumineux de l'explosion de la poudre, mais non par ses effets mécaniques. « Il y a, dit-il, des choses qui troublent l'ouïe à un tel degré que, si elles se produisaient de nuit, avec un artifice suffisant, une ville ou une armée n'y pourraient résister. Nul tonnerre ou bruit ne peut leur être comparé. Certaines produisent sur la vue un effroi tel que les éclairs n'ont rien de comparable. Nous pouvons en trouver, ajoute-t-il, la preuve expérimentale dans ce jeu d'enfant, usité dans bien des lieux, où l'on emploie un objet de la grosseur du pouce. Par l'effet violent de ce sel appelé salpêtre, une

petite chose, un morceau de parchemin, en se rompant produit un bruit si horrible qu'il semble surpasser le grondement du tonnerre, et l'éclair en est également surpassé par son éclat lumineux. C'est sans doute ainsi, ajoute Roger Bacon, que Gédéon a jeté la terreur dans le camp des Madianites. » On voit qu'il s'agit ici du pétard, de la lumière et du bruit de son explosion. De même pour la fusée signalée plus haut dans Marcus Græcus; c'était un artifice incendiaire : mais on n'avait pas encore, à ce moment, l'idée d'utiliser dans toute son étendue la force projective des matières qu'elle renfermait.

L'explosion des matières nitratées devait être au contraire évitée avec soin à cette époque, comme dangereuse pour les opérateurs, qui n'avaient pas appris l'art de la maîtriser. A peu près comme de notre temps la poudre-coton a été regardée pendant près de quarante ans comme une matière explosive non utilisable dans les fusils, parce qu'on ne savait pas en régler la combustion; jusqu'au jour où la découverte de la poudre sans fumée a montré par quelle méthode on pouvait mettre en œuvre cette matière deux fois aussi puissante que la poudre à canon. Mais la dernière découverte a été le fruit rationnel d'une science méthodique; tandis que le hasard et des tâtonnemens sans nombre ont présidé aux premiers perfectionnemens de la poudre à canon.

L'un des principaux obstacles que l'on rencontrait à l'origine dans l'emploi des mélanges salpêtrés résultait de la difficulté d'en régler les proportions et le mode du mélange, aussi bien que d'assurer au salpêtre lui-même une puissance déterminée. Au début, en effet, le salpêtre était constitué par des matériaux de pureté variable : soit qu'on l'utilisât immédiatement, tel qu'on l'obtient en grattant les efflorescences salines produites à la surface des pierres (*sal petræ*); soit qu'on en augmentât la dose, en lessivant celles-ci. Le produit obtenu ainsi du premier jet est susceptible de renfermer des sels fort divers, des chlorures, des sulfates par exemple, ou bien des azotates de chaux et de magnésie. Les premiers sont inactifs, les seconds ne peuvent être séchés complètement. De là une force très variable des compositions explosives, préparées en apparence d'après les mêmes méthodes et dans les mêmes proportions. Tantôt le salpêtre impur fuse lentement, si même il ne s'éteint; tantôt, au contraire, son mélange avec le soufre et le charbon donne lieu, pendant la préparation, ou au moment de l'emploi, à des explosions subites et effrayantes.

Les praticiens ne tardèrent sans doute pas à s'en apercevoir et ils entreprirent la purification du salpêtre. C'est ainsi que dans les Arabes et dans Marcus Græcus on décrit la recristallisation de ce

sel dans l'eau, et sa purification par l'addition des cendres; opérations qui en séparaient d'abord les matériaux terreux et insolubles et pouvaient même avec, des tours de main convenables, éliminer le sel marin. Mais ces tours de main étaient le secret de chaque praticien. Les règles méthodiques de la purification n'étaient pas connues : elles auraient exigé l'emploi de procédés d'analyse qui n'ont été entièrement fixés que vers la fin du XVIIIe siècle.

Ainsi s'établit en silence l'industrie traditionnelle des salpêtriers, industrie indispensable pour la préparation de la poudre, mais sur laquelle nous ne possédons pas de renseignemens positifs avant les règlemens faits au XVIe siècle (édit de 1540), au temps de François Ier : or, cet édit s'applique à une corporation constituée.

La fabrication de la poudre avec le salpêtre, même purifié, comporta d'abord les variantes les plus extrêmes. Tantôt on pulvérisait ensemble plus ou moins finement le salpêtre, le soufre et le charbon, humectés avec de l'eau, et on laissait sécher au soleil de crainte d'enflammer le mélange par l'action du feu. Les noms du charbon de saule ou de tilleul indiquent que l'on avait déjà reconnu que les propriétés de la poudre dépendait de celle du charbon employé dans sa fabrication. Le soufre était parfois employé fondu; peut-être aussi le salpêtre. Quelques-uns y ajoutaient au hasard de l'eau ardente (alcool), ou du vinaigre; ou bien du camphre, des huiles combustibles, des matériaux divers, tels que l'arsenic sulfuré, la limaille de fer, le mercure, qui figurent dans les formules des XIVe et XVe siècles. L'arsenic sulfuré, en particulier, était réputé augmenter la force projective, d'après le manuscrit latin n° 197 de Munich, et l'auteur ajoute en italien : *Diavolo ajutaci te; amen.*

Ce n'est qu'après de longs essais que les formules de la poudre furent arrêtées, vers le XVIIe siècle, dans des proportions qui n'ont plus varié que d'une façon extrêmement limitée jusqu'à notre temps. Ce fait n'a rien de surprenant, car les perfectionnemens de la poudre à canon n'ont pu être réalisés que lorsque l'objet même de son emploi a été clairement défini. Or il n'en a pas été ainsi tout d'abord, et les usages essentiels auxquels cette poudre est appliquée aujourd'hui n'ont été reconnus que peu à peu.

Cet emploi repose sur l'utilisation de la force explosive de la poudre et surtout de sa force projective. Or ces forces explosives et projectives étaient ignorées des anciens, et il ne paraît pas prouvé que les Byzantins s'en soient servis dans la mise en œuvre du feu grégeois. Il y avait là une notion absolument nouvelle, inattendue pour ceux qui l'observèrent d'abord et qui en furent,

sans doute, plus d'une fois les victimes. C'est là un fait capita, sur lequel il convient maintenant d'appeler l'attention.

Les projectiles incendiaires des anciens et le feu grégeois lui-même étaient lancés à l'aide d'engins mécaniques, mis en jeu par la force des bras humains, ou, dans certains cas spéciaux, par celle des chevaux. L'existence d'une force explosive spéciale ne pouvait se révéler dans les matières combustibles d'alors, matières fixes ou peu volatiles, qui brûlent aux dépens de l'oxygène atmosphérique. Pendant les premiers siècles de son usage, le feu grégeois fut envisagé de la même manière.

Cependant, lorsque les Byzantins composaient ces flèches ardentes, ces *malleoli*, dont la partie centrale était remplie par une composition nitratée, ils ne durent pas tarder à s'apercevoir qu'une semblable flèche, projetée par une arbalète, avait une certaine tendance à s'arrêter, sinon même à reculer. L'invention de la fusée (*tunica volatilis* ou feu volant) sortit de cette remarque.

Nous avons vu comment on préparait la fusée au XIIIe siècle, d'après les Arabes et Marcus Græcus, en enfermant dans une enveloppe le mélange nitraté, formé tantôt de soufre, de charbon de tilleul et de salpêtre; ou bien, d'après d'autres formules, de colophane, de soufre, de salpêtre, délayés dans l'huile de lin. Les Arabes avaient même utilisé cette invention pour faire mouvoir une sorte de brûlot terrestre : *l'œuf qui se meut et qui brûle.*

En général, la fusée était placée, comme le feu grégeois, dans un tube, et l'on reconnut, sans doute bien vite, qu'il était inutile de recourir pour la lancer à une force étrangère. Il suffisait d'allumer la fusée par la partie la plus éloignée de l'orifice du tube qui la contenait, pour que la combustion développât des gaz qui forçaient la fusée à reculer, avec une force impulsive croissante, et dans une direction déterminée par la direction même du tube. Une fois sortie du tube, elle continue à avancer, jusqu'à épuisement de sa matière combustible. Dans la figure d'autres engins, la fusée forme le noyau d'une flèche incendiaire qu'elle entraîne. Mais ces tubes ne tardèrent pas à être remplacés par une simple baguette directrice. L'emploi militaire de la fusée constitue une grande découverte, qui apparaît seulement au XIIIe siècle.

Un nouveau progrès conduisit à utiliser la force impulsive de la matière fusante, de façon à lancer un projectile disposé à l'extrémité libre du tube. C'est ainsi que la force explosive de la poudre s'est tournée en agent balistique. Le fait une fois constaté et compris, — et il ne l'était pas encore au temps de Roger Bacon, — on ne tarda pas à construire des engins destinés à lancer, non-seule-

ment de petits projectiles, tel que celui qui vient d'être décrit, mais aussi des pierres, des boulets, de grands carreaux, armés eux-mêmes de feu. Je citerai tout à l'heure des dessins manuscrits qui témoignent de cet état primitif de l'artillerie. Mais il convient d'insister d'abord sur les nouveaux engins, destinés à un si grand avenir.

Les premiers tubes de métal jouant le rôle de canon qui soient cités auraient été employés à Metz en 1324; ils sont aussi désignés dans un acte authentique de la république de Florence, en 1326. Du Cange et La Cabane ont relevé des documens analogues, à partir de 1338, dans les archives françaises. A la défense de Cambrai, en 1339, figurent 10 canons, 5 de fer, 5 de métal (bronze), ainsi que la poudre pour les servir. En 1346, à la bataille de Crécy, les Anglais mirent en ligne trois petits canons, qui lançaient des boulets de fer et de feu.

Le caractère redoutable du nouvel instrument fut aussitôt reconnu, quoique les dimensions en fussent d'abord restreintes. L'emploi s'en répandit rapidement dans les villes fortifiées et châteaux-forts de la France et de l'Allemagne. Les poudreries d'Augsbourg (1340), de Spandau (1344), de Liegnitz (1348) sont signalées par les chroniqueurs; ils nous apprennent que le consistoire de Lubeck fut incendié en 1360 par la négligence des gens qui préparaient la poudre pour les bombardes. Pétrarque, dans son traité *de Remediis utriusque fortunæ,* écrit, dit-on, vers 1344, parle de ces machines qui lancent par l'action du feu des boulets de bronze avec un bruit épouvantable : « Machines rares naguère, ajoute-t-il, et maintenant aussi répandues que n'importe quelles armes. » En 1354, on rencontre le nom du moine Berthold Schwartz, comme celui d'un inventeur en artillerie. On n'en sait rien de plus, si ce n'est qu'il a donné lieu à toute une légende, d'après laquelle il aurait inventé la poudre et serait devenu victime de sa découverte. En réalité, à ce moment, la poudre était connue depuis un siècle au moins, et l'artillerie en général, déjà d'un emploi courant.

Le mot *bâton à feu* était, à l'origine, une expression générique, désignant toute arme à feu, qu'elle fût portative et employée par un homme isolé, ou qu'elle présentât de plus grandes dimensions. Cependant, le nom de *bombarde* était spécialement affecté aux machines qui lançaient de grosses pierres ou boulets. Quant au mot canon, il signifiait d'abord le tube seul ; plus tard, il s'appliqua à l'arme entière.

L'emploi de ces engins se généralisa rapidement, comme il arrive pour les inventions militaires, dans lesquelles personne ne souffre d'être surpassé par ses voisins.

Cependant, la poudre à canon ne prit pas tout d'abord cette supériorité accablante sur les anciennes machines, qui devait faire abandonner celles-ci. On continua pendant près d'un siècle à se servir en même temps des antiques machines de guerre et des compositions incendiaires d'autrefois; on combina même l'emploi des anciens et des nouveaux engins. Froissart, décrivant le siège de Romorantin par les Anglais, parle du feu grégeois tiré par bombardes et par canons.

Il existe deux manuscrits à figures, l'un à la Bibliothèque nationale de Paris (latin n° 7239), l'autre à celle de Munich (latin n° 197), manuscrits copiés en partie l'un sur l'autre, ou tirés d'une source commune. Ils décrivent et représentent les diverses machines de guerre usitées au XIVe siècle. On y voit à la fois et sur les mêmes pages les mangonneaux, imités de l'antiquité, et les premiers modèles de bombardes. Celles-ci ne lancent pas seulement des boulets, mais aussi de grandes flèches et des carreaux incendiaires, que les dessins font voir à moitié engagés dans le tube du canon. D'autres bombardes, également figurées, projettent verticalement des boulets incendiaires. Sur une autre page, on aperçoit un guerrier en haut d'une sorte de hune, protégé par un mantelet et qui a à sa disposition d'un côté une fronde à la main et de l'autre une arme à feu portative.

Le bélier demeure dessiné dans ces manuscrits, sous diverses formes, comme le principal instrument destiné à battre en brèche. Mais les jours de cet antique engin, si longtemps regardé comme le plus formidable instrument d'attaque, étaient comptés. La puissance mécanique de la poudre se révélait de plus en plus. Au XVe siècle, Jean Bureau construit des canons plus puissans et il s'en sert pour abattre les forteresses féodales et réduire les châteaux-forts attaqués par le roi de France. Le bélier, les mangonneaux, les arbalètes à tour et toutes les machines encombrantes et mues à bras d'homme des anciens combattans disparurent rapidement devant ces nouveaux engins, qui puisaient une énergie supérieure dans la mécanique chimique.

La puissance explosive de la poudre ne tarda pas à être employée d'une façon non moins efficace dans les mines, pour faire sauter et écrouler les forteresses, avec moins de peine et de frais que le feu dans les anciens travaux souterrains. On l'utilisa également pour les bombes et les projectiles creux, de façon à lancer non-seulement des matières incendiaires, mais des matières explosives, dont l'effet destructeur se redoublait au point d'arrivée.

Dès le XVIe siècle, la transformation de l'art militaire est opérée et l'on réalise un système d'artillerie analogue aux nôtres et dont

la puissance fondée sur les propriétés de la poudre à canon a suffi à l'art militaire : jusqu'à nos jours du moins, où les théories de la thermochimie et de la thermodynamique ont conduit à inventer des substances explosives nouvelles, aussi supérieures par leur énergie à la poudre à canon que celle-ci l'avait été au feu grégeois.

La décadence du feu grégeois et celle des anciennes machines de guerre, si promptement oubliées, montre à quel point les phénomènes qui frappaient au plus haut degré l'imagination de nos ancêtres sont devenus depuis familiers et indifférens. Ce que les plus savans ignoraient alors, suivant une belle prédiction de Roger Bacon, la foule des écoliers le connaît aujourd'hui : *Multa enim modo ignorant sapientes quæ vulgus studentium sciet in temporibus futuris.*

Le mode même suivant lequel ont eu lieu ces acquisitions successives mérite attention, au point de vue de la philosophie de l'histoire et des progrès de l'esprit humain. Jusque dans les temps modernes, c'est par un empirisme, à peine aidé de quelques déductions immédiates tirées de l'observation, que les perfectionnemens dans la guerre et dans l'industrie ont été réalisés. C'est ainsi que les branches de bois enflammées, armes primitives, déjà usitées sans doute par les hommes de l'âge de pierre, ont fait place aux projectiles incendiaires des anciens, armés de soufre et de résine ; c'est ainsi que les falariques et les *malleoli* des Romains, garnis d'étoupe et de poix enflammée, ont été remplacés par le feu grégeois, composition plus savante, où la matière combustible était associée à un comburant, le salpêtre. Mais aucune théorie n'avait présidé à cette association, née du hasard et de l'accident. La pratique des compositions multiples, confondues sous le nom de feu grégeois, a conduit à son tour, toujours par empirisme, à découvrir la poudre à canon, puis à reconnaître les propriétés explosives et balistiques de celle-ci. A la vérité, l'utilisation de ces propriétés et les instrumens destinés à les mettre en œuvre ont exigé des raisonnemens plus compliqués, mais dont l'enchaînement reposait toujours sur l'observation immédiate.

Les progrès accomplis de notre temps dans la balistique et dans la découverte des matières explosives offrent un tout autre caractère. C'est la théorie pure qui a conduit à composer ces matières, c'est elle qui permet d'en annoncer la puissance et de la calculer ; c'est elle qui détermine avec certitude et *a priori* l'énergie latente dans les mélanges et dans les composés les plus divers. C'est la théorie qui a montré que la poudre à canon n'utilisait que la moitié de la puissance de ses élémens, et qui a défini la limite de la force

à laquelle on pouvait prétendre par le nouvel ordre de compositions, et que l'on n'a guère tardé à réaliser : ce terme est aujourd'hui atteint et l'art des inventeurs ne s'exerce plus en réalité que sur les conditions plus ou moins efficaces de son utilisation. C'est la théorie enfin qui a fourni les règles exactes de la construction des armes nouvelles, destinées à utiliser les nouvelles poudres. En un mot, nous retrouvons ici le caractère général des progrès accomplis par l'industrie du XIXe siècle. Elle repose sur la science proprement dite, laquelle lui fournit des règles certaines, appuyées à la fois sur l'expérience méthodique et sur les déductions rationnelles. Sans doute le dernier détail des propriétés des corps nous échappe encore et ne peut être complètement défini que par l'empirisme. Mais celui-ci a cessé d'être le maître souverain des applications.

Ce sont là des vérités qui n'ont pas encore été suffisamment reconnues ni par le vulgaire, ni même par les politiciens et les gouvernemens. Ils sont trop portés à attribuer le bienfait des merveilleuses découvertes de notre temps aux inventeurs industriels, qui tirent parti des grands travaux de science pure pour faire fortune, sans y apporter parfois d'autre contingent personnel que celui de tel ou tel phénomène particulier visé par leur brevet d'invention. La reconnaissance publique ne va pas plus loin ; elle ignore d'ordinaire que le principal mérite des inventions, les unes offensives, les autres bienfaisantes, qui changent la face du monde et la condition de la race humaine, est attribuable en réalité non aux industriels, mais aux savans, leurs maîtres : je veux dire aux hommes qui découvrent dans leurs laboratoires ou dans leurs cabinets les lois générales de la nature. Newton et Galilée, en trouvant les lois du système du monde et celles de l'astronomie moderne, ont incomparablement plus fait pour la navigation que le plus habile constructeur de montres marines ou de locomobiles. Lavoisier, en exposant les principes de la combustion et la nature véritable de nos corps simples, a avancé les arts métallurgiques et industriels davantage que le praticien le plus réputé et le plus enrichi par ses brevets. Tel mathématicien s'occupant de thermodynamique, tel chimiste étudiant les propriétés générales des corps et le mécanisme de leurs métamorphoses, rendent plus de services à l'art de la guerre, aux arts industriels, ou à l'agriculture que tous les inventeurs de détails pratiques réunis. Sans doute l'opinion a cessé d'être, comme elle l'était au moyen âge, hostile à la science. Après avoir été réputée trop longtemps suspecte, celle-ci a été plus tard tolérée comme une curiosité, et elle a fini par être entourée de nos jours d'un sentiment de sympathie,

né d'une vague intuition de ses mérites efficaces. Mais l'opinion n'a pas encore compris complètement ni l'étendue des services rendus par les hommes qui s'occupent de science pure et désintéressée, sans chercher à en tirer un profit immédiat et personnel par des applications directes; ni la reconnaissance que leur doit l'humanité; ni surtout l'intérêt que la société aurait à leur assurer sans compter ces ressources de travail et ces moyens d'action, dont elle a toujours fini par être récompensée au centuple.

L'histoire des matières incendiaires et explosives fournit des exemples frappans de tels services, en raison des ressources que ces matières n'ont cessé de fournir aux peuples civilisés : je ne dis pas seulement dans leurs luttes, trop souvent fratricides, mais surtout contre les sauvages et les barbares.

Dès le début, l'invention du feu grégeois a sauvé Constantinople de deux invasions redoutables : celle des Arabes, qui allaient compléter, une génération après Mahomet, la conquête de l'empire byzantin, et celle des Russes, qui descendaient à leur tour du Nord pour en réaliser la destruction. A ce moment, de telles invasions auraient peut-être amené la perte presque complète des monumens écrits de la civilisation grecque, demeurés jusque-là étrangers à l'Occident barbare. Bien plus, on ne saurait dire ce qui serait arrivé de la civilisation occidentale elle-même, si elle avait été pressée du côté de l'Orient par l'invasion musulmane, en même temps que celle-ci pénétrait en Occident jusqu'à Rome et jusqu'à l'intérieur de la Gaule.

La découverte de la force explosive de la poudre à canon a produit des résultats plus étendus encore; car c'est à l'emploi des armes à feu que sont dues la conquête de l'Amérique et la domination, graduellement étendue, des races européennes sur les autres peuples. Les armes et les explosifs modernes ont accru encore cette prépondérance, non-seulement par la supériorité de ces armes elles-mêmes, mais plus encore par la nécessité de connaissances supérieures pour en assurer le maniement et la conservation. Sans doute le premier nègre africain venu, s'il est discipliné, pourra mettre en œuvre un fusil à tir rapide, qui lui est vendu tout garni de ses munitions. Mais il est incapable de fabriquer lui-même ces munitions, aussi bien que d'entretenir ou de réparer une arme, qui ne tardera guère à devenir impuissante entre ses mains.

L'inégalité entre les peuples barbares et les peuples civilisés était assez faible, dans l'antiquité, pour avoir rendu possibles les invasions barbares et la destruction de l'ancienne culture. Mais l'abîme qui sépare ces peuples est aujourd'hui devenu infranchissable. Même les nations demi-civilisées, tels que les Chinois, ne parais-

sent guère, jusqu'ici, avoir réussi à combler cet abîme. Aussi les peuples civilisés n'ont-ils plus à lutter que les uns avec les autres : à armes à peu près égales, à la vérité, car toute invention faite chez l'un d'eux ne tarde pas à être reproduite chez tous, parce que la science y est au même degré d'avancement. En raison de ce fait, les perfectionnemens mêmes que la science apporte chaque jour à l'art de la guerre sont devenus la garantie d'une paix plus prolongée.

Cette garantie ne résulte pas seulement de la similitude de nos cultures matérielles; elle est surtout la conséquence morale de la parité de nos cultures scientifiques. La science et ses grands résultats sont maintenant mis en commun, par l'effet de ces sentimens élevés et philosophiques qui font concourir tous les savans à la recherche de la vérité, pour le bien général de l'humanité. La science est amoureuse d'unité et d'harmonie. C'est surtout ce lien moral et intellectuel, établi par la science entre les peuples, qui a rendu la guerre de nos jours plus rare et moins cruelle. Quels que soient les incidens et les antagonismes nationaux du temps présent, il n'en est pas moins évident pour le penseur que les peuples civilisés, par suite du progrès des sciences et de l'industrie, tendent vers une organisation démocratique commune, déjà accomplie dans l'Amérique du Nord. Espérons que cette organisation ne tardera pas à embrasser l'Europe moderne, que les armes savantes ne seront désormais employées que pour assurer la protection de la civilisation et que nous verrons luire le jour tant désiré de la paix et de la fraternité universelles!

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas,
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

Les Grecs et les Romains, après avoir poussé l'art de la guerre à sa perfection, avaient bien eu le même rêve, au temps de Virgile, et ce rêve s'était réalisé : la *pax romana*, née de l'emploi de la force matérielle, n'avait pas tardé à s'étendre sur leur univers. Pourquoi la science, qui est une force moderne d'un ordre supérieur, n'aurait-elle pas la même efficacité? pourquoi nos neveux n'auraient-ils pas aussi la fortune de voir réaliser nos illusions ?

M. Berthelot.

LES

COMÉDIENNES DE LA COUR

LA DUCHESSE DU MAINE, MADAME DE POMPADOUR ET LA REINE MARIE-ANTOINETTE.

I.

Deux traits distinctifs de cette société d'autrefois qui divinisait le plaisir et tomba dans le gouffre avec une si folle et si gracieuse imprévoyance, c'est d'abord la science de la conversation et du monde, perfectionnée par le sentiment des nuances, facilitée par le loisir des grandes existences, par l'influence de plus en plus prépondérante de la femme; c'est ensuite le goût de la comédie de salon, mis à la mode par quelques princes et seigneurs de haut parage, devenu insensiblement une passion, une fureur universelle, pénétrant tous les ordres de la nation, au point que ce talent fait en quelque sorte partie intégrante de l'éducation, et qu'à certain moment on compte, pour Paris seulement, cent soixante théâtres particuliers. La science de la conversation n'appartient pas en propre au XVIIIe siècle, et le XVIIe siècle nous en fournit les plus excellens modèles; la comédie d'amateurs au premier abord semble un produit spontané, une découverte du siècle dernier, qui s'est conservée à peu près intacte, à travers bien des écroulemens, bien des métamorphoses.

Et toutefois, il ne peut en revendiquer l'honneur tout entier. Comment oublier, en effet, ces divertissemens royaux, développés

en France par Catherine de Médicis, parvenus à leur complet épanouissement sous Louis XIV, ces ballets mêlés de comédies, composés par Benserade, Lulli, Molière, pour la plus grande gloire du roi et des princes qui prenaient plaisir à se mêler aux danses avec leurs courtisans? Le ballet de *Circé et ses Nymphes*, en 1581, coûtait plus de 600,000 livres. Sully, Sully lui-même, n'avait-il pas dansé des pas que lui enseignait la sœur d'Henri IV? Voilà sans doute l'origine du théâtre de société, car les mœurs sociales, pas plus que la nature, ne procèdent par bonds. Tombant de si haut, l'exemple ne devait pas manquer d'imitateurs. Aussi bien un salon n'est-il pas une cour en miniature, avec son roi ou sa reine, les favoris, quelques amis dévoués, la masse des indifférens, avec les petites intrigues d'ambition ou d'amour, et ce mélange d'historiettes, de sentimens nobles ou mesquins, de conversations élevées parfois, plus souvent oiseuses, qui partout forment la trame de la vie humaine? Pourquoi les salons n'auraient-ils pas marché sur les traces de la cour, que l'on considérait comme la source de tout bien, le modèle des grâces et du goût? Comment ces princes du sang et ces seigneurs n'auraient-ils pas été tentés de réaliser dans leurs palais et châteaux ce qui se faisait devant eux, avec eux, à Versailles? On peut même s'étonner qu'ils aient si longtemps tardé.

Passe-temps délicieux, remède contre l'ennui et le désœuvrement, instrument de domination féminine, rapprochemens piquans entre les situations scéniques et réelles, moyen assuré de faire briller des talens authentiques, de recueillir une ample moisson de complimens, toutes les vanités de la vanité, tous les mobiles du cœur humain trouvent leur compte dans cet agrément. Sans aller jusqu'à répéter que les Français sont les comédiens ordinaires du bon Dieu et les tragédiens de la Fatalité, ne peut-on soutenir que la vie mondaine semble une perpétuelle comédie, puisque les sociétés reposent sur un certain nombre de conventions ou d'habitudes, devenues naturelles, légitimes si l'on veut, par une sorte de prescription plusieurs fois séculaire, mais qui sont en état de divorce perpétuel avec la vérité toute nue? Nous voilà donc comédiens, comédiens sans le savoir, forcés de transposer sans cesse nos sentimens, de nous incarner en quelque sorte dans des personnages de fiction : la plupart y parviennent lentement, quelques-uns naissent acteurs, habitent sans effort les dehors de leur âme, jouent leur vie privée, leur vie publique et mondaine; on croirait qu'ils sont toujours en scène; ils attendent ou méditent une réplique théâtrale, posent pour la galerie, et, dans la solitude même, enflent la voix, déclament, s'adressent à un parterre invisible.

De la comédie mondaine à la comédie d'amateurs, il n'y a qu'un

pas. Comment les femmes auraient-elles résisté à l'envie de faire des excursions hors d'elles-mêmes, et reines, amoureuses, ingénues, paysannes, de vivre quelques instans d'une vie factice, en s'enivrant de la sensation si pénétrante de l'admiration collective? Le véritable esprit, cette perle sociale, n'est ni incompatible avec le talent scénique, ni nécessaire à le former. Quelle revanche pour un personnage ordinaire dans la vie privée de se révéler passionné, incisif, éloquent sur les planches, tandis qu'un prince de Ligne, une Mme de Staal, y paraîtront gauches, insuffisans! Et, en vérité, nombre de gens du monde jouent fort bien (1), si bien qu'au XVIIIe siècle les théâtres particuliers font une véritable concurrence aux vrais théâtres qui finirent par s'en émouvoir : à défaut des avantages que retire d'un long exercice l'acteur de profession, ils ont le maintien, le ton, la noblesse des manières qu'apportent l'usage de la bonne compagnie et l'éducation; toujours ils ont vécu dans un pays que les autres ont tardivement abordé ou n'aperçoivent que de bas en haut.

Et puis quelle merveilleuse ressource pour une maîtresse de maison! La conversation languit parfois dans les longues soirées d'automne, et, même entre beaux esprits, entre intimes, il est malaisé de planer toujours dans la région des pures idées, de ne pas verser dans la critique et son pseudonyme, la médisance. Amuser l'innombrable tribu des ennuyeux, les muets, les timides, les importans, les parens indispensables qui, *troublant la solitude, n'apportent point la compagnie* et qu'il faut cependant *avoir*, varier les plaisirs de ses hôtes, frapper de temps en temps un grand coup qui réveille la curiosité, satisfaire en un mot tout le monde... et ses causeurs, n'est-ce pas le rêve de toute directrice d'un salon? Et la comédie d'amateurs lui offre une mine inépuisable : des répétitions pendant cinq ou six semaines, mille brigues pour obtenir une invitation ou un rôle, les élus affairés répétant à tous les échos d'alentour leurs tirades et consultant mystérieusement les gens du métier, le choix d'une toilette traité comme une affaire d'État. N'est-ce pas de quoi justifier l'éclosion d'un tel goût, son succès, sa durée si persistante? Sans compter qu'on pouvait éluder ainsi les prohibitions canoniques, donner des représentations même en temps défendu par l'Église.

Les collèges des jésuites, les couvens de l'aristocratie et de la bourgeoisie avaient commencé cette éducation théâtrale; on avait

(1) On admirait dans Hue de Miroménil, garde des sceaux, le Scapin le plus comique des troupes d'amateurs et des soirées de Maurepas; facultés si notoires qu'elles donnèrent lieu à une violente facétie intitulée : *Très humbles remontrances de Guillaume Nicodème Volange, dit Jeannot, acteur des Variétés-Amusantes, à Mgr de Miroménil, garde des sceaux de France.*

vu Mme de Caylus jouant à Saint-Cyr devant la cour tous les rôles d'Esther qu'elle savait à force de les entendre répéter, et les jouant si bien qu'on la trouva trop touchante, trop profane. Mme de Maintenon décida que *les petites filles* de Saint-Cyr ne représenteraient plus Andromaque, parce qu'elles y mettaient trop de sentiment; et quand Racine eut écrit *Athalie*, *la canaille des faux dévots et des mauvais poètes* empêcha qu'elle ne fût jouée, car, glapissaient-ils, il était honteux de montrer sur le théâtre des demoiselles rassemblées de toutes les parties du royaume pour recevoir une éducation chrétienne, et non moins honteux que Mme de Caylus se fît voir ainsi à toute la cour. S'inspirant des mêmes principes, le parlement, peu après l'expulsion des jésuites, en 1765, interdit formellement la comédie et la tragédie dans les maisons d'éducation. Mais il n'en fut ni plus ni moins; et, après comme avant, collèges et couvens eurent leurs spectacles, leurs ballets même, ainsi qu'en témoigne une piquante historiette. A Fontevrault, le maître de danse s'efforçait de faire répéter à Madame Adélaïde un ballet qui avait nom : *le Ballet couleur de rose*. La princesse trouvait le ballet fort mal qualifié et prétendait ne prendre sa leçon qu'à la condition qu'on l'appellerait *le Menuet bleu :* le maître d'insister, la princesse de tempêter, de trépigner. L'affaire devenant grave, on assembla le chapitre qui, après mûre délibération, prononça que le ballet serait débaptisé et appelé : *le Menuet bleu*.

On avait débuté enfant, on continuait jeune femme; le mariage servait de port d'armes et donnait la clé des champs; des chastes chefs-d'œuvre de Racine on passait aux pièces plus libres, pour verser quelquefois dans les parades et les parodies. Chaque grande maison a théâtre à la ville, théâtre à la campagne, et, presque toujours, un ou plusieurs auteurs attitrés, dont les compositions alternent avec le répertoire, ministres des plaisirs littéraires, plus ou moins domestiqués, qui fabriquent à volonté prologues, épîtres dédicatoires, comédies, opéras, tragédies : chez la duchesse du Maine, Malézieu, Genest, Voltaire, auprès du comte de Clermont et du duc d'Orléans, Laujon, Collé, auprès de Monsieur, frère du roi, des Fontaines, Piis et Barré (1). Maurice de Saxe enrégimente Favart pour diriger cette troupe qui l'accompagne aux armées, dont il fait

(1) Voir les très intéressantes études de M. Adolphe Jullien : *la Comédie à la cour, le Théâtre des demoiselles Verrières*. — *Mémoires de Favart, de Saint-Simon, du duc de Luynes, de Mme de Staal-Delaunay*. — De Loménie, *la Comtesse de Rochefort et ses amis*, 1 vol.; Calmann Lévy. — Gaston Maugras, *les Comédiens hors la loi*. — *Les Divertissemens de Sceaux*, 2 vol., 1725. — Lemontey, *Études sur la Régence*. — *Mémoires de Bachaumont*. — Dutens, *Mémoires d'un Voyageur qui se repose*, t. II. — Arvède Barine, *Princesses et grandes dames*. — *Correspondance de la duchesse d'Orléans*. — Desnoireterres, *Cours galantes*, 4 vol.

un levier d'enthousiasme, un instrument de ses faiblesses. Quelques-uns, comme les Brancas, recrutent leurs auteurs parmi les membres de leur société : Forcalquier, Pont de Veyle, le président Hénault. A douze ans, M[lle] Necker écrit une comédie en deux actes, *les Inconvéniens de la vie de Paris,* jouée chez ses parens à Saint-Ouen, devant Marmontel, qui naturellement, en membre bien appris de l'innombrable tribu des Philintes et des dos voûtés, la porte aux nues. Dans son château de Passy, M. de La Popelinière donne des comédies, presque toujours de lui, jouées en perfection par sa femme, et applaudies grâce à ses excellens soupers. Filles d'opéra, courtisanes à la mode, se mettent de la partie ; dans le théâtre de leur hôtel de la Chaussée-d'Antin, les demoiselles Verrières ont sept loges en baldaquin, et puis des loges grillées où se glissent les femmes du monde qui veulent voir sans être vues ; Colardeau, et après lui, La Harpe s'y multiplient, à la fois auteurs, acteurs, amans de cœur ; peu ou point de farces, de parades grossières, mais des pièces empruntées à la comédie française ou italienne : c'est là aussi que pour la première fois on représenta la *Julie* de Saurin, et l'*Espièglerie* de Billard du Monceau. Rien de plus élégant, de mieux fréquenté que les théâtres de la Guimard, dirigés par Carmontelle, le grand faiseur de proverbes, peintre moraliste en *détrempe,* si renommé alors, si oublié aujourd'hui : décorations d'un goût parfait, tentures de taffetas rose relevées d'un galon d'argent, magnifique jardin d'hiver ; présidens de parlement, cordons bleus, princes du sang occupaient les meilleures places. Je ne sache pas qu'on y vît les prélats de cour ni les jolis abbés tonsurés, plus exacts aux levers des beautés de robe et d'épée qu'aux devoirs de leur ministère, mais ils ne se gênent guère pour fréquenter l'opéra, la comédie, où leur présence amena mainte algarade avec le parterre. Quant aux spectacles particuliers chez des gens du monde, c'est péché véniel dont ils ne se privent point. Et tout Paris se gaussa de la mystification de M. de Jarente, évêque d'Orléans, chargé de la feuille des bénéfices. Le duc de Choiseul lui recommande chez la comtesse d'Amblemont deux jeunes abbés ; charmé par leur attitude réservée et leur modestie, l'évêque promet la faveur demandée et leur donne l'accolade. Quelques instans après, il voit sur la scène deux actrices qui ressemblent trait pour trait aux protégés du duc ; les rires de l'assistance achèvent de l'éclairer, et tout le premier il s'associe à la gaîté générale. Cependant, il dut se repentir de son imprudence, car l'aventure s'ébruita et on en tira un ballet, *le Ballet des deux abbés,* qui fit les délices des salons.

Du grand monde, de Paris et Versailles, cette mode ne tarde pas à gagner la bourgeoisie, à émigrer en province : les seigneurs l'em-

portent avec eux dans leurs terres; autour d'eux, c'est un délire d'imitation, et tous les hobereaux d'estropier à l'envi les chefs-d'œuvre des auteurs dramatiques et des musiciens. Après la *sérénissime banqueroute*, le premier soin de Mme de Guéménée, arrivant au château où le roi l'a exilée, est de demander des tapissiers et de leur faire arranger un théâtre. Une châtelaine qui veut à tout prix recruter une troupe suffisante enrôle ses quatre femmes de chambre et apprend à sa fille, âgée de onze ans, le rôle de Zaïre. Dans les garnisons, cette passion brouille les cervelles au point que beaucoup d'officiers ne rougissent pas de s'associer aux actrices, de paraître sur la scène avec elles; et, pour couper court à cet abus, il fallut qu'un règlement du ministre de la guerre l'interdît de la manière la plus formelle. La palme du ridicule demeure à Charpentier, le fameux cordonnier pour dames, qui, sur son théâtre particulier, joue tragédies et parades, et qu'un récit du temps peint dans la plaisante insolence de sa fatuité. Chargé d'une commission auprès de lui, le chevalier de La Luzerne trouve à sa porte deux domestiques en livrée, traverse des chambres superbement meublées, s'arrête dans un cabinet où il admire une commode du travail le plus riche, garnie de portraits des premières dames de la cour. Sur ces entrefaites, paraît Charpentier, vêtu d'un délicieux négligé de petit-maître, et comme le chevalier le complimente : — « Monsieur, vous voyez, répond-il du ton le plus dégagé, c'est la retraite d'un homme qui aime à jouir. Je vis en philosophe. Il est vrai que quelques-unes de ces dames ont des bontés pour moi; elles me donnent leurs portraits; vous voyez que je suis reconnaissant et que je ne les ai pas mal placés. » — M. de La Luzerne, lui ayant montré le modèle de souliers qu'on lui a confié : — « Ah! je sais ce que c'est : je connais ce joli pied; on ferait vingt lieues pour le voir. Savez-vous bien qu'après la petite Guéménée, votre amie a le plus joli pied du monde? Fort bien, je ferai son affaire. » — Le chevalier allait se retirer, lorsque le grand homme l'arrêta : — « Sans façon, si vous n'êtes point engagé, restez à manger ma soupe; j'ai ma femme qui est jolie, et j'attends quelques autres femmes de notre société qui sont fort aimables; nous jouons *Œdipe* après dîner, et vous pourriez bien ne pas vous repentir d'être resté avec nous. » — Peut-être m'abusé-je, mais il semble qu'un tel trait démontre assez bien une époque, un goût poussé jusqu'à la manie, et qu'il ne déparerait point *le Bourgeois gentilhomme* ou *Turcaret*. C'était alors une prétention fort répandue de *vivre en philosophe*, et cela consistait souvent à se mettre au-dessus de son état, des mœurs ou des lois : entretenir de belles filles, donner des concerts, des spectacles, faire grande chère, lire Voltaire, Diderot, d'Holbach, cette hygiène facile paraissait suffire à beaucoup de personnages plus soucieux d'as-

surer la réputation de leur esprit que celle de leur jugement et de leur caractère. Mais singer n'est pas imiter.

II.

On ne saurait esquisser une histoire de la comédie de salon sans s'occuper du théâtre de la duchesse du Maine. Cette enragée de distraction, cette galérienne du bel esprit, cette égoïste à la quatrième puissance, joue ici le rôle d'initiatrice, et c'est là peut-être son titre unique à l'indulgence de la postérité. Le rire n'est-il pas le principe de la gaîté, comme la gaîté est l'apanage de la sérénité, de l'optimisme? Avoir procuré au monde un nouveau plaisir, cela égale presque la découverte d'une étoile, car la vie ne vaut la peine d'être vécue que par la combinaison du nécessaire, de l'utile, de l'agréable, et les maladies morales ne sont pas les moins redoutables. Aussi bien on nous célèbre, on nous condamne souvent pour des actions qui, mieux approfondies, produiraient un effet moindre ou contraire, auxquelles nous n'avons qu'une part minime; l'importance des choses bien moins que l'à-propos en fait le mérite, et l'histoire se présente comme une école d'incertitude, de modestie. En vulgarisant le goût de la comédie d'amateurs, Mme du Maine et ses courtisans ne songeaient qu'à s'amuser; le reste vint par surcroît.

Les contemporains ont constaté avec quelle désinvolture *la poupée de sang*, à peine mariée à *un demi-Louis* (fils légitimé de Louis XIV et Mme de Montespan), s'affranchit des rites de l'étiquette : soirées officielles, conversations morales chez Mme de Maintenon, voyages ou toilettes de gala et dînettes dans le carrosse du roi; ils ont dit son humeur impétueuse et inégale, sa mémoire prodigieuse, l'audace de son courage, sa parole juste et rapide, le tour précis de son esprit, cette hypertrophie du *moi* qui la fit croire en elle-même de la même manière qu'elle croyait en Dieu et en Descartes, sans examen, sans discussion, son ignorance absolue des défauts, des talens et des ridicules de ses amis (elle ne sortait pas de chez elle et n'avait pas même mis le nez à la fenêtre), la tyrannie de son commerce et la brutale franchise de ses caprices; elle-même avoue fort joliment qu'elle ne peut se passer des personnes dont elle ne se soucie point, et on la voyait apprendre avec indifférence la mort de gens qui lui arrachaient des larmes s'ils arrivaient un quart d'heure trop tard à une partie de promenade. Peu lui chaut d'être entendue, il lui suffit d'être écoutée. Sa vie est une longue jeunesse que n'éclaira jamais l'expérience; comme celui de la duchesse de Chaulnes, son esprit semble le char du soleil abandonné à Phaéton. Se faire du bruit à elle-même, conserver l'em-

pire de la bagatelle, s'entendre comparer à la reine Christine ou à Vénus, devenir un des premiers personnages de la monarchie, et, pour y parvenir, ne pas craindre de mettre le feu *au milieu et aux quatre coins du royaume*, voilà ses deux idées fixes, sa volonté bien arrêtée. — « Elle a de la hauteur sans fierté, remarque Mme de Staal-Delaunay, le goût de la dépense sans générosité, de la religion sans piété,.. beaucoup de connaissances sans aucun savoir, et tous les empressemens de l'amitié sans en avoir les sentimens. » — A ses yeux, il y aura toujours deux torts impardonnables, la mort ou l'absence : présent, il faut payer de sa personne, faire sa partie dans le concert, car Sceaux n'est pas un hôpital, et sa passion dominante est la multitude, une société de quarante personnes lui semblant à peine *le particulier* d'une princesse. A force de traiter son mari comme un nègre, de lui reprocher l'honneur qu'elle lui avait fait, elle, petite-fille du grand Condé, en l'épousant, elle le rend petit et souple, le jette malgré lui dans la ridicule conspiration de Cellamare : le pauvre duc du Maine avait la bonté de craindre qu'elle ne devînt folle, sans doute parce qu'il vit s'affaiblir avec l'âge la raison de M. le prince, son père. Un jour qu'il se croyait mort, ce dernier en concluait fort logiquement qu'il ne devait plus manger, et son médecin dut employer un subterfuge pour l'empêcher de suivre son syllogisme jusqu'au bout ; parfois, métamorphosé en limier, il poursuivait de ses aboiemens un cerf imaginaire, et, à Versailles, tout ce que la majesté du roi-soleil obtenait dans ces crises, c'est qu'il se contentât de remuer les mâchoires comme un chien qui japperait sans voix.

Autour de *la Nymphe de Sceaux* s'empressent gens de cour et beaux esprits (1) : le duc de Nevers, les duchesses d'Estrées et d'Albemarle, la duchesse de La Ferté, cette fantasque créature qui se vantait devant Mme de Staal d'être la seule qui eût toujours raison, jouait à la campagne au lansquenet avec ses fournisseurs et s'excusait de les tricher; « mais c'est qu'ils me volent; » — la présidente Dreuilhet qui *éternue* si drôlement ses chansons; un jour, malgré qu'elle soit très souffrante, l'altesse sérénissime la force de chanter dès la soupe, « parce que, objecte-t-elle naïvement au président Hénault, il n'y a pas de temps à perdre, cette femme peut

(1) La mode des sobriquets, empruntée aux académies d'Italie, florissait depuis longtemps déjà. Dans tel salon, on les empruntait à la mythologie ou au roman; dans tel autre, on prenait des noms d'oiseaux; à Sceaux, la fantaisie surtout avait part à leur choix. Genest s'appelle l'abbé *Pégase* ou l'abbé *Rhinocéros*, à cause de son nez énorme; le duc du Maine, le *Garçon;* ses fils, le prince de Dombes et le comte d'Eu, les *Deux Garçonnets;* Mlle Adélaïde de Nevers, *Api;* le duc d'Albemarle, fils naturel de Jacques II, le *Major;* Malézieu, le *Curé* ou *Euclide*. On reprit, pour la société de Mme du Maine, le gracieux surnom dont on avait salué les adorateurs de Ninon de Lenclos : après les *Oiseaux des Tournelles*, les *Oiseaux de Sceaux*.

mourir au rôti ; » — le cardinal de Polignac, l'onction et la séduction personnifiées, qui, d'après Saint-Simon et la duchesse d'Orléans, aurait compromis la duchesse de Bourgogne, la reine de Pologne, veuve de Sobieski, et la duchesse du Maine, auteur de *l'Anti-Lucrèce* et d'un mot resté célèbre dans les fastes de la courtisanerie ; — l'abbé Genest, qui mit en mauvais vers la *Physique* de Descartes et raconta en assez méchante prose les divertissemens de cette cour de Lilliput, commis, professeur de langue anglaise, écuyer du duc de Nevers avant d'être d'église et de l'Académie française ; — l'abbé de Vaublanc, surnommé le *Sublime du frivole* ; — Mme Tibergeau, qui, réveillée par la princesse, pendant la nuit, pour savoir ce qui pouvait le mieux, prose ou vers, traduire l'amour, répondait prestement, malgré ses quatre-vingt-cinq ans :

Non, ce n'est point en vers qu'un tendre amour s'exprime ;
Il ne faut point rêver pour trouver ce qu'il dit,
Et tout arrangement de mesure et de rime
Ote toujours au cœur ce qu'il donne à l'esprit.

Qui encore? Le poète Destouches ; mais il se lassa de cette servitude dorée ; mécontent de l'indifférence de *la baronne de Sceaux* à l'égard d'une de ses œuvres, il prit un beau jour la clé des champs sans crier gare, bravant toutes les indignations, laissant dans sa chambre, en guise de congé, un couplet des plus cavaliers. Et Destouches n'est pas le seul littérateur du XVIIIe siècle qui ait le sentiment de sa dignité : Piron, revendiquant son titre de poète, passait fièrement devant un grand seigneur ; Lesage, grondé sur son retard par la duchesse de Bouillon chez laquelle il devait lire une tragédie, remettait son manuscrit dans sa poche et se retirait en ripostant : — « Je vais toujours vous épargner deux heures de lecture. » — Sans parler des boutades de Jean-Jacques, de Chamfort, plus d'un homme de lettres commence à comprendre la noblesse de sa fonction, la nécessité de l'indépendance, et, parmi ceux-là mêmes qui semblent le plus étroitement asservis, combien de révoltes intimes, que d'amertumes discrètement voilées ou racontées dans les Mémoires posthumes, quelles rancunes et quelles aspirations vers un état qui leur donnera la liberté de l'âme et du talent !

L'oracle du château, l'homme universel et infatigable, c'est Nicolas de Malézieu, ancien maître de mathématiques du duc de Bourgogne et du duc du Maine, ami de Bossuet et de Fénelon même au fort de leur querelle, membre de l'Académie des choses et de l'Académie des paroles, type de l'érudit aimable, à l'âme un peu faible, tournée vers le sourire des grands, enseignant à la duchesse latin, philosophie, astronomie ; traduisant à livre ouvert et décla-

mant avec feu les tragédies de Sophocle et d'Euripide; grand organisateur de fêtes, improvisant à volonté comédies, ballets, chansons, intermèdes, virelais et autres bagatelles. A Sceaux, ses décisions jouissent d'un tel prestige que les disputes les plus violentes prennent fin lorsque quelqu'un prononce ce mot : *Il l'a dit.* De 1699 à 1710, Malézieu reçut à peu près chaque année dans son castel de Châtenay le duc et la duchesse, avec quelques personnes de leur suite; on y jouait des pièces du répertoire, des comédies de circonstance, et c'est là sans doute que la princesse conçut cette passion théâtrale qui l'anima jusqu'à la fin et faisait dire à Voltaire que, quand elle serait malade, il conviendrait de lui administrer quelque pièce au lieu de l'extrême-onction.

En 1703, grande parade arrangée, exécutée par le *Sylvain de Châtenay* et M. de Dampierre, gentilhomme du duc, qui jouait fort bien de la flûte allemande, du cor, de la viole et du violon. Bizarrement vêtu, affublé d'une barbe monumentale, Malézieu s'annonce comme le phénix des opérateurs : l'âme d'Hippocrate, la quintessence d'Esculape, ont passé en lui, et, par exemple, avant-hier, à Novogorod, il a remis la tête à un grand décapité depuis quatre ans par ordre du tsar; mais ayant appris que son altesse se rendait à Châtenay, il a couru sept cents lieues en moins de deux jours. Et d'appeler Arlequin Dampierre, porteur d'une cassette miraculeuse, et de jargonner avec lui mille facéties en présentant ses eaux nonpareilles. Voici l'*eau générale*, qui improvise les grands capitaines, dédiée au duc : c'est un extrait de la cervelle de César, du flegme de Fabius, du souffle d'Alexandre et de l'âme du grand Condé. Voici la bouteille d'*esprit universel*, étonnant mélange de pénétration d'esprit, de finesse, de discernement, des charmes de la conversation. « Je sais, madame, disait l'opérateur à la duchesse, que vous possédez naturellement toutes les merveilles qu'elle renferme; mais ne laissez pas de l'accepter pour en faire part à quelques-unes de vos amies qui sont bien éloignées de vous ressembler. » Le sirop de Violet, les pilules fistulaires font jouer à merveille de la flûte, de la viole, et Dampierre-Arlequin démontrait aussitôt ce prodige. Même miracle par l'*esprit de contredanse :* une goutte répandue sur le dos de la personne la plus inerte la rend soudain plus agile qu'un lutin, et danser la *Furstenberg*, la *Forlane*, le *Pistolet*, la *Chasse*, le *Derviche*, la *Sissoire*, les *Tricotets*, ne sera pour elle qu'un jeu. L'opérateur avise un paysan ivre-mort (Allard), le frotte de quelques gouttes, et le voilà qui se relève avec une légèreté d'oiseau, et pendant une demi-heure, véritable merveille de l'air, exécute les pas les plus fantastiques. Mais il n'est pas au bout de son boniment : il a amené des Indes un bonze, poète célèbre, de Moscovie un fameux compositeur, et sa

troupe va exécuter un de leurs opéras, *Philémon et Baucis*. Mlle des Enclos, M. Bastaran, artistes de la musique du roi, représentaient Philémon et Baucis, tandis que Buterne, Visé, Forcroy, La Fontaine, Desjardins, Descoteaux, etc., composaient les chœurs. L'opéra de Matho fut, tout d'une voix, déclaré admirable.

Malézieu composa plusieurs pièces pour son théâtre : *Purgopolinice, capitaine d'Éphèse*, *les Importuns de Chastenay*, *la Tarentole*, *le Prince de Cathay*, divertissement orné de musique et destiné à rappeler la fondation de l'ordre de la *Mouche à miel*. Le prince obtenait l'honneur insigne d'être reçu chevalier et prononçait le serment consacré : « Je jure, par les abeilles du Mont Hymète, fidélité et obéissance à la directrice perpétuelle de l'ordre (la duchesse du Maine) ; de porter toute ma vie la médaille de la Mouche et d'accomplir, tant que je vivrai, les statuts de l'ordre, et, si je fausse mon serment, je consens que le miel se change pour moi en fiel, la cire en suif, les fleurs en orties, et que les guêpes et les frelons me percent de leurs aiguillons. » C'est dans la *Tarentole* (1) que la princesse monta pour la première fois sur la scène ; elle devait apprendre bien d'autres rôles, aborder les genres les plus divers, jouer tous les personnages : Molière et Quinault, Genest et Marivaux, Malézieu et Mme de Staal, tous étaient son domaine et sa proie, tous relevaient de sa mémoire, de sa présomption ; elle s'en tirait passablement pour une altesse, mieux, en tout cas, que cette pauvre Marie-Antoinette, qui jouait *royalement mal* et chantait si faux.

La *Tarentole*, comédie-ballet mêlée de danses, récits et symphonies, fut représentée en 1705. Dans une galerie basse, de plainpied avec le jardin, trois tables de vingt couverts, servies avec magnificence, attendaient la plus brillante compagnie. Après le dîner, on passa dans une autre galerie, et le jeu et la conversation menèrent jusqu'à sept heures. Alors on descendit au jardin, où la salle de spectacle était formée par une tente dont l'intérieur était décoré de feuillages verts fraîchement découpés, entrelacés avec art et éclairés par une infinité de bougies. Au fond, un théâtre de vingt-cinq pieds carrés, cintré de verdure et de festons, avec un grand portique de verdure et deux moindres qui l'accompagnaient

(1) M. Guillaume Guizot a bien voulu me communiquer le manuscrit inédit de la *Tarentole* et des *Importuns de Chastenay*. Dans l'une de ces pièces, Malézieu s'inspire du *Malade imaginaire* et du *Médecin malgré lui;* dans l'autre, des *Fâcheux*. Quelques scènes sont assez amusantes, trop souvent scatologiques : purgations, clystères, leurs accessoires et conséquences y jouent un rôle éminent, et la joie que faisait éclater l'auditoire devant cette littérature éclaire certains aspects moraux de la haute société.

de chaque côté; devant la scène, l'orchestre, composé des meilleurs musiciens du roi, au nombre de trente-cinq, M. Matho à leur tête. On avait permis aux curieux d'entrer, de sorte qu'il s'y trouva plus de trois cents personnes. Le spectacle dura trois heures, *sans ennuyer un moment*, remarque Hamilton : il est vrai qu'il fut interrompu vers le milieu par un laquais de Mme d'Albemarle, qui, au meilleur endroit et tandis qu'on suait à grosses gouttes, dérangea tout le monde pour porter une coifle et une écharpe à sa maîtresse de peur du serein (1).

Le vieux Pincemaille a promis à un autre riche vieillard, M. Fatolet, sa fille Isabelle, qui, naturellement, aime le marquis de Paincourt, plus pourvu de grâces et de jeunesse que d'écus. Comme il sied dans toute comédie qui se respecte, la soubrette Finemouche, les valets Crotesquas et Bruscambille favorisent les amours de Paincourt et d'Isabelle. Soufflée par eux, celle-ci contrefait la muette, bâille sans cesse depuis plusieurs jours : de la sorte, on ajournera le mariage, on gagnera du temps, et le temps est une bonne mère de famille qui arrange bien des choses. Cependant, les vieillards ont imaginé d'appeler le docteur Rhubarbarin : paraît Isabelle, les yeux égarés, qui crache au visage du docteur, lui casse les dents d'un maître soufflet; il s'enfuit, furieux. Fatolet et Pincemaille courent après lui pour l'apaiser. — Second acte. Bruscambille vante à son maître un médecin incomparable, l'homme le plus savant et le plus désintéressé du monde, qui fuirait à une lieue si on lui offrait une pistole. Seulement, il a avec lui un secrétaire chargé de vendre au prix coûtant les liqueurs spiritueuses qu'il emploie. Pincemaille apprend avec terreur que, pour composer certain remède appelé pot-pourri, il met dans une grande cuve d'argent un œil d'éléphant vif, le foie d'une baleine, la grosse dent d'un crocodile, huit cent quarante germes d'œufs d'autruche, vingt cœurs de lions, un estomac de phénix, une pinte d'urine de sirène, et qu'il fait bouillir le tout au feu de cannelle pendant trois ans. « Ah! gémit le grigou, s'il faut du pot-pourri pour guérir ma fille, je suis perdu! » Arrivent Paincourt et Crotesquas déguisés en Turcs. Après avoir examiné la malade, Crotesquas prononce solen-

(1) Voici la distribution de la pièce :

M. de Pincemaille.	M. de Torpanne.
Isabelle, sa fille.	Mlle de Moras.
Finemouche, suivante d'Isabelle.	La duchesse du Maine.
Crotesquas, valet du marquis.	M. de Malézieu.
Bruscambille, valet de M. de Pincemaille.	M. de Dampierre.
Le docteur Rhubarbarin.	M. de Caramont.
M. Fatolet.	M. de Mayercrom.
Le marquis de Paincourt.	M. Landais.

nellement qu'elle a été piquée de la *Tarentole*, qu'elle entrera bientôt en fureur, que déjà Bruscambille et Finemouche présentent tous les symptômes du même mal, et qu'il gagnera le père et le fiancé s'ils s'exposent à l'haleine d'Isabelle. Pas d'autre remède que la danse et la musique. — Au troisième acte, le valet et la servante feignent d'être attaqués de la « tarentole » et jouent mille tours aux vieillards : ainsi, Bruscambille prend la tête de Fatolet et lui met le nez au derrière de Pincemaille; il les force à danser à perdre haleine, les menace de son grand couteau. Survient le docteur avec des musiciens, des danseurs. Balou exécute un joli pas de deux, on chante un aimable morceau sur des paroles italiennes composées par le duc de Nevers. Bruscambille et sa commère vont mieux, la folie d'Isabelle ne diminue point. Alors Crotesquas déclare qu'il n'y a plus d'espoir; Fatolet renonce au mariage et, après bien des détours, le faux Esculape fait allusion à un remède suprême, mais sa conscience ne lui permet pas de le conseiller. Il faudrait marier Isabelle dans les vingt-quatre heures, et l'époux court à une mort certaine. Paincourt se présente, se dévoue, et, cette fois, Pincemaille lui accorde sa fille avec transport. — Après le souper, il y eut un feu d'artifice et l'on dansa bien avant dans la nuit.

C'est encore pour Mme du Maine que Malézieu composa sa scène de *Polichinelle et du Voisin* (1), représentée en 1705 par les marionnettes devant la cour de Sceaux. Les comédiens de bois faisaient fureur à cette époque, et ce plaisir des petits était devenu un plaisir des grands : ils jouaient à Versailles, à Marly, devant le roi, dans la chambre de la duchesse de Bourgogne. On sait que nos aïeux ne reculaient pas devant le mot cru; ces gens si raffinés se complaisaient parfois en d'étranges distractions, et ce serait matière à beaux développemens qu'une histoire de la pudeur où l'on raconterait les métamorphoses accomplies dans le code des bienséances. Qui donc expliquera ces variations, non-seulement de pays à pays, mais de salon à salon, et dans la même société, dans la même personne? ces élans de gaîté succédant à des sursauts d'indignation en présence du même mot? Qui rendra compte des ruades de l'être humain, de ces boutades grossières qui jaillissent parfois du gentilhomme le plus distingué, revanche terrible de la bête, éternel point d'interrogation des penseurs? Est-il vrai qu'ici non plus il n'y ait point de règles fixes, que les individus, comme les peuples, n'aient de brillant que les surfaces; que l'extrême politesse soit aussi proche de la grossièreté que la rouille l'est du fer? De voir, par exemple, un Malézieu, membre de l'Académie fran-

(1) *Pièces échappées du feu*, 1717. Plaisance, in-12. — Tome IV du *Recueil des pièces rares et facétieuses*: chez Barraud, 1873.

çaise, un des esprits les plus délicats de son temps, s'amuser à écrire une farce scatologique, et son illustre auditoire l'entendre avec délices, ce serait de quoi s'étonner, si tous les siècles ne nous donnaient le spectacle de telles antinomies. Voici, d'ailleurs, une scène expurgée de cette facétie singulière :

Polichinelle. — Bonjour, voisin; sais-tu le dessein qui m'a p... par la tête?

Le Voisin. — Comment! p...? C'est passé. Que veux-tu dire?

Polichinelle. — Par la sanguenne! il n'est pas passé, puisqu'il y est encore!

Le Voisin. — Eh bien, quel est ce dessein?

Polichinelle. — C'est que je veux demander à être reçu au cas de ma mie Françoise.

Le Compère. — ... Ha! j'entends! tu voudrais être de l'Académie française, pour avoir des jetons.

Polichinelle. — Eh! oui. T'y voilà, palsangué! On dit que ces jetons-là valent pour le moins vingt sols, et je n'en gagne que cinq à porter mes crochets. C'est un grand *profil*, compère, que je ferai là... Il y a pourtant une chose qui m'embarrasse.

Le Voisin. — Qu'est-ce que c'est?

Polichinelle. — C'est que je ne sais pas comment je ferai pour manger du foin.

Le Voisin. — Que veux-tu dire? Manger du foin... Es-tu fou?

Polichinelle. — Je veux dire que j'ai trouvé deux charrettes de foin qui faisaient un embarras devant leur porte, et l'on disait que c'était pour ces messieurs.

Le Voisin. — Gros sot! c'est pour leurs chevaux.

Polichinelle. — Oh! oh! Ce sont donc des chevaux qui sont là! Palsangué! je m'en vais demander une place pour le mien;.. le foin sera pour lui et les jetons seront pour moi.

Le Voisin. — Impertinent! Sais-tu bien qu'il faut faire des vers pour être de cette compagnie?

Polichinelle. — J'en ai peut-être fait, sans y prendre garde... Quoi, sont-ce des vers de fougère?

Le Voisin. — Les vers sont des ouvrages d'esprit que font les poètes; cela rime.

Polichinelle. — Cela lime, dis-tu? Oh! s'il ne faut qu'une lime, j'en ai une chez nous.

Le Voisin. — Rime, te dis-je. Voilà un plaisant animal! Tu ne sais pas dire deux mots de suite : comment ferais-tu donc pour haranguer, le jour de ta réception?

Polichinelle. — Pourquoi non? Je suis de race.

Le Voisin. — Comment? De race?

Polichinelle. — Oui, de race ; mon père vendait des harengs et ma mère était harengère ; comment ne saurais-je pas *haranguer?*

Le Voisin. — Allons. Voyons comment tu ferais : imagine-toi que je suis l'Académie.

Polichinelle. — Oui da, compère. (Il p..., tousse et crache.) Meschieurs,.. depuis que le grand cardinal de Richelieu a tiré l'Académie de cette profonde et vaste *matrice* du néant, elle a si bien rivé le clou aux autres Académies, qu'elles sont comme une (crotte) auprès d'un pain de sucre ; ainsi je ne prétends pas vous ennuyer par des *losanges;..* je veux d'abord vous *fourbir* une occasion de manifester vos *talons et vos génisses.*

Le Voisin. — Quel diable de patois! T'imagines-tu que ce soit là le style de l'Académie? Tu veux dire, vos talens et vos génies.

Ici, Polichinelle propose à ses confrères de purifier le dictionnaire d'un certain nombre d'ordures sur lesquelles il discute copieusement, et comme le compère l'avertit qu'il pourrait bien en même temps rembourser quelques coups de bâton :

— Bon, repart-il, je n'en aurais pas plus que tant d'autres de là dedans, qui en méritent, et auxquels on n'en donne point.

Mal en prit à Malézieu, plus mal encore à ses hauts et puissans patrons. L'Académie s'indigna de la plaisanterie comme d'une trahison, ils furent bernés, chansonnés d'importance, une petite guerre de brocards, de satires s'engagea, et, à leur tour, les immortels, *les jetonniers* n'eurent pas toujours les rieurs de leur côté (1). Et puis les belligérans se calmèrent à la longue, et la paix fut célébrée en vers : tout finissait alors par des chansons.

Châtenay, Sceaux, Clagny, Anet, voilà les étapes de cette « vie mythologique entre deux charmilles. » La princesse dormant fort peu, le sommeil, à sa cour, semblait un gêneur, un importun : le jour on répétait, le soir on jouait, mais comment employer les nuits? On commença par les loteries poétiques : la duchesse mettait les lettres de l'alphabet dans un sac, et chaque assistant en tirait une ; A devait une ariette, C une comédie, O une ode ou un opéra, S un sonnet, T un triolet, et ainsi de suite. Heureusement, il est avec les loteries des accommodemens, et la *Baronne de Sceaux* elle-même donne l'exemple des compromis ; Malézieu, Genest, Mme de Staal paieront au besoin ses dettes littéraires. Quant aux autres, ils trouveront un complaisant, ou un faiseur d'esprit à gages ; alors l'esprit, le talent ne sont pas encore affranchis, ils se traînent à la remorque des grands qui trouvent tout simple de les payer, comme ils achètent d'autres services. Et de s'extasier,

(1) Tome x, p. 349 et suiv. : *Recueil de chansons politiques*, année 1705. — Adolphe Jullien, p. 62 et suiv.

de crier au génie, si par hasard une altesse gribouille elle-même quelques essais. On sait l'admiration excitée par les étrennes de Mme de Thianges au duc du Maine qui s'appliquait à traduire l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac : une chambre toute dorée, mesurant un mètre de chaque côté; au-dessus de la porte, en grosses lettres : *Chambre du sublime*. Au dedans, un lit, un balustre, un grand fauteuil dans lequel est assis le duc du Maine en cire et fort ressemblant; auprès de lui, M. de La Rochefoucauld auquel il montre des vers, autour du fauteuil Mme de La Fayette, Bossuet, M. de Marcillac; au dehors du balustre, Racine, La Fontaine, et Boileau, qui, armé d'une fourche, empêche d'approcher sept ou huit grimauds de poètes. Aux gens qui sont l'objet de telles flagorneries, il faut savoir gré, non-seulement de leurs qualités, mais de tous les vices qu'ils n'ont pas. Mme de Staal-Delaunay, très gâtée par l'abbesse de son couvent, avait, quoique infiniment petite, tous les défauts des grands, elle l'avoue elle-même; cela lui servit plus tard à les excuser en eux, bien que sa pénétration ne pût s'empêcher de les noter, et sa délicatesse d'en souffrir.

Le jeu, les loteries poétiques, paraissant à la longue un peu monotones, l'abbé de Vaubrun imagina un nouveau divertissement. La déesse de la Nuit apparut à l'improviste, enveloppée de ses crêpes, et remercia la princesse de la préférence qu'elle lui accordait sur le jour; elle avait un suivant qui chanta un air de circonstance arrangé par Malézieu et Mouret. Cette bagatelle amusa infiniment Mme du Maine, qui décida d'y donner suite : tous les quinze jours, deux personnes organisaient une fête de ce genre; elles prenaient le titre de Roi et de Reine, commandaient, payaient la dépense, et déposaient leur souveraineté le lendemain même de la grande nuit. Il y en eut seize en tout, et elles furent interrompues par la maladie et la mort de Louis XIV; on avait commencé assez simplement, on finit par déployer un faste ruineux dans la mise en scène, les costumes et les décorations. D'ordinaire, le roi et la reine se contentent de combiner trois intermèdes héroïques ou pastoraux, séparés par des reprises de jeu. Ainsi, pendant la quatrième nuit, le premier intermède est rempli par un jeu de quilles animées qui se plaignent qu'on ne les admette point à ces divertissemens; dans le deuxième, on voit une ambassade de Groënlandais qui, avec des complimens dignes de Gongora et de ses disciples, offrent à son altesse sérénissime la souveraineté de leur pays; la fête se termine par un dialogue d'Hespérus et de l'Aurore. Chargé d'organiser la treizième nuit, l'abbé de Vaubrun s'adresse à Destouches et Mouret qui écrivent un opéra-ballet, les *Amours de Ragonde*, véritable farce de carnaval, agrémentée d'une musique gaie et spirituelle. Ragonde, vieille amoureuse, un peu sorcière et secondée

par les lutins, parvient, malgré son âge et ses quatre dents, à épouser le berger Colin. Premier acte : la soirée du village; second acte : les lutins; troisième acte : la noce, suivie d'un formidable charivari. Les *Amours de Ragonde* passèrent au répertoire de l'Opéra en 1742, plus tard au théâtre de Mme de Pompadour.

Mme de Staal fit des vers pour quelques-unes des nuits, les plans de plusieurs autres, et on la consulta pour toutes. Une physionomie bien originale, cette femme, née en France, « fabriquée en Angleterre et conçue dans l'amertume, » qui fut mieux qu'une *soubrette de cour*, presque un *La Bruyère femelle*, élevée pour le bonheur, et puis réduite par la malchance à entrer comme femme de chambre chez la duchesse du Maine, où, très lentement, à travers mille déboires et mille ingratitudes, elle conquiert le rang de dame d'honneur, très ferrée sur Descartes, sur la géométrie et l'anatomie (1) (le savant Du Verney dit qu'elle était la fille de France qui connaissait le mieux le corps humain), véritable héroïne de la conspiration de Cellamare, dont elle garde le secret avec la plus courageuse fidélité, tandis que ses maîtres livrent piteusement leurs projets et leurs amis, subtile et romanesque, capable de faire de l'esprit sur ses propres souffrances, sachant inspirer et ressentir des amitiés profondes, aimée de ceux qu'elle méconnaît, dédaignée, traitée comme une vieille gazette par ceux qu'elle adore,

Car Dieu, qui fit la grâce avec des harmonies,
Fit l'amour d'un soupir qui n'est pas mutuel,

et, après mainte odyssée amoureuse, se réfugiant vers cinquante ans dans un mariage de raison, *pour vivre dans les limbes* (2). Elle a un sentiment secret pour le marquis de Silly, et elle pousse le désintéressement jusqu'à rédiger pour lui sa correspondance galante avec une dame. Chaulieu, septuagénaire, aux trois quarts

(1) *Recueil des Lettres de Mlle de Launay*. Paris, an IX, 2 vol. — Lassay, *Recueil de différentes choses*, 1756. Lausanne.

(2) « Je découvris pourtant, sur de légers indices, quelque diminution des sentimens de M. de Rey. J'allais souvent voir Mlles d'Épinay, chez qui il était presque toujours. Comme elles demeuraient fort près de mon couvent, je m'en retournais ordinairement à pied, et il ne manquait pas de me donner la main pour me conduire jusque chez moi. Il y avait une grande place à passer, et, dans les commencemens de notre connaissance, il prenait son chemin par les côtés de cette place : je vis alors qu'il traversait par le milieu, d'où je jugeai que son amour était au moins diminué de la différence de la diagonale aux deux côtés du carré. » Piquante application de la géométrie à la psychologie! Et cependant, on a eu tort de prétendre qu'elle connaissait l'amour par principe, qu'il résidait plutôt dans sa tête que dans son cœur; elle avait l'âme très tendre, mais elle ne put s'empêcher d'y mêler son esprit et son goût d'analyse. De même, je ne vois pas pourquoi on l'a accusée de sécheresse parce qu'elle dit, à propos de la mort de son père, qu'elle n'avait jamais vu : « Je lui donnai pourtant des larmes; je ne me souviens pas d'où elles partirent. »

aveugle, mais toujours charmant et charmeur, s'éprend pour elle d'une véritable passion, va la voir tous les jours, lui confère une autorité despotique sur sa maison, la compare dans ses lettres à Hélène pour la grâce, et affirme que Molière, par la force de la métempsycose, a élu domicile dans sa personne : par un raffinement de délicatesse assez étrange, il lui propose à chaque instant des parties avec un jeune homme pour lequel il a démêlé la très tendre amitié de Mlle Cordier-Delaunay. C'est de l'amour clairvoyant et plus qu'indulgent, mais la sagesse, la raison ne vont-elles pas plus souvent à entretenir d'aimables erreurs et à faire durer un attachement qu'à poursuivre une stérile et désolante vérité? Dès que le charme est fini, que devient l'opéra d'*Armide*? Un débris de palais détruit, une senteur de lampes qui s'éteignent? « Est-il rien de si amusant que vous? écrit Chaulieu. Est-il rien de si amoureux que moi?.. qui jamais autre que vous a fait son amant fidèle et constant par le récit de ses friponneries?.. Combien de choses ai-je à vous dire? L'esprit s'épuise, mais le langage du cœur est intarissable. J'ai lieu de croire que vous ne vous ennuyez pas avec moi : appelez cela coquetterie, penchant, goût, plaisir, sympathie, volupté, amour, passion, amusement, amitié, je vous laisse le choix des armes et des noms. » De tout un peu : Mlle Delaunay, qui croyait avoir appris de la vie qu'on n'aime que soi, et que l'héroïsme de sentiment n'est qu'une production de l'imagination que le cœur sans cesse désavoue, Mlle Delaunay s'abandonnait alors à ce plaisir exquis : être aimée de quelqu'un qui ne compte plus sur soi et ne prétend rien de vous. Et toutefois, certaines lettres de l'abbé laissent supposer que sa flamme tendait plus loin ou plus bas que le platonisme; les hommes de ce temps-là ne désarmaient pas volontiers et se souvenaient des vertes vieillesses des patriarches. Ne se plaint-il pas un jour que ses chaînes sont trop douces? Une absence, un caprice, une jalousie, tout peut les rompre. Et de conjurer son idole de mettre quelque chose entre eux qui les empêche de se séparer jamais. Il voudrait faire son bonheur, qu'elle fasse un peu le sien, car tout *n'est qu'un commerce dans la vie*. Mais peut-être *l'Anacréon français* habillait-il du costume de l'amour une amitié passionnée, tandis que sa partenaire procédait tout autrement dans les *Mémoires* où elle a pris soin, selon sa propre expression, de ne se présenter qu'en buste.

Rien de plus attrayant que ces *Souvenirs*, de plus fin que ses jugemens. Ressorts des machines, spectacles des coulisses, jeu des acteurs, son propre jeu à elle-même, elle analyse tout d'un style net, rapide, élégant, avec une ironie voilée que tempèrent le goût et je ne sais quelle indulgence faite de désabusement, de philosophie pratique et de dédain. Mêmes qualités éclatent dans

deux comédies écrites en 1747 pour le théâtre de Sceaux, *l'Engouement*, *la Mode*, pleines d'amusantes critiques contre certains ridicules de la société. Il y manque ce qui manque presque toujours aux pièces d'amateurs, qu'ils s'appellent Guibert, Hénault, Pont de Veyle, Du Deffand, Forcalquier, l'action, le mouvement, l'art de l'intrigue, de la mise en scène, mais on y rencontre des dialogues spirituels, des traits de caractère empruntés à plusieurs personnages, accumulés sur une même tête. Orphise, par exemple, excuse plaisamment ses engouemens perpétuels : « Plus on a de goût pour les choses parfaites, plus on est exposé à les croire où elles ne sont pas. » Dans *la Mode*, satire vigoureuse des absurdités où entraînait le culte de cette inconstante divinité, je rencontre une comtesse qui aime son mari et prend des amans pour ne pas se chamarrer de ridicules, *parce que la vie est un tissu de bienséances qu'il faut remplir*. D'ailleurs rien ne lui est plus suspect que la trop grande fidélité; aussi, après avoir refusé à sa fille un parti de tout point excellent, se ravise-t-elle lorsqu'elle croit savoir que le jeune homme a fait des folies pour une actrice. Et elle enseigne à sa fille qu'un mari est l'homme du monde avec qui on vit le moins. Elle déploie un luxe absurde, car pourvu que l'on fasse de la dépense, elle ne voit pas que le bien soit si nécessaire; quant à l'étude, il ne faut rien connaître que l'histoire du jour, et, si l'on veut lire, que ce soit des brochures encore toutes mouillées, car, dès qu'elles sont sèches, on n'en veut plus. Écoutons-la discuter gravement, avec sa bonne amie la marquise, le choix d'un galant nouveau :

La Marquise. — On se l'arrache, c'est à qui l'aura; il est vrai qu'on le garde si peu que dans huit jours ce serait à recommencer. J'aime mieux quelque chose de plus fixe. Il y en a un autre d'une figure charmante, à ce qui m'a été dit (car je ne l'ai jamais vu), mais c'est un homme qui a des singularités. Il veut du mystère dans ses galanteries, et prétend qu'on ne sache pas à qui il est attaché. Vous m'avouerez qu'il y a peu de femmes assez dupes pour vouloir supporter les sujétions d'un engagement, sans y rien trouver qui flatte la vanité, car enfin il ne faut pas croire que les frais n'en soient pas grands. C'est bon marché quand les complaisances se partagent par moitié ; combien de femmes se voient obligées d'en porter les trois quarts !

La Comtesse. — Et quelquefois le tout. C'est ne guère connaître la vie des femmes du monde que de la croire aisée; elle est plus austère que la vie retirée.

La Marquise. — Ah! vous avez bien raison. Il n'y a qu'à voir en détail comment se passent nos journées. Le matin, quelle discussion avec les ouvriers, les marchands, pour le choix des parures! Quels

soins pour avoir ce qu'il y a de plus nouveau, de meilleur goût et pour n'être pas prévenue sur une mode! Ensuite les cartes, les billets qu'il faut écrire pour l'arrangement des parties. Tout cela mène jusqu'au dîner. On dîne... on ne dîne point, car il faut souper. Après, vient l'excessif travail d'une toilette faite avec toute l'attention que demande la nécessité de se bien mettre. A peine a-t-on fini, qu'on sort pour les spectacles : il faut toujours tout voir, ou plutôt être vue partout. Enfin on va souper, et la nuit se passe à cavagnole.

La Comtesse. — Et lorsque le jour paraît, si malheureusement on se trouve accablée de sommeil, il faut encore dire qu'on ne peut pas se résoudre à se coucher. Vous en direz tout ce que vous voudrez; pour moi, je m'imagine qu'il y a beaucoup plus d'avantage (surtout pour les personnes paresseuses comme moi) dans le parti de ces brillantes retraites où l'on semble reprendre un nouvel éclat. Vous ne le croiriez pas, je suis quelquefois tentée d'en faire l'essai.

La Marquise. — Ah! gardez-vous-en bien. N'y eût-il que le préliminaire, il est affreux : plus de rouge, plus de spectacles ; la parure est encore un article qu'il faut céder...

Le bouquet de la pièce, c'est la réponse de la comtesse lorsque la marquise lui confie que son amant Acaste a eu l'idée saugrenue de demander sa main : « Peut-être feriez-vous mieux de le prendre au mot. — Comment donc? — Oui, de l'épouser pour vous en défaire. » Et la marquise s'empresse de suivre un si sage avis.

Quant aux lettres de Mme de Staal, elles soutiennent la comparaison avec ses mémoires et classent leur auteur parmi les maîtres du genre. Sentimentale avec le chevalier de Ménil, purement amicale avec M. d'Héricourt et Mme du Deffand, cette correspondance reflète à merveille sa nature d'esprit moralisante, un peu précieuse, tournée vers le marivaudage philosophique et le reploiement sur soi-même. Lorsqu'elle écrit à la marquise, le trait devient plus sarcastique, afin de se mettre à l'unisson, de guérir ses infirmités morales en l'amusant. Passer tout à ses amis et ne rien prétendre, prendre le temps, les choses, les gens, comme tout cela se trouve, se bien pénétrer de cette idée que la délicatesse augmente à mesure qu'on la sent et que ce sont les intervalles de plaisir qui font l'ennui, voilà sa recette, pas très différente en somme de celle de la duchesse de Choiseul (1). Quant à l'altesse sérénissime, on l'égratigne de temps en temps, vengeance bien permise après toutes les meurtrissures supportées depuis trente ans, et l'on ne se gêne pas pour remarquer que les grands,

(1) Voir, dans la *Revue* du 15 août 1890, *Mme de Choiseul et ses amis.*

à force de s'étendre, deviennent si minces qu'on voit le jour à travers (1)! D'ailleurs, ils sont « en morale ce que les monstres sont dans la physique; on aperçoit en eux à découvert la plupart des vices qui sont imperceptibles dans les autres hommes. » Et le lien le plus fort qu'on ait avec eux, c'est celui de l'habitude. Après la mort subite de la duchesse d'Estrées, l'inséparable de Mme du Maine, elle écrit à la marquise: « On l'enterre ici aujourd'hui, et puis la toile sera baissée, on n'en parlera plus... Il faut convenir que nous allons un peu au-delà de l'humaine nature. Je vois d'ici ma pompe funèbre; si le regret est plus grand, les ornemens seront en proportion. Que nous importe? Il faut toujours bien faire et ne s'embarrasser que de cela. » Mais ses traits les plus malins, elle les réserve pour Voltaire et surtout Mme du Châtelet, qui tous deux firent une première visite à Anet en août 1747; de tels coups de langue devaient enchanter Mme du Deffand, qui n'aime guère l'immortelle Émilie dont elle a tracé un portrait sanglant: « Mme du Châtelet et Voltaire, qui s'étaient annoncés pour aujourd'hui et qu'on avait perdus de vue, parurent hier sur le minuit, comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumés qu'ils semblaient avoir apportée de leurs tombeaux. On sortait de table. C'étaient pourtant des spectres affamés; il leur fallut un souper et, qui plus est, des lits qui n'étaient pas préparés. La concierge, déjà couchée, se leva à grande hâte. Gaya, qui avait offert son logement pour les cas pressans, fut force de le céder dans celui-ci, et déménagea avec autant de précipitation et de déplaisir qu'une armée surprise dans son camp, laissant une partie de son bagage au pouvoir de l'ennemi... Pour la dame, son lit ne s'est pas trouvé bien fait; il a fallu la déloger aujourd'hui. Notez que ce lit, elle l'avait fait ellemême, *faute de gens...* »

Et Mme de Staal ne fait grâce d'aucun travers. Eh quoi! les deux revenans demeurent tête à tête enfermés toute la journée (en réalité, ils répétaient *le Comte de Boursoufle* de Voltaire), on ne les voit qu'à la nuit close, ils ne veulent ni jouer ni se promener, Mme du Châtelet dévaste le château, s'empare de tous les meubles qui lui conviennent pour son appartement! « Elle en est d'hier à son troisième logement; elle ne pouvait plus supporter celui qu'elle avait choisi; il y avait du bruit, de la fumée sans feu (il me semble que c'est son emblème). Le bruit, ce n'est pas la nuit qu'il l'incommode, à ce qu'elle m'a dit, mais le jour, au fort de son travail : cela dérange ses idées. Elle fait actuellement la revue de ses principes; c'est un exercice qu'elle réitère chaque

(1) Ailleurs, Mme de Staal admire que la Providence prenne soin de construire pour les princes des corps à l'usage de leurs fantaisies, *sans quoi ils ne pourraient attraper âge d'homme.*

année, sans quoi ils pourraient s'échapper, et peut-être s'en aller si loin qu'elle n'en retrouverait pas un seul. Je crois bien que sa tête est pour eux une maison de force, et non pas le lieu de leur naissance : c'est le cas de veiller soigneusement à leur garde... Voltaire a fait des vers galans qui réparent un peu l'effet de leur conduite inusitée. »

Quelque temps après, la duchesse cachait Voltaire pendant deux mois pour le soustraire à la haine de gens de qualité dont il avait trop franchement démasqué les friponneries; c'est dans cette retraite qu'il composa, c'est la nuit qu'il lisait à la princesse quelques-uns de ses contes : *Babouc*, *Memnon*, *Scarmentado*, *Micromégas*, *Zadig*. On réussit à apaiser ses ennemis, et les fêtes recommencèrent. Mme du Châtelet et Voltaire jouèrent avec succès dans l'opéra héroïque d'*Issé*, de Lamotte et Destouches, dans *la Prude* et *Zélindor*. Comme sa protectrice, il aima passionnément la comédie d'amateur, et il eut partout son théâtre, à Paris, rue Traversière, à Lausanne, Ferney et Tournay (1) (ces derniers lui attiraient de piquans démêlés avec leurs excellences de Berne). Il voulait que tous ses acteurs eussent le diable au corps, dirigeait les répétitions, et, dans son zèle extrême, revêtait dès le matin son costume tragique, puis, ainsi affublé, descendait au jardin où il donnait tranquillement des ordres à ses jardiniers stupéfaits. Il se croyait, et Lekain son élève le proclamait un merveilleux acteur, tandis que d'autres témoins, Gibbon en particulier, trouvaient sa déclamation modelée d'après la pompe et la cadence d'autrefois, respirant plutôt l'enthousiasme de la poésie qu'elle n'exprimait les sentimens de la nature.

A Sceaux, il occupait l'ancien logement de Sainte-Aulaire, et ce rapprochement lui dicta cet aimable madrigal :

J'ai la chambre de Sainte-Aulaire
Sans en avoir les agrémens.
Peut-être à quatre-vingt-dix ans
J'aurai le cœur de sa bergère :
Il faut tout attendre du temps,
Et surtout du désir de plaire.

Voltaire était en grande faveur, il aurait remplacé dans les bonnes grâces de la princesse Salpetria le *Berger*, Malézieu lui-même, sans une grave imprudence qui l'obligea de partir précipitamment. Mme du Maine, qui aimait qu'on lui offrît des fêtes chez elle, avait permis à la marquise de Malauze de faire les frais de l'opéra d'Issé ; mais

(1) Voir Lucien Perey, *Voltaire aux Délices*, in-8° : Calmann Lévy.

aux deux représentations qu'on en donna, il y eut une si prodigieuse affluence de curieux qu'elle décida qu'on ne jouerait plus chez elle que des comédies. Même foule insupportable quand on donna *la Prude*. Mme du Maine résolut d'éclaircir le mystère, se fit montrer les billets d'invitation et les trouva *indécens par rapport à elle*. Très indécens, en effet, car ils étaient ainsi conçus: « De nouveaux acteurs représenteront vendredi 15 décembre, sur le théâtre de Sceaux, une comédie nouvelle en vers et en cinq actes. Entre qui veut, sans aucune cérémonie; il faut y être à six heures précises et donner ordre que son carrosse soit dans la cour à sept heures et demie huit heures. Passé six heures, la porte ne s'ouvre à personne. » D'Argenson affirme faussement que Voltaire avait poussé le sans-gêne jusqu'à envoyer cinq cents billets d'invitation où il promettait comme principal attrait de la fête qu'on ne verrait pas Mme du Maine. Il n'est pas exact non plus qu'on le mit à la porte, on se contenta de le congédier poliment. Mais Voltaire était trop courtisan, l'altesse trop avide de plaisirs et curieuse d'illustres divertisseurs pour que la brouille fût éternelle: il mit en œuvre son esprit, sa grâce complimenteuse, elle accepta le rôle d'Égérie littéraire, lui donna la première idée de *Catilina* ou *Rome sauvée*, corrigea cette tragédie; tant et si bien que, dans l'automne de 1749, il s'installait triomphalement à Sceaux et le 21 juin 1750 y faisait jouer sa pièce. Cette fois, l'altesse avait pris ses précautions, et l'auteur avait dû promettre qu'il n'y aurait pas cinquante personnes au-delà de ce qui vient journellement à Sceaux. Il remplit avec éclat le rôle de Cicéron, Lekain celui de Lentulus Sura. Une répétition générale avait eu lieu le 8 juin, rue Traversière, devant un public composé surtout de gens de lettres et d'amis: « Vous ne sauriez croire quel succès *votre tragédie* a eu dans cette grave assemblée, écrit le poète... Ame de Cornélie, nous amènerons le sénat romain aux pieds de votre altesse, lundi. »

Heureuse femme qui trouvait à la fin un amuseur plus célèbre à lui seul que tous les autres! Les autres! Partis pour le grand voyage, oubliés prestement; peut-être même leur en avait-on voulu de leur indiscrétion. Une mort importune ne trouble-t-elle pas une fête, n'interrompt-elle pas une répétition? Qui ne sait que la dernière politesse qu'on doive à ses amis consiste à se retirer à propos, sans bruit, sans fracas, dans la morte saison des plaisirs? Et puis un défunt qui se respecte doit, au bout de huit jours, se contenter des lamentations de son épitaphe. Il fallait cependant tirer le rideau: le 23 janvier 1753, après soixante-dix-sept ans de cohabitation, l'âme de la duchesse (*animula vagula, blandula*) se sépara de sa petite enveloppe, et elle alla voir là-haut si Descartes, son philosophe, avait eu raison.

III.

A ce moment même, le théâtre de Mme de Pompadour, inauguré en 1747 avec tant d'éclat, touchait au terme de sa carrière (1). Celle-ci ne naît point sur les marches du trône, elle s'appelle Antoinette Poisson, elle est bourgeoise, *robine*, fille d'une mère assez galante, d'un père qui a encouru condamnation à mort pour avoir malversé dans les vivres, mais elle a reçu de la nature, de l'éducation les armes propres à conquérir un trône viager, à faire déroger l'adultère royal et ravir à la noblesse une de ses prérogatives : talens naturels et acquis, beauté, grâce, ambition. Le fermier général Le Normand de Tournehem, qui a des raisons de se croire peu ou prou son père, l'a magnifiquement élevée; Guibaudet lui a enseigné la danse; Jéliotte le chant, le clavecin; Crébillon, Lanoue la déclamation; elle conte à ravir, grave, aime l'art, monte à cheval en perfection, elle a le génie de la toilette. Jeune fille, stylée par sa digne mère, elle caresse déjà l'espérance d'une fortune quasi-royale, et, dans son esprit, comme dans l'âme de Macbeth, resplendit sans cesse la vision éblouissante, la prophétie de la bohémienne à laquelle elle fera plus tard une pension de 600 livres pour avoir prédit sa destinée. Jeune femme, elle marche droit à son but, avec l'énergie froide, la stratégie insinuante d'un vieux diplomate, avec tout l'arsenal de la coquetterie, mais jusque dans ses manœuvres les plus hardies, montrant le coup d'œil rapide, cet art d'éviter les périls, de collaborer avec le hasard, et ce respect des petites cartes qui font les grands capitaines, les heureux joueurs de la politique. D'instinct elle a deviné l'importance de l'opinion publique, cette force nouvelle qui surgit comme un pouvoir rival de la royauté, et senti qu'elle est dès lors entre les mains des écrivains; aussi les protégera-t-elle toute sa vie; en attendant, elle fait la cour à ceux qui peuvent lui ménager le suffrage des salons, et, par ceux-ci, l'aider à gravir les échelons qui la séparent du sommet. Et, fascinés par son esprit et ses grâces, littérateurs, artistes, gens du monde, grands seigneurs, font cortège à l'ambitieuse, la prônent à l'envi, répandent autour d'elle ce nuage d'encens qui excite la curiosité grandissante. Que ne peut la volonté, cette faculté suprême, cet aimant du succès, munie de

(1) Edmond et Jules de Goncourt, *Madame de Pompadour*. — Adolphe Jullien, *Histoire du théâtre de Mme de Pompadour*. — Émile Campardon, *Madame de Pompadour et la cour de Louis XV*. — Laujon, *Essai sur les spectacles des petits cabinets*. — *Mémoires de Mme du Hausset, du duc de Luynes, de d'Argenson, d'Hénault*. — *Journal de Collé*. — *Recueil des comédies et ballets des petits appartemens*. — *Recueil de Maurepas*. — De Carné, *Études sur le gouvernement de Mme de Pompadour*. — Lucien Perey, *le Duc de Nivernois*, 2 vol. in-8°; Calmann Lévy.

tels auxiliaires ! Quelques années s'étaient à peine écoulées depuis son mariage, et, favorite déclarée, faite marquise de Pompadour, Mme d'Étiolles remplaçait officiellement la duchesse de Châteauroux.

La place une fois prise, il fallait la garder, la défendre contre les entreprises de la jalousie, contre un ennemi plus dangereux que tous les autres : il fallait lutter contre l'inconstance de Louis XV, surtout contre l'ennui, le morne ennui qui le dévorait, recommencer en quelque sorte tous les jours sa conquête, amuser cet homme, qui, selon l'abbé Galiani, faisait le plus vilain métier, celui du roi, le plus à contre-cœur possible. Elle songea à mettre en œuvre le talent qui lui avait valu de légitimes succès sur les théâtres d'Étiolles et de Chantemerle, afin d'offrir à son amant le ragoût de cette métamorphose continuelle qui la montrerait, elle, la meilleure comédienne de société de son temps, sous les aspects les plus variés. Réaliser l'idéal de l'unité dans la diversité, et, transposant le rêve de Néron, donner seule l'illusion de toutes les formes de la beauté, faire en sorte que celui qui vous aime croie aimer en vous toutes les femmes, n'est-ce pas le triomphe le plus rare, le secret des grandes dominatrices des cœurs? Tour à tour paysanne, reine et déesse, elle prendrait tous les noms : Colette, Célimène, Pomone, Galatée, emprunterait à chaque héroïne de beauté ses vertus, créerait ainsi des modèles charmans qui la pareraient de leur prestige, et toutes ces réalités aimables, toutes ces fictions poétiques, groupées comme en un bouquet, feraient d'elle cette perfection que les hommes recherchent éperdument et presque toujours en vain : la femme, la femme complète, l'idole, celle qu'on adore avec son âme, avec son corps, dans le passé, dans le présent, dans l'éternité, pour laquelle on soupire, au printemps, à l'été, à l'hiver de la vie, aussi rare que le génie et le bonheur.

Aussitôt qu'elle eut obtenu le consentement de Louis XV, Mme de Pompadour ne perdit pas un instant : elle organisa son théâtre d'une manière savante, supérieure à tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, elle en fit une machine de gouvernement et d'influence en exploitant les innombrables ressorts de la vanité humaine. Troupe de comédie et troupe d'opéra, chefs d'emploi et doubles, débuts sévères, congés et rentrées, orchestre de premier ordre, tailleurs et habilleuses renommés, magasins de costumes, décors et accessoires, rien n'y manque. Une galerie du palais, attenant au Cabinet des médailles, se transforme en salle de spectacle qui prend le nom de Théâtre des Petits-Cabinets ; plus tard, on voulut une salle plus grande, et on l'installa dans la cage du grand escalier des Ambassadeurs ; ce second théâtre était mobile, pouvait se défaire en quatorze heures, se rétablir en vingt-quatre. Pour être admis comme

sociétaire, il faut prouver que l'on a déjà joué la comédie; défense de refuser un rôle affecté à son emploi : seules les actrices jouissent du droit de choisir les ouvrages, d'indiquer le jour de la représentation, de fixer le nombre et l'heure des répétitions. Une amende punit le retardataire, mais les dames ont la demi-heure de grâce. N'est-ce pas le cas de protester contre le mot d'une autre femme du XVIII[e] siècle : — « On voit bien, à la manière dont nous avons été traitées, que Dieu est un homme. » — Voici la composition primitive de la très noble troupe : ducs d'Orléans, d'Ayen, de Coigny, de Nivernois, de Duras, comte de Maillebois, marquis de Courtenvaux, marquis d'Entraigues; marquise de Pompadour, duchesse de Brancas, comtesse d'Estrades, marquise de Livry, M[me] de Marchais. Les spectacles commencent au retour de Fontainebleau, vers le milieu de novembre; M[lles] Gaussin et Dumesnil, de la Comédie-Française, dirigent parfois les répétitions. Lorsqu'on aborda l'opéra, la troupe n'avait que trois acteurs capables de chanter : la marquise, la duchesse de Brancas, le duc d'Ayen; on leur adjoignit M[me] Trusson, le comte de Clermont d'Amboise, le vicomte de Rohan, le marquis de La Salle. Elle a un directeur, le duc de La Vallière, et un sous-directeur, l'académicien Moncrif, lecteur de la reine, l'*historiogriffe des chats*, un secrétaire-souffleur, l'abbé de La Garde, bibliothécaire de la Pompadour. L'orchestre, composé pour un tiers environ d'amateurs, pour deux tiers d'artistes de la musique du roi, est conduit par Rebel; dans les opéras, le compositeur a le droit de battre la mesure quand on joue son ouvrage. Les chœurs chantans, sous la direction de Bury, sont divisés en deux parties : côté *du roi,* côté *de la reine,* choisis à l'ancienneté, afin d'éviter toute jalousie sur la prééminence des talens. Sous les ordres de Dehesse, maître des ballets, se meut un bataillon de figurans et figurantes, âgés de neuf à douze ans; on ne compte que quatre danseurs seuls : le marquis de Courtenvaux, le comte de Langeron, le duc de Beuvron et le comte de Melfort.

Pour décorer le théâtre, on a fait appel à des artistes d'élite : Perronet dessine les costumes qu'exécutent Renaudin, Mériotte, Supplis et Romarin; quant au département des coiffures, il revient de droit à Notrelle, celui-là même qui fit insérer dans un almanach cette délicieuse réclame : « Le sieur Notrelle, coiffeur des Menus-Plaisirs, du roi et de tous les spectacles, place du Carrousel, a épuisé les ressources de son art pour imiter les perruques des dieux, des démons, des héros, des bergers, des tritons, des cyclopes, des naïades, des furies, etc. Quoique ces êtres, tant fictifs que vrais, n'en aient pas connu l'usage, la *force de son imagination lui a fait deviner quel eût été leur goût à cet égard* si la mode d'en porter eût été de leur temps. A ces perruques sublimes il a

joint une collection de barbes et de moustaches de toutes couleurs et de toutes formes, tant anciennes que modernes. »

Qu'ils jouent ou ne jouent pas, les acteurs ont leurs entrées dans la salle, et Mme de Pompadour finit par les obtenir pour les auteurs. Quant aux actrices qui ne jouent point, il y a pour elles une loge dans laquelle la marquise se réserve deux places, dont l'une est toujours occupée par la maréchale de Mirepoix : moyen ingénieux de tourner la consigne qui n'admet pas les femmes comme spectatrices pendant les deux premières années. Et voici le billet d'entrée, une carte mignonne, grande comme une carte à jouer, où la pointe spirituelle de Cochin a jeté sur un balcon de tréteaux Colombine, au corps de robe agrémenté de nœuds de rubans, qui minaude l'étonnement, joue de la prunelle et de l'éventail, tandis qu'à côté d'elle, Léandre, en manchettes, le coude à la rampe et la main sur son cœur, déclare sa passion au nez de Pierrot, qui passe sa tête par le rideau du fond. Le roi s'est réservé le privilège de désigner les spectateurs, et il a bel et bien refusé au maréchal, au comte de Noailles, au duc de Gesvres et au prince de Conti des cartes pour la première représentation. En mettant à si haut prix cette faveur, il lui attribuait tout d'abord une valeur idéale, en faisait une force nouvelle au service de la favorite ; aussi l'octroi d'un bout de rôle, d'un billet devient-il une grosse affaire pour les courtisans et donne lieu à des marchés assez plaisans. Mme du Hausset avait pris le parti d'aller trouver le comte d'Argenson, ministre de la guerre, pour lui recommander un de ses parens : elle se retirait, après une réception assez froide, lorsque le marquis de Voyer, fils du ministre, la suit dans l'antichambre et lui tient ce discours : — « Vous désirez un commandement? Il y en a un de vacant pour un de mes protégés, mais si vous voulez faire un échange de grâces, je vous le céderai. Je voudrais être *exempt de police,* et vous êtes à portée de me procurer cette place. » — Mme du Hausset, ayant demandé l'explication de la plaisanterie : — « Voici ce que c'est, reprit-il ; on va jouer *Tartufe* dans les Cabinets, il y a un rôle d'exempt qui consiste en très peu de vers. Obtenez de Mme la marquise de me faire donner ce rôle, et le commandement est à vous. » — Mme du Hausset réussit, elle eut son commandement, et M. de Voyer remercia Mme de Pompadour comme si elle l'eût fait duc.

C'est avec *Tartufe* qu'on inaugura le théâtre des Petits-Cabinets. Le 17 janvier 1747, Mmes de Pompadour, de Sassenage, de Brancas et de Pons, MM. de Nivernois, d'Ayen, de La Vallière, de Croissy, jouent cette comédie devant un public composé de quatorze personnes en tout : le roi, Mme d'Estrades, Mme de Roure, M. le maré-

chal de Saxe, MM. de Tournehem, de Vandières, Champcenetz et quelques autres. On donna ensuite *le Préjugé à la mode*, de La Chaussée, *l'Esprit de contradiction*, de Dufresny, *les Trois Cousines*, de Dancourt; cette première saison se termina par la reprise du *Préjugé à la mode* et *l'Érigone*, de Mondonville. Mme de Pompadour, le duc de Nivernois, montraient un réel talent, M. de Courtenvaux était un excellent danseur, le roi subissait plus que jamais le charme et il disait à la favorite : « Vous êtes la plus charmante femme qu'il y ait en France. »

L'année suivante fut marquée par des incidens de quelque intérêt. Après avoir débuté par une comédie de Dufresny, le *Mariage fait et rompu*, suivie d'une pastorale de Moncrif, Rebel et Francœur, la troupe joua l'*Enfant prodigue* de Voltaire, que Mme de Pompadour avait fait agréer, bien qu'il fût assez mal en cour. Le poète s'empressa de la remercier par des vers, dont sa vanité ne lui permit point de garder le secret :

Ainsi donc vous réunissez
Tous les arts, tous les dons de plaire;
Pompadour, vous embellissez
La Cour, le Parnasse et Cythère.
Charme de tous les yeux, trésor d'un seul mortel,
Que votre amour soit éternel!
Que tous vos jours soient marqués par des fêtes!
Que de nouveaux succès marquent ceux de Louis!
Vivez tous deux sans ennemis,
Et gardez tous deux vos conquêtes!

Mais voilà que le madrigal circule dans les sociétés de la reine et de Mesdames ses filles. On le commente, on l'épluche, on y découvre les intentions les plus noires. Comparer les conquêtes militaires du roi à celle de son cœur par sa maîtresse, attacher une parité de gloire à ces deux succès, quel crime impardonnable! Chiffe, Loque et Graille courent chez leur père, le circonviennent, arrachent un ordre d'exil. La marquise dissimule son chagrin, sacrifie son poète (1), ce dont la reine et la famille royale lui surent

(1) Plus tard, en Suisse, Voltaire parlait à Marmontel des bontés que lui avait autrefois témoignées Mme de Pompadour. « Elle vous aime encore, dit Marmontel, elle me l'a répété souvent, mais elle est faible, et n'ose pas ou ne peut pas tout ce qu'elle veut; car la malheureuse n'est plus aimée, et peut-être elle porte envie au sort de Mme Denis, et voudrait bien être aux Délices. — Qu'elle y vienne, s'écria Voltaire, jouer avec nous la tragédie. Je lui ferai des rôles, et des rôles de reine; elle est belle, elle doit connaître le jeu des passions. — Elle connaît aussi les profondes douleurs et les larmes amères. — Tant mieux! c'est là ce qu'il nous faut, reprenait Voltaire, comme enchanté d'avoir une nouvelle actrice. — Et en vérité l'on eût dit qu'il croyait la voir arriver. — Puisqu'elle vous convient, laissez faire; si le théâtre de Versailles lui manque, je lui dirai que le vôtre l'attend.

quelque gré, et, pour la consoler, le roi, quelque temps après, la nomma surintendante du palais de la reine. Mais la malignité de ses ennemis se déchaîna en épigrammes et en chansons.

La contenance éventée,
La peau jaune et truitée,
Et chaque dent tachetée,
Les yeux fades, le col long,
Sans esprit, sans caractère,
L'âme vile et mercenaire,
Le propos d'une commère,
Tout est bas chez la Poisson, son, son...

Atteinte dans son orgueil de femme et d'actrice, la marquise riposta durement : ces couplets avaient été improvisés chez M. de Maurepas, il fut destitué, exilé, Pont de Veyle perdit une sinécure de 25,000 livres. Comblant de bienfaits sa famille, ses amis, ses cliens, elle se montre implacable à ses ennemis, quand elle peut les frapper; l'un d'eux, le commandeur de Souvré, reçut un ordre d'exil pour avoir admiré qu'elle voulût apprendre l'allemand, « pendant qu'elle ne faisait qu'écorcher le français. »

Avec Richelieu du moins, elle dut se contenter de louvoyer, ne pas pousser à bout ses avantages; le duc ne l'aimait pas, il aurait voulu la remplacer par Mme de Flavacourt, et ne négligeait aucune occasion de souligner ses travers, de la taquiner en ses goûts, de *la faire devenir chèvre :* il savait d'ailleurs son ascendant sur le roi, et que celui-ci ne détestait pas qu'on tourmentât ses maîtresses, faute de les tourmenter lui-même, comme lorsqu'il s'amusait à leur lire les sermons de Massillon. Le théâtre des *Petits-Cabinets* faisant partie des *grands appartemens*, les premiers gentilshommes de la chambre s'avisèrent qu'il relevait de leur juridiction, et que le duc de La Vallière empiétait sur leurs privilèges. Désigné pour être de service pendant l'année 1749, Richelieu entame aussitôt les hostilités : défense aux musiciens de *la chambre* d'aller nulle part sans son autorisation, refus de signer un ordre général pour que les voitures de la cour puissent quérir à Paris musiciens et comédiens, pour que le *magasin des menus* fournisse les habits. Puis, rencontrant le duc de La Vallière, il le traite de haut en bas, *lui lave la tête :* « A-t-il, lui, duc de La Vallière, une charge de cinquième gentilhomme de la chambre? Bon pour le duc de Gesvres qui avait reçu 35,000 livres afin de se départir des droits de sa charge, mais lui, Richelieu n'en cèderait pas une parcelle au prix d'un million. Et comme M. de La Vallière demeurait bouche bée : « Vous êtes une bête! » ajouta le sermonneur, et *il lui fit les cornes*, ce qui n'est pas trop honnête, observe d'Argenson.

La corde était trop tendue : le roi se décida à intervenir. « Mon-

sieur de Richelieu, dit-il à l'improviste, combien de fois avez-vous été à la Bastille? — Trois fois, sire. » Et Louis XV se mit à détailler les motifs des trois lettres de cachet. Le maréchal comprit et recula : une sorte de concordat intervint, paix armée qui, pour la forme, réservait les prérogatives des gentilshommes de la chambre, qui, en fait, donnait gain de cause à la marquise. Celle-ci dédommagea son directeur en obtenant pour lui le cordon bleu. Pendant la bataille, elle avait invité le lieutenant de police à laisser vendre partout, même dans les théâtres, des bijoux appelés : *Plaques de cheminées*, avec une chanson où l'on persiflait l'amant de Mme de La Popelinière entrant chez celle-ci au moyen d'une plaque mobile pratiquée dans une cheminée (1). Et, pendant un voyage à la Muette, sachant la favorite indisposée, et logeant au-dessus d'elle, le duc se vengeait en trépignant toute la nuit dans sa chambre; ce qui ne l'empêche pas de lui imposer sa présence, de se faire nommer dans les voyages de la Celle, de Crécy, de Bellevue. Louis XV la consolait d'un mot piquant : « Vous ne connaissez pas M. de Richelieu; si vous le chassez par la porte, il rentrera *par la cheminée*. » D'ailleurs elle triomphait sur les points essentiels, et il faut entendre d'Argenson prophétiser malheur à l'état gouverné par une coquette, tout en constatant avec amertume qu'il ne sert de rien de regimber contre l'éperon, et que les amis des solliciteurs conseillent de plus en plus d'avancer par elle et de lui rendre hommage.

Parmi les fêtes les plus brillantes du théâtre des Petits-Cabinets, citons *le Méchant*, de Gresset, joué après deux mois entiers d'études. Le duc de Nivernois brilla si fort dans le rôle de Valère, qu'on le déclara supérieur à Roseli qui l'avait créé, et qu'à une seconde représentation la favorite obtint de faire venir cet acteur, qui, dit-on, aurait désormais imité l'amateur, et assuré mieux encore son succès auprès du public.

Le spectacle était à la fois sur la scène et dans la salle, car on trouvait dans la pièce des études faites d'après nature : « *Cléon le méchant* est composé du caractère de trois personnages, que j'y ai bien reconnus : M. de Maurepas pour les tirades et les jugemens précipités, tant des hommes que des ouvrages d'esprit; le duc d'Ayen pour la médisance et le dédain de tous; et mon frère pour le fond de l'âme, les plaisirs et les allures. Géronte et Valère couvrent des noms trop respectables pour les articuler ici; ce sont des âmes bonnes et simples, que séduit la mauvaise compagnie qui les entoure. Ariste est partout, ou doit être dans les honnêtes gens qui raisonnent bien; Florise dans quantité de femmes trompées;

(1) Mémoires de Marmontel.

Pasquin est le président Hénault, bonne caillette, quoique avec l'esprit des belles-lettres, etc. Ainsi l'on doit dire : *mutato nomine de te fabula narratur.* » On voit, d'après ce passage de d'Argenson, que l'idée du roman à clef ne date pas d'hier, il a même des origines beaucoup plus anciennes, *le Roman de la Rose*, les fabliaux du moyen âge. Jamais on n'empêchera l'écrivain de s'inspirer du milieu où il vit, des personnages qu'il coudoie, et n'est-ce pas une des conditions essentielles du talent : un point de départ véritable, duquel l'imagination s'élance pour composer un être fictif, un canevas sur lequel l'auteur brode ses arabesques? Prendre à celui-ci un trait de caractère, à celui-là une parole, évoquer un paysage, rapporter en le transposant tel ou tel fait, ce n'est pas copier, ni démarquer, c'est proprement créer. Ici comme partout, c'est affaire de mesure, de tact; tant pis si les malins cherchent la petite bête, dépassent ou dénaturent la pensée de l'artiste.

Il semblait que la musique ne dût pas réussir comme le reste. Au premier opéra qu'on donna, on vit le roi bâiller et on l'entendit dire à un de ses voisins : « J'aimerais mieux la comédie. » M[me] de Pompadour persiste, elle triomphe, et le 13 janvier 1750, sa troupe représente le plus bel opéra qu'elle ait joué sous le rapport des décorations : *le Prince de Noisy*, paroles de La Bruère, musique de Rebel et Francœur. L'intrigue, fort simple, servait de cadre à des ballets exécutés avec beaucoup d'ensemble. Poinçon-Pompadour, et l'énorme géant Moulineau se disputent la main de la princesse Alix, fille d'un druide : au premier acte, fête du gui sacré, au second, un jeu de machines faisant descendre du haut du théâtre des gerbes de fleurs dont le parfum endort le géant, que le petit Poinçon tue pendant son sommeil. Au troisième acte, le temple de la Vérité, où les deux amans viennent consulter l'oracle, et pour terminer, un changement à vue; Alix et le petit Poinçon, reconnu prince de Noisy, prenant place sur un trône, dans une apothéose de lumières et de pierreries (1).

Une autre fois, dans *Acis et Galatée* de Lulli, Pompadour-Galatée était ainsi mise : grande jupe de taffetas blanc, peinte en roseau, coquillages et jets d'eau avec broderie et frisé d'argent, bordée d'un réseau argent chenillé vert; corset de taffetas rose tendre; grande draperie, drapée de gaze d'eau, argent et vert à petites raies, avec armures d'autre gaze d'eau, bracelets et ornemens du corps de la même gaze d'eau garnis de réseau argent chenillé vert; la mante, de gaze verte et argent à petites raies, bordée de bouffettes d'une autre gaze d'eau; la mante et la dra-

(1) Manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal. — *Magasin pittoresque* de 1842.

perie doublées en plein de taffetas blanc, tout le vêtement orné de glands et barrières de perles.

Tout était à l'avenant, et cela ne laissait pas de coûter fort cher; dans une seule année, on dépense plus de 100,000 écus. Tribou, maître à chanter de la favorite, reçoit une pension de 800 livres, puis il partage avec Dehesse les revenus d'une excellente sinécure dans les sous-fermes; le marquis de La Salle, un des bons chanteurs de la troupe, obtient, comme récompense de ses services, le gouvernement de la province de *la Marche*, que sollicitaient des maréchaux de France et nombre de lieutenans-généraux plus anciens que lui. Un peu ému sans doute de ces prodigalités, Louis XV décida, en 1750, qu'il n'y aurait plus ni ballets, ni comédies à Versailles et qu'on les jouerait désormais au château de Bellevue, qui venait de coûter près de trois millions à la marquise, ou plutôt au Trésor royal, — une maison commode et charmante, *sans nulle magnificence*, — écrivait-elle à une amie. Aussi bien les mécontens de la cour et de la ville n'épargnaient point les satires :

Parmi ces histrions qui règnent avec toi,
Qui pourra désormais reconnaître son roi?

Dans *l'École de l'homme* ou parallèle des *Portraits du siècle* et des *Tableaux de l'Écriture sainte*, on lisait des attaques comme celle-ci : — « Lindor, trop gêné dans sa grandeur pour prendre une fille de coulisses,.. se satisfait en prince de son rang ; on lui bâtit une grande maison, on y élève exprès un théâtre où sa maîtresse devient danseuse en titre et en office ; hommes entêtés de la vanité des sauteuses, insensés Candaules, ne pensez pas que le dernier des Gygès soit mort en Lydie ! »

Le théâtre de Bellevue étant beaucoup plus petit que les deux autres, il fallut restreindre le nombre des invités, se borner à la société intime de Louis XV et de Mme de Pompadour : ce qui ne l'empêcha pas de faire assez bonne figure. De 1750 à 1753, on y représente *l'Homme de fortune*, *la Mère coquette*, *les Trois cousines*, *M. de Pourceaugnac*, *Zélisca*, *Vénus et Adonis*, *Zélindor, roi des Sylphes* : *l'Homme de fortune* semble avoir médiocrement réussi, le duc de Chartres n'était pas sûr de son rôle, la mémoire de la marquise travailla aussi, les acteurs ne se montrèrent pas, à beaucoup près, aussi fermes sur leurs étriers qu'ils auraient dû l'être : sans compter qu'il avait fallu retrancher des allusions à l'injustice des fortunes de finance et des vers comme celui-ci :

Vous, fille, femme et sœur de bourgeois, quelle horreur!

En revanche, Mmes de Pompadour, de Marchais et M. de La Salle firent merveille dans *le Devin de village*, qui, d'après d'Argenson, coûta plus de 50,000 écus au moment même où l'on ne payait plus aucuns gages dans la maison du roi.

Cependant les spectacles de Bellevue se faisaient plus rares qu'à Versailles; l'auditoire semblait trop peu nombreux, le zèle se ralentit, la troupe s'égrenait peu à peu et tombait à rien. Aux opéras, aux comédies succédèrent les concerts, les feux d'artifices. Le théâtre de la marquise venait de durer six années consécutives : une tragédie, dix-huit comédies, trente et un opéras, dix ballets, en tout soixante ouvrages, dont plusieurs furent joués cinq et six fois, témoignaient de l'activité de la fondatrice. Après l'avoir créé de toutes pièces, elle l'avait soutenu de son ardente volonté; abordant tous les genres, interprétant les œuvres de Molière, Quinault, Destouches, Gresset, Voltaire, Sainte-Foix, La Chaussée, Dancourt, Dufresny, Lulli, Campra, Mondonville, Rameau, etc. Elle avait étendu de tous côtés son influence, affermi sa conquête, et, devenue de fait premier ministre, elle jouait, contre l'honneur et la grandeur de la France, le rôle de maire du palais d'une monarchie tombée en quenouille. Mais, hélas! qui donc, parmi les hommes politiques du XVIIIe siècle, a été le maître de l'heure, qui donc a commandé aux événemens ?

IV.

On entre au théâtre de Trianon par une porte encadrée de deux colonnes ioniques, avec un fronton triangulaire, d'où s'élance Apollon sous la forme d'un enfant couronné de laurier et brandissant une lyre. La salle de spectacle est blanc et or, décorée avec goût, la voussure percée de douze œils-de-bœuf entre lesquels des Amours font la chaîne avec des guirlandes de fleurs et de fruits; les balustres, piédestaux en brèche violette, les sièges, les appuis des balcons et des loges en velours bleu. Dans la partie centrale de l'avant-scène, deux Muses couchées portent l'écusson de la reine; à chaque coin, deux nymphes soutiennent un grand cornet garni de soleils, de roses, de lis, au milieu desquels brillent quatre-vingt-onze flammes de bougies. Tout autour des Grâces et des Muses, dans un Olympe de nuages, le peintre Lagrenée a fait voltiger des Amours au plafond (1).

(1) Adolphe Jullien : *la Comédie à la cour de Louis XVI;* J. Baux, éditeur, in-4°. — *Mémoires* de Mme Campan, de Bachaumont, de Fleury. — Métra, *Correspondance secrète*. — *Recueil manuscrit de chansons de* 1744 *à* 1782, t. VIII, Archives du département de Seine-et-Oise. — *Correspondance secrète de Mercy-Argenteau avec Marie-Thérèse*, 3 vol.; Firmin-Didot. — De Goncourt, *Histoire de Marie-Antoinette*. — *Lettres*

Commencé en juin 1778, le théâtre de Trianon s'achevait en juillet 1779, et sans parler des meubles, tentures, frais de menuiserie, coûtait la somme de 141,200 livres 4 sous 8 deniers. Marie-Antoinette allait pouvoir se livrer à son goût favori, celui qui, après la musique, persista le plus; car, de toutes les passionnettes, courses de chevaux, danses, jeux, fêtes champêtres, bals de l'Opéra, qui hantèrent cette âme, si frêle et futile avant l'auréole du malheur, la comédie qu'elle ne comprenait guère, la musique qu'elle entendait mieux, furent seuls durables. Assez indifférente aux choses de l'esprit, elle protège avec discernement les compositeurs allemands, italiens et français, pensionnant impartialement Glück et Piccini, encourageant Grétry. Quant à son théâtre, il a en quelque sorte une double physionomie. Bien avant qu'elle ne monte elle-même sur les planches, car je ne compte pas une tentative secrète, du vivant de Louis XV, de concert avec ses belles-sœurs et beaux-frères, la Comédie-Française et la Comédie italienne sont fréquemment appelées à la cour; puis la Montausier obtient la permission de s'installer avec sa troupe à Versailles et le privilège de suivre le roi dans toutes ses résidences. En un seul trimestre, la Comédie italienne joue treize fois, la Comédie française vingt-cinq fois, ce qui, à raison de 650 livres par séance, représente 24,050 livres. Tout d'abord, Louis XVI manifestait beaucoup de répugnance contre les spectacles, mais en flattant son faible pour les parades et les parodies (1), on parvint à le désarmer. La comédie lui inspira même une critique ingénieuse des courses de chevaux dont se montraient férus le comte d'Artois et les jeunes seigneurs, à l'imitation des Anglais. Ce prince avait engagé et perdu des sommes considérables sur un cheval, tandis que le roi n'avait voulu risquer qu'un écu de 3 livres, disant qu'il était père de famille de 25 millions de sujets. A quelque temps de là, les comédiens français venant représenter *Don Japhet d'Arménie*, Louis XVI recommanda aux coryphées de la cavalcade de reproduire les mines de son frère et de la reine à la course de Fontainebleau, et, afin de mieux assurer la ressemblance, il les fit lui-même répéter. Ceux-ci exécutèrent si bien la consigne que Marie-Antoinette et son beau-frère se reconnurent aussitôt; mais

du chevalier de l'Isle au prince de Ligne. — G. Desjardins, *le Petit-Trianon*. Versailles, 1888. — Pierre de Nolhac, *la Reine Marie-Antoinette;* Boussod et Valadon. — *Souvenirs de la baronne d'Oberkirch*, 2 vol. — Duc de Lévis, *Souvenirs et Portraits*. — Geffroy, *Gustave III et la cour de France*.

(1) En 1777, on donne la parodie de l'opéra d'*Ermelinde*, du ballet de *Médée et Jason*, *la Princesse A E I O U*, parade tellement salée qu'on répandit le bruit qu'il avait fallu recourir aux poissardes les plus fortes en gueule pour styler les acteurs. Et les gazettes d'ajouter que ces dames sollicitaient une pension avec un titre analogue au privilège qu'elles avaient eu de travailler aux plaisirs de la cour.

voyant l'affectation avec laquelle le roi applaudissait leur propre charge, ils n'osèrent se fâcher et prirent gaîment la leçon. Louis XVI fut tellement enchanté qu'il voulut que la troupe eût *bouche à cour* et il la fit copieusement régaler.

Parmi les fêtes du Petit-Trianon, il faut mentionner celles qu'on donna successivement en l'honneur de Joseph II, du comte et de la comtesse du Nord, du roi de Suède. On joua *Iphigénie en Aulide* de Glück, *Zémire et Azor,* et *le Dormeur éveillé*, de Marmontel et Grétry, le tout accompagné de concerts, illuminations, feux d'artifice et soupers pantagruéliques; à l'un de ces galas, on compte environ cent quatre-vingts plats de boucherie, volaille ou gibier. La reine avait banni l'étiquette de Trianon, elle arrêtait elle-même la liste des spectateurs, recevait et faisait placer. A la représentation d'*Iphigénie*, l'assemblée se composa de deux cent soixante-trois personnes auxquelles on distribua le libretto. Sageret avait brossé de superbes décors : un rideau d'horizon, chargé de nuages, avec la mer au bas ; pour l'orage, nouveau rideau avec transparens et appareil de nuées destiné à la descente de Diane; le temple de la déesse, dans l'ordre dorique, le temple de Minerve, dans l'ordre ionique; un palais avec des colonnes doriques cannelées ; un autre palais souterrain, d'ordre toscan, avec une porte en bronze rehaussé d'or. Quand elle reçoit le tsarévitch, Marie-Antoinette donne aussi aux élus les livrets de l'opéra et du ballet : douze exemplaires ont été reliés en maroquin avec grande dentelle en or, aux armes de la reine et de ses hôtes. Une dame d'honneur de la comtesse du Nord, la baronne d'Oberkirch, portait à cette fête une coiffure aussi originale que gênante : des bouteilles plates courbées dans la forme de la tête, contenant un peu d'eau pour y tremper la queue des fleurs naturelles et les entretenir fraîches dans les cheveux. Qu'on juge des prodiges d'équilibre nécessaires pour conserver cette savante machine; mais quand on en venait à bout, le printemps sur la tête au milieu de la neige poudrée produisait, paraît-il, un effet ravissant. La comtesse du Nord avait sur la tête un oiseau de pierreries qu'on ne pouvait regarder, tant il lançait de feux; au moindre mouvement, il se balançait par un ressort en battant des ailes au-dessus d'une rose. Quant à Gustave III, lui offrir une fête mêlée de spectacles, c'est le prendre par son faible; son délire théâtral ne va-t-il pas jusqu'à composer lui-même des pièces, et obliger des jeunes filles de haute naissance, des mères, des vieillards à les jouer avec lui. Il donne des leçons de déclamation à ses acteurs, emploie à ces jeux les diamans de la couronne, et lorsqu'il fait représenter son *Comte d'Helmfeld*, il écrit de sa main les cinq cents billets d'invitation. Enfin, c'est à l'Opéra qu'il entretient les ministres étrangers, et vainement l'ambassadeur de France lui

prêche-t-il une conduite plus politique, il répond que la révolution de 1772 a été préparée pendant une répétition d'opéra. Comme Marie-Antoinette, il a aussi le goût du jardinage, et ils échangèrent les plans des paysages et des fabriques de Drottningholm et de Trianon (1).

Voir exécuter devant soi et pour soi les plus belles choses du monde ne remplace pas toujours le plaisir de les faire soi-même; aller aux spectacles de Paris, avoir sans cesse à Versailles, Choisy, Fontainebleau les deux Comédies, ne suffisait pas à la reine qui depuis longtemps caressait le rêve de devenir elle-même actrice, et parvint à arracher le consentement du roi. Cette fureur de dissipation inspire les plus sérieuses alarmes à Marie-Thérèse, tenue au courant par la correspondance secrète de son ambassadeur, le comte de Mercy-Argenteau, qu'elle a placé à Paris comme mentor et attentif observateur de sa fille. Le diplomate s'acquitte avec tact de sa mission, mais il a beau atténuer, employer les euphémismes les plus subtils, il ne peut dissimuler la surprise pénible que lui inspire cette reine de vingt ans, qui se met en avant sans le roi, va en cabriolet, aux chasses du bois de Boulogne, court les bals de l'Opéra en compagnie du comte d'Artois, de Monsieur, de jeunes seigneurs turbulens et libertins, passe ses soirées chez Mme de Guéménée, « un vrai tripot où règne un air de licence et de mauvais ton, » installe elle-même à la cour, au mépris des ordonnances, une banque de pharaon où l'on ponte trente-six heures de suite jusqu'au matin de la Toussaint. « La reine, écrit Mercy, a de l'esprit, de la pénétration, du caractère et des grâces infinies, mais l'emploi de si grands avantages n'est pas à beaucoup près tel que je m'en étais flatté et que je devais m'y attendre. » Quant à l'impératrice, elle ne prend pas le change, elle écarte les complimens et va droit à la plaie saignante. Il semble que dès le début elle ait le pressentiment du terrible avenir : « Ma fille court à grands pas vers sa ruine; trop heureuse encore si en se perdant elle conserve les vertus dues à son rang... Ce n'est pas l'épithète de *bon*, mais de *pauvre homme* dont elle a régalé son époux. Quel style, quelle façon de penser ! » Sa fille lui adresse-t-elle un portrait où on l'a peinte avec la parure qu'elle affectionnait en 1775, la tête chargée de plumes larges et hautes, Marie-Thérèse répond un peu rudement : « Au lieu du portrait d'une reine de France, j'ai reçu celui d'une actrice. » Au reste, elle ne se dissimule point le peu d'effet des conseils de Mercy : « Comme elle n'est guère susceptible de réflexion, la conviction ne saurait non plus opérer sur son esprit,

(1) De son côté, lorsque la reine dut garder la chambre pour ses premières couches, on dressa en face de sa porte un théâtre qu'elle pouvait voir de son lit.

quelque docile qu'elle paraisse être à vos remontrances qui sont d'abord effacées par son goût démesuré pour les dissipations et les frivolités. » Et de déplorer ses entours, son engouement pour Mme de Lamballe, sa tendresse aveugle pour Mme de Polignac, les dépenses excessives et les promenades nocturnes sur la terrasse de Versailles. Bref, elle semble n'avoir que le choix des regrets, et Joseph II partage d'abord ses alarmes quand il s'écrie que, si l'on ne sait s'arrêter et prévenir, la révolution sera cruelle. Et puis il rend justice à ses qualités, il la déclare aimable et charmante, vertueuse, austère même, par caractère plus que par raisonnement. « Son premier mouvement, observe-t-il, est toujours le vrai. »

Marie-Thérèse dut se repentir d'avoir donné à sa fille deux comédiens comme maîtres de déclamation, surtout quand elle apprit sa première tentative théâtrale, « car d'ordinaire ces représentations finissent par quelque intrigue d'amour ou quelque esclandre. » Sa mort, survenue quelque temps après (29 novembre 1780), émancipait Marie-Antoinette, en la débarrassant de la tutelle occulte de Mercy, en lui enlevant l'appui moral de la correspondance maternelle.

La troupe de Trianon avait débuté par *la Gageure imprévue*, de Sedaine, *le Roi et le Fermier*, de Sedaine et Monsigny. Acteurs : la reine, Madame Élisabeth, la comtesse Diane de Polignac, le duc et la duchesse de Guiche, le comte d'Artois, le bailli de Crussol, M. d'Adhémar, dont la voix, assez belle jadis, mais devenue très chevrotante, excitait la gaîté; Vaudreuil, Esterhazy, Dillon, Besenval. On connaît cette jolie pièce, où Sedaine voulut montrer qu'il pouvait rivaliser avec Marivaux, peindre aussi bien les finesses et les élégances de l'aristocratie que les fortes vertus du *Philosophe sans le savoir*. Une marquise s'ennuie à la campagne, un jour de pluie, un de ces jours où l'on a le cœur bête; le désarroi de son imagination lui inspire un singulier coup de tête. Voyant passer un officier à cheval sur la route, elle le fait monter, s'annonce sous un nom d'emprunt, et, sur le point d'être surprise à table, en fausse bonne fortune, par le marquis, elle l'enferme dans un cabinet. Jouant alors avec la jalousie de son mari, elle lui propose une gageure imprévue et l'amène à refuser lui-même la clef du cabinet qu'il avait impérieusement exigée, à demander pardon et payer le pari perdu. A son tour, un peu honteuse de son imprudence, elle confesse les torts de la finesse, et que le désir de montrer de l'esprit fait dire ou commettre bien des sottises. Ce rôle si nuancé, si difficile, Mme de Polignac n'avait pas craint de l'aborder; quant à Marie-Antoinette, elle avait celui d'une petite soubrette aussi émerveillée qu'effrayée de l'audacieuse dextérité de sa maîtresse. Et les spectateurs devaient s'étonner un peu en l'entendant, elle, reine de France, débuter par ces mots : « Nous nous plaignons, nous autres

domestiques, » — puis en la voyant broder des manchettes pour le valet Lafleur, un maître fourbe « qui reporte chez madame ce qui se passe chez monsieur. » Il est vrai que le comte d'Artois jouait ce personnage, il est vrai aussi que les spectateurs n'étaient pas nombreux, surtout au commencement; on avait résolu de ne recevoir aucun jeune homme dans la troupe, de n'admettre comme spectateurs que le roi, Monsieur, les princesses royales; et vainement les dames du palais, les grandes charges elles-mêmes, réclamèrent, au nom de l'étiquette et des usages établis, contre l'exclusion; leurs instances restèrent sans effet. Toutefois, pour animer un peu les acteurs, on fit occuper les premières loges par les lectrices, les femmes de la reine, leurs sœurs et leurs filles, des *espèces*, aux *airs de néant*, comme on disait alors, d'où partirent sans doute les commérages des gazetiers et des pamphlétaires; en tout, une quarantaine de personnes. Plus tard, *la troupe des seigneurs* se lassant de jouer devant des banquettes vides, on étendit les invitations : d'où nouvelles jalousies, nouvelles récriminations; les dénigrans comparaient la troupe de Marie-Antoinette à celles du duc d'Orléans, de la Guimard, et le parallèle n'avait rien de flatteur; car, bien que Caillot et Richer eussent contribué à la former, elle ne dépassa jamais, Vaudreuil excepté, le niveau d'une honnête médiocrité (1).

L'emploi de répétiteur, souffleur et ordonnateur ayant été confié à M. Campan, le duc de Fronsac, premier gentilhomme de la chambre, éleva les plaintes les plus vives. La reine se borna toujours à cette réponse : « Vous ne pouvez être premier gentilhomme quand nous sommes les acteurs; d'ailleurs, je vous ai déjà fait connaître mes volontés sur Trianon : je n'y tiens point de cour, j'y vis en particulière. » Et, à la toilette de la reine, le duc ne manquait jamais

(1) Les faiseurs de chansons n'épargnaient pas plus la reine qu'ils n'avaient ménagé Mme de Pompadour; on peut en juger d'après ces vers :

Reine de France en apparence,
Vous l'êtes plus réellement
Des ministres de la toilette,
Des comédiens, des histrions,
Et, bravant en tout l'étiquette,
Des filles vous avez le ton...

S'il est vrai que la Vaupalière
Doive paraître à votre cour,
Ma foi, dans cette pétaudière,
Faites figurer tour à tour
Ce que les comptoirs, les coulisses
Nous offrent de plus séduisant.
Avec des banquiers, des actrices,
Vous tiendrez votre appartement.

de lancer quelque épigramme sur M. Campan, qu'il ne cessa d'appeler : *mon collègue Campan*. Marie-Antoinette se contentait de sourire et d'observer : « Il est affligeant de trouver un si petit homme dans le fils du maréchal de Richelieu. » Les hommes célèbres se voient souvent punis dans leurs descendans, qui n'empruntent que leurs défauts et en font tant qu'ils viennent à bout de leur nom.

Six autres pièces, *On ne s'avise jamais de tout*, *les Fausses infidélités*, *l'Anglais à Bordeaux*, *le Sorcier*, *Rose et Colas*, *le Devin de village*, remplissent le reste de cette saison théâtrale. Le roi, tout à fait converti, s'occupait infiniment du jeu de la reine; celle-ci croyait avoir une vocation décidée pour les emplois de bergère ou de paysanne. Elle eût voulu, pour mieux s'autoriser à prendre ce divertissement, que Madame y prît part, et cette princesse aurait volontiers saisi cette occasion de faire cesser une nouvelle *piquanterie* survenue à propos de M[me] de Balbi. Mais, aux premières ouvertures, Marie-Antoinette se heurta à l'opposition formelle de Monsieur, et Madame fit chorus. « Cependant, dès que moi, reine de France, je joue la comédie, vous ne devriez pas avoir de scrupule. — Si je ne suis pas reine, je suis du bois dont on les fait. » Piquée du parallèle, Marie-Antoinette fit sentir à sa belle-sœur qu'elle regardait la maison de Savoie comme fort au-dessous de la maison d'Autriche, dont l'illustration, d'après elle, marchait de pair avec celle de la maison de Bourbon. A ce moment, le comte d'Artois intervint et dit : « Je craignais, madame, de me mêler à la conversation, vous croyant fâchée; mais, pour le coup, je vois bien que vous plaisantez. »

La grossesse de la reine, le temps de ses relevailles, après la naissance du dauphin, avaient interrompu les spectacles privés qui recommencèrent au printemps de 1782. *Le Sage étourdi*, de Boissy; *la Matinée et la Veillée villageoise* ou *le Sabot perdu*, de Piis et Barré, forment la représentation du 13 avril. Dans *la Matinée villageoise*, l'intrigue roule autour d'un sabot perdu pendant la nuit et retrouvé le matin par le magister. Grand émoi le soir, à la veillée, quand il paraît avec le sabot accusateur : on l'essaie à toutes les jeunes filles, puis aux mamans, et l'on découvre qu'il appartient à la vieille Thomas. Alors Babet confesse que, sa mère ayant prudemment caché ses sabots, elle lui a emprunté les siens pour aller à un rendez-vous, et qu'elle en a perdu un en revenant. Malgré qu'elle *ait vu le loup*, le magister persiste à vouloir l'épouser; mais le père Thomas, en vrai philosophe, marie sa fille à Colin, car, conclut-il avec une saine logique :

Colin l'i a fait perdre; il est clair
Que l'i seul peut le l'i rendre.

Marie-Antoinette, assure de l'Isle, s'acquittait à ravir de ce rôle de Cendrillon villageoise; la comtesse Diane était la mère Thomas, Mmes de Guiche, de Polignac, de Polastron, les jeunes filles; Esterhazy, Besenval, le comte de Coigny, etc., remplissaient les autres emplois.

Le 6 juin, la troupe des seigneurs joue trois petites pièces assez insignifiantes, *les Sabots*, *Isabelle et Gertrude*, de Blaise; *les Deux Chasseurs et la Laitière*, d'Anseaume et Duni. Pour la première, Duni fit successivement appel à Cazotte et à Sedaine. Cazotte avait écrit le livret; mais, forcé de s'absenter, il ne put y mettre la dernière main : Duni le lit, s'aperçoit qu'il ne vaut rien, et l'idée lui vient de s'adresser à Sedaine. Mais la chose ne marche pas toute seule. Sedaine a un musicien attitré, il ne travaille que pour Monsigny. Duni alors emploie ce joli stratagème : il lui dit un soir, à la Comédie, qu'il a dans sa maison un escalier qui menace ruine et demande conseil. Sedaine, qui se souvenait avec plaisir de son premier métier de tailleur de pierres, accepte, examine l'escalier, formule son avis. Après l'avoir fait dîner, Duni se met au clavecin et, sans affectation, chante le premier air des *Sabots*. Sedaine le trouve agréable, regarde le livret, qu'il déclare mauvais, indique des changemens et revient quelques jours après pour diriger les travaux de l'escalier. Duni lui chante un autre morceau : Sedaine refait les paroles, corrige une nouvelle scène. Les visites se succèdent, et, en même temps que l'escalier s'arrange, la pièce se métamorphose presque entièrement; et Duni de répéter en riant qu'il lui en avait coûté un escalier pour avoir une paire de sabots. A dire le vrai, Duni n'en avait point pour son argent, car Sedaine était resté au-dessous de lui-même; mais Marie-Antoinette montra une prédilection marquée pour cette comédie à ariettes que, sur son ordre, Trial, Michu, Mme Dugazon et Gontier vinrent aussi représenter à la cour.

La dernière tentative dramatique de la reine eut lieu le 19 avril 1785 : dans *le Barbier de Séville*, elle était Rosine ; le comte d'Artois, Figaro; Vaudreuil, Almaviva; le duc de Guiche, Bartholo; M. de Crussol, Basile. Jouer une telle pièce un an après *le Mariage de Figaro* (1), quatre jours après l'arrestation du cardinal de Rohan, au milieu de l'émotion causée par l'affaire du Collier, admettre à cette fête Beaumarchais emprisonné jadis par Marie-Thérèse, comme auteur d'un libelle contre la reine de France, enfermé naguère encore à Saint-Lazare, lui accorder une telle marque de sympathie malgré les répugnances du roi, charger le comte d'Artois de lancer les répliques célèbres qui ont comme une

(1) *Le Prince de Ligne et ses contemporains*, in-18; Calmann Lévy, 2e édition.

odeur de révolution, et traduisent avec âpreté l'immortelle colère des petits contre les grands, c'était paraître provoquer l'opinion publique, fournir des alimens à la calomnie, pousser la maladresse au-delà des limites permises. A propos de cette fâcheuse témérité, on a rapporté la réflexion de la Guimard assistant avec quelques-unes de ses pareilles à une représentation des *Courtisanes :* « Je ne croyais pas qu'il fût si amusant de se voir pendre en effigie. » Mais combien rares ceux qui savent profiter d'une leçon directe ; combien plus rares ceux qui reconnaissent utilement leurs défauts, dans un traité de morale, une comédie, un sermon, œuvres abstraites où l'amour-propre réédite sans cesse la parabole de la paille et de la poutre! Le sens de l'opportunité est peut-être la première qualité des rois et des hommes d'État; faire une chose, mauvaise en soi, alors que personne ne la critiquera ou qu'elle se perd dans un rayonnement d'autres succès, cela ne tire pas à conséquence; exécuter une action belle en soi ou indifférente, quand les circonstances la placent sous un faux jour, sera imputé à crime à son auteur, entraînera parfois des cascades de malheurs. Quarante ans plus tôt, les pièces de Beaumarchais n'auraient pas produit la dixième partie de l'agitation qu'elles excitèrent; en 1785, les reins de la monarchie sont trop affaiblis pour supporter impunément de fortes secousses, et si elle se soutient encore, c'est par je ne sais quel miracle d'habitude. Louis XV avait épuisé le crédit de patience et d'amour que le peuple pouvait accorder à ses rois; le respect avait disparu, détruit par les philosophes, plus encore par les courtisans et les princes du sang, premiers contempteurs de la majesté royale, incapables de comprendre que, pour éviter une révolution, il faut la faire. Le mot du coiffeur athée : « Parce que je ne suis qu'un pauvre carabin, ne vous imaginez pas que je croie en Dieu plus qu'un autre, » peut désormais s'appliquer à la royauté : et, par une de ces fatalités dont l'histoire offre tant d'exemples, la médiocrité vertueuse de Louis XVI, les étourderies de Marie-Antoinette, chargées de la responsabilité des vices de leurs prédécesseurs, de tous les abus de l'ancien régime, revêtiront le caractère de forfaits et les précipiteront vers la catastrophe, comme ces petites pierres qu'un gros rocher, détaché du sommet de la montagne pendant un jour d'hiver, entraîne avec lui dans le gouffre.

VICTOR DU BLED.

PAYSAGES HISTORIQUES

DE FRANCE

IV[1].

LES LEGENDES DE LA BRETAGNE ET LE GÉNIE CELTIQUE.

III. — LA BRETAGNE CHRÉTIENNE, SAINT-POL-DE-LÉON ET LA LÉGENDE DE SAINT PATRICE.

Les églises bretonnes respirent une solennité unique. Petits clochers ou grandes cathédrales, leurs flèches fines règnent seules sur les vastes horizons de la lande et de la mer. Dans les moindres hameaux, blotties au fond des bois, dorment de petites chapelles aux cintres bas, aux clochetons d'ardoise, aux toits si vieux et si moussus qu'ils semblent sortir du fond de la mer. Et sous ces toits, dans la nef obscure, prient en files serrées des femmes en robes noires, aux coiffes blanches et flottantes comme des ailes d'oiseaux. Dans les grandes villes, les cathédrales se fleurissent de roses triples, elles ajourent leurs clochers de galeries en trilobes. En général, le style gothique breton est simple, svelte et fort. La principale ornementation est réservée au portail. Souvent, à des églises toutes nues, on voit des porches surmontés d'une vé-

(1) Voyez la *Revue* des 15 février et 1er août 1890 et du 15 juillet 1891.

ritable forêt de pierre, aux troncs et aux feuillages entrelacés. C'est que par là entrent et sortent les enfans, les couples, les cercueils; et le génie celtique épris de l'arbre, symbole de la vie, et de la pierre, symbole de l'éternité, recouvre d'une sombre tendresse ces âmes qui viennent et qui s'en vont. Partout on sent que la vieille église est la maison commune des morts et des vivans, qui joint le passé au présent et à l'avenir. Dans cette dure et triste Bretagne, obsédée par la mer, image de l'infini matériel, qui enfante et dévore, gouffre de vie et de néant, le moindre clocher qui se dresse derrière un coteau évoque un autre infini, celui de l'âme, où rien ne se perd, où tout se réalise et s'accomplit.

Ces pensées me poursuivaient par une claire après-midi d'été, pendant que j'approchais de la petite ville de Saint-Pol-de-Léon. Assise sur une éminence qui s'abaisse en pente douce vers une baie tranquille, dominée par les deux hautes aiguilles de la cathédrale et de la chapelle du Creizker, elle dort en plein jour d'un sommeil séculaire, enveloppée du sérieux et du silence qui tombe de ses deux églises. Des rues désertes; de beaux jardins derrière de grands murs; un air de presbytère et de couvent. Aux abords de la cathédrale, l'aspect moyenageux s'accentue. Des rues entières se composent d'anciens hôtels nobles bâtis en granit d'un gris noirâtre. Des cordonniers, des boulangers, des tisserands travaillent sous les fenêtres cintrées que surmontent de hautaines armoiries. Le porche latéral par où l'on pénètre dans la cathédrale est d'une poésie légendaire qui vous transporte d'un seul coup aux âges de foi naïve. Un feuillage de granit protège le portail extérieur. Au fond du porche, contre la colonne qui divise en deux la porte intérieure ouvrant sur l'église, se dresse un Christ majestueux. Sa main gauche tient le globe du monde, sa droite est levée dans l'attitude de l'enseignement. Les traits un peu massifs, mais pleins de noblesse, expriment la force et la douceur victorieuse. Dans son calme, ce Christ a vraiment l'air de porter l'univers dans sa main et de montrer la voie du ciel. Adossé au mur latéral, saint Pierre tient la clef; en face de lui, saint Jean porte le calice. Les deux disciples se sont rangés avec une obédience respectueuse pour laisser passer le maître. La solidité avec laquelle ils tiennent la clef de la foi et le calice de l'amour prouve leur conviction inébranlable. La teinte bleuâtre du granit gris donne à ces trois figures, en qui se résume l'origine du christianisme, quelque chose de spectral et de supra-terrestre. L'ogive de la porte s'encadre d'un véritable berceau de feuilles de chêne, de lis et de roses sculptées. On dirait que la nature transfigurée et

amoureuse du ciel fait pousser cet arc de triomphe sur les pas du rédempteur, qui vient apporter au monde la joie spirituelle et rendre à l'homme sa splendeur édénique.

Il y a dans cet ensemble une simplicité et une grandeur encore empreinte de la primitive et forte conception que le génie celtique se fit du christianisme. Sa vigueur et son harmonie n'ont rien de l'ascétisme chagrin, tourmenté, grimaçant et maladif qu'on lui verra plus tard sous le poids de l'obscurantisme et de la tyrannie cléricale et qui trouve son expression dans une foule de calvaires. J'entrai dans la cathédrale. C'était le dimanche après vêpres. Déjà le brun crépuscule envahissait les sveltes arceaux; mais la nef abandonnée rayonnait sous la lumière merveilleuse de ses vitraux peints, où saignent des rouges cramoisis, où pleurent des violets foncés, où des blancheurs mystiques luisent dans l'azur suave et tendre. Je m'assis au fond du chœur, en face de la grande ogive qui représente la vie de Jésus en quatre tableaux : la nativité, la présentation à Siméon, la cène et la résurrection. Sous la première on lit : *natus est hodie salvator;* sous la dernière : *surrexit sicut dixit*. Des couronnes d'anges se balancent dans les pleins cintres des verrières sur les têtes auréolées du Christ et de la Vierge. Au-dessus, l'ogive se constelle de fleurs brillantes comme de grands papillons, aux ailes diaprées, aux bigarrures étranges. Tout en haut, flamboie un triangle de feu, avec le nom IÈVÈ en lettres hébraïques; figure géométrique et nom sacré, qui, dans la doctrine des mystères, résume l'essence de la divinité et que soutient la colombe blanche, aux ailes étendues, symbole de la substance divine et de l'éternel amour.

Devant le langage symbolique de ce vitrail, beau comme une vision, je me sentis enlevé dans une atmosphère de rêve et de légende. Je m'étais demandé souvent comment la Bretagne païenne et barbare était devenue la Bretagne chrétienne et mystique du moyen âge. Car l'histoire ne nous raconte que les faits extérieurs et non pas ces révolutions intimes qui changent la face d'un monde en changeant l'âme d'une race. Et voici que par toutes ces verrières il me sembla voir arriver les saints nombreux qui prêchèrent l'Évangile en Armorique du IVe au VIe siècle. Ils vinrent par mer, ces hommes qui portaient la croix rédemptrice. Seuls ou à plusieurs, ils s'établissaient au fond des plus sauvages forêts. Les animaux féroces des bois, loups, buffles, sangliers, les respectaient; les populations tombaient sous le charme de leur douceur, de leur sainteté, de leurs prières. Leurs litanies entraînaient les enfans; leur parole apaisait la colère des rois. Ces moines ouvriers défrichaient les bois, cultivaient la terre, cardaient la laine, enseignaient tous les métiers en même temps qu'ils convertissaient les

âmes. Aux cellules succédèrent les cloîtres, et des villes se fondèrent autour de ces cités monastiques qui devinrent ainsi les centres d'une religion, d'une poésie, d'une civilisation nouvelle. Et d'où venaient ces moines qui prêchaient le Christ en breton? Des mers du nord, des couvens de Landaff, en pays gallois, d'Iona, dans les Hébrides, mais surtout de Clonfert, en Irlande. Tous ils nommaient la verte Érin, l'île vierge où jamais proconsul romain n'avait mis les pieds, comme une patrie spirituelle. Tous ils parlaient du fondateur de leur ordre comme d'un maître sublime et d'un inspiré. Saint Patrice, apôtre de l'Irlande, Gaulois d'origine, fut l'initiateur du monde celtique au christianisme. Je placerai ici sa légende parce qu'elle offre le type le plus achevé du saint celtique et qu'on y voit la rencontre directe du christianisme avec le druidisme. La victoire du premier ne fut pas une destruction du second, mais une régénération, et la religion nouvelle se greffa sur l'ancienne comme une rose d'Orient sur un églantier sauvage. Au lieu que dans le monde germain, frank et saxon la conversion s'opéra par des apôtres venus de Rome et tout imprégnés de la tradition gréco-latine, elle se fit spontanément chez les pures races celtiques de l'extrême Occident qui reçurent leur mission d'une inspiration toute personnelle. Le génie celtique pénétra ainsi d'emblée dans l'essence du christianisme. Il y était préparé par une aspiration innée vers l'invisible, et aussi par cette tendresse profonde, par cette pitié pour les faibles et les souffrans qui surgit parfois comme une fleur exquise de ces cœurs violens et passionnés.

Patrice naquit à Boulogne-sur-Mer, *Bononia oceanensis*, vers 387. Il était fils d'un Breton engagé dans l'armée romaine et d'une belle Gauloise, que son père avait affranchie pour l'épouser. Quoique baptisé chrétien, le jeune Patrice, de sens vibrans et d'imagination ardente, mena pendant son adolescence la vie d'un épicurien et s'adonna avec la fougue d'un sang précoce aux mœurs dissolues de la petite colonie romaine où il fut élevé. Une nuit, Bononia fut surprise par les pirates, le camp et la ville saccagés. Toute la famille de Patrice périt dans le massacre. Lui-même fut traîné sur un vaisseau-corsaire et vendu comme esclave, en Irlande, à un petit chef de l'Ulster. Il n'avait que dix-sept ans : — « Je tombai, » dit-il dans sa confession, exprimant d'un seul mot l'effondrement de sa vie. Il devint porcher chez son maître. Celui dont la pourpre romaine avait frôlé la peau délicate dut revêtir un sayon de poil de chèvre. Pour refuge, une caverne ; pour lit, la pierre nue ; pour couverture, des roseaux humides ; pour chevet, un fagot d'écorces ; pour nourriture, de l'avoine délayée dans de l'eau tiède. Le jour, il menait son troupeau à la glandée ; la nuit,

la gelée le glaçait jusqu'aux os : — « Je faillis mourir de froid, dit-il. Au milieu d'êtres sauvages, je me sentis devenir ignorant, grossier, le dernier des hommes. Je menais une vie dans la mort. » — Pourtant, c'est au fond de cet abîme qu'il devait découvrir son âme meilleure. Comme une fleur céleste, cette âme spirituelle, inconnue de lui-même, vint éclore sur le néant de sa vie écrasée par le destin. Sous la pression de la souffrance, il se mit à réfléchir à l'inanité de son existence passée. Sa vie heureuse s'était engloutie derrière les vagues du grand Océan sauvage : avec les dieux de Rome et de la Grèce. Famille, patrie, liberté, il avait tout perdu. Il ne lui restait plus un ami, plus une âme sur la terre. Sa pensée se tourna vers Dieu, et il se mit à prier longuement. Une grande paix descendit peu à peu dans son cœur.

Une nuit, pendant son sommeil, il entendit une musique ravissante et lointaine. C'étaient des sons mélodieux, de longs soupirs de cordes vibrantes d'une douceur éolienne et suave. Une lueur fugace raya la voûte de la forêt, la caverne s'éclaira doucement, et un jeune homme, dont le corps avait la blancheur de la neige rosie par le soleil levant, se pencha sur la couche de Patrice avec la tendresse d'un frère : — « Qui cela peut-il être? pensa l'abandonné. — On m'appelle l'Ange-Victoire, dit le visiteur nocturne. Je suis ton ami et je porte la consolation avec moi. » — Patrice s'aperçut alors que l'ange portait une harpe dans sa main. Après avoir enveloppé le pauvre pâtre d'un chaud regard, l'ange disparut dans la noire chênaie, laissant derrière lui un frémissement de feuilles et quelques sons d'une pureté céleste comme une traînée mélodieuse dans les airs.

Patrice se demanda en vain ce que voulait dire ce songe; mais, depuis ce jour, il cessa de se sentir seul. Un miracle moral s'accomplit en lui : au milieu de sa solitude, il trouva la joie : — « En faisant paître mon troupeau sur la montagne, je priais longtemps avant le jour. Que la neige couvrît la terre, que la pluie tombât, que la gelée glaçât mes membres, je ne ressentais aucun mal, aucune torpeur. L'esprit m'échauffait. J'entendais des esprits chanter au dedans de moi (1). » Souvent la mystérieuse apparition revint hanter son sommeil. Elle lui donnait des conseils soit par des voix, soit par des images symboliques. Un jour, la voix lui dit : — « Jusqu'à présent, tu n'as pleuré que sur toi-même ; quand tu pleureras sur les autres, tu verras le soleil de la vie éternelle. » — A quelque temps de là, il vit de pauvres bûcherons esclaves auxquels leurs

(1) Bollandus, *Confessio S. Patricii* (Acta sanctorum, XVII). M. de La Villemarqué rapporte les faits essentiels de la vie de saint Patrice d'après les Bollandistes et Colgan, dans sa *Légende celtique*.

maîtres n'avaient donné que des cognées sans trempe. Leurs bras étaient raidis, des lambeaux de chair tombaient de leurs mains écorchées. Ils pleuraient et disaient qu'ils aimeraient mieux mourir que de vivre d'une vie pareille. L'âme du jeune Patrice s'émut d'une immense pitié. Il résolut de convertir l'Irlande à la foi chrétienne et de l'affranchir de l'esclavage, si jamais il recouvrait sa liberté. Cependant, à mesure qu'il songeait à son entreprise, l'obstination des rois et la puissance des druides se dressaient devant lui comme une montagne. Il songeait que lui-même n'était qu'un misérable esclave et se décourageait. Un soir, il s'endormit près d'un grand feu, à côté des bûcherons qu'il avait soignés et consolés en leur parlant de son Dieu. Il vit Satan, comme un géant sombre, qui roulait sur lui une énorme montagne noire pour l'écraser. Involontairement il songea au plus puissant des prophètes et cria : « Élie! Élie! » La montagne se dissipa comme une fumée, et de l'horizon, il vit Jésus marcher vers lui. Sa figure était d'une blancheur éclatante et surnaturelle; ses mains le bénissaient, sa face resplendissait, et de son cœur royal partit un rayon de feu qui frappa le cœur de l'esclave Patrice et le remplit d'une félicité céleste. Quand Patrice s'éveilla, le feu s'était éteint; les bûcherons étaient partis ; le soleil levant perçait la forêt humide de rosée et ses premiers rayons doraient les fougères inclinées. Une grande certitude, que rien dans la suite ne put lui enlever, inonda son âme comme un torrent de lumière. Il se leva et dit : « Enfin, je l'ai vu de mes yeux ; je l'ai reçu dans mon cœur ; c'est lui ; le Christ vient à mon aide! Maintenant, je suis libre, et je rendrai libres mes frères ! »

Une nuit, il rêve d'un navire que le vent pousse sur la côte d'Irlande. En même temps, une voix lui crie à plusieurs reprises : — « Retourne dans ton pays, ton navire va mettre à la voile! » — Il se lève en sursaut et s'enfuit à travers champs. Enfin, il aperçoit la mer, et, tout près du rivage, le navire sauveur qu'il avait vu en songe appareillait. C'étaient des marchands faisant voile pour la Bretagne. Patrice les supplie de l'emmener. Ils refusent d'abord durement, puis étonnés, touchés de sa confiance, le rappellent et le font monter à bord. Cette évasion subite, à laquelle Patrice se sentit poussé par une force irrésistible, lui valut la liberté après une série de nouvelles aventures. Repris par des pirates, il fut revendu en Gaule. Des amis le reconnurent et le rachetèrent. Il se retira alors au monastère de Lerins pour se préparer à son apostolat. Car les douleurs des enfans d'Érin étaient restées au fond de son cœur et « l'émeraude des mers » le rappelait.

Saint Patrice mit trente ans à convertir l'Irlande. Il le fit sans avoir besoin du martyre, par la persuasion de sa parole et le rayon-

nement de sa foi. La légende résume ces événemens en une série de fresques, où le saint nimbé d'or traverse victorieusement la sombreur des forêts druidiques. Les épisodes réels alternent avec les récits symboliques où la vieille poésie païenne et le mysticisme chrétien, où le naïf et le grandiose se mêlent familièrement. On voit d'abord l'apôtre parcourir le pays sur un char attelé de deux buffles blancs et prêcher les foules. Les brigands, les enfans, les femmes, les petits chefs accourent et l'écoutent. Un jour, il rencontre les deux filles du roi Laégaïr qui lavent leur robe de noce au bord de la fontaine; il les convertit en leur parlant de son Dieu. Mais c'est en attaquant le druidisme à son centre que Patrice frappa le grand coup. Au-dessus de la plaine de Tara s'élevait le palais du roi Laégaïr, chef suprême de l'Irlande. Tous les trois ans, à l'équinoxe du printemps, on construisait sur la terrasse de ce palais un grand bûcher couronné de fleurs. Le roi d'Irlande et cinq autres rois tributaires, avec leurs druides, leurs bardes et leurs juges, se réunissaient autour du bûcher sacré. A minuit, le grand druide y mettait le feu après avoir invoqué le soleil, la lune et tous les dieux. Quand la flamme montait dans le ciel, les chefs assemblés en neuf cercles dans la plaine avec leurs chars de guerre, leurs chevaux et leurs armées poussaient une immense acclamation; les feux éteints se rallumaient dans toute l'Irlande, et l'année celtique recommençait. Or, en l'année fatidique, le grand druide allait mettre le feu au bûcher quand le roi vit briller une petite lumière blanche, sur le champ où l'on enterrait les esclaves. Le roi demanda au druide ce qu'était cette lumière sacrilège. « C'est celle de l'homme fatal au bâton recourbé dont nous t'avons prédit l'arrivée, dit le druide Dubtak. Ne le laisse point venir ici; autrement, il nous dominera tous et te dominera toi-même. » Le roi, de plus en plus courroucé, fit amener Patrice de force. Il parut un cierge à la main, suivi de ses disciples qui portaient des flambeaux allumés et répondit aux menaces du roi. « — Ton bûcher est celui de l'idolâtrie et de la haine. Mais nous, chrétiens, adorateurs du vrai Dieu, nous portons des torches de cire d'une suave odeur, en cette nuit où ressuscita Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous veillons en l'honneur de la fleur de Jessé, à la lueur des torches formées du suc des fleurs. La cire n'est point la sueur que le feu fait couler du pin; elle n'est point le produit des larmes que la cognée fait verser au cèdre; c'est une création pleine de mystère et de virginité qui se transforme en devenant blanche comme la neige. Nos âmes sont comme nos flambeaux et nos flambeaux sont les présages du soleil éternel. Nous les purifions et nous veillons pour ressusciter un jour avec le Seigneur de joie! — Pourquoi es-tu venu dans mon royaume? dit Laégaïr fasciné et troublé malgré lui. — J'en atteste Dieu et les

anges, je n'ai eu d'autre but que de prêcher l'Évangile et ses promesses divines, en venant dans le pays où j'ai été esclave. Qui m'y a forcé? N'est-ce point par amour, n'est-ce point par pitié pour cette nation que je travaille? » — La moitié des chefs prit parti pour Patrice; mais le roi le fit jeter en prison. Cependant, quand il voulut le faire brûler, Brigitte, la fille du druide Dubtak, qui avait l'habitude de suivre son père dans les festins en jouant de la harpe et en chantant les vieux héros, s'avança devant le bûcher qui allait consumer Patrice et dit : « Écoutez-moi. Je connais l'*herbe de joie* (la verveine) qui produit l'union des cœurs; je connais *la fleur d'or* (le sélage) qui ouvre les yeux et l'esprit sur l'avenir; mais cet homme possède une fleur mystérieuse qui sauve de la mort; il connaît l'*herbe de la vie éternelle*. Si vous le brûlez, qu'on me brûle avec lui; car j'ai vu son dieu crucifié; il m'a terrassée de sa douleur; il m'a foudroyée de sa gloire! »

La prophétesse celtique était devenue la voyante du Christ, et l'âme frémissante de tout un peuple la suivait. Mais le roi Laégaïr ne se donna pas pour battu. Il dit au druide Dubtak : « Permettras-tu que ce magicien séduise l'âme de nos filles? Va lutter avec lui sur la montagne des aigles et que nos dieux le terrassent. » Le druide et le saint gravirent la montagne appelée *Frontière des héros*, où des aigles gardent les tombeaux des géans. Au geste de Dubtak, une nuée d'aigles se mit à tournoyer autour de Patrice avec des cris sauvages comme pour le déchirer. Mais ils ne purent l'approcher. Alors le ciel s'obscurcit; le tonnerre gronda; les pierres sacrées de la montagne tremblèrent, et dans les brèches de la tempête apparurent les faces livides des héros d'autrefois. Leurs fantômes semblaient irrités, leurs yeux farouches. Ils brandissaient des lances, des harpes et des boucliers dans un long frisson de colère; et ces figures menaçantes paraissaient et disparaissaient comme de blêmes éclairs.

« Si vous le pouvez, dit Dubtak, chassez l'homme funeste. » Mais Patrice étendit la main ; cinq rayons en sortirent. Fantômes, nuages et tempête se dissipèrent pour faire place au ciel étoilé d'une chaude nuit d'été. Un parfum de roseraies s'échappa de la montagne et un vol de colombes blanches passa. Du fin fond du firmament une étoile s'approcha brillante comme un soleil. — « Est-ce le monde splendide habité par ton dieu? dit le druide. — C'est le trône d'où il est descendu, dit Patrice. C'est l'étoile des mages qui entraîne le monde. Elle a montré l'enfant divin aux sages d'Orient et d'Occident. Par son rayon d'amour le Verbe divin est descendu sur la terre; par ce même rayon tu peux remonter jusqu'à lui. Regarde! et tu le verras transfiguré dans sa gloire. » Le druide voulut regarder l'étoile, mais elle était devenue si fulgurante qu'il ne put

en soutenir l'éclat. Il dit, baissant la tête : « — Mes esprits m'abandonnent. Cette lumière qui vient des profondeurs du ciel les abat. Elle vient du troisième cercle, du cercle de la liberté, de la félicité et de la vie ; et victorieuse elle traverse le cercle de la nécessité, de la douleur et du trépas. Ton dieu est plus fort que les nôtres puisqu'il sait descendre du ciel sur la terre et remonter de la terre au ciel. — Alors reçois le baptême, dit Patrice. — Arrête, dit le vieillard. Où finiront les héros, mes ancêtres ? Où iront demeurer Finn et le grand Ossian ? — En enfer. — Et ton dieu ne peut les sauver ? — Non. — Alors je ne veux pas de ton dieu ! Mon âme est forte dans mes amis. Où qu'ils soient, je vais rejoindre ceux que j'aime. Mais sache-le, si ton dieu était en enfer, mes héros sauraient l'en tirer ! » A son tour, Patrice baissa la tête, et Dubtak le quitta. Personne ne le revit. Il dort sur la montagne des aigles, sous les pierres sacrées, couvertes de mousse.

Ainsi disparurent les derniers fidèles du druidisme. Mais les bardes convertis, respectés et protégés par Patrice, survécurent avec leurs privilèges et leurs traditions. Après sa mort, ils amplifièrent la partie la plus légendaire de son histoire, ses navigations merveilleuses, ses missions aux Hébrides, en Islande, sur un vaisseau magique, qui glisse aussi rapide que la barque d'Ulysse sur l'onde tranquille, enfin sa descente au purgatoire qui servit de cadre à Dante pour sa *Divine comédie*. Dans ces récits étranges, l'esprit d'aventure du génie celtique se manifeste avec sa puissance de rêve. La vision fugace des mers polaires et des tropiques : cathédrales de glace et rives aux herbes gigantesques pleines d'oiseaux d'azur et de feu, se combine avec des visions du pays des âmes : îles d'ombres gémissantes, monastères flottans dont les cloches attirent les marins et versent l'oubli, îles bienheureuses aux pommes d'or, où de beaux jeunes gens et de belles jeunes filles, se tenant par la main, forment des chœurs de joie sous une aurore éternelle. Ces voyages sont une sorte de glissement insensible vers l'au-delà, à travers les mirages et les prodiges de l'immense Atlantique. Sans qu'on s'en doute, les voiles de la matière allégée se déchirent, la nature spiritualisée devient transparente, les mers laissent voir leurs profondeurs cristallines, et les espaces stellaires ouvrent aux âmes ailées les routes sinueuses de l'infini.

Cependant, disent les légendaires, Brigitte, la fille inspirée du barde Dubtak, devint une sainte. Elle fonda un couvent pour les femmes esclaves qu'elle avait affranchies et consacra au Seigneur sa harpe, sa voix et son cœur. Dans un hymne d'elle qu'on a conservé, elle disait : « Je voudrais des grandes coupes de charité pour les distribuer ; je voudrais des caves pleines de grâces pour mes compagnons. » Un jour, Brigitte vit venir à elle Patrice blanchi

par l'âge. « Voici, dit le saint, j'ai converti toute l'Irlande et je suis devenu vieux. Mes membres s'engourdissent, mes yeux commencent à s'obscurcir. Prends ta harpe, Brigitte, pour qu'à tes chants je retrouve un rayon de lumière, avant de trouver le soleil qui ne s'éteint pas. » Brigitte répondit : « Assez longtemps j'ai chanté. J'ai affranchi des milliers de sœurs, mais ma harpe ne me console plus. Mon âme est triste ; car tu as condamné mon père Dubtak et les vieux héros qui dorment sous les pierres sacrées aux limbes éternels. » Patrice sourit tristement et dit : « Le temps est venu ; je m'en vais vers eux. Adieu, ma fille ! » Quand Brigitte leva la tête, le saint avait disparu. Alors elle se mit à pleurer et dit : « Pourquoi lui ai-je refusé son désir ? Pourquoi n'ai-je pas su consoler à sa dernière heure celui qui m'a consolée ? Car je sens que je ne le verrai plus. Nous avons donné notre vie pour les autres, et tous deux nous mourrons seuls ! J'ai soif des plages où il n'y aura point de séparation, où les cœurs comprendront les cœurs, où les regards saturés de lumière assouviront les regards ! »

Patrice disparut sans trace dans une des îles où il avait coutume de se retirer. Comme celui du grand druide, son tombeau demeura inconnu. A quelque temps de là, Brigitte fit un rêve. Elle vit saint Patrice assis à côté de son père Dubtak dans une barque légère comme l'arc de Diane. Ossian et Finn et beaucoup de vieux héros les entouraient. L'Ange-Victoire, avec sa harpe, se tenait debout à la poupe comme un pilote, et la barque étendait ses ailes gonflées de désir et de mélodie comme un grand oiseau de mer. Peu à peu, les flots d'azur qu'elle fendait se changèrent en bandes de vapeurs, et doucement soulevée, la nef des âmes montait dans le firmament. Elle montait vers l'étoile des mages, vers le soleil du Christ qui grandissait au-dessus du zodiaque, dans le signe de la Vierge. — Après cette vision radieuse, Brigitte mourut consolée.

IV. — LA BRETAGNE CHEVALERESQUE, LA FORÊT DE BROCÉLIANDE ET LA LÉGENDE DE MERLIN L'ENCHANTEUR.

C'était aux environs de Ploërmel. J'avais marché tout le jour par des chemins creux, des montagnes, des bois, des landes. Le soleil d'après-midi plombait de tous ses feux sur le désert des verdures sauvages, lorsque, dans une vapeur violette, je vis poindre le clocher de Concoret. Ce vaste amphithéâtre couronné de bois sombres, c'était le val des fées, *le val sans retour* comme l'ont appelé les trouvères. J'étais enfin dans l'antique forêt de Brocéliande, vieux sanctuaire celtique, dont le nom, *Koat-brec'-hel-léan*, signifie *forêt de la puissance druidique*, contrée immortalisée par la poésie chevaleresque du moyen âge. Et devant moi, cette fontaine, près de

laquelle on voit deux pierres couvertes de mousse, que domine une vieille croix de bois vermoulue, c'était la fontaine de Baranton et le tombeau de Merlin. C'est là que, selon la tradition bretonne, le barde devin fut endormi par la fée Viviane et qu'un magique sommeil ferma pour toujours les paupières du grand enchanteur. Que de pèlerins sont venus ici, attirés par le mystère troublant de cette légende, par ce personnage fuyant, énigmatique! Mais ni le susurrement ironique de la source, ni le balancement des genêts en fleurs, ni la forme bizarre des pierres brutes ne leur ont rien appris sur l'Orphée celtique. Le prophète des Bretons est resté le sphinx des bardes, et la forêt de Brocéliande a gardé son secret. Le plus vieux des trouvères, Robert Wace, le dit avec un sourire fâché : « Fol y allai, fol m'en revins. »

Je m'en allais comme Robert Wace, quand j'aperçus, appuyée contre un rocher dont elle semblait faire partie, une bergerette de quinze à seize ans, vêtue de loques, le teint hâve, les cheveux noirs pendans. La tête penchée, elle tenait sa quenouille suspendue à son fuseau, et filait, filait, pendant que sa chèvre broutait une touffe d'ajoncs. Je lui demandai mon chemin. Elle me jeta de côté plusieurs regards timides et farouches de ses yeux d'un bleu verdâtre, puis, de son fuseau, m'indiqua la direction. Elle ne parlait pas le français, mais elle m'avait compris. — « Est-ce là-bas la fontaine des fées? » dis-je en désignant la fontaine de Baranton. Elle me répondit : *Homman nequet an hini guir*. Les deux ou trois mots de breton que j'avais appris en voyage ne me suffisaient pas pour comprendre; mais je crus deviner à son hochement de tête que cela signifiait: ceci n'est pas la vraie. Et voyant qu'elle se mettait en marche, je compris qu'elle voulait me conduire à une autre source qui, selon elle, avait des vertus plus efficaces. Je la suivis longtemps par des chemins pierreux. D'une main, elle traînait sa chèvre, de l'autre, elle brandissait son fuseau échevelé comme une arme, courant et sautant pieds nus sur les roches. Mais elle ne se déridait pas. Toujours grave, avec ses regards obliques couleur de mer et couleur de forêt, elle restait la sauvage et mélancolique fille de la lande, défiante de l'étranger. Enfin, nous entrâmes sous une épaisse chênaie pour déboucher sur une combe de verdure ensoleillée. Elle chatoyait comme une émeraude entre les bois sombres. Dans le fond, au bout de la pelouse, se cachait un bas-manoir breton d'un seul étage, à volets verts fermés, à tour unique et carrée, surmontée d'un toit en pyramide. A l'extrémité supérieure de la combe, sous un petit bois d'aunes, enfoui lui-même et protégé par les bras noueux de la forêt géante, miroitait le bassin d'une fontaine, d'où filtrait avec un murmure discret un ruisseau coulant vers le manoir. La fillette y fit boire sa

bête, et s'agenouillant au bord, dans l'herbe folle, but quelques gorgées d'eau dans le creux de sa main. En se levant, elle fit le signe de la croix avec les dernières gouttes et dit : *Homman hè feuteun ar hazellou*, ce qui signifie : Ceci est la fontaine des fées. Puis, toujours ombrageuse et fugace, elle rentra sous le bois.

Je m'assis sous les aulnes, au bord de la source, et je bus, moi aussi, de cette eau délicieusement fraîche, en demandant aux divinités du lieu de me révéler quelque chose sur l'âme du grand Myrdhin. Dans ce personnage à double face, suspect à l'Église et cher au peuple, infernal pour les uns et divin pour les autres, m'était apparu toujours l'un des arcanes de l'âme celtique et comme le nœud vivant de sa destinée. Le soleil s'inclinait à droite vers la chevelure emmêlée des chênes, qui, vus à contre-jour, paraissaient de plus en plus noirs et impénétrables. Mais à gauche, une route lumineuse s'ouvrait dans la grande forêt entre des ormes et des érables trois fois centenaires. Le chemin tournant, semé de genêts en fleurs, allait se perdre dans un bouquet de bouleaux légers et transparens comme la robe des fées. Et voici qu'aux rayons du soleil oblique, je crus voir défiler sous bois, sur leurs chevaux baies, fauves et blancs, la troupe brillante des chevaliers d'Arthur, avec leurs cottes et leurs heaumes luisans, leurs écus orange et azur. A côté du noble roi de la Table-Ronde, chevauchait la blanche Genièvre, au profil pur, au fin sourire, aux yeux doux et pervers, ayant la science du bien et du mal. Et derrière eux cheminaient par couples, au pas de leurs destriers aguerris, les héros d'aventure et la troupe des beaux amans, Éric et Énide, Yvain et la dame de Brécilien, suivis d'un long cortège. Puis, marchant à l'écart, les bras entrelacés, Tristan et Yseult, enivrés de leur philtre immortel. Et Perceval, le templier, fermait la marche. Il chevauchait seul et grave, dans sa cotte grise, le chef incliné, rêvant à la coupe d'amour et de sacrifice, au Graal, qui confère la sainte fortitude, qui lave de toutes les taches et guérit de toutes les blessures.

Elle s'évanouit, aérienne comme un songe, dans l'or du couchant, la brusque vision du monde chevaleresque. Le soleil était descendu sous les chênes, et je plongeai mes regards dans la forêt de droite, devenue, sous quelques éclaircies sanglantes, encore plus noire et plus lugubre. Entre les colonnes torses de la vieille forêt, sur le sol d'un gris cendré de feuilles mortes, il me sembla voir les vieux bardes gallois et armoricains, leur hache de bataille à la ceinture, la rote ou la harpe sur l'épaule. Leurs longs cheveux gris s'échappaient de dessous leurs couronnes de bouleaux. Je crus distinguer parmi eux la haute taille de Taliésinn et de Lywarch-le-Vieux, Aneurin l'inspiré et Gwenchlan, le lanceur de ma-

lédictions. Leurs faces étaient convulsées, leurs yeux dilatés par d'immenses colères et de terribles visions. De leurs bouches frémissantes s'échappaient, en rythmes sauvages, un flux de vers précipités comme des coups d'épée assénés dans une bataille sans fin, ou comme les vagues infatigables qui assaillent le rivage. Finalement je compris le sens de leurs imprécations. Ils vociféraient : « Malheur aux ingrats, malheur à ceux qui ne savent pas se souvenir! La troupe brillante qui a défilé devant toi tout à l'heure est notre œuvre. Ces hauts chevaliers, ces belles amoureuses sont nés de nos larmes, de notre sang, de nos combats, de nos luttes séculaires contre l'étranger, Saxon ou Franc. Ces hommes et ces femmes sont de notre race; ils ont vécu parmi nous et nous les avons chantés jadis. Nous les avons conçus et enfantés, ces fils de nos joies, ces filles de nos douleurs. Mais parce que nous avons été vaincus, vous nous les avez pris pour les travestir et vous nous avez couverts d'oubli. Que nous importe? L'homme avec toutes ses créations n'est qu'ombre vaine; l'esprit qui l'anime seul est vivant et revêt des formes nouvelles selon son verbe et sa vertu. Les bardes oubliés ne sont pas à plaindre. Mais à cause de votre injustice et de votre ingratitude, nous ne vous avons rien légué de notre science et de nos mystères. Vous vivez dans l'oubli de la vérité ; vous ignorez les forces cachées de la nature, vous ne savez rien des trois cercles de l'existence où l'âme transmigre. Vous ne savez même pas ce que vous auriez pu faire de notre harpe. — Nous l'avons brisée! Toi qui cherches le secret de notre frère Myrdhin, tu n'en sauras rien, — et cependant, il est connu de la divinité de cette fontaine. »

J'écoutais avidement; les ombres s'effacèrent ; les voix se perdirent dans un chuchotement de feuilles mortes. Je frissonnai; un vent rida le bassin et je me retournai. Tout était noir à la surface de l'eau et dans le bosquet d'aulnes. Alors, au jour blafard qui trouait les feuillages, j'aperçus de l'autre côté de la source une chose que je n'avais pas vue. Une statue de femme se dressait sur un piédestal, dans l'épaisseur du bois. Un reflet d'eau ou de ciel ébauchait vaguement ses larges flancs, son buste svelte et sa tête inclinée. La nudité du corps émergeait à demi de la nuit sylvestre, mais le visage gardait le masque troublant du crépuscule. N'était-ce pas la fée celtique, l'antique druidesse, la femme initiée par l'instinct aux secrets de la nature, celle qui, domptée et dirigée, peut devenir la voyante salutaire, mais qui, maîtresse aveugle et toute-puissante, devient la magicienne fatale, évoquant les forces d'en bas, enlace l'homme de ses mirages, le terrasse et le noie? N'était-ce pas la vraie Viviane, d'un charme autrement redoutable que la petite fille coquette et rusée des

trouvères? N'était-ce pas celle pour qui Merlin perdit sa harpe, son génie et jusqu'au souvenir?

Et, du bas du vallon, une voix s'éleva, celle sans doute de la petite bergère du manoir. Elle disait une chanson bretonne d'un mode sauvage et inquiet dont les strophes expirent sur une plainte alanguie. Impossible de comprendre les mots. Mais, par un de ces sortilèges dont la musique est coutumière, les notes se traduisirent involontairement pour moi en paroles. C'étaient celles d'une chanson populaire de Nantes, sur la magicienne qui enlève son amant à une pauvre payse :

> Elle n'est pas aussi jolie,
> Mais elle est plus savante ;
> Elle fait la pluie, elle fait le vent,
> Elle fait fleurir la lande !..

Et comme les strophes montaient, enjôleuses et tristes, un tintement de cloche s'égrena lentement dans l'air. C'était l'angelus d'un village éloigné. Avec quelle pureté céleste ces notes passèrent sur les landes et les bois dans la sérénité du soir! Comme elles se mariaient, attendrissantes, à la chanson sauvage! Et subitement, je sentis que le secret de Merlin venait de se révéler à moi. Car toute sa vie l'âme du grand devin vibra partagée entre ces deux voix : celle de la terre et celle du ciel, entre ces deux mondes : le paganisme et le christianisme. Alors la forêt, la fontaine et les pierres se mirent à me conter la vraie légende de Merlin que j'ai fidèlement notée.

Au v[e] siècle, vivait, dans un couvent de Cambrie, une nonne très pieuse nommée Carmélis. Fille d'un roi sans couronne, elle avait fui la violence du siècle pour se vouer à la contemplation entre les murs tapissés de lierre d'un monastère perdu dans les bois. Son corps était sans tache et son âme d'une séraphique douceur. Mais ce qui étonnait, ce qui effrayait ses sœurs du couvent, c'était la pitié de Carmélis pour les êtres inférieurs, hommes, animaux et plantes, dont elle plaignait l'âme obscure ou écrasée ; c'était son indulgence pour les pécheurs, pour les méchans eux-mêmes, qu'elle trouvait plus malheureux que les autres ; c'était sa curiosité attendrie pour ceux qui souffrent en expiant une faute. Éveillée, son cœur compatissant l'invitait à descendre dans l'abîme des douleurs ; endormie, son âme s'envolait souvent aux sphères éthérées.

Dans une de ses extases, elle vit les sept Archanges debout autour du soleil divin. Elle resta éblouie de leur splendeur, mais son cœur ne battit point. « Ils sont heureux, dit-elle, que puis-je pour ces rois de gloire de l'éternité, et que sont-ils pour moi? Je vou-

drais voir l'Ange tombé, le Maudit, celui qui souffre sans espoir. » Aussitôt elle fut plongée dans l'abîme. L'Ange proscrit lui apparut, voilé d'un nuage sombre, beau comme une comète qui traîne sa lueur sinistre. Au sommet de son front, scintillait une étoile rougeâtre. Le noir serpent de la mort qui étreint les mondes, les hommes et les créatures s'enroulait trois fois autour de ses flancs. Ses yeux ténébreux dardaient le désir inassouvi en longs éclairs pourprés. En même temps s'en échappaient, comme de pâles diamans, les larmes d'une douleur éternelle. Ces larmes étaient le souvenir du ciel perdu : et lentement des mondes obscurs, des âmes tristes en naissaient.

— Qui es-tu? dit Carmélis.

— Je suis celui qui ne s'est point courbé devant l'Éternel. Je suis celui qui veut être et savoir par lui-même ; je suis le Révolté et le Maudit. Et pourtant sans moi la terre et les mondes visibles ne seraient pas. Je supporte la colonne de l'espace et du temps. Je suis le roi de l'air et du monde inférieur. Je porte la lumière dans les ténèbres. Tous les bannis du ciel, tous ceux que leur destin force à s'incarner sur terre, errent dans mon royaume. Je suis le tentateur, et les âmes ont besoin de passer par mon crible pour remonter. Les souffrances que je cause sont nécessaires à la vie de l'univers, mais j'en souffre au centuple. L'exil des âmes est temporaire ; le mien est éternel.

— Pauvre archange tombé ! dit Carmélis ; je prendrai une de tes larmes et je la porterai à tes frères les archanges qui sont les verbes vivans d'Elohim. En voyant cette larme, ils auront pitié de toi.

— Non ; ils ne peuvent rien pour moi. Mais puisque tu aimes celui qui brave la souffrance, veux-tu sauver une âme qui erre pourchassée dans le royaume de l'air, en l'adoptant comme un fils?

— Oui, je le veux, parce que je t'aime ! dit la dormeuse imprudente dans un cri de sympathie.

— Eh bien, tu me reverras ! dit le prince de l'air en s'effaçant comme un météore.

Une nuit, Carmélis dormait à demi d'un sommeil agité dans sa cellule de nonne. Elle vit entrer un pèlerin courbé sur son bâton, le visage caché par son capuchon. Il semblait épuisé ; il demanda asile d'une voix humble et suppliante. — Eh bien, couche-toi sur ces dalles, dit Carmélis sans crainte, et repose-toi. Il s'agenouilla devant elle, comme pour une prière fervente. Mais peu à peu, il sembla à Carmélis que cette forme de moine agenouillé perdait ses contours arrêtés. Était-ce un corps solide ou une ombre? Elle grandit vaporeuse, se redressa lentement, et, rejetant le froc, du

vil haillon sortit dans toute sa fierté l'Ange maudit qui porte au front l'étoile de la science et de l'orgueil. Ses ailes crépusculaires étaient dressées et touchaient la voûte; elles frémissaient. Carmélis frissonna de terreur. A travers ses yeux fermés elle voyait tout; mais elle restait fascinée, clouée sur sa couche. Immobile, l'Esprit couvait la vierge. De ses yeux ardens, de ses mains étendues, de ses ailes élargies, il l'enveloppait d'un effluve puissant qui la secouait de brusques soubresauts. Elle descendait, descendait avec lui dans l'abîme, et c'était une torture délicieuse. Peu à peu, la cellule s'emplit d'une vapeur épaisse où elle ne distinguait plus que les yeux rouges de l'Ange maudit et son étoile enflammée. Tout à coup, elle sentit ses lèvres comme un fer chaud sur sa bouche; en même temps, un fleuve de feu la pénétrait et le serpent de la mort la mordait au cœur. Sous la commotion violente, elle poussa un cri strident et s'éveilla. Elle était seule sur sa couche brûlante, dans l'air étouffant de sa cellule. L'orage grondait au dehors, et par la fenêtre, une ombre s'échappa comme un grand oiseau dans la nuit chaotique. Mais la voix solennelle et triste du prince de l'air clama dans la tempête d'automne : « — Puisque tu m'as aimé, tu seras la mère de Merlin. De moi il aura la science maudite par l'Église, et il sera un grand prophète (1). »

(1) Si l'idée mère de la légende de Faust est *le pacte du magicien avec le diable*, l'idée génératrice de la légende de Merlin est *le magicien-prophète, fils de l'Ange tombé Lucifer et d'une vierge*. L'origine de Merlin contient le sens symbolique du personnage. Il aura de son père l'esprit de révolte, l'insatiable curiosité, la connaissance du monde naturel et le désir sans frein. De sa mère lui viendra l'instinct de douceur, de sympathie et d'espérance, enfin le don merveilleux par excellence, l'intuition angélique des âmes et du monde divin. Le génie païen et le génie chrétien, qui sont entrés dans la substance de son être, lutteront en lui sans pouvoir se vaincre. Il sera torturé à la fois par le désir de la terre et par la nostalgie du ciel, et il mourra fou de ne pouvoir les étreindre dans une même possession. Les plus vieux historiens, Nennius et Geoffroy de Monmouth, font descendre Merlin d'une vierge (vestale ou nonne) et d'un démon incube. Voici comment Nennius caractérise ce genre d'esprits : *Nam ut Apulejus de Deo Socratis perhibet, inter lunam et terram habitant spiritus, quos incubos dæmones appellamus. Hi partim hominum, partim vero angelorum naturam habent.* (Nennius, *Historia Brittannorum*, liv. VI, c. 18.) Cette idée fondamentale persiste à travers toutes les déformations postérieures et sous les fantaisies les plus extravagantes des trouvères. Je la trouve exprimée d'une manière remarquable dans un roman français du XIIIe siècle : — « Dieu permit que Merlin eût comme son père la connaissance de toutes les choses passées; puis, afin de rétablir la balance entre le ciel et l'enfer, Dieu joignit à la science que l'enfant recevrait de son père celle de l'avenir que Dieu lui accorderait. *Ainsi l'enfant pourra-t-il choisir librement entre ce qu'il tiendrait de l'enfer et ce qu'il tiendrait du ciel.* » (*Le Roman de Merlin*, par Robert de Boron, publié par Paulin-Pâris. — *Romans de la Table-Ronde*, t. II, p. 25.) — Les sources les plus anciennes sur la vie de Merlin sont le récit de Nennius dans son *Histoire des Bretons*, ch. XL à XLII; la *Vita Merlini* en vers latins, de Geoffroy de Monmouth. — Plus importans et plus suggestifs sont les fragmens épars dans le *Myvyrian Archeology*. — La tradition armoricaine se retrouve en partie dans

A partir de ce moment, la vie de Carmélis fut pleine de soucis, de peines et d'épouvantes. Elle sentait qu'elle avait conçu par le baiser de l'Ange maudit. Comme un cercle de feu, ce baiser l'enfermait dans le royaume du prince de l'air. Plus de séraphiques extases, plus de visions célestes. L'angoisse la poussait hors du couvent, dans les bois. Et là, elle entendait mille bruits étranges, mille voix susurrantes et douces. « Mon Dieu! que vais-je devenir? » disait-elle en se laissant tomber dans la grotte où filtrait la source, ou bien sous le chêne des fées. Et, comme un tourbillon de feuilles invisibles, l'enveloppait le chœur des esprits aériens, qui lui chantait des choses ensorcelantes et lui disait : « Sois bénie, vierge pure et bonne, toi qui donnes asile à l'un des nôtres, un grand enchanteur va naître de toi! » Alors, au milieu de ses terreurs, la joie folle d'être mère envahissait la pauvre nonne. Elle croyait déjà voir ce fils miraculeux dont elle moulait en elle-même le corps charmant et dont l'âme sournoise voltigeait si mystérieusement autour d'elle. N'était-ce pas sa voix qui soupirait dans la cime du bouleau, qui riait gaîment dans le ruisseau? N'était-ce pas lui qui, invisible et léger comme un sylphe, lui frôlait le cou et le sein, qui cherchait à pénétrer en elle, le petit démon, et chuchotait : « Charmante mère! n'aie pas peur, si tu veux me bercer, moi qui sais tout, je te dirai des choses merveilleuses! »

Ne pouvant plus cacher sa grossesse, Carmélis alla tout dire à Gildas, évêque du pays. Or, à cette époque, dans certains districts de la Grande-Bretagne, on appliquait aux nonnes fautives la loi des vestales. Seulement, au lieu de les enterrer vives, on les précipitait du haut d'un rocher, dans un gouffre. Gildas eût épargné la fille d'un roi, mais quand il apprit la manière étrange dont elle avait été séduite, il déclara qu'elle avait succombé à la ruse d'un incube et aux artifices du démon. Il se contenta d'excommunier la vierge polluée par l'esprit malin et de maudire le fruit infernal qu'elle avait conçu. « Va-t'en, dit le moine indigné, va-t'en sur la lande, fiancée du vent, amante maudite du prince de l'air, prostituée de Satan! Que tout foyer chrétien te soit fermé! Il n'est plus d'asile pour toi que chez les païens! » Le père de Carmélis était mort, l'Église l'abandonnait, heureusement qu'elle connaissait Taliésinn, grand-maître de la corporation des bardes sous la protection d'un chef gallois. Ces bardes, tout en se disant chrétiens, avaient conservé leurs rites, leurs croyances, les arcanes de leur

le Roman du Brut, de Robert Wace et dans *le Roman de Merlin*, par Robert de Boron. M. de La Villemarqué a réuni les traditions essentielles qui se rapportent au personnage dans son livre : *Myrdhin ou l'Enchanteur Merlin, son histoire, ses œuvres, son influence.*

religion et de leur initiation traditionnelle. Les gens d'église, qui voyaient en eux des rebelles et des rivaux, les considéraient d'un mauvais œil, les appelaient païens, relaps, hérétiques, et les attaquaient avec une extrême violence. Mais les héritiers des druides étaient encore très puissans, protégés des chefs, vénérés du peuple. Carmélis se réfugia auprès d'eux. Taliésinn accueillit la nonne proscrite avec bonté et promit d'élever l'enfant.

Sur une des côtes du pays de Galles s'ouvrait jadis une grotte aujourd'hui disparue sous un éboulement, appelée la grotte d'Ossian. Comme la grotte de Fingal, dans les Hébrides, elle était formée par des colonnes de basalte serrées les unes contre les autres et se perdait dans les entrailles du mont en salles naturelles. C'est là que les bardes des anciens temps tenaient leurs réunions secrètes. C'est là aussi qu'eut lieu la consécration de leur prophète, de celui qui devait jouer un si grand rôle dans les annales celtiques. Cette consécration était toujours précédée d'une épreuve solennelle.

Au pied de la montagne sacrée, à la sortie de la grotte d'Ossian, s'étendait une lande sauvage que les moines flétrirent plus tard du nom de lande maudite. Elle était semée d'un cercle de pierres druidiques. Au centre de ces pierres, il y en avait une colossale en forme de pyramide. La nature ou la main de l'homme y avait creusé une sorte de niche où l'on montait par un escalier de roches superposées. On appelait ce menhir la pierre de l'épreuve ou la pierre de l'inspiration. C'est là que l'aspirant devait dormir une nuit entière. Au lever du soleil, le chœur des bardes, sortant de la montagne sacrée par la grotte d'Ossian, venait réveiller le dormeur. Parfois, à leur chant, on le voyait se dresser devant l'astre naissant, et, frémissant d'extase, raconter son rêve divin en un chant rythmique. Alors, il recevait le titre de barde prophète. Il était considéré comme ayant l'*Awennizìou*, c'est-à-dire qu'un génie divin, son *Awenn*, son génie à lui, qui, selon la doctrine ancienne, plane sur l'homme, parlait par sa bouche. Mais souvent il arrivait que l'aspirant avait fui avant l'aube, ou que, saisi d'épouvante, il descendait de la roche en proférant des paroles insensées. En ce cas, il était déchu de sa dignité. La tradition populaire du pays de Galles a conservé le souvenir de cette épreuve pendant des siècles dans la légende de la pierre noire du Snowdon. Quiconque, dit-elle, dort une nuit sur la pierre noire de l'inspiration se réveille poète ou fou pour le reste de ses jours.

C'est là qu'un soir le vieux Taliésinn, entouré du collège bardique, conduisit son disciple Merlin et lui dit : « Nous t'avons enseigné ce que nous savons; nous t'avons montré la clé des

trois vies, celle de l'abîme, de la terre et du ciel (1). La science est l'abri et le voile de qui la possède. Tu pouvais vivre tranquille parmi nous; tu as voulu t'élever au rang suprême; tu réclames la clé des mystères, l'inspiration du prophète. Les signes te sont favorables; une grande mission t'attend. Mais moi qui t'aime, mon fils, je dois t'avertir. Songe qu'à ce jeu tu risques ta raison et ta vie. Quiconque veut s'élever au cercle supérieur, plus facilement retombe à l'abîme. Tu auras à lutter avec les puissances mauvaises et toute ta vie sera une tempête. Parce que tu seras prophète, hommes et démons s'acharneront sur toi. La plus grande des joies t'attend : le rayon divin; mais aussi te guettent la folie, la honte, la solitude et la mort. »

A ce moment, on vit s'avancer sur la lande maudite le moine-évêque Gildas, son bâton pastoral à la main. Il jeta un regard de défiance sur l'assemblée des bardes et dit à leur disciple : « — Merlin! je te connais. Tu es le fils d'une mère qui a failli, et l'esprit malin est en toi. Malheur à celui qui cherche la vérité sans le secours de l'Église et se dit inspiré sans avoir reçu sa sanction. Tu as bu le poison des hérétiques et tu cours à ta perte. Malgré cela, je veux tenter de te sauver. Suis-moi, entre au couvent, fais pénitence et deviens moine. Ainsi, sous ma direction, tu expieras tes erreurs et celles de ta mère, et je te donnerai le pain du salut. »

Taliésinn répondit tranquillement à Gildas : « — Comme toi, nous adorons le Dieu unique et vivant. Mais nous croyons qu'il a donné la liberté à l'homme afin qu'il trouve la vérité par lui-même. Tu offres le port connu sans le voyage. Nous offrons un frêle esquif sur l'Océan sans limite et la terre promise au risque du naufrage. Merlin est libre de choisir. S'il préfère le port à la tempête, qu'il te suive avec la bénédiction des bardes. »

Jusque-là, Merlin était resté absorbé en lui-même, le regard fixe et rentré. Il n'avait répondu que par un sourire de dédain à la sommation de l'évêque. Mais aux nobles paroles du maître, une flamme jaillit de l'œil du disciple, qui s'écria, dans un transport d'audace et d'enthousiasme : « Je ne recevrai pas la communion de ces moines aux longues robes! Je ne suis pas de leur église; que Jésus-Christ lui-même me donne la communion! Pour la harpe des dieux, pour le rayon céleste, pour la couronne du poète, je veux risquer ma vie! Que je roule aux abîmes ou que je monte au ciel, je tenterai le sort! J'entends en moi d'étranges harmonies; j'entends gronder l'enfer, j'entends pleurer les hommes et chanter les anges. Quel génie est le mien? Quelle étoile est mon guide? Je n'en sais rien, mais j'ai foi au génie, à l'étoile. Oui, je chercherai

(1) Voir *le Mystère des bardes*, par Adolphe Pictet.

mon Dieu dans les trois mondes, je pénètrerai le mystère de l'Au-delà. Pour savoir, pour vibrer, pour jouer sur les cordes des âmes, je mets en gage mon corps, ma vie et ma raison!

— Ah! tu es bien le fils de Lucifer! dit Gildas en détournant les yeux avec indignation. Pervers, va ton chemin; l'Église ne peut plus rien pour toi! » Et il s'en alla plein de souci pour son autorité et de colère contre le rebelle.

La nuit avait envahi la lande. Merlin monta sur la pierre de l'épreuve et entendit le chœur des bardes qui s'éloignaient invoquer pour lui les génies solaires, dont les ailes blanches et transparentes se vivifient dans les océans du feu céleste. Leur chant se perdit au cœur de la montagne, sous la grotte tournante, comme le murmure lointain des flots qui se retirent, et la montagne elle-même semblait clamer d'une voix toujours plus profonde : « Dors, enfant des hommes, dors du sommeil des inspirés et réveille-toi fils des dieux! »

Bientôt la lande fut envahie par les brumes; elles s'étiraient en longues bandes sur la pierre de l'épreuve et finirent par l'envelopper tout à fait. Merlin crut y distinguer des formes grimaçantes et diaboliques, pêle-mêle avec des fées ravissantes. Dormait-il ou veillait-il? Parfois il sentait sur sa peau le frôlement de corps fluidiques comme des ailes de chauve-souris. Bientôt une tempête furieuse balaya la lande maudite. Merlin se cramponna à la pierre pour n'être pas renversé par l'ouragan. Alors, une forme altière et ténébreuse sortit du sol. Une étoile blême tremblait sur sa tête et sa lueur mourante éclairait à peine un front superbe creusé de rides volontaires. Une main de géant s'appesantit comme un roc sur l'épaule du dormeur et une voix creuse lui dit : « Ne me reconnais-tu pas? — Non, balbutia Merlin, saisi d'un mélange d'horreur et de sympathie. Que me veux-tu? — Je suis ton père, l'Ange de l'abîme, le roi de la terre et le prince de l'air. Je t'offre tout ce que je possède : la science terrestre, l'empire des élémens, le pouvoir sur les hommes par la magie des sens. — Me donneras-tu aussi la science de l'avenir, la connaissance des âmes et le secret de Dieu? — Ce chimérique empire n'est pas le mien; j'offre la puissance et la volupté dans le temps. — Alors, tu n'es pas l'esprit que j'ai invoqué sur la montagne. Plus hauts sont mes désirs, je ne te suivrai pas. — Présomptueux! tu ne sais pas ce que tu refuses; un jour tu l'envieras. Mais malgré moi, tu m'appartiens. Par les élémens dont tu es pétri, par tes attaches mortelles, par l'effluve igné de la terre qui court dans tes veines, par les courans magnétiques de l'atmosphère, par le désir qui brûle en toi, tu es mon fils. Quoique tu m'aies renié, je te laisse un souvenir de moi; un jour, tu en comprendras la force et la magie. » La

main terrible, qui pesait comme une montagne sur l'épaule de Merlin et lui prenait le souffle, se leva. Il sentit une chaîne s'enrouler à son cou et quelque chose de métallique tomber sur sa poitrine. La forme du Démon s'était évanouie avec le poids du cauchemar. La terre tremblait, et de ses entrailles montèrent ces mots, scandés par un tonnerre sourd : « Tu m'appartiens, mon fils, tu m'appartiens! »

Alors un sommeil plus profond lui versa une félicité inconnue. Il lui sembla que les ondes du Léthé fluaient à travers son corps et en effaçaient tout souvenir terrestre. Puis, il eut l'impression d'une lumière très éthérée et très douce, comme la vibration d'une étoile lointaine, enfin le sentiment d'une présence surnaturelle et délicieuse, qui ouvrait la source secrète de son cœur et dessillait les yeux de son âme. Assise sur la pointe du rocher, enveloppée de ses longues ailes, une forme humaine d'une beauté angélique et ravissante se penchait vers lui. Elle tenait une harpe d'argent sous son aile de lumière. Son regard était un verbe, son souffle une musique. Regard et verbe disaient à la fois : « Je suis celle que tu cherches, ta sœur céleste, ta moitié. Jadis, t'en souviens-tu? nous fûmes unis dans un monde divin. Tu m'appelais alors ta Radiance (1). Quand nous habitions l'Atlantide, les fruits d'or de la sagesse tombaient dans ton sein et nous conversions avec les génies animateurs des mondes (2). Tu fus séparé de moi pour subir ton épreuve et conquérir ta couronne de maître. Depuis je te pleure, je languis et m'attriste dans les félicités du ciel. — Si tu m'aimes, murmura Merlin, descends sur la terre! — Femme de la terre, je perdrais ma mémoire céleste et mon pouvoir divin. Je tomberais sous l'empire des élémens, sous le sceptre de fer du destin implacable. Mais, sœur immortelle, j'éclaire la partie immortelle de ton âme. Si tu veux m'écouter, je serai ton guide, ta muse et ton génie (3)! — Entendrai-je ta voix au torrent de la

(1) Merlin eut près de lui une source de consolation plus puissante que l'amitié de Taliésinn. Était-ce un être réel, une femme, une sœur du barde, comme l'a prétendu le vulgaire, ou un être idéal? Elle lui donne les noms les plus tendres, elle l'appelle son sage Devin, son Bien-aimé, son Jumeau de gloire, le Barde dont les chants donnent la renommée, la clé avec laquelle la victoire ouvre les portes de toutes les citadelles. — *Myrdhin, ou Merlin l'Enchanteur,* son histoire, ses œuvres, son influence, par M. de La Villemarqué, p. 63.

(2) Dans un passage cité par le *Myvyrian*, Merlin chante le pommier sacré, qui, dans la symbolique des bardes, figurait l'arbre de la science. (*Myvyr. Arch.*, t. I[er], p. 151.)

(3) « Trois choses seront rendues à l'homme dans le cercle de Gwynfyd (du bonheur), *le génie primitif, l'amour primitif* et *la mémoire primitive;* car sans cela il ne saurait y avoir de félicité. » (32[e] triade du *Mystère des bardes*, publié par Adolphe Pictet.)

vie? — Je serai ta voix intérieure; dans ton sommeil tu me verras... je t'aimerai... — Tu m'aimeras? Divin esprit, un gage de ta présence! — Vois-tu cette harpe qui fait pleurer les hommes et les anges? C'est un gage de l'inspiration divine. Par elle tu seras l'enchanteur des hommes, le guide d'un roi et le voyant d'un peuple. Quand tu la toucheras, tu sentiras mon souffle; par elle je te parlerai. Personne ne saura mon nom; aucun homme de la terre ne me connaîtra; mais toi tu invoqueras Radiance! — Radiance?.. » soupira Merlin, à cette voix cristalline, comme à l'écho magique d'une divine ressouvenance. Il voulut la regarder, la saisir. Mais il ne vit que deux ailes amoureusement déployées sur sa tête. Un baiser sur son front, une lueur dans l'espace... et il se trouva seul.

Quand les bardes royaux sortirent de la grotte d'Ossian, Merlin s'éveillait aux premiers rayons du soleil. Ils virent la harpe d'argent dans ses bras (1) et à son cou une étoile métallique à cinq pointes suspendue à une chaîne de cuivre. A ces deux signes, Taliésinn reconnut dans son disciple le double don de l'inspiration et de la magie. Dans un chant solennel, Merlin se mit à prédire les futures victoires des Bretons et la grandeur d'Arthur. Il reçut l'écharpe bleue, la couronne de bouleau, et fut consacré comme barde-devin dans la grotte d'Ossian.

Après avoir reçu la dignité suprême de ses maîtres, Merlin se rendit à la cour d'Arthur et devint son barde attitré, rang qui correspondait à celui de conseiller et de ministre. Arthur soutenait alors une lutte acharnée contre les Saxons, dont l'invasion ressemblait, au dire des chroniqueurs, à une mer montante de flammes courant de la mer d'Occident à la mer d'Orient. Merlin excita le roi par ses prophéties. Il fut l'âme de la guerre dont Arthur fut l'épée. Cette épée merveilleuse, disent les bardes dans leur symbolisme parlant, s'appelait Flamboyante, forgée au feu terrestre par des hommes sans peur. Sa poignée était d'onyx; sa lame de pur acier brillait comme le diamant. Elle paralysait le bras du lâche et du méchant; mais lorsqu'un homme fort et bon la saisissait avec foi, elle lui communiquait un courage invincible. Alors elle reluisait vivante, s'irisait dans le combat des sept cou-

(1) Pour les Celtes, ce don poétique et musical est une inspiration divine. Cette foi revêt chez eux un caractère plus positif et plus absolu que chez toutes les autres races. De là la croyance populaire qui donne une origine miraculeuse et attache une force magique à certains instrumens de musique. La cornemuse du clan Chattan, que Walter Scott mentionne comme étant tombée des nuages pendant une bataille de 1396, fut empruntée par un clan vaincu qui espérait en recevoir l'inspiration et le courage et qui ne l'a rendue que quatre siècles après, en 1822. La harpe des bardes était moitié grande comme la nôtre et pouvait se tenir aisément.

leurs de l'arc-en-ciel, jetait des éclairs, effrayait l'ennemi. Cette épée magique se trouvait dans l'île d'Avalon, au milieu de la mer sauvage. Un dragon veillait à l'entrée de l'île; un aigle tenait l'épée dans ses serres, au sommet d'une montagne. Merlin, disent les bardes, savait les vertus de l'épée, il connaissait l'île, il y conduisit Arthur. Nouvel Orphée, il charma le dragon au son de sa harpe, il endormit l'aigle par son chant, et, pendant l'extase de l'oiseau, lui déroba l'épée Flamboyante. Ainsi le glaive magique fut conquis par la harpe divine (1). Bientôt après, Arthur remporta sur les Saxons la grande victoire d'Argoëd, où Merlin combattit à ses côtés. A la rentrée triomphale de l'armée dans la forteresse de Kerléon, l'épée et la harpe entre-croisées furent portées par des pages sur un coussin rouge devant le roi et le prophète qui se donnaient la main. Et les bardes ont conté dans leurs mystères que cette nuit même Merlin vit en songe Radiance, l'ange de l'inspiration, qui lui parlait souvent par des voix, mais ne lui apparaissait qu'aux momens solennels de sa vie. Radiance mit un anneau au doigt de Merlin et lui dit : « C'est l'anneau de nos fiançailles, qui nous joint pour toujours. Mais garde-toi des femmes de la terre; elles chercheront à te l'enlever. C'est le signe de l'amour éternel, c'est le gage de notre foi; ne le donne à personne. » Et Merlin, plein d'enthousiasme, jura à sa céleste fiancée le serment d'amour éternel.

Ce fut l'apogée de la gloire d'Arthur et de Merlin. Mais déjà deux démons humains, masqués de grâce et de chevalerie, rôdaient autour d'eux. La femme d'Arthur, la reine Genièvre, cachait sous les apparences d'une grâce exquise et enjouée, une âme vaine, altière, remplie de passions violentes (2). Lassé du roi son époux, beaucoup plus âgé qu'elle, insensible à sa grande noblesse, elle avait jeté les yeux sur son neveu Mordred, jeune homme ambitieux, rusé et hardi. Mordred, qui avait ménagé au roi l'alliance des Pictes et des Scots, jouissait de sa confiance absolue. Les amans s'entendaient secrètement depuis des années, mais, toujours menacés d'être surpris, ils en vinrent à désirer la chute et même la mort du roi. Mordred lui succédant, Genièvre espérait régner avec lui. Pour atteindre ce but, la reine et son amant préparaient sourdement la défection et la révolte. Ils avaient vu d'un mauvais œil la grande victoire d'Arthur qui contrecarrait leurs projets. Merlin en était la cause, il gênait leur complot. Mordred et Genièvre résolurent de perdre le barde.

(1) Taliésinn appelle le glaive d'Arthur « la grande épée du grand enchanteur. » — (*Myvyrian*, t. Ier, p. 72.)

(2) Son nom breton est Gwenniwar. « Elle était, dit Taliésinn, altière dans son enfance et plus altière encore dans son âge mûr. »

Un soir donc que le roi fatigué de la chasse dormait d'un sommeil profond, la reine Genièvre et Mordred s'approchèrent de Merlin qui était seul, assis près du foyer à demi éteint de la grande salle de Kerléon : « Tu sais, dit Genièvre en souriant, que d'après la loi, la reine a le droit de demander chaque jour au barde du roi un chant d'amour pour la distraire. Mais à toi, le grand enchanteur, je ne ferai point si futile prière. Plus rare est ma fantaisie. On m'a parlé d'un philtre si puissant que lorsqu'une femme le fait boire à un homme, elle se l'attache d'un lien fatidique. Je désire ce philtre pour une amie; peux-tu me le procurer? » Merlin regarda la reine et Mordred de son œil voyant. Il sentit se croiser en lui la flamme haineuse du couple adultère, et dans cette lueur fugitive, il eut le pressentiment du complot ténébreux qui se tramait contre lui et le roi. Il répondit : « Reine, je sais que ce philtre existe; mais ma science l'ignore et mon art ne peut le procurer. » Mordred prit la parole et dit : « O grand enchanteur! faut-il que je t'apprenne quelque chose? Sache donc qu'en Armorique, dans la forêt de Brocéliande, il y a une fontaine. La magie des druides y évoqua jadis les esprits de l'air et de l'abîme. Une fée, une femme y réside aujourd'hui, la plus charmante et la plus redoutable des magiciennes. Pour l'évoquer il faut le plus puissant désir et la plus grande volonté. Personne ne la dompta jamais. Toi seul tu le pourrais. Elle possède le philtre que cherche la reine et elle t'enseignera des mystères plus profonds que ceux que tu connais. — La magicienne de Brocéliande? dit Merlin, pourquoi ce nom me fait-il frissonner? — Parce que, dit Mordred, c'est la seule femme capable de lutter avec toi et de répondre à ton désir. — Merlin! mon doux Merlin! dit Genièvre, va trouver la magicienne de Brocéliande et pense à mon désir! » Et ils laissèrent le barde plongé dans sa rêverie.

La première pensée de Merlin fut de faire part au roi de ses soupçons sur la fidélité de Mordred. Puis, il songea au danger formidable d'une révélation prématurée et se promit de surveiller lui-même le neveu d'Arthur. Mais un désir plus fort que sa sagesse l'avait mordu au cœur, le désir d'une femme qui serait son égale, l'envie de la dompter... de l'aimer peut-être. De quelle violence le souffle du couple adultère avait fait surgir de ses propres entrailles une âme qu'il ne connaissait pas, une âme enflammée de désir et couronnée d'orgueil! Il la découvrait avec épouvante. Si Radiance avait éveillé la partie éthérée de son âme, si elle avait fait vibrer en lui le vague ressouvenir d'une existence céleste, le nom seul de la magicienne de Brocéliande remuait un tourbillon de mémoires terrestres, de joies terribles, de souffrances infernales. Le fils de Lucifer se retrouvait! Vainement il se rappela les

conseils du sage Taliésinn, les avertissemens de Radiance la tant aimée. La mystérieuse inconnue se dressait devant lui, inquiétante rivale, inéluctable tentation! Obsédé par cette pensée, Merlin ne dormait plus. Il se disait : « En connaissant le fond de la femme, je connaîtrais le fond de la nature. Avant cela, puis-je me dire un maître? » Il demanda un congé au roi sous prétexte d'aller voir Taliésinn et s'embarqua pour l'Armorique, qu'on appelait alors « la terre étrangère et déserte. »

Et voilà Merlin debout dans la sombre forêt des druides, devant la fontaine des évocations, que les uns appellent la fontaine de Jouvence, les autres la fontaine de perdition. Car, beaux ou horribles, selon l'évocateur, tous les mirages peuvent en sortir. Merlin jette une pierre dans la source; des cercles rident son miroir; l'eau bouillonne; un tonnerre souterrain roule. Puis, un sourd bruissement dans la forêt, et se déchaîne une tempête si épouvantable qu'elle renverse les arbres et fracasse les maîtresses branches des chênes. Impassible au plus fort de la tourmente, Merlin étend le bras sur la source, avec le signe de Lucifer dans sa main. « Par ce signe, dit-il, au nom des puissances de la terre, de l'eau, de l'air et du feu, du fond des âges passés et des entrailles de la terre, j'évoque la femme redoutable. A moi la magicienne! » Après plusieurs appels, la tempête se calma; une vapeur se condensa sur la source bouillonnante; et, dans cette vapeur, Merlin vit s'élever une tour en ruine, ouverte, creuse et tout habillée de lierre. Une femme merveilleuse dormait dans cette niche de verdure, sous un toit d'aubépine et de chèvrefeuille, légèrement vêtue d'une robe verte où frissonnaient des gouttes de rosée. Elle dormait la tête appuyée sur son coude blanc comme neige. Torrent d'or fauve, sa chevelure s'enroulait à son cou, à son bras. Corps et chevelure respiraient la grâce enlaçante des forêts, la langueur fluide des rivières sinueuses. Merlin, ravi, n'osait pas approcher. Il tira quelques accords légers de sa harpe. Elle ouvrit les yeux. Leur azur humide avait le sourire et la mélancolie des sources abandonnées qui reflètent la couleur du temps. Elle éleva vers l'enchanteur sa baguette de coudrier et dit : — C'est toi Merlin? Je t'attendais, ami. — Qui es-tu? dit Merlin, en tressaillant. — Comment, dit la fée, ne me connais-tu pas? Jadis, je fus druidesse et reine des hommes ; je commandais aux élémens. Hélas! les moines gris et les prêtres noirs m'ont reléguée au sein de la terre. Tu me rends mon empire en m'éveillant au son de ta harpe. Je suis la fée gauloise, je suis ta Viviane! — Viviane? s'écria Merlin, j'ignorais ce nom, mais sa musique m'est familière et douce autant que toi. — Ah! continua-t-elle, ta harpe m'a rendu la vie; mais aussi, j'en ferai vibrer toutes les cordes à nouveau!..

Viviane pria Merlin de lui chanter les merveilles des trois mondes. Tandis que s'élevait le chant rythmé du barde, la fée écoutait attentive. Ses gestes, ses regards, ses attitudes incarnaient les pensées du chanteur, exprimaient ses extases. Il contemplait en elle ses rêves vivans. Parvenu au comble de l'enthousiasme, il s'arrêta et la vit à genoux devant lui dans une pose d'adoration. Elle se releva, et lui mit une main sur l'épaule. Merlin ne vit pas que sa harpe avait glissé dans l'autre main de Viviane. Il ne voyait plus qu'elle. Un instant après, il se trouva assis dans la tour, sur un lit de jonquilles. Toujours plus enjouée, plus caressante, Viviane s'etait assise sur les genoux du barde, et, des deux bras, enlaçait sa conquête. — Je t'aime! dit Merlin enivré. — M'aimeras-tu assez pour me confier un grand secret? — Tous ceux que tu voudras. — Il existe un charme, une formule magique par laquelle on peut endormir un homme et créer autour de lui un mur invisible pour les autres, mais infranchissable pour lui et le séparer à jamais des vivans. Me diras-tu ce charme? » Merlin sourit finement. Il avait pénétré l'arrière-pensée d'amoureuse traîtrise dans le désir de Viviane. Mais, sans hésiter, il glissa la formule magique dans la jolie oreille de la fée. Puis il ajouta : — Ne t'y trompe pas, ma Viviane. Ce charme puissant agit sur tous les hommes, excepté sur moi. — Eh! dit Viviane, peux-tu croire que j'oserais m'en servir jamais? — Tu l'essaierais en vain contre moi, dit gravement Merlin. J'en suis préservé par cet anneau. Ce puissant talisman me vient de mon génie inspirateur... de Radiance, de ma céleste fiancée! C'est l'anneau d'une foi plus forte que toutes les magies. »

Une fauve lueur sillonna les yeux de Viviane, un nuage assombrit son front. Elle baissa la tête et devint pensive. — Qu'as-tu? dit Merlin. — Oh! rien, mon ami, dit la fée. — Cependant, elle semblait plongée dans un monde de pensées qui se perdait dans un abîme insondable. Mais, reprenant tout à coup son enjouement, elle renversa sa tête charmante sur l'épaule de l'enchanteur, avec une langueur triste cent fois plus dangereuse que son sourire. Merlin sentait son corps plier entre ses bras. Il parcourait de ses doigts de musicien la chevelure souple, soyeuse, électrique de la fée comme les cordes d'un instrument nouveau. Il en tordit une natte autour de sa main, et s'écria saisi d'un frisson inconnu : — O Viviane! tu es ma harpe vivante! Je n'en veux plus d'autre! — Et Viviane vibrait sous son étreinte; la forêt enchantée frémissait sur leurs têtes; l'univers s'emplissait d'un océan de musique grandissante, pendant que dans leurs yeux s'ouvrait un ciel intense et sans fond. Elle balbutia : — Le baiser de nos fiançailles!... Et les yeux dans les

yeux, ils restèrent en suspens, au bord d'un gouffre, n'osant s'y jeter...

Soudain, Merlin leva la tête et tressaillit. Un vol de corbeaux passa, suivi d'une clameur formidable, comme la fanfare confuse d'une bataille lointaine. — Arthur! Arthur! ce cri dominait tous les autres. Haletant, furieux, désespéré, il déchirait les airs comme l'agonie de tout un peuple qui ne veut pas mourir. Enfin, il expira en un long gémissement, et les échos de la forêt répétèrent : — Arthur ! Arthur ! Palpitante d'angoisse, Viviane se serra plus fort contre Merlin. Mais il la repoussa d'un geste subit, et se dressa tout droit, les bras levés, aspirant l'air. Et, sur le mortel silence des bois, une voix aérienne murmura très haut dans l'espace : — Merlin! qu'as-tu fait de ta harpe? Merlin! qu'as-tu fait de ton roi? Et Merlin frissonnant, éperdu, s'écria : — A moi Radiance! à moi ma harpe! Quand il jeta les yeux autour de lui, il resta stupéfait. Viviane, la tour, le bosquet, tout avait disparu. Il était seul au bord de la fontaine, et sa harpe n'était plus là. Du fond de l'eau monta un sanglot voluptueux : — Adieu, Merlin, adieu!.. adieu!.. Affolé, il se pencha sur la source. Dans le miroir sombre, il ne rencontra que son visage défait et son œil hagard. Alors, Merlin, plein d'épouvante, prit sa tête avec ses deux mains, et, s'arrachant les cheveux, il s'enfuit à travers la forêt sauvage.

Les historiens bretons racontent qu'à cette époque Mordred, le neveu d'Arthur, s'enfuit en Écosse avec la reine Genièvre, entraînant dans sa révolte les Pictes et les Scots. Arthur eut le dessous dans une première bataille. Dans la seconde, il fut rejoint par Merlin; mais la déroute fut plus complète encore. Le roi périt dans le combat; son corps disparut sous un monceau de morts; personne ne le retrouva, pas plus que sa fameuse épée. Les légendaires ont transporté l'un et l'autre dans l'île d'Avalon. Quant à Merlin, accablé du désastre, assailli de remords et de fantômes furieux, il devint fou. On l'accusa de la défaite; Gildas le maudit publiquement en l'appelant fils du diable et magicien pervers. Le peuple qui avait divinisé le prophète triomphant jeta des pierres au prophète battu. Et l'on vit ce spectacle effrayant : l'élu des bardes, l'inspirateur d'Arthur, le prophète de l'épée victorieuse errant à travers champs comme un insensé, redemandant sa harpe aux forêts, invoquant tour à tour Lucifer et Dieu, Viviane et Radiance, mais abandonné de son génie et de ses voix divines. C'est alors qu'il rencontra sa vieille mère, la pauvre Carmélis, qui vivait inconnue dans une retraite profonde. Elle seule n'avait pas cessé de croire en lui, elle seule essaya de le consoler en lui disant : « Mon fils chéri, expie ta faute, souffre ton martyre en silence, mais

espère toujours. Il te reste l'anneau de Radiance. Ne le perds pas; c'est ta dernière force. Par elle tu peux reconquérir ta science, ta harpe et ton génie! » Mais un sombre désir, une destinée fatale ramenait Merlin vers Viviane. Il savait que Viviane était la cause de son malheur; cent fois il l'avait maudite. Mais une sorte de rage tordait son cœur, à la pensée qu'il n'avait pas même possédé la charmante et redoutable magicienne qui l'avait perdu. La revoir! — il le fallait, ne fût-ce que pour la punir et la terrasser! — Ici reprend la légende armoricaine.

Revenu dans la forêt de Brocéliande, Merlin retrouva Viviane sous son bosquet d'aubépine. A demi couchée, elle tenait ses deux bras appuyés sur la harpe de l'enchanteur. Sa chevelure pendait sur les cordes. Les yeux à terre, Viviane rêvait dans un affaissement profond. Il l'accabla de reproches, l'accusa de lui avoir volé son inspiration, sa science, son âme et sa vie. Viviane immobile et comme brisée ne répondait rien. « — Rends-moi ma harpe au moins! Je n'ai plus qu'elle et toi! — Je la gardais pour te la rendre, dit-elle sans lever les yeux, d'une voix frémissante, à peine perceptible. Mais moi, tu m'as repoussée; je ne l'oublierai jamais. Il faut nous dire adieu. » Merlin, passant subitement de la colère à l'angoisse, se mit à supplier, éperdu d'amour. Elle resta longtemps impassible et absorbée. « — Une seule chose, dit-elle enfin, pourrait me faire oublier le coup que tu m'as porté au cœur... une marque suprême de ta confiance... l'anneau que tu portes au doigt. — L'anneau de Radiance? — Oui, reprit-elle passionnément, c'est lui que je désire! l'anneau des fiançailles qui me donnerait l'immortalité et me délivrerait de l'éternel tourment des morts et des renaissances! — Tu m'arracheras plutôt l'âme du corps que cet anneau du doigt, dit Merlin. — Ah! tu n'aimes pas assez ta Viviane pour lui donner part à ton immortalité? Alors pourquoi m'arracher à mon sommeil? Pourquoi me remplir de ton désir? Est-ce pour me rejeter aux démons? Ah! maintenant c'est au gouffre de l'angoisse éternelle que je vais replonger! » Et Viviane, se roulant sur sa couche, parut se dissoudre dans une tempête de larmes et de sanglots.

Merlin regardait la femme en pleurs, plus tentatrice dans sa douleur échevelée que dans son sourire enveloppeur. Il la regardait, et restait immobile, partagé entre deux univers, suspendu entre la vie et la mort. Car ces bras qui se tordaient, ces yeux noyés, cette voix suppliante l'appelaient éperdument. « Ne sois pas cruel, disaient-ils, ne sois pas insensé! Ne repousse pas la coupe de vie. Bois le baiser de Viviane! C'est la science et le bonheur, la royauté suprême! Bois le baiser de Viviane! Et tu redeviendras le puissant enchanteur! » Mais la voix intérieure et profonde disait: « Ne quitte pas

l'anneau de l'éternel amour! C'est la conscience, la foi, l'espérance divine! Ne brise pas la chaîne céleste! » Si forte devint cette voix que Merlin dit tout haut : « Fée trompeuse, éternel mirage, femme d'en bas, c'est bien assez de m'avoir pris mon roi, mon peuple, ma gloire terrestre et toute ma vie. Tu veux encore me voler mon âme avec tes larmes! Tu ne l'auras pas! Radiance m'appelle. Je m'en vais finir ma vie dans quelque solitude avec ma harpe. Au fond de moi-même, je retrouverai mon ciel, et dans un autre monde mon génie. »

A ces mots, Viviane se redressa avec un soubresaut de druidesse en furie : « Ce sera donc le néant que je trouverai avec un autre, avec Mordred, dit-elle. Il m'aima jadis; c'est moi qui l'ai repoussé. J'ai le pouvoir de l'arracher à la reine; il viendra... et ce baiser d'oubli, ce baiser foudroyant que tu cherchais en moi, c'est lui qui l'aura, et moi j'y trouverai la mort! »

Cette menace jetée avec une passion extrême troubla Merlin. Il se représenta la belle fée s'abandonnant aux bras de Mordred, et il en ressentit la torture d'une jalousie aiguë. Les yeux de Viviane dardaient un feu si sombre, sa voix frémissait d'un désespoir si violent, son corps exhalait une énergie si terrible, que les sens de Merlin en furent bouleversés. La compassion, se mêlant aux flammes de la jalousie, vint amollir toutes les fibres de son cœur et fondre en pitié sa volonté d'airain. « Je ne veux pas cela! » s'écria Merlin en saisissant la main de Viviane. Elle répondait avec une fureur croissante : « Trop tard! trop tard! A moi Mordred! » Alors Merlin, oubliant tout, glissa l'anneau de Radiance au doigt de la fée.

Aussitôt un grand calme se fit en elle. Une vie nouvelle entra dans ses veines. Elle se redressa lentement, passa les mains dans ses cheveux dénoués et sourit. En même temps, il parut à Merlin que le meilleur de sa vie s'échappait hors de lui pour aller à Viviane, et que sa mémoire s'enfuyait par les brèches ouvertes de son être. Sûre maintenant de sa puissance, la magicienne prit l'enchanteur dans ses bras, regarda au fond de ses yeux et murmura l'incantation du grand oubli que lui-même lui avait enseignée. Il voulut résister au charme terrible dont le fluide l'envahissait, mais il n'avait plus ni force ni volonté... Une fois encore l'image de Radiance glissa devant son regard brisé... puis s'effaça comme une lueur dans un nuage. Alors se sentant défaillir, il s'abandonna. Viviane heureuse tenait sa proie. Trois fois, son baiser triomphant tomba sur les yeux, tomba sur la bouche de l'enchanteur. Aussitôt un voile épais roula sur les yeux aveuglés du prophète; une mer d'oubli envahit son cerveau, noya ses membres, — et le ciel disparut avec ses étoiles et ses génies.

Ce jour-là même, le vieux Taliésinn, assis avec ses disciples au

bord de la mer, près de la grotte d'Ossian, au pays de Galles, regardait les vagues innombrables venir à lui, innombrables comme ses souvenirs, et se briser sur la plage retentissante. Ses mains étaient croisées sur ses genoux et son âme fatiguée se roulait sur elle-même. Tout à coup, il dit : « Je vois, je vois Merlin, le prophète des Bretons, endormi par une femme. Il s'enfonce, il s'enfonce avec elle dans l'abîme terrestre. Voilée d'un nuage livide, sa harpe sanglante descend avec lui. Dans le ciel, je vois planer un ange en pleurs. Il dit : « O malheureux Merlin ! dans quel abîme irai-je te chercher? » Et Taliésinn continua comme en rêve : « Hélas! où est maintenant la harpe du prophète? J'ai vu tomber les rameaux et les fleurs. La sagesse s'en va; le temps des bardes va finir. »

Il est fini depuis longtemps; mais toujours elles regrettent Merlin, les chansons, les légendes. Il dort, disent-elles, dans la forêt de Brocéliande, envoûté sous une haie impénétrable, la tête couchée sur les genoux de Viviane, l'Enchanteur enchanté — et personne n'a réveillé l'Orphée celtique de son sommeil éternel.

V. — LA LÉGENDE DE TALIÉSINN, SYNTHÈSE ET MISSION DU GÉNIE CELTIQUE.

La légende de Merlin l'enchanteur ressemble à un miroir magique où le génie celtique aurait évoqué l'image de son âme et de sa destinée.

Arthur, le héros poussé par le barde inspiré, incarne la longue, l'héroïque lutte des Celtes contre l'étranger. Cette race, dit Michelet, résista deux cents ans par les armes et mille ans par l'espérance. Vaincue, elle impose son idéal à ses vainqueurs. Arthur devint pour tout le moyen âge le type du parfait chevalier. Revanche à laquelle les Bretons n'avaient pas pensé, mais non moins glorieuse et féconde. — Quant à Merlin, il personnifie le génie poétique et prophétique de la race; et s'il est resté incompris du moyen âge aussi bien que des temps modernes, c'est d'abord parce que la portée du prophète dépasse de beaucoup celle du héros, c'est ensuite parce que la légende de Merlin et le bardisme tout entier confinent à un ordre de faits psychiques où l'esprit moderne ne commence à pénétrer qu'aujourd'hui. Sous la résistance obstinée, fanatique, farouche, des chefs kymriques et gallois du VIe siècle, comme Owenn et Urien, et de leurs bardes, comme Aneurinn, Taliésinn et Lywarch-le-Vieux, il y avait plus que le sentiment national et qu'une haine de race. Il y avait, avec les défauts des Celtes, leur manque de sens politique et pratique, le sentiment d'une certaine supériorité morale et intellectuelle. Oui, sous l'in-

domptable espérance, il y avait une indestructible vérité. Elle pouvait se tromper sur les moyens, mais non sur le but. Il y avait la conscience intuitive, occulte, mais sûre de l'âme celtique, se sachant obscurément dépositaire d'un legs sacré, d'une mission religieuse et sociale.

Les anciens druides furent possesseurs d'une doctrine secrète, dont la largeur et l'élévation peut se comparer à celle de Pythagore. Comme les prêtres védiques, ils révéraient tous le symbole du feu, le Dieu unique et l'âme, immortelle voyageuse du ciel à la terre et de la terre au ciel. Leur doctrine des trois mondes avec la loi d'hiérarchie qui régit les âmes avait l'avantage de réconcilier la matière et l'esprit dans le verbe vivant de la nature et de l'homme. Cette philosophie intuitive n'excluait pas les autres religions, mais les synthétisait. De là le respect singulier de quelques philosophes grecs et latins pour les druides. Décimés et persécutés par Rome, les druides léguèrent une partie de leurs traditions aux bardes. Lorsque le christianisme se présenta à ceux-ci avec la largeur humaine et la charité compréhensive de saint Patrice et de ses disciples immédiats, ils comprirent et adoptèrent d'enthousiasme le verbe du Christ. Bientôt cependant les bardes se montrèrent rebelles à l'église romaine, non-seulement parce qu'elle leur était prêchée par des moines latins, franks et anglo-saxons, mais encore parce qu'elle portait en elle un principe d'étroitesse religieuse et de domination politique qui les révoltait. Tout, dans la nature celtique, s'insurgeait primitivement contre la férule cléricale : sa tendresse pour la nature vivante condamnée comme perverse par l'église, sa passion pour la liberté, son besoin de comprendre par la raison, enfin son mysticisme même, j'entends cette intuition directe des choses de l'âme qui demande une révélation personnelle et n'accepte pas la foi d'autorité. Héritiers des druides, les bardes se sentaient les représentans d'une religion plus large et plus libre que celle des moines. Merlin resta pour eux l'incarnation de leur propre esprit à la fois amoureux de nature et de merveilleux. D'une part, il aspire par les fibres éthérées de son âme à sa sœur invisible, à son mystérieux génie, à sa muse qui lui parle d'un monde supérieur et divin. De l'autre, une puissance magnétique l'attire vers la dangereuse magicienne, vers la belle fée Viviane. Il est travaillé par le désir de l'âme celtique, la nostalgie de la nature et de la femme, dans la prison du dogme et du couvent. Posséder Radiance et Viviane, ne sera-ce pas aussi le désir de l'âme moderne ballottée entre le ciel et la terre? Mais quand le don prophétique meurt chez les bardes, quand s'éteint la flamme sacrée de leur poésie, alors le génie celtique oublie ses visions divines comme Merlin oublie Radiance sur les genoux de Viviane.

Il se laisse aller sur le sein de la grande enchanteresse, la nature, et s'endort du sommeil profond de l'inconscience.

Dort-il pour toujours? Faut-il dire de lui ce que M. Renan a dit de la race entière : « Hélas! elle est aussi condamnée à disparaître, cette émeraude des mers du couchant! Arthur ne reviendra pas de son île enchantée et saint Patrice avait raison de dire à Ossian : « Les héros que tu pleures sont morts; peuvent-ils renaître? » Est-ce bien vrai? L'heureux Prospéro a-t-il le droit de se consoler si facilement de la mort d'Ariel? Radiance ne redescendra-t-elle jamais sur le barde endormi du fond de l'insondable azur et l'ange de l'inspiration a-t-il replié pour toujours ses ailes sur le silence de la harpe d'argent? Toutes les résurrections partent du grand mystère de l'âme, de sa puissance d'aimer, de croire et d'agir. Elles échappent aux prévisions de la science positive. Si la race celtique a perdu sa nationalité distincte, l'âme celtique ne continue-t-elle pas à vivre dans la nation française? Et si cette âme est vraiment, comme je le crois, sa conscience profonde et son génie supérieur, ne se pourrait-il qu'elle surprît l'avenir par des renaissances subites, par quelque splendide résurrection, comme elle a surpris le passé dans le cours de l'histoire?

A ces questions qu'évoque la légende de Merlin, qu'il me soit permis de répondre par la légende de Taliésinn, qui malgré sa date plus récente sort des plus vieilles traditions druidiques, et renferme, pour qui sait la comprendre, le vrai testament de l'âme celtique, la synthèse de son génie, le mot de sa mission ; et cela dans le sens non plus national, mais universel. Après le saint, le barde; après le barde, le mage. Saint Patrice, Merlin l'enchanteur et Taliésinn, ce tryptique nous aura fait voir le génie celtique dans ses puissances intimes et sous ses plus grands aspects. Le dernier résume et accomplit les deux autres.

La légende de Taliésinn est comme une seconde incarnation du personnage historique, qui, par sa science et sa sagesse, laissa dans la tradition galloise une trace profonde et lumineuse (1). De même que la légende de Merlin revit avec sa couleur sombre et passionnée au cœur de la forêt de Brocéliande, de même celle de Taliésinn ressuscite avec sa lumière sereine et voilée, dans le nord du pays de Galles, sur ces sommets sauvages de porphyre et de basalte d'où le regard plonge en d'étroites vallées, en des lacs d'azur dormant et s'égare vers la mer lointaine. Je me trouvais, il y a quelques années, près du paisible lac de Llynberis. Sa surface était immo-

(1) Lady Charlotte Guest a recueilli cette légende dans ses *Mabinogion* ou contes populaires, d'après de vieux manuscrits. — Pour le personnage historique de Taliésinn, voir les *Bardes bretons* de M. de La Villemarqué.

bile et d'un bleu foncé. Le jeu des rayons et des ombres irisait de teintes opalines les rochers d'en face. Dans une gorge voisine, les pierres détachées du roc par des carriers perdus dans la montagne roulaient de minute en minute dans les profondeurs avec un grand fracas et semblaient tomber d'une cité de dieux en train de s'édifier là-haut sous le marteau d'esprits invisibles. Vêtu de sa robe violette, le Snowdon tantôt montrait sa tête grise, tantôt disparaissait sous un capuchon de nuages. Le mont sacré des bardes, auréolé d'un arc-en-ciel, ressemblait lui-même à un barde géant, assis et pétrifié dans son rêve profond sous la tempête des siècles. J'étais au berceau et dans le cadre de la légende de Taliésinn. Plus nettement m'apparurent ses épisodes successifs. Je rappellerai surtout la première et la dernière scène, celle de l'enfant trouvé, et puis la transfiguration du barde-roi. Cette histoire étrange traduit les plus intimes aspirations et les plus profondes intuitions de l'âme celtique.

Dans les temps anciens, le roi Gwyddno régnait à Gwynned, non loin de la baie d'Aberistwith, au pays de Galles. Il avait un fils nommé Elfinn, chétif d'apparence, timide et renfermé de caractère. Ne sachant qu'en faire, son père lui donna une pêcherie à exploiter comme à un simple fermier. Quand Elfinn s'y rendit pour la première fois, il vit flotter contre l'écluse un objet qui lui sembla une outre. En s'approchant, il s'aperçut que l'outre était un panier d'osier recouvert de peau. Il pria l'éclusier d'en ôter le couvercle. Et voici, dans le panier dormait un bel enfant. De quelle rive venu? Qui donc l'avait ainsi exposé sur les flots? Personne ne l'a jamais su. Ainsi l'âme s'endort sur le vaste océan du sommeil et de la mort pour s'en aller d'un monde à l'autre et s'éveiller on ne sait où. L'enfant ouvrit les yeux et tendit ses petits bras vers son sauveur. Une lumière presque surnaturelle émanait de son regard profond et de son superbe front blanc. — Oh! TAL-IÉSINN! s'écria l'éclusier, ce qui veut dire en celtique : Quel front rayonnant!

— Qu'il s'appelle donc Taliésinn, le front de lumière! répondit Elfinn.

— Ce fils de roi restera toujours malheureux, dit l'éclusier. La malchance plane sur lui. Là où d'autres auraient pêché deux cents saumons, il n'a pêché qu'un enfant trouvé!

Cependant Elfinn prit l'enfant dans ses bras, monta à cheval et le mit au pas pour ne pas secouer son cher fardeau. Jamais il n'avait éprouvé un pareil bonheur, jamais il n'avait aimé un être humain comme cet enfant dont le regard pénétrant le sondait et semblait lire dans toutes ses pensées. Ce regard disait : « Mon Elfinn, ne sois plus triste. Personne ne te connaît, mais moi je te

connais depuis longtemps et je te consolerai. Des mers et des montagnes et des rivières profondes, Dieu apporte la santé aux hommes fortunés. Quoique je sois petit, je suis hautement doté. Sois béni pour ton bon cœur; le bonheur te viendra par moi. Je porte dans mes yeux les merveilles d'un monde lointain. »

Elfinn confia l'enfant à ses amis les bardes pour qu'il devînt barde à son tour. A peine sut-il parler, que Taliésinn étonna ses maîtres par son intelligence. Il paraissait savoir tout ce qu'on lui enseignait et bien plus encore. Rien dans la science de la nature et dans la science des événemens humains ne l'étonnait parce qu'il avait en lui la conscience innée des choses éternelles. Ce qui change toujours ne s'explique que par ce qui ne change jamais. A quinze ans, la sagesse druidique et chrétienne coulait de ses lèvres. A vingt ans, Taliésinn était devenu le maître de ses instructeurs; il lisait dans le passé et prédisait l'avenir.

Un soir le prince héritier et son barde étaient assis ensemble sur une montagne. Les vagues invisibles qui se brisaient à leurs pieds faisaient dans le vent une faible musique entrecoupée de soupirs. Elfinn, plus triste que d'habitude, dit à Taliésinn après un long silence : « Pourquoi suis-je seul et misérable, quoique fils d'un roi puissant? Pourquoi ne puis-je trouver de joie et de consolation qu'auprès de toi? » Taliésinn se leva et montrant du doigt le ciel où tremblaient quelques étoiles : « — Tu ne sais pas qui je suis, tu ne sais pas d'où je viens; mais je viens de très loin; un jour, tu le sauras. — Alors, pourquoi es-tu venu? — Mon doux maître, je suis venu sur la terre pour t'enseigner la consolation. — Comment me l'enseigneras-tu? — Je te ferai trouver ta propre âme. — Comment la trouverai-je? — Par l'amour. O Elfinn! je sais ce qui a été et ce qui doit advenir. Par la mer je suis venu; par la montagne je m'en irai. » Et les yeux du barde adolescent brillaient d'un tel éclat dans le crépuscule, qu'Elfinn l'écoutait plein d'admiration.

A quelque temps de là, Elfinn aima et épousa Fahelmona, fille du roi de Gwalior. Le cœur de la jeune femme était capricieux et changeant comme la mer. Elfinn adorait sa femme, mais comme il était gauche, qu'il manquait d'éloquence et de beauté, le cœur de Fahelmona restait indifférent à ce grand amour. Cependant Taliésinn connaissait l'âme de son maître; il devinait celle de la jeune femme. Il excitait celle-là à l'espérance, celle-ci à la tendresse par le son de sa harpe et le charme de sa voix. Il lui disait : « Oh! Fahelmona, tu te crois savante parce que ton esprit est prompt, mais tu ne sais rien; toute-puissante parce que tu es belle, mais tu ne possèdes qu'un faible pouvoir. Depuis qu'il t'a vue, l'âme

d'Elfinn s'en est allée en tourbillonnant, et ce fils de roi paraît un pauvre esclave. Pourtant sa tristesse est plus puissante que ta joie, et il y a en lui une force qui te vaincra. Car l'amour seul est roi! » Fahelmona répondit d'un ton railleur et enjoué : « Pour me vaincre, au moins devrait-il être aussi éloquent que son barde! — Il le sera! » répliqua Taliésinn.

Bientôt après, Elfinn se trouvait loin de sa femme, à la cour de Maëlgoun où son père l'avait envoyé. Le roi Maëlgoun était orgueilleux, tyrannique et hautain. Un jour, devant toute la cour, il se mit à vanter la reine, son épouse, affirmant qu'il n'y avait point au monde de femme qui eût autant de beauté, de grâce et de vertu. Elfinn se leva et dit : « Un roi ne devrait lutter qu'avec un roi, mais j'affirme que pour ces trois choses ma femme Fahelmona est au moins l'égale de la reine. Vous pouvez en faire l'épreuve. » Irrité de ce défi audacieux, Maëlgoun fit jeter Elfinn en prison et ordonna à son fils Matholvik de se rendre auprès de Fahelmona pour tenter de la séduire.

Quand le fils de Maëlgoun vint la trouver, Fahelmona, exaspérée par sa longue solitude, se rongeait d'ennui et de mauvaises pensées. Elle reçut avec de grands signes de joie le prétendu messager de son époux et le fit asseoir à côté d'elle. Cependant, quand Matholvik, dans un discours tortueux, tissé de mensonges et de flatteries, conta qu'Elfinn était devenu infidèle à sa femme et qu'il la répudiait pour épouser la propre sœur de Matholvik, Fahelmona devint pâle de colère et s'écria toute frémissante : « Je savais qu'il était faible et lâche! Pourquoi l'ai-je épousé? »

A ce moment, la harpe, que Taliésinn avait suspendue dans la chambre pour veiller sur la femme de son maître, poussa un long gémissement. Une corde haute se rompit; et dans le cri de la corde, la femme d'Elfinn entendit deux fois son propre nom : Fahelmona! comme si son bien-aimé l'appelait d'un cri de détresse. Elle en eut une telle douleur et un tel effroi qu'elle perdit connaissance. Matholvik profita de son évanouissement pour couper une longue boucle de ses cheveux bruns et s'enfuit.

Quand Fahelmona reprit ses sens, Taliésinn était debout devant elle : « Pourquoi, dit le jeune barde, as-tu cru ce menteur? Pourquoi as-tu trahi l'âme royale d'Elfinn mon maître? Personne n'est plus doux, plus grand, plus fort que lui. Tu n'as pas connu son cœur, parce qu'il est silencieux et ne sait qu'aimer. Elfinn, en ce moment, est en prison pour toi; Elfinn va périr pour ton honneur! — Prouve-moi donc qu'il ne m'a pas répudiée comme un lâche! dit Fahelmona affolée et partagée entre deux sentimens contraires. — Viens avec moi, dit Taliésinn, et tu verras; le temps presse. — Ils montèrent sur deux chevaux et partirent au galop.

Le château du roi Maëlgoun était situé, comme au fond d'un précipice, dans une vallée étroite, environnée de montagnes hautes et sauvages. Au moment où le barde et la princesse entraient dans la salle, le roi siégeait sur son trône entouré de ses bardes et de ses chevaliers. Justement on amenait Elfinn chargé de chaînes, et Matholvik lui montrait la boucle de cheveux de Fahelmona, en accusant celle-ci d'infidélité. « Par Dieu, tu mens! dit Elfinn, tu l'as volée par traîtrise. Je sais que l'âme de Fahelmona est aussi pure que la lumière du ciel! Qu'on m'ôte ces chaînes, qu'on me rende mon épée, et je te le prouverai par les armes! » En parlant ainsi, Elfinn était devenu beau comme le jour; ses yeux luisaient comme des torches. Il parut à Fahelmona qu'elle le voyait pour la première fois. Son cœur battait à tout rompre. Elle voulut s'élancer du coin obscur où ils se tenaient cachés. Taliésinn la retint. Elfinn tua Matholvik dans le combat. Hors de lui, le roi Maëlgoun cria à ses hommes de saisir le vainqueur et de lui trancher la tête. Alors Taliésinn s'avança : « Tu ne tueras pas mon maître. Ton fils est mort justement pour avoir calomnié cette femme. La boucle a été dérobée à son sommeil. Cette femme est fidèle et sans tache; j'en suis témoin. » Fahelmona se jeta aux pieds d'Elfinn en s'écriant : « Je ne te connaissais pas. Mais Taliésinn m'a montré qui tu étais; il a réveillé mon âme par la douleur. Il m'a menée ici, et je t'ai vu dans toute ta beauté. Maintenant que le roi tranche ma tête; car j'avais douté de toi. De mon sang rouge mon âme sortira blanche comme une colombe. Car maintenant je t'aime! — Alors gloire à Taliésinn, dit Elfinn, il m'avait promis qu'un jour tu m'aimerais! » Maëlgoun voulut faire saisir le couple triomphant; mais une trombe furieuse s'engouffra dans la salle; on crut que le château allait crouler, et tout le monde resta cloué sur place. — Parce que tu n'as cru qu'à la force et au mensonge, dit Taliésinn, rien ne survivra de ton château et de ta race — que ma harpe! » Et il jeta sa harpe au milieu de la salle. Ils restèrent tous atterrés. Car la tempête augmentait et mugissait comme une cataracte.

Et Taliésinn sortit, suivi du couple fortuné, qui, dans l'éblouissement d'un revoir plus merveilleux qu'une première rencontre, n'avait rien entendu de la tempête. Cependant, comme ils gravissaient la montagne, le vent et la pluie cessèrent; la pleine lune, sortant derrière deux cimes pointues, vint planer au zénith et versa sur les amans sa silencieuse incantation. Ils montaient attirés par sa lumière dans la magie d'une nuit de printemps et se regardaient comme transfigurés. Leurs yeux s'étaient agrandis; leurs âmes, devenues transparentes sur leurs visages, se pénétraient et s'enivraient l'une de l'autre. « Sens-tu, disait-il, sens-tu, ô Fahel-

mona! les parfums de la lande? Ce sont les effluves de ton amour qui m'enveloppent! — Regarde! disait-elle, ô Elfinn! regarde l'astre d'argent qui m'attire à lui; c'est ton regard qui boit mon âme! » Chaque parole était une caresse, chaque regard une pensée, chaque baiser une longue musique. Ils montaient comme s'ils avaient des ailes; ils montaient comme portés par le vent. Mais ils ne pouvaient atteindre Taliésinn au front radieux qui marchait en avant et dont la taille paraissait grandir à mesure qu'il montait. Quand ils furent parvenus à mi-côte, ils lui crièrent: « Arrête, Taliésinn, nous ne pouvons te suivre, arrête, barde merveilleux, qui nous a fait renaître, et reçois l'encens d'un bonheur qui est ton œuvre! » Taliésinn se retourna. Sa haute figure sortait à distance d'une mer de fougères éclairées par la lune. Les deux amans restèrent stupéfaits, car à la place du jeune barde gallois ils virent un homme majestueux, en longue robe de lin, la tête protégée d'une coiffe blanche qui retombait sur ses épaules, le front ceint d'un serpent d'or comme un prêtre d'Égypte et tenant à la main le sceptre d'Hermès, le caducée. Il dit simplement: « Suivez-moi! » et continua sa route. Un peu plus loin, les deux époux hors d'haleine crièrent de nouveau: « Taliésinn! où veux-tu nous conduire? » Le guide mystérieux, debout sur un rocher, se retourna. Il avait pris l'aspect d'un prophète hébreu; deux légers rayons sortaient de son front. Il leva la main et dit: « Suivez-moi! jusqu'au sommet. » Quand ils furent sur la cime, le barde prophète leur apparut sous les traits d'un druide centenaire. Son front chauve était couronné de lierre et de verveine; ses rares touffes de cheveux flottaient au vent; il était plus vieux que les vieux chênes.

Saisis de respect et de crainte, Elfinn et Fahelmona tombèrent à genoux devant lui et dirent: — « Oh! maître, notre guide, qui donc es-tu, esprit mystérieux, et que veux-tu de nous? » Taliésinn leur répondit: — « Vous ne pouviez savoir mes noms anciens, ni mon origine. Mais vous m'avez aimé, vous m'avez suivi, ce qui est la vraie connaissance. Maintenant avant de vous quitter, je vous dirai qui je suis. Je suis un messager de la sagesse divine qui se cache sous de nombreux voiles dans le tumulte des nations. D'âge en âge, nous renaissons et nous disons l'antique vérité avec un verbe nouveau. Rarement on nous devine, plus rarement on nous honore, mais nous faisons notre œuvre. Toutes les sciences du monde sont rassemblées dans la sagesse dont nous portons les rayons. Je sais par la méditation que je suis né plus d'une fois. J'ai été du temps d'Énoch et d'Élie, j'ai été du temps du Christ, et j'ai reçu mes ailes du génie de la croix splendide. La dernière fois que j'ai paru sur la terre, je fus le dernier des druides, le barde-roi, le grand Talié-

sinn. Cette fois-ci, je n'ai fait qu'y passer pour vous donner mes enseignemens et vous révéler l'un à l'autre, ô Elfinn et Fahelmona! — Alors qui donc es-tu, toi qui d'âge en âge changes de verbe et de figure? — Je suis un mage. — Qu'est-ce qu'un mage? — Celui qui possède le savoir, le vouloir et le pouvoir. Par ces trois forces réunies, il commande aux élémens; il fait plus encore, il maîtrise les âmes. Mais beaucoup se sont donnés pour mages et se donneront pour tels qui ne le sont pas. — A quel signe les vrais mages se reconnaissent-ils? — Le vrai mage n'est ni celui qui change le plomb en or, qui appelle l'orage ou qui évoque les esprits. Car toutes ces choses peuvent se tramer par feintise et mirage; et l'enfer les imite. Le vrai mage est celui qui a le don de voir les âmes cachées dans les corps et de les faire éclore. Les faire éclore, c'est les recréer; les recréer, c'est les rendre à elles-mêmes, à leur essence primitive, à leur génie divin, comme disaient nos aïeux les druides. Le vrai mage est celui qui sait aimer les âmes pour elles-mêmes et rassembler celles qui sont destinées l'une à l'autre par une chaîne de diamant, par cet amour qui est plus fort que la mort! C'est ce que j'ai fait pour vous. Et maintenant adieu. — Tu veux nous quitter? — Il le faut. Par la mer je suis venu; par la montagne je m'en irai. Ma patrie est où sont les étoiles d'été. Mais je vous laisse un souvenir... Regardez derrière vous. »

Elfinn et Fahelmona regardèrent dans l'abîme vaporeux et eurent un nouvel étonnement plus grand que tous les autres. La vallée d'où ils sortaient était comblée tout entière par les eaux. A la place du château de Maëlgoun, baignant la montagne à mi-côte, s'étendait un lac profond et immobile. A sa surface, comme une aile tombée des épaules d'un ange, nageait une harpe d'argent. Les cordes rayaient l'eau noire de fils lumineux; et dans le ciel, une étoile brillante comme un aimant de lumière semblait attirer la harpe par ses fulgurations magiques. — « Vois-tu? C'est la harpe de Taliésinn! » s'écrièrent les deux amans penchés sur le gouffre. Une voix dit derrière eux: « Elle est à vous! Sauvez-la! »

Ils se retournèrent, cherchant le maître. Mais Taliésinn avait disparu. La cime était déserte, et les amans restèrent seuls sous le ciel étoilé.

Avec sa conscience profonde et son verbe universel, la grande figure de Taliésinn plane au-dessus des temps dans une région inaccessible et regarde l'avenir autant que le passé. Son œil embrasse dans une vision magnifique la synthèse harmonieuse de la science antique et de la spiritualité chrétienne par le génie de l'intuition et de l'amour. En lui se manifeste la réserve ésotérique des Kymris, vis-à-vis des races sœurs ou parentes. Car les Kymris ont

gardé les purs arcanes, la quintessence de la poésie et de la religion des Celtes. Plus mystique que rationnel, plus enthousiaste qu'habile, plus intuitif qu'artiste, plus musicien que peintre, plus poète que philosophe, le génie celtique est un grand voyant de l'âme et de ses mystères. C'est un prophète et non un conquérant; et voilà pourquoi il a eu la destinée tragique de tous les prophètes, qui est d'être honnis et persécutés par ceux auxquels il dit la vérité, qu'ils en profitent ou non. Opprimé par la dureté latine, accablé par l'énergie saxonne, méprisé par la solidité franque, raillé par la légèreté gauloise, le génie celtique n'en reparaît pas moins de siècle en siècle, doux et indomptable, visionnaire sublime et déguenillé, toujours ressuscitant de ses retraites inconnues, toujours affirmant sa soif d'infini et d'au-delà, sa foi en l'idéal sanctionné par un monde divin, portant ce témoignage dans ses plus noires tristesses, dans ses plus sombres défaites comme dans ses désespérances les plus amères. Voilà sa malédiction et sa gloire.

Selon une vieille coutume celtique, consignée dans le code d'Hoël, il y avait trois choses sacrées qu'on ne pouvait saisir chez un homme libre : le Livre, la Harpe et l'Épée. — Or, que représente *le Livre* dans la symbolique des bardes et des initiés antiques? C'est la tradition profane et sacrée avec tous ses mystères, c'est la science intégrale. — Qu'est-ce que *la Harpe?* C'est le verbe vivant de l'âme, la parole sous toutes ses formes qui traduit les mystères du Livre; c'est la Musique et la Poésie, c'est l'Art divin. — Et qu'est-ce que *l'Épée?* Peu importe qu'elle se nomme Vercingétorix, Arthur ou Jeanne d'Arc, trouvée par le héros, consacrée par le chevalier ou transfigurée par la vierge héroïne et voyante, c'est toujours la volonté active, le courage viril et la force de la justice, qui mettent en œuvres les vérités du Livre et les inspirations de la Harpe. — Mais pour les diriger et les féconder tous trois, ne faut-il pas *l'Étoile* de la foi, ou la connaissance des choses de l'Ame et des principes de l'Esprit? C'est la foi de l'âme, c'est la science supérieure, c'est la divine espérance qui manque à notre génération et que ses guides intellectuels ont négligé de lui enseigner, faute d'y croire eux-mêmes. Les prophètes de la matière et les grands prêtres du néant ne nous ont pas manqué. Nous aurions besoin des Taliésinn, qui réveillent l'âme en ses énergies profondes, qui l'épanouissent dans toute sa fleur, non des sceptiques ou des négateurs qui l'endorment, la dissolvent et la tuent. Car, quand l'étoile de la connaissance s'allume dans le ciel de l'humanité, alors seulement la harpe merveilleuse de l'Art divin émerge du lac magique de la vie. Que celle-là pâlisse, et l'autre s'engloutit.

ÉDOUARD SCHURÉ.

LA

GUERRE D'ESPAGNE

FRAGMENS DES MÉMOIRES MILITAIRES DU COLONEL VIGO-ROUSSILLON.

DERNIÈRE PARTIE (1).

CAMPAGNE D'ANDALOUSIE (1811).

Pendant que le 1er corps continuait seul le siège, ou plutôt le blocus de Cadix, il s'était produit, en Espagne, de graves événemens. Napoléon, toujours résolu à chasser avant tout les Anglais du Portugal, avait confié cette mission, au mois de mai 1810, au maréchal Masséna, à la tête de 80,000 hommes. Au mois d'octobre suivant, le maréchal Masséna était arrêté, avec trois corps d'armée, devant les lignes de Torrès-Vedras, qui couvraient Lisbonne (2), et il devait y rester six mois. Au commen-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet et du 1er août.

(2) L'insuccès de la campagne de Portugal fut dû, en grande partie, à l'indiscipline du maréchal Ney à l'égard du maréchal Masséna et des généraux à l'égard des maré-

cement de 1811, il désespérait de forcer ces positions formidables et de jeter les Anglais à la mer, tant qu'une autre armée française n'attaquerait pas Lisbonne par la rive gauche du Tage. L'empereur avait destiné à cette opération l'armée d'Andalousie et avait envoyé à ce sujet au maréchal Soult des ordres péremptoires. Forcé d'obéir, Soult s'était mis lentement en mouvement avec le seul corps du maréchal Mortier, puis il s'était bientôt arrêté, sous prétexte de faire le siège de Badajoz. Ce siège, mollement conduit au début, fut lent. La place capitula le 11 mars, c'est-à-dire plusieurs jours après les événemens que nous allons raconter.

Les Anglais avaient parfaitement compris les dangers que pouvait leur faire courir la réunion de deux armées françaises devant Lisbonne, opérant simultanément sur les deux rives du Tage. Ils avaient résolu de donner à l'armée d'Andalousie tant d'occupation dans le Midi, entre Murcie, Grenade, Gibraltar et Cadix, que le maréchal Soult ne pourrait, eût-il pris Badajoz, aller appuyer Masséna.

En Italie, Murat devait, pour achever la conquête de son royaume, se rendre maître de la Sicile qu'occupaient les Anglais. Par malheur, au commencement de février 1811, Murat laissa trop voir qu'il renonçait à cette expédition. Les Anglais aussitôt avaient tiré de Sicile 4,000 ou 5,000 hommes de leurs meilleures troupes, qu'ils avaient amenés à Gibraltar. Ces troupes, jointes à quelques autres qui étaient déjà à Gibraltar, s'étaient établies au camp de San-Roque, où l'on avait réuni une vingtaine de mille hommes, c'est-à-dire 8,000 ou 9,000 Anglais et 12,000 Espagnols.

Notre corps d'armée (le 1er corps), alors seul devant Cadix, avait été fort affaibli par les pertes du siège et les maladies de l'été précédent, et il ne pouvait mettre en ligne que 8,000 hommes tout au plus.

Il devait être soutenu, il est vrai, par le 4e corps (Sébastiani), qui avait ordre de se tenir entre Grenade, Séville et Cadix. Les Anglais, pour nous priver de cet appui, imaginèrent d'envoyer le corps d'armée espagnol du général Black menacer Murcie, et, par malheur, le général Sébastiani, donnant dans le piège, y avait couru aussitôt avec la plus grande partie du 4e corps.

Ainsi, le 1er mars 1811, les deux maréchaux Soult et Mortier étaient devant Badajoz, le corps de Sébastiani était à Murcie, Victor devant Cadix.

L'armée d'Andalousie se trouvait éparpillée sur une étendue

chaux. Quant au maréchal Soult, il refusait absolument de venir en aide à Masséna. (P. V. R.)

de 150 lieues, et il était évident que le 1er corps allait se trouver tout seul pour contenir la forte garnison de Cadix, appuyée par une grande flotte, et pour résister à l'armée de secours anglo-espagnole.

Le maréchal Soult, en apprenant le danger que courait le 1er corps, avait reconnu, un peu tard, la nécessité de presser le siège de Badajoz pour revenir au secours du maréchal Victor.

Il était à prévoir que, pouvant se concerter facilement par mer, les généraux ennemis lieraient les opérations de l'armée de secours à des sorties de la place et à des bombardemens, des débarquemens de la flotte, contre nos redoutes et nos batteries.

On pouvait craindre, si le 1er corps était forcé, de voir détruire les ouvrages que nous avions péniblement élevés depuis un an et de laisser tomber aux mains de l'ennemi l'immense matériel de siège que nous avions accumulé devant Cadix. On était donc fort inquiet, au quartier-général de l'armée d'Andalousie, devant Badajoz, de ce qui allait se passer devant Cadix.

L'armée anglo-espagnole, forte d'environ 20,000 hommes, était sortie du camp de San-Roque le 1er mars. Après avoir fait une marche feinte dans la direction de Médina-Sidonia, elle s'était rabattue vers le rivage de la mer, par Conil et la tour de Barossa, où elle comptait donner la main à la garnison de Cadix. Celle-ci avait jeté, le 3 au matin, un pont sur le canal de Santi-Petri, et, le même jour, une avant-garde de la garnison avait déjà franchi ce canal. Mais elle arrivait trop tôt. Elle fut surprise au passage par quelques troupes de notre 3e division (Vilatte), qui la refoulèrent vivement dans l'île de Léon, en lui tuant, noyant ou prenant au moins 500 hommes.

Le 4 mars, le maréchal Victor, apprenant que l'armée de secours était arrivée à Veger et marchait, en suivant la mer, sur Chiclana, se décida à se porter à sa rencontre.

En conséquence, après avoir pourvu à la défense des ouvrages et des batteries élevées devant Cadix, tout en y laissant aussi peu de monde que possible, le duc de Bellune rassembla tout ce qui restait disponible dans le 1er corps d'armée. Notre 2e division était ainsi fort réduite et ne comprenait plus que le 8e et le 54e de ligne et quatre compagnies du 45e.

Nous nous réunîmes près de la ferme de Guéra, en arrière de Médina-Sidonia.

Combat de Barossa sous Chiclana.

Les batailles citées dans l'histoire sont, en général, celles où l'on engage les plus grandes forces ; ce ne sont pas toujours les plus

disputées, les plus sanglantes, les plus fécondes en résultats. A Barossa, les Français et les Anglais perdirent environ le tiers des effectifs engagés, c'est une proportion plus forte que dans les plus grandes batailles, et cette résistance acharnée de 5,000 hommes contre 20,000 (comme à Haslach) nous sauva l'humiliation de renoncer au siège de Cadix en abandonnant un matériel immense.

Le 5, nous quittâmes nos bivouacs de grand matin. Nous prîmes le chemin de la ville de Chiclana, avec ordre de forcer la marche. Nous y arrivions en toute hâte et déjà nous l'avions dépassée quand nous entendîmes la fusillade à notre droite, du côté du canal de Santi-Petri. Nous fîmes encore environ une lieue sur la route de Conil, puis, tournant à droite, nous entrâmes dans une forêt de pins. Nous y trouvâmes des troupes de la 1re division qui était déjà engagée avec les Anglais. Sans faire halte, nous nous formâmes en colonnes par divisions et nous portâmes en avant. En débouchant du bois, nous aperçûmes les Anglais devant nous. Ils formaient, au nombre de 5,000 ou 6,000 hommes, Anglais ou Anglo-Portugais (1), l'arrière-garde de l'armée de secours anglo-espagnole. C'était à peu près ce que nous étions de combattans dans les deux divisions.

Les ennemis étaient en marche, se dirigeant vers un pont que la garnison de Cadix avait jeté la veille sur le Santi-Petri, et où, la veille aussi, une ou deux compagnies de voltigeurs de la 3e division avaient fait prisonnier un bataillon de la garde royale espagnole.

L'armée espagnole était déjà arrivée près de ce pont. Elle comptait environ 14,000 hommes; les troupes des deux nations semblaient vouloir s'établir dans l'île de Léon. Comme une très grande distance séparait les Espagnols des Anglais, qui formaient l'arrière-garde, le maréchal Victor crut, je le pense, pouvoir battre les Anglais avant qu'ils fussent soutenus par les Espagnols. Il se pressa beaucoup et voulut attaquer sans attendre son artillerie, qui n'avait pu suivre, et ce n'était pas étonnant, car tous les chevaux de l'artillerie étaient exténués, ils avaient été épuisés et ruinés pour l'armement des batteries élevées devant Cadix. D'ailleurs, notre artillerie avait été contrainte de faire un grand détour pour franchir un ruisseau marécageux. Trompé par la première démonstration des Anglais contre Médina-Sidonia, le maréchal Victor y avait envoyé, le 3, toute sa cavalerie et 3,000 hommes d'une infanterie excellente, nous allions donc combattre sans artillerie ni cavalerie.

(1) Les Anglais avaient organisé en Portugal de très bons régimens, dont les cadres étaient anglais et les soldats portugais. Ce sont ces corps que nous appelons anglo-portugais.

L'action fut engagée ainsi, et le duc de Bellune, dans sa précipitation, prit les plus mauvaises dispositions.

La 1re division (Ruffin), qui se dirigeait sur une ferme nommée la Casa-Blanca, après avoir décrit un demi-cercle pour éviter un marais, se rabattit ensuite sur les Anglais qui suivaient le bord de la mer. Cette division attaqua un mamelon sur lequel plusieurs bataillons ennemis et de l'artillerie avaient pris position. La 2e division marchait aussi directement vers ce mamelon.

Le duc de Bellune, apercevant devant nous un escadron de cavalerie anglaise et ne pouvant le faire reconnaître, le prit pour la tête d'une colonne de cavalerie. Il fit arrêter le 8e régiment et un bataillon du 54e et leur ordonna de se former en carrés par bataillons. Pendant que nous exécutions cette manœuvre, l'aile gauche des Anglais, précédée de quatre pièces d'artillerie légère, marcha sur nous et bientôt cette artillerie, se mettant en batterie à petite portée, tira à mitraille sur nos carrés. Le maréchal, voyant qu'il avait fait une école, disparut.

Le général Laplane, commandant la brigade, était ailleurs. Le régiment était criblé. Je dis à notre colonel, M. Autié, que la ligne d'infanterie anglaise marchant sur nous, nous ne pouvions rester en carrés sans courir risque d'être écharpés et même sans pouvoir nous défendre. Le colonel me répondit qu'il désirerait qu'un général lui donnât des ordres à ce sujet. On ne put en trouver un. Enfin, le colonel ordonna de rompre les carrés et de former les divisions en prenant les distances par la tête de la colonne. Il eût fallu les prendre au plus vite par la tête et la queue. A peine le premier bataillon était-il en mouvement que le colonel ordonna de se former « à droite en bataille. » Il était impossible à mon bataillon et à celui du 54e, en colonnes à demi-distances, d'exécuter ce mouvement qui allait, d'ailleurs, nous placer par inversions. Aussi il se produisit tout d'abord un peu de confusion.

J'avais à peine formé mon bataillon en bataille avec les plus grandes difficultés qu'une nuée de tirailleurs fut sur nous. Ils précédaient un corps portugais qui venait charger ma troupe. Je le laissai approcher et ordonnai le feu à dix pas; ce régiment fut écrasé.

Je courus après un officier, à cheval, qui me paraissait se sauver avec peine. Je l'eus bientôt atteint. C'était le colonel du 20e régiment anglais, M. Busch. Il était blessé de deux coups de feu. Je le remis à un sergent de mon régiment, blessé lui-même et lui recommandai d'en avoir soin.

Une nouvelle ligne d'infanterie, anglaise cette fois, s'avançait sur le régiment au petit pas, s'arrêtant souvent pour rectifier son

alignement. L'artillerie nous criblait de mitraille. Le 1er bataillon faisait grand feu; je défendis au mien de tirer. Lorsque les ennemis furent très près, et alors seulement, je commandai un feu de bataillon. Les restes de ce régiment reculèrent. Je proposai au colonel de me précipiter à la course avec les voltigeurs, sur les canons des Anglais, pendant qu'avec le reste du régiment il chargerait à la baïonnette la ligne ennemie, qui se reformait pour revenir à la charge. Son infanterie de soutien était en désordre, j'aurais certainement réussi. Malheureusement le colonel n'osa pas prendre cela sur lui et nous continuâmes d'être mitraillés, l'arme au bras, sans pouvoir répondre. Enfin, mais trop tard et comme par boutade, le colonel Autié ordonna une charge en bataille. De leur côté, les Anglais se portaient sur nous. Je fis mettre à mon bataillon l'arme sur l'épaule pour être bien certain que personne ne ferait feu avant le commandement. Le 1er bataillon et celui du 54e tiraient en marchant, avançaient lentement et en confusion. Je m'aperçus bien vite que, ces bataillons restant en arrière pour tirer, j'allais me trouver seul aux prises avec les Anglais; je dus m'arrêter pour les attendre. Les Anglais paraissaient décidés à une charge générale de leur ligne. Une colonne d'attaque se formait en face de mon bataillon. J'avais bien prévu que leur principal effort se porterait sur moi, mais je comptais que mes flancs seraient couverts. A ce moment, toute l'aile gauche des Anglais se portait en avant, et je vis tout à coup le 1er bataillon, placé à ma gauche, faire par le flanc droit et passer derrière le mien. Je demandai au commandant Lanusse ce que signifiait ce mouvement. Il me répondit qu'il lui était ordonné et que le colonel était tué. Je compris qu'il fallait que je supportasse seul l'attaque des ennemis, à laquelle je jugeais impossible de résister. Je n'avais aucun moyen de me retirer, en supposant que j'en eusse reçu l'ordre, mais personne ne commandait plus.

Je passai devant les restes de mon bataillon, réduit à un petit nombre, par les pertes subies depuis le commencement de l'action. Je prévins mes soldats qu'ils allaient recevoir une charge à la baïonnette; qu'ils feraient feu à dix pas, et qu'aussitôt, sans recharger les armes, nous tomberions à la course sur les survivans des Anglais. Ils me promirent d'exécuter cet ordre.

Je voyais la ligne anglaise, à soixante pas, continuant d'avancer lentement, sans tirer. Il me semblait impossible de lui résister parce que je n'avais plus assez de monde. Sous l'influence d'une sorte de désespoir, je voulus me faire tuer. Je poussai mon cheval, qui était un vigoureux polonais, contre un officier anglais, à cheval, que je crus être le colonel du régiment qui m'était opposé. Je le

joignis et j'allais lui passer mon sabre au travers du corps, devant ses soldats, quand je fus retenu par je ne sais quel sentiment de compassion et renonçai à ce meurtre inutile. Cet officier avait des cheveux blancs, une belle figure; il tenait son chapeau à la main et parlait à ses soldats. Son sang-froid, un grand air de calme et de dignité, avaient arrêté mon bras. Je revins vers ma troupe, j'en parcourais le front, on allait s'aborder sans tirer, quand un chasseur anglais me tira un coup de carabine, qui me fracassa le pied droit. La balle, entrant près du talon, était ressortie entre le gros orteil et le suivant, brisant le tarse et le métatarse et me traversant le pied dans toute sa longueur (1). Mon sang coulait à flots. Mon étrier avait été enlevé du même coup; je ne pouvais demeurer à cheval, la jambe pendante. Je mis pied à terre, sautant sur le pied gauche, cherchant à traverser mon bataillon pour le faire tirer. Mais le terrain était couvert de hautes bruyères; la vive douleur que je ressentais me gênait pour les franchir, quoique je fusse leste (j'avais alors trente-six ans). Je ne pus traverser ma troupe; je m'assis à terre et ordonnai le feu. La fumée empêchait mes soldats de me voir. Je demeurai assis, au milieu de la plus terrible mêlée à la baïonnette que j'eusse encore vue. J'excitais mes soldats de la voix, le bruit du combat la couvrait souvent. Chacun combattait pour son compte. J'appelais, en vain, pour me faire soutenir. Je fis signe, et deux soldats vinrent me relever, en me prenant sous les bras, mais l'un d'eux fut tué tout de suite, l'autre blessé, et il se coucha à côté de moi. Les restes de mon bataillon, se voyant sur le point d'être entourés, reculèrent, et une charge vigoureuse, faite, de nouveau, par le 87e régiment anglais, acheva de les rompre (2).

(1) Il existait dans l'armée anglaise un corps spécial, appelé *riflemen*, armé de carabines de précision (pour l'époque), recruté parmi les plus habiles tireurs qui s'exerçaient sans cesse. Il avait pour mission de frapper les officiers-généraux ou supérieurs que l'on remarquait de loin, au milieu des troupes d'infanterie, parce qu'ils étaient à cheval. M. Vigo-Roussillon, pendant sa captivité à Cadix, a souvent entendu parler de ces chasseurs qui ont fait beaucoup de mal aux Français, pendant la guerre d'Espagne, en désorganisant le commandement. Cette blessure en est un exemple. Alors que les troupes ne tiraient pas, un de ces hommes tira un coup de carabine, un seul, pour culbuter le commandant du bataillon opposé. Le colonel et l'autre chef de bataillon furent également frappés. (P. V. R.)

(2) On lit, en effet, sur les états de services du colonel Vigo-Roussillon à la colonne intitulée : « Action d'éclat. » — « Au combat de Chiclana, près Cadix, le 5 mars 1811, il fit, avec un bataillon du 8e régiment d'infanterie de ligne, qu'il commandait, une brillante charge à la baïonnette, prit de sa main le colonel anglais du 20e régiment, après avoir écrasé ce corps, repoussa deux autres charges à la baïonnette et resta parmi les morts dans la mêlée, quand, dans une quatrième charge, les restes du 8e régiment furent enfoncés. » (P. V. R.)

J'étais resté sur le champ de bataille, parmi les morts et les blessés, mon sabre à la main. Un sergent anglais, qui ne s'était pas aperçu que j'étais blessé, faisait tous ses efforts pour me percer de sa pique; il me semblait ivre. Je parais tous ses coups. J'aurais pu facilement le tuer, en ripostant, je me bornai à lui donner, dans le visage, un bon coup du pommeau de mon sabre, cela le dégrisa. Un officier anglais, qui me voyait me débattre contre cet homme, me dit, en français :

— Vous ne pouvez plus vous défendre, monsieur, vous êtes seul, je vous invite à vous rendre.

— Je le veux bien, répondis-je, et pour preuve, voici mon sabre, mais dites à ce diable d'homme de me laisser tranquille.

Il le fit.

C'était le sergent à la pique que je désignais ainsi, mais quand il eut reconnu que j'étais gravement blessé, il témoigna les plus vifs regrets, il appela des soldats, me fit relever et voulut lui-même me donner des soins. Enfin, on me mit sur des fusils, et l'on me porta à l'ambulance des Anglais pour y être pansé. L'affaire était terminée; les deux armées avaient pris position en arrière.

Ce que j'avais prévu était arrivé. Le 1er bataillon, placé derrière le 2e, tourné, après s'être mêlé avec les Anglais, avait été mis en déroute en même temps que le mien. Dans la dernière charge, le porte-aigle du 1er bataillon ayant été tué, les Anglais s'étaient emparés de cette aigle. Bien des braves se dévouèrent pour la reprendre et trouvèrent ainsi une mort glorieuse. Cette aigle coûta cher aux Anglais, beaucoup de leurs officiers payèrent de leur vie l'honneur de la conserver, mais enfin, elle leur resta.

Il en était à peu près de même à la 1re division. Elle était en retraite, laissant sur le champ de bataille : le général Ruffin, qui la commandait; le général Chaudron-Rousseau, un grand nombre de morts et de blessés, cinq pièces de canon, dont les attelages avaient été tués à coups de fusil.

J'appris plus tard, étant prisonnier, quelles avaient été les pertes de mon régiment au combat de Barossa. Il comptait, le matin, 1,200 hommes. Il avait eu, dans cette action, son colonel et un chef de bataillon tués; un chef de bataillon blessé et prisonnier (c'était moi); 17 officiers subalternes et 934 sous-officiers ou soldats tués ou blessés. Perte énorme et extraordinaire!

En arrivant à l'ambulance anglaise, je fus bien surpris d'y rencontrer le colonel Busch, ce colonel que j'avais fait prisonnier au commencement de l'action. Il me raconta qu'étant atteint de deux blessures et se trouvant très fatigué, il avait demandé au ser-

gent, que j'avais chargé de le soigner, la permission de se reposer au pied d'un arbre; que le sergent l'avait quitté pour aller se faire panser, parce qu'il était blessé lui-même; qu'il ne l'avait plus revu, mais que, quand les Anglais avaient occupé le champ de bataille, ses gens l'avaient ramassé là. Il m'offrit un lit dans la maison qu'il occupait à l'île de Léon. J'acceptai cette offre, inspirée par la reconnaissance. Il allait rentrer en ville, il voulut me faire porter à sa suite, dans une capote. Les Anglais se disposaient à le faire, mais les moins blessés, parmi les soldats de mon régiment, ne voulurent pas que je fusse porté par d'autres que par eux. Ce trait d'affection me toucha et je me laissai faire.

J'ai déjà dit que le champ de bataille était couvert de bruyères, de broussailles et même d'épines; traîné, plutôt que porté, dans une capote, par des hommes affaiblis, j'étais en deux, et mon corps labourait la terre. La capote et mon pantalon ne purent me garantir longtemps des épines. Je souffrais cruellement, néanmoins je surmontai cette douleur, voulant suivre le colonel Busch, que l'on portait devant moi et qui pouvait nous protéger contre les Espagnols.

Avant de passer le canal de Santi-Petri, je vis le corps d'armée espagnol entassé dans une mauvaise position, adossé au canal, n'ayant pour moyen de retraite qu'un mauvais pont établi sur de grandes caisses. Si les Anglais avaient été battus, les Espagnols auraient été tous noyés, tués, ou pris, et peut-être l'île de Léon eût été enlevée du même coup. Comme aussi, si les Espagnols avaient secondé les Anglais, les Français auraient pu être contraints d'évacuer leurs lignes et d'abandonner le siège de Cadix.

A Barossa, comme à Medelin, le duc de Bellune s'était enlevé lui-même les moyens de vaincre. Il avait envoyé toute sa cavalerie et 3,000 hommes d'infanterie excellente à Médina-Sidonia, où il n'y avait point d'ennemis, au moment même où il se portait sur les Anglais.

La victoire sur cette arrière-garde eût été certaine, s'il avait conservé avec lui toutes ses forces, et si, le soir du combat, il avait envoyé sur le champ de bataille quelques compagnies de voltigeurs, il aurait ramassé les blessés des deux armées et tous les trophées et débris de ce sanglant combat. Les ennemis, qui avaient perdu plus de 2,000 hommes, s'empressaient de passer dans l'île de Léon, pendant que le maréchal Victor, se croyant perdu, se retirait de son côté.

Après m'avoir fait passer le canal de Santi-Petri dans une barque, on me fit entrer sous une tente où des chirurgiens pansaient des blessés. J'eus beau dire que j'étais déjà pansé, il fallut

entrer quand même. On m'étendit à terre, il faisait nuit ; la tente était mal éclairée, un chirurgien maladroit marcha sur mon pied blessé, ce qui produisit une hémorragie. Un de mes soldats m'avait prêté son sac pour le mettre sous ma tête, des Espagnols me le volèrent. Un instant après, l'un d'eux revint, palpant mes épaulettes et me dit à l'oreille : *Sun-ce di plata?* (Sont-elles en argent?) Pour toute réponse, j'allongeai un grand coup de poing sur la figure du voleur, et il ne demanda rien de plus.

Les chirurgiens espagnols voulaient me faire transporter dans l'île de Léon, sur une calèche (sorte de cabriolet non suspendu). Je m'y refusai : d'abord parce que je ne croyais pas pouvoir supporter ce genre de voitures, ensuite parce que le colonel Busch m'avait affirmé qu'il m'enverrait chercher. On me laissa donc étendu par terre, au dehors de la tente où l'on m'avait déposé d'abord. J'attendis. Enfin, vers dix heures du soir, un détachement de grenadiers du 20e régiment anglais, commandé par un adjudant, vint me prendre. L'on me plaça sur un brancard, que ces soldats avaient apporté, et je fus transporté dans l'île de Léon. Les maisons étaient illuminées, soit en signe de victoire, soit pour faciliter le passage des blessés.

Plusieurs dames s'approchèrent de mon brancard et m'offrirent du vin de Malaga. Comme j'étais porté par des soldats anglais, elles m'avaient pris pour un officier de cette nation, mais quand je les remerciai, l'une d'elles s'écria : — Ah! c'est un Français!.. Si je l'eusse su!

— Eh bien? dit une autre, que fait cela? il est blessé et malheureux!

— Grand bien lui fasse, répondit-on.

J'arrivai, vers onze heures du soir, à la porte du colonel anglais Busch. On me déposa dans la cour, où j'attendis longtemps. Enfin, un Espagnol vint me dire que le colonel en était bien fâché, mais que l'on ne pouvait pas me loger chez lui. Je sus, le lendemain, que le propriétaire, qui était Espagnol, s'y était opposé. Les soldats étaient embarrassés. On rechargea mon brancard, on prit la rue et l'on me portait, je crois, à l'hôpital, quand nous fûmes arrêtés, dans la rue, par un jeune Anglais, vêtu en bourgeois. Il fit arrêter les soldats et leur demanda ce qui était arrivé. Ils le lui expliquèrent.

Ce jeune homme m'offrit aussitôt un lit chez lui.

Je le remerciai, lui représentant combien je lui serais à charge. Il insista, m'en pria avec tant d'instances que j'acceptai.

Ce généreux ennemi voulut me donner son lit et prit, pour lui, celui de son valet de chambre, qu'il mit à ma disposition pour

mon service personnel. Il me donna son linge et me combla d'attentions et de soins de toute espèce.

Il se nommait Hervin. Il était Irlandais et cousin germain du colonel Busch.

Celui-ci mourut, peu de jours après, des suites de ses blessures. Ce jeune homme était fort riche et voyageait pour son instruction et son plaisir. Il était venu voir le colonel à Cadix. La mort de son parent abrégea son séjour.

Le 6 mars, des chirurgiens anglais visitèrent ma blessure. Ils me dirent que les os étaient fracassés et que l'amputation serait peut-être nécessaire. Tout fut préparé pour qu'elle eût lieu le lendemain. Ce jour-là, M. Hume, qui fut depuis le chirurgien du duc de Wellington, me présenta un autre chirurgien âgé, qui, disait-il, désirait examiner ma blessure. Il la découvrit, et, armé d'une sonde, l'étudia en tous les sens, puis il donna son avis en anglais, que je ne comprenais pas. M. Hume me le traduisit, en me disant :

— On ne vous coupera pas la jambe aujourd'hui, d'après l'avis de monsieur, on espère vous la conserver.

Et l'on se borna à me panser.

Le 8, lord Stanhope, aide-de-camp du général en chef de l'armée anglaise, se fit annoncer, et demanda à me voir. Il me dit « que le général en chef me priait de lui permettre de me faire une visite. » Je fus très surpris de cette demande. Je répondis que le général me ferait beaucoup d'honneur, mais que je ne savais à quoi attribuer cette distinction. L'aide-de-camp sourit et se retira. Une heure après, on m'annonça son excellence le général Graham, commandant en chef le corps d'armée anglais, à Cadix.

Ma surprise fut extrême, en reconnaissant, sous l'habit de lieutenant-général, ce même officier que j'avais été au moment de tuer à Barossa. Le général, qui remarqua mon émotion, me prit la main en me disant :

— Eh bien, monsieur, nous nous sommes vus de près sur le champ de bataille.

— Il est vrai, mon général, mais alors je n'avais pas l'honneur de vous connaître; j'étais même très éloigné de penser que vous étiez le général en chef.

— Mais quel était votre dessein en vous approchant de moi?

Je le lui dis.

Il me répondit des choses très polies. Entre autres : que le jour du combat de Barossa, il avait éloigné ses aides-de-camp et son escorte; qu'ayant remarqué un régiment français, qui repoussait toutes les charges, il s'était mis lui-même à la tête du 87ᵉ régiment anglais pour le conduire à l'ennemi, et que c'était

au moment où il exhortait ce régiment à faire son devoir que j'étais venu à lui.

« Au reste, ajouta-t-il, tranquillisez-vous. Ici rien ne vous manquera. Je vais faire tous mes efforts pour vous faire échanger. Je vais le proposer au maréchal Victor. En attendant, ma bourse vous est ouverte; et si, contre mon attente, vous n'étiez pas échangé, et si j'étais contraint, par un ordre supérieur, de vous envoyer en Angleterre, vous iriez dans ma maison, en Écosse, où vous seriez reçu comme chez vous et traité comme mon fils. »

Je le remerciai avec effusion.

Le général Graham était de haute stature; il avait les cheveux tout blancs et était encore alerte et très vif, quoiqu'il eût plus de soixante ans. Sa physionomie noble et ouverte m'avait inspiré le respect, même sur le champ de bataille.

Peu après que le général fut sorti, il entra dans ma chambre un homme vêtu avec une certaine recherche, parlant bien le français. Il me demanda si j'étais le colonel blessé du 8e régiment français?

— Oui, lui dis-je.

— J'ai l'ordre de vous fournir, chaque jour, une table de six couverts.

— Vous plaisantez! J'ai la fièvre et ne mange rien.

— Peu importe! vous serez toujours servi.

— Mais qui êtes-vous?

— Je suis Français, de Paris; je suis le maître d'hôtel de son excellence le général Graham. J'ai des ordres!

— Allons, va pour la table de six couverts!

Elle fut fournie.

Il y avait, à l'île de Léon, plusieurs officiers du 8e et d'autres corps, blessés de coups de baïonnette et moins malades que moi, qui profitèrent de la libéralité du général anglais. Ce brave homme fit prendre de moi les plus grands soins.

M. Hume, mon chirurgien, craignant l'inflammation de ma blessure, avait prescrit qu'elle fût constamment arrosée par un filet d'eau froide. Elle était découverte et traitée sans charpie (1). Malgré toutes ces précautions, je fus atteint du tétanos. Je voyais, j'entendais, mais je ne pouvais parler ni faire le moindre mouvement. M. Hume me dit :

— Vous avez le tétanos. Le seul moyen de vous sauver est de vous administrer des douches d'eau froide.

(1) C'est le traitement auquel le chirurgien-inspecteur Baudens a attaché son nom, en 1848, après les journées de juin. (P. V. R.)

Je ne pouvais répondre ni oui ni non. Les douches furent donc données et voici comment.

Pendant la nuit, on faisait rafraîchir de l'eau dans un grand baquet placé sur la terrasse de la maison. En cette saison elle devenait très froide.

On me mettait debout, dans la cour, au pied du mur; j'étais soutenu par mon domestique; puis, du haut de la terrasse, on me versait des seaux d'eau sur la tête et sur tout le corps. J'éprouvais un mal horrible; j'étais brisé après cette opération. Cependant, dès le second jour, je pus exprimer par un « ah! » la souffrance que je ressentais. Le troisième jour, je commençais à pouvoir respirer plus librement et à remuer un peu mes membres. Le cinquième jour, on put m'asseoir sur une chaise et les douches furent continuées ainsi. J'allais de mieux en mieux, mais mes mâchoires restaient rigides et mes dents serrées. On les écartait avec un levier, puis on introduisait dans ma bouche un entonnoir avec lequel on me faisait avaler du gruau, du riz, du bouillon, et surtout de l'opium. J'en prenais ainsi, tous les soirs, des doses croissantes et considérables. Le quinzième jour, je pus enfin desserrer mes mâchoires, parler un peu, et avaler, chaque soir, une pilule d'opium grosse comme une noisette. Ce jour-là seulement je pus fermer mes paupières (1). Mes yeux étaient engorgés; leurs globes étaient rouges comme du sang. Cet état pénible commença de diminuer aussitôt que je pus parvenir à clore les paupières. Je ne puis dire que je dormais, mais, sous l'influence de l'opium, je reposais et jouissais d'un calme, d'un bien-être que je ne saurais décrire.

Quand je fus tout à fait hors de danger, M. Hume me dit :

— Vous avez eu le tétanos au troisième degré. Plusieurs de mes blessés en ont été atteints; vous êtes le seul que j'aie pu sauver.

Je ne sais comment les chirurgiens expliqueront ce que j'éprouve encore, trente ans après. Quand je prononce ou entends le mot : *tétanos*, ma mâchoire se contracte, mes dents se serrent encore et je parle avec difficulté, comme au moment où j'éprouvais les premiers symptômes de cette maladie redoutable.

Le 1er mai, le chirurgien qui me pansait retira de ma blessure quatre fragmens d'os, deux morceaux de balle, des morceaux de botte. Il me dit qu'il pensait que c'étaient les derniers et que je serais bientôt guéri. Cependant, il fallut faire de nouvelles inci-

(1) Ces détails paraîtront peut-être un peu longs, mais il est si rare de recueillir les impressions de quelqu'un qui a guéri du tétanos au 3e degré, qu'on nous pardonnera, j'espère, cette digression.

sions, retirer encore d'autres esquilles, et naturellement mes blessures ne se fermaient pas.

Enfin, le 5 juin, en enlevant les bandes pour le pansement journalier, je reconnus avec une agréable surprise que ma blessure était cicatrisée. Cependant je continuai de garder le lit, craignant qu'en marchant un effort ne fît rouvrir ces plaies récentes. Quelque temps après, je voulus me lever, mais il me fut impossible de marcher, même avec des béquilles. Dès que le sang se portait vers mon pied, j'étais obligé de m'asseoir et d'allonger ma jambe. Je demeurais longtemps ainsi.

J'aurais certainement succombé, si je n'avais pas été aussi bien soigné, et si l'on m'avait traité dans l'air méphitique d'un hôpital.

Pendant ces trois mois de souffrances, M. Hervin ne cessa de m'accabler d'attentions délicates et de me prodiguer les soins les plus dévoués. Il m'aimait, et me le prouvait de mille manières et avec originalité.

Quand je fus en convalescence, il venait, pour me distraire, tirer le pistolet dans ma chambre. Il apprenait à faire claquer un fouet, s'exerçait devant moi et me montrait ses progrès.

Un jour que je lui parlais de ma reconnaissance et de mes regrets de ne pouvoir probablement jamais la lui témoigner :

— Si fait, me dit-il, vous le pouvez.

Étonné, je lui dis :

— Et comment? Parlez vite?

— Vous avez trois choses dont je désire devenir possesseur.

— Vraiment? Parlez donc?..

— Vous avez une pièce d'or qui date du règne de la grande Catherine de Russie, je vous la demande, ainsi que votre bonnet polonais, et aussi les petits os qui ont été retirés de votre pied. Je garderai ces objets comme des souvenirs précieux.

On peut deviner le plaisir que j'éprouvai en satisfaisant sur-le-champ à cette demande.

Si le colonel Busch n'avait pas succombé à ses blessures, Hervin serait demeuré à Cadix; maintenant que ma guérison allait lui rendre sa liberté, il désirait retourner en Angleterre. Il partit. En nous séparant, nous nous promîmes une longue et solide amitié, mais la continuation de la guerre devait nous tenir encore longtemps séparés. A mon grand regret, je ne l'ai jamais revu.

Pendant le long traitement qu'avait exigé ma blessure, mon domestique, resté au corps de siège devant Cadix, était venu me rejoindre. Il en avait obtenu la permission de l'amiral anglais, qui

avait été touché de cette preuve d'attachement. Il m'apportait de l'argent et des lettres de mon régiment singulièrement réduit par suite des pertes qu'il avait subies au combat de Barossa et que j'ai indiquées plus haut.

Badajoz avait capitulé le 11 mars. Aussitôt, le maréchal Soult, inquiet de ce qui avait pu survenir devant Cadix, où le maréchal Victor n'avait pu recevoir le secours du général Sébastiani, laissa à Badajoz le maréchal Mortier, avec environ 9,000 hommes et l'ordre de remettre la place en complet état de défense, et, dès le 13 mars, il se mettait en route pour Séville, avec 7,000 hommes. C'était à peu près tout ce qui lui restait, et il sentait la nécessité de soutenir le maréchal Victor. On voit que l'armée d'Andalousie était déjà réduite au tiers de son effectif primitif. Les Anglais allaient attaquer le maréchal Mortier, à Badajoz, pour l'y occuper. Le général Sébastiani était retenu entre Grenade et Murcie. Revenu au camp devant Cadix, le maréchal Soult était dévoré d'inquiétudes. Il s'adressait à tout le monde, à ses collègues, au roi Joseph, à l'empereur, pour obtenir des renforts que, déjà, le projet de la campagne de Russie ne permettait plus de lui envoyer.

Vers la fin de juin, je reçus une lettre du général Sémélé, chef de l'état-major général du 1er corps, qui me disait que l'on s'occupait de mon échange au quartier-général. Je communiquai cette lettre au général Graham, qui m'autorisa à continuer d'habiter l'île de Léon, quoique les autres officiers français pris avec moi fussent tous embarqués pour l'Angleterre.

Il n'avait pas dépendu du général anglais que mon échange ne fût effectué dès le lendemain du combat. Il en avait fait la proposition au maréchal Victor, qui pouvait y consentir facilement, puisque, la veille du combat de Barossa, l'état-major du régiment d'Ordenez, des gardes espagnoles, avait été pris au pont du Santi-Petri et le général Graham proposait de m'échanger contre un lieutenant qui, d'après nos cartels d'échange, avait rang de lieutenant-colonel.

Le maréchal apporta, dans cette question d'échange, son indifférence habituelle. Je le connaissais bien et, par suite, je doutais beaucoup du succcès de cette affaire.

Peu après, j'eus le malheur de perdre mon protecteur, le général Graham. Il fut appelé en Portugal pour prendre le commandement en second de l'armée anglaise, qui était sous les ordres de sir Arthur Wellesley. Il commandait encore une aile de cette armée à Vittoria.

Le 25 août, je demandai au général Cook, qui avait remplacé le général Graham, la permission d'être transféré à Cadix, ce qui me

fut accordé. On me logea à l'hôpital, situé près de la lanterne du fort Saint-Sébastien.

Voici pourquoi j'avais demandé d'être transféré de l'île de Léon à Cadix. Des négocians américains-espagnols m'avaient offert de me faire évader. Ils s'étaient chargés d'en préparer les moyens, mais d'après eux il fallait, pour l'exécution de leur plan, être à Cadix.

Je jouissais de beaucoup de liberté dans cette ville. Je dînais souvent et passais mes soirées chez M. Prévot, colonel du 67e d'infanterie anglaise. Il avait à Cadix sa femme, sa belle-sœur, Mlle Hamilton; ces dames en recevaient d'autres et tenaient un salon agréable.

Les politesses, les bons traitemens que l'on me prodiguait, me faisaient éprouver certains scrupules et quelque répugnance à m'évader.

Il y avait sept mois que j'étais prisonnier, je n'avais pas perdu l'espoir d'être échangé, et j'avais adressé à ce sujet une lettre pressante au général Sémélé. Je lui laissais entrevoir que si je ne devais pas être bientôt échangé, je trouverais quelques moyens de m'échapper. Je m'étais servi de phrases que lui seul pouvait deviner, et que les Anglais porteurs de mes lettres ouvertes ne remarquèrent même pas. Pour toute réponse, le général m'envoya de l'argent, que mon régiment me devait et qu'il lui avait remis pour moi.

Le général, s'il eût considéré mon échange comme prochain, eût probablement conservé cet argent; en me l'envoyant, il répondait assez clairement à ma lettre.

Alors l'ennui, le désir d'être rendu à la liberté et le besoin de rétablir ma santé fort ébranlée, l'emportèrent sur la gratitude que m'avaient inspirée les bons traitemens des Anglais. Je me décidai à partir. Je tins mon projet secret et n'en fis part à mon domestique, sur la fidélité duquel je pouvais compter, que la veille du jour fixé pour mon départ.

Le 30 octobre, dans l'après-midi, je me rendis chez un négociant espagnol-américain, M. Alvear (qui a joué depuis un rôle politique à Buenos-Ayres). Là, je pris un costume complet de matelot; je ne gardai que ma bourse, dans laquelle j'avais vingt quadruples en or, ma croix de la Légion d'honneur et la bague en diamans qui m'avait été donnée par le roi Joseph un jour où je commandais la garde chez lui. Je cachai ces deux derniers objets dans le col de ma chemise. J'avais remis la veille à un négociant que m'avait indiqué M. Alvear 6,000 francs en argent, et à M. Alvear lui-même 23 guinées en billets de la banque d'Angleterre. Cette

somme devait m'être rendue en or, quand je serais arrivé en rade et à l'abri de tout danger, avec un paquet pour M. de Champagny, ministre des relations extérieures de France, par un capitaine commandant une frégate espagnole mouillée sur la rade. Je connaissais le contenu du paquet de dépêches. Il renfermait une demande, adressée à Napoléon, par les Américains-Espagnols, de leur renvoyer tous les officiers de leur nation qui se trouvaient prisonniers en France et des lettres de change pour leurs frais de route et de transport en Amérique, où ils devaient servir la cause de l'indépendance.

On me donna pour conducteur le patron du canot sur lequel je devais m'embarquer. Enfin, vers les six heures après-midi, je suivis mon guide vers la mer. Après avoir franchi la porte de Séville, nous étions sur le port quand un gardien espagnol m'interpella en ces termes : « Où allez-vous, paysan ? »

Ces paroles me causèrent une grande émotion. Quoique je parlasse bien l'espagnol, je fus embarrassé. Je n'osai pas me dire Espagnol et je dus répondre à une foule de questions. Je dis que j'étais Italien, car je parlais aussi cette langue. Comme mon interrogateur ne s'en tenait pas là, je crus devoir payer d'audace, et, prenant un ton mal assorti à mon habit, je lui dis :

— Mais qui êtes-vous, vous-même, pour m'interroger ainsi ?

Il me le fit connaître, en appelant la garde, qui me conduisit au poste. Là, je fus fouillé. Ma bourse déposa contre moi et prouva que je n'étais pas un simple matelot.

Voyant bien que je ne pouvais m'en tirer, je demandai à parler à l'officier de garde. Il vint.

Je lui confiai, en secret, que j'étais un officier supérieur français, prisonnier de guerre, et que le déguisement qu'il me voyait sur le corps n'avait eu d'autre but que de favoriser mon évasion. Je lui remis ma bourse (que le diable de gardien voulait garder) ainsi que ma lettre d'avis de nomination de chef de bataillon et mon compte avec le 8e régiment. Je le priai de faire en sorte que je ne fusse pas maltraité par la populace. Il me fit conduire par la garde chez le gouverneur de Cadix. Dans les rues où nous passions, le peuple accourait de toutes parts. J'entendais dire, entre autres choses : « C'est un voleur ; » et on répétait : C'est un voleur !

— Non, dit un homme de haute taille et de mauvaise mine, ce n'est pas un voleur. C'est un officier français. C'est un espion ! Je l'ai vu parcourant les fortifications, en levant les plans, etc.

Et la foule répéta : « C'est un espion ! qu'il meure ! » *A muerte ! A muerte !* criait-on de tous côtés.

Je courais un très réel danger. Mon escorte de la garde nationale

de Cadix eut beaucoup de peine à me défendre et à m'empêcher d'être massacré. Je marchais avec peine, ma blessure s'était rouverte, mon pied était en sang. Enfin, tant bien que mal, nous arrivâmes chez le gouverneur, suivis de la populace.

Mais le gouverneur était à table. Il soupait. On me fit longtemps attendre, dans la cour, et il pleuvait à verse. J'étais tout mouillé et bien fatigué. On me fit entrer dans le corps de garde ; je m'assis sur le lit de camp. On apporta la soupe aux soldats, et ceux-ci, ayant pitié de ma situation et sans savoir qui j'étais, m'offrirent à manger. Je les remerciai ; ce trait de bonté militaire me fit plaisir. Enfin, un aide-de-camp du gouverneur descendit. Il me prit mes papiers et mon argent, que l'officier de garde m'avait laissés, en me disant que cela me serait inutile dans le lieu où j'allais.

Je fus conduit par la garde dans la prison de l'inquisition. En y arrivant, je fus fouillé de nouveau. Le geôlier de cette infernale maison, ayant le titre d'alcade, me demanda mon nom. Je me nommai. « Señor, me dit-il, écrivez votre nom vous-même, et, puisque vous êtes lieutenant-colonel français, je vais vous faire donner un appartement très décent. »

Je distinguai dans le sourire de ce lâche gredin le plaisir qu'il éprouvait à me railler.

On m'emmena. Après m'avoir fait traverser de longs et étroits corridors, passer par des portes très basses et toujours dans la plus profonde obscurité, on me fit entrer dans un cachot. Je m'y trouvai en compagnie d'un jeune Espagnol qui avait servi dans les troupes du roi Joseph. Fait prisonnier, il avait été incarcéré et mis au secret en ce lieu. Heureusement, l'habit que je portais diminuait l'humiliation que j'éprouvais.

Je n'avais pris aucune nourriture depuis le matin, je souffrais de ma blessure rouverte, j'étais tout mouillé et très fatigué ; je m'endormis profondément jusqu'au jour. La veille, couché dans un bon lit, mais préoccupé de ma tentative d'évasion, je n'avais pu fermer l'œil, et ici, couché sur le carreau, sans effets pour me couvrir, je passai une bonne nuit. J'avais encore de la jeunesse. L'Espagnol qui partageait ma prison me fit, quand il sut qui j'étais, le récit de ses malheurs. Il n'avait osé me rien dire à mon arrivée, croyant que j'étais Espagnol. Dans la journée, il me fut permis d'écrire à mon domestique, afin qu'il m'apportât à manger, ce qu'il fit ; mais je ne pus le voir.

Le 1er novembre, un officier espagnol suivi d'un sergent-major, un registre sous le bras, vint me trouver. Il me dit que son excellence M. le gouverneur était bien fâché que j'eusse été si durement traité, qu'il était disposé à me rendre service, qu'il allait

s'occuper des moyens de me faire échanger, mais qu'il espérait *qu'en conséquence* je voudrais bien lui désigner les personnes qui avaient préparé mon évasion.

Je lui répondis « que j'étais très sensible aux marques de bonté de M. le gouverneur, mais que je n'en pouvais profiter, s'il fallait lui nommer des complices, attendu que je n'en avais pas. »

Malgré cette réponse, il commença de m'interroger.

Je lui dis immédiatement « qu'étant prisonnier de guerre, libre de ma parole d'honneur que je n'avais pas donnée, j'avais pu chercher à m'échapper; mais que, n'ayant commis aucun délit, je refusais de répondre à un interrogatoire. » Cet officier me dit alors: « Nous avons dans cette maison les moyens de vous faire dire *de force* ce que vous vous obstinez à taire. » Et il s'en fut. En réfléchissant à cette conversation, je me souvins de toutes les histoires que j'avais lues, en Espagne ou ailleurs, sur l'inquisition. Je compris que l'officier espagnol avait voulu me menacer de la question afin de me faire parler. Cela me donna quelques inquiétudes.

Le soir, mon domestique m'ayant apporté à manger, on lui ouvrit la porte de ma prison et il me fut permis de lui parler, mais on ne le laissa pas entrer. Je lui parlai à la porte.

Après avoir causé avec lui, je voulus rentrer dans mon cachot; le geôlier s'y opposa. Il me dit que puisque j'avais *communiqué*, je ne pouvais demeurer avec un homme qui était au secret, mais qu'on me logerait ailleurs. Tout était plein, même l'escalier; mon honnête alcade me dit « que si je voulais payer six piastres, je pourrais coucher dans une chambre qui ne contenait que vingt-cinq ou trente personnes, que, sinon, je serais logé avec la canaille, les voleurs et les assassins. » Je n'avais plus d'argent. Heureusement je vis là quatre officiers, trois Français et un Polonais, qui, s'étant évadés du fort Saint-Sébastien, avaient été repris. Ils étaient enchaînés par le cou et les jambes. Ils me trouvèrent six piastres, et je restai avec eux.

Ces quatre officiers étaient : l'un le colonel du 4e régiment polonais, les trois autres du 94e d'infanterie française. — Voici comment ces malheureux me racontèrent leur mésaventure.

Étant détenus, comme prisonniers de guerre, au fort Saint-Sébastien, ils recevaient assez souvent un prêtre espagnol, qui les visitait, les entretenait du ciel, et semblait prendre pitié de leur sort. Il leur disait « en secret » que, s'ils pouvaient se procurer une somme de 400 francs, il serait possible de préparer leur évasion. Ces officiers réunirent cette somme qu'ils s'engagèrent à compter au patron de la barque qui les conduirait à la côte occupée par les Français. Cette barque devait se trouver à minuit, à un

lieu indiqué. Il fallut encore payer une sentinelle espagnole qui devait, à cette heure, se trouver en faction à cet endroit et qui partagerait alors leur fuite.

Au jour indiqué, à minuit, la barque arrive. La sentinelle se prête à l'évasion, on s'embarque, et on part. La barque était *pontée*. A une petite distance du rivage, un détachement de soldats, caché dans la cale, se montre tout à coup, et feint de contraindre les matelots à revenir au fort. Que pouvaient ces officiers? Ils n'étaient que quatre et sans armes. On les saisit, on les dépouille et on les ramène au fort. La mer était houleuse, la nuit noire; la barque donne sur un des écueils dont le fort est entouré, elle se brise. Ces officiers, qui savaient nager,et les marins gagnent le fort à la nage. Ils s'attendaient bien à éprouver, au retour, les effets de la colère du gouverneur. On les arrête, on les amène devant lui; ils le trouvent en conférence avec le prêtre qui les avait encouragés à s'évader. Ils voulurent s'expliquer; on ne les écouta pas, et ils furent conduits, enchaînés, presque nus, dans l'infâme maison où je les trouvai. Je les y laissai, mais j'eus depuis l'occasion de solliciter, auprès du duc de Bellune, qu'ils fussent échangés, et le plaisir de réussir à les rendre à la liberté.

Le lendemain, un adjudant-major de place anglais vint me réclamer, de la part de son général, comme étant le prisonnier des Anglais et non des Espagnols. Je sortis ainsi de cette maudite maison. J'y laissai le chapeau et le manteau de paysan, qui probablement m'avait fait reconnaître pour un étranger. Les Français ne savent pas porter le manteau à la manière des Espagnols; je l'avais cependant étudiée et je ne sais comment je pus oublier une chose aussi essentielle. J'étais probablement ébloui déjà par l'idée d'être bientôt au milieu des Français.

L'officier anglais me conduisit à la caserne de la porte de terre. Je fus mis dans une casemate du pavillon de Sainte-Hélène. Je devais y être mal, mais, du moins, j'étais sorti de cette espèce de bagne.

Le 5 novembre, le colonel du 67e anglais, M. Prévost, me fit demander les livres et autres objets qu'il m'avait prêtés. Un adjudant me dit qu'il avait ordre de mettre une sentinelle à ma porte, mais que, si je lui donnais ma parole d'honneur de ne pas sortir de la caserne, il n'en ferait rien. Je la lui donnai. Cependant, peu d'instans après, cette sentinelle fut placée; partant, quitte! Il ne fut permis ni à moi ni à mes domestiques de sortir de la casemate sous aucun prétexte que ce fût.

Le même jour, on me remit une lettre du général Sémélé. Elle contenait mon brevet d'officier de la Légion d'honneur (*daté du*

6 août 1811); en outre, elle me donnait l'espoir d'être bientôt échangé. Je crus devoir communiquer cette lettre au général anglais Cook et lui représenter que je n'étais pas traité comme un officier prisonnier de guerre, mais comme un malfaiteur.

Le 6 novembre, milord Proby, commandant supérieur à Cadix, vint me voir de la part du général en chef. Il m'assura que c'était contrairement à ses intentions que l'on m'avait traité si durement. Il me dit que je pouvais écrire à l'armée française afin de presser mon échange, sans quoi je ne tarderais pas à partir pour l'Angleterre.

Dès le matin, on avait retiré la sentinelle de ma porte, elle fut replacée après le départ de cet officier. Je crus que c'était un malentendu. J'écrivis à lord Proby. Il me répondit qu'il s'était probablement mal expliqué, dans une langue dont il n'avait pas l'habitude (j'avais reconnu cependant qu'il parlait très bien le français), qu'il avait entendu que je pourrais me promener dans la cour de la caserne, mais toujours accompagné d'un soldat armé. (Je reconnus là la duplicité anglaise.) Je me confinai dans ma chambre, ou, pour mieux dire, dans mon cachot. Je passais mes journées à lire des livres que me prêtaient les officiers anglais, à faire de la musique, à regarder la baie de Cadix à travers les barreaux de fer dont l'embrasure de ma casemate était garnie. J'aurais bien voulu réclamer l'argent que j'avais remis au négociant, mais je craignais de compromettre un honnête homme. N'en entendant pas parler, j'avais parfois l'idée qu'il avait bien pu lui-même me trahir pour s'approprier mon argent.

Le 8 novembre, je reçus, de l'armée, des lettres qui me comblèrent de joie. Le général Sémélé me marquait que le maréchal Victor offrait, pour mon échange, un officier et quatre marins anglais. Ma joie fut de courte durée. J'appris, le lendemain, que le général Cook n'acceptait pas la proposition du maréchal, attendu qu'il s'agissait d'un maître d'équipage et de quatre matelots d'un vaisseau marchand. Le colonel marquis de Wateville vint lui-même m'apporter cette désagréable nouvelle. J'écrivis aussitôt à l'état-major de l'armée pour essayer une dernière tentative.

Mon domestique, étant sorti pour des achats d'alimens, rencontra un homme qui lui demanda s'il n'était pas au service d'un colonel français, blessé et prisonnier. Sur sa réponse affirmative et après lui avoir fait quelques autres questions, cet homme lui dit que je l'avais chargé de m'acheter du drap pour m'habiller et il lui demanda de le suivre; mais le soldat anglais qui accompagnait partout mon domestique s'y opposait. Heureusement M. Harpour, officier du 67e régiment anglais, vint à passer dans le moment.

Mon domestique, sachant qu'il me connaissait, le pria de dire au soldat anglais d'aller avec lui chez le marchand pour chercher le drap que j'avais commandé. M. Harpour, qui entendait très bien le français, y consentit et l'on fit ainsi.

Quand mon domestique rentra, il me dit :

— Je vous apporte du drap bleu que vous avez demandé à un monsieur que j'ai rencontré dans la rue.

— Du drap? mais je n'en ai demandé à personne ! Et quel est ce monsieur?

— Je ne le connais pas, mais d'après ce qu'il m'a dit, c'est bien pour vous. Tenez, voici le paquet. Il me semble bien lourd. Il m'a dit encore que le mémoire du marchand est dedans.

J'ouvris le paquet. Je fus agréablement surpris d'y trouver mes 6,000 francs en or, avec un billet sans signature, où l'on me disait, « que l'on s'empressait de me rendre mon argent. Que quant à mes 23 guinées en billets de banque, M. Alvear, qui s'en était chargé, avait peut-être emporté cette somme, ou l'avait laissée à quelqu'un pour me la faire tenir. »

M. Alvear était parti pour l'Angleterre, le lendemain de mon arrestation. J'étais dans la confidence de ce voyage. Ce monsieur devait s'y embarquer pour se rendre de là à Buenos-Ayres. Je m'estimai très heureux d'avoir rattrapé cette somme, sur laquelle je ne comptais plus ; je regrettai mes soupçons d'un instant, et, surtout, d'avoir toujours ignoré le nom de cet honnête négociant.

Le 10 novembre, le colonel de Wateville vint me voir de la part du général Cook et me dit qu'un parlementaire devait être envoyé derechef à l'armée française, qu'il était chargé de nouvelles propositions d'échange et qu'il croyait que, cette fois, ce serait à la *disposition de mes chefs*.

Le 26 novembre, le colonel de Wateville revint et me dit que la nouvelle proposition d'échange était acceptée par le maréchal Victor ; que je devais être échangé contre le marquis de Casa-Trevino, lieutenant des gardes espagnoles, fait prisonnier, et actuellement au pouvoir de l'armée française. Qu'il me souhaitait bon espoir et surtout un peu de patience pour supporter mes maux. Je demandai au colonel de Wateville la liberté de me promener dans la cour et sur les terrasses de la caserne. Je le priai de m'envoyer un médecin anglais et de vouloir bien dire au général Cook que, ma santé dépérissant beaucoup, je le suppliais de m'accorder cette faveur.

Dans l'après-midi, le même colonel revint. Il me dit que le général consentait à accorder ma demande ; que le factionnaire placé à ma porte serait retiré si je voulais donner, par écrit, ma

parole d'honneur de ne pas sortir de la forteresse; que le général était bien fâché de ne pouvoir me laisser la liberté d'aller en ville, mais qu'il avait à craindre que les Espagnols ne me maltraitassent et qu'il avait le devoir de tenir compte de leurs méfiances à mon égard; que, pour cette même raison, il ne pouvait me permettre de me promener sur les terrasses, mais qu'il me serait permis de me promener dans la cour. Je répondis au colonel que je me bornais à demander l'éloignement de la sentinelle, qui, en chantant toute la nuit, m'empêchait de dormir. Le colonel vint faire retirer, à plusieurs reprises, la sentinelle, toujours rétablie; et, après plusieurs allées et venues de cette espèce, on finit par la placer dans le corridor.

Le même jour je vis revenir, des commissions en ville, mon domestique, blessé d'un coup de baïonnette que lui avait donné le soldat anglais qui l'accompagnait, sous prétexte qu'en le voyant traverser le ruisseau le soldat avait cru qu'il voulait s'échapper. Cela m'indigna. On prétendait me traiter comme colonel, lorsqu'il s'agissait de mon échange, et l'on me traitait, en réalité, comme un simple soldat. Je ne recevais, comme eux, qu'une ration de pain et de viande salée; je ne recevais pas un sou des Anglais, je me nourrissais à mes frais, et tout était bien cher dans Cadix bloqué par terre. Je ne voulais pas me plaindre, de crainte d'être envoyé en Angleterre et de voir s'évanouir ainsi tous mes projets de délivrance.

Cependant, je ne comptais pas beaucoup sur le succès de mon échange avec le marquis de Casa-Trevino. Je me demandais s'il était supposable que les Français eussent laissé en Espagne, et prisonnier sur parole, un officier espagnol de ce rang. Je pensais (et peut-être nos ennemis aussi) qu'il était possible que ce marquis eût pris du service auprès du roi Joseph, et que la proposition d'échange faite par les Anglais pouvait avoir pour but de s'en assurer.

Le 28 novembre, je me sentis d'une extrême faiblesse et si malade que je gardai le lit, c'est-à-dire ma paillasse. Un médecin anglais vint me voir. Il me donna des poudres, et me dit que le siège de mon mal était dans l'âme. Je le savais bien.

J'ai toujours regardé comme une faiblesse coupable de ne pas savoir supporter avec fermeté les malheurs attachés à l'existence. Cependant les miens m'accablèrent un moment, parce que j'étais malade et affaibli. Je me laissai aller à mes chagrins, de façon que, dans trois jours, je maigris au point de devenir méconnaissable.

Le 3 décembre, je reçus une lettre de M. le général Mocquery, chef de l'état-major du 1er corps, en remplacement du général

Sémélé, appelé au commandement d'une division. Il m'exhortait à la patience, me disant que l'échange proposé par les Anglais était accepté, et que M. de Casa-Trevino était attendu au quartier-général français.

Le 15, M. Right, officier attaché à l'état-major anglais, qui avait été fait prisonnier par les Français près de Tariffa et rendu de suite, vint me voir. Il m'assura que le marquis de Casa-Trevino était attendu par les Français; que cet officier était à Madrid, et qu'il se louait beaucoup des bons traitemens qui lui avaient été prodigués.

Je repris un peu courage. L'année 1812 allait commencer.

1812.

Le 25 janvier 1812, M. Harpour, officier anglais du 67e régiment, avec qui je m'étais lié d'amitié, vint me voir et me dit que M. Archdeakon, vice-consul anglais, était parent du marquis. Je lui écrivis pour lui demander de ses nouvelles. Il me répondit que cet officier était encore, le 25 novembre, à Madrid, malade, et qu'il ignorait qu'il dût être échangé contre moi. J'écrivis encore au quartier-général du 1er corps pour accélérer mon malheureux échange.

Je fus privé, à cette époque, de la société des officiers du 67e régiment anglais. Ce corps partit de Cadix pour Valence, que les Français assiégeaient, avec ordre de se rendre à Carthagène s'il trouvait, à son arrivée, la place de Valence prise.

Le 5 février, l'abandon auquel je me trouvais réduit, ne recevant plus de réponses aux lettres que j'adressais au quartier-général, le peu d'espoir que je conservais encore d'obtenir ma liberté après avoir supporté tant de dégoûts et de privations, dépensé tant d'argent, ces ennuis, réunis au chagrin de me voir renfermé comme un malfaiteur, me donnèrent la fièvre, qui me contraignit de rester couché.

Afin de conserver toujours le souvenir de ma prison, je vais la décrire ici.

La casemate où j'étais renfermé est située à la caserne de la porte de terre, à Cadix, pavillon Sainte-Hélène, n° 6. Ma chambre, recouverte par une voûte basse, ressemblait à une cave. On y voyait une sorte d'alcôve dans laquelle était un pliant (lit de sangles) que j'avais rapporté de l'île de Léon; c'était mon lit. Il supportait une très mince paillasse et deux gros draps d'hôpital. Il était mon unique meuble. Nous y ajoutâmes, plus tard, un petit banc et une espèce de table fabriqués par mon domestique avec du bois de

cuisine. Plus tard, aussi, on me donna une couverture de laine, que la rigueur de la saison me contraignit de demander.

Ma chambre recevait le jour par deux embrasures de canon pratiquées dans un mur de vingt pieds d'épaisseur. Elles étaient grillées avec des barreaux de fer. Je voyais, par ces trous, des morceaux de la baie de Cadix, mais ces fenêtres étaient sans vitres. J'en étais réduit à subir un froid très rigoureux en hiver, ou à rester dans l'obscurité, quand le vent du nord me contraignait de boucher les embrasures avec ma couverture et mes draps. Je ne pouvais pas faire de feu, parce qu'il n'y avait pas de cheminée, et, aussi, parce que le peu de bois que l'on nous donnait était indispensable pour faire notre pauvre cuisine. Mes deux domestiques couchaient par terre, dans un coin. Jamais je ne pus obtenir pour eux une botte de paille. Outre mon domestique, qui s'était constitué prisonnier pour venir me rejoindre, j'avais un grenadier du 8e régiment, que l'on avait laissé avec moi, parce qu'il était très fort et me portait d'un endroit à un autre, à l'époque où je ne pouvais pas marcher. Ces deux hommes couchèrent donc toujours *à terre*, à côté de la cuisine. Nous appelions ainsi un coin de la casemate. La cuisine se composait uniquement d'un foyer, formé de deux briques arrachées du sol. Quand on faisait la soupe, la fumée nous étouffait, car elle ne pouvait s'échapper que par les embrasures, et fort souvent le vent la refoulait. Nous recevions, pour notre nourriture journalière, une demi-livre de bœuf salé et une livre et demie de pain, j'achetais tout le reste pour nous trois. Je dépensais beaucoup d'argent, tout en faisant fort maigre chère. J'avais payé un louis une poule, pour faire du bouillon, quand on traitait ma blessure à l'île de Léon; un œuf coûtait un franc, le reste à proportion. Je gardai six mois les mêmes draps à mon lit, ce fut là ce qui me fut le plus pénible.

Je passais mon temps à faire ou à copier de la musique. On m'avait envoyé, de mon régiment, un porte-manteau contenant ma flûte, de la musique, des crayons et mon journal de guerre. Je complétai celui-ci et le mis au courant, j'achetai un registre pour le mettre au net; ce travail fut, pour moi, une ressource bien grande.

Je lisais des livres que me prêtaient les officiers anglais du 67e, tant qu'ils demeurèrent à Cadix. Ensuite un prêtre espagnol me prêta les *Sermons* du père Bourdaloue, *l'Histoire des Juifs*, *le Chemin du ciel* et d'autres livres de ce genre. L'ennui me faisait trouver ces lectures délicieuses. J'étais souvent tracassé par les Espagnols, qui me considéraient comme un espion, surtout au moment où j'habitais l'île de Léon. A cette époque, et comme je

commençais à marcher avec des béquilles, je reçus la visite d'un général espagnol, nommé La Peña, qui m'étonna singulièrement en me disant qu'il était instruit que j'entretenais des intelligences avec les Français au moyen de pavillons pendant le jour, de lanternes et flambeaux pendant la nuit, placés sur le sommet de la maison que j'habitais. J'eus beau lui dire que c'était faux, que je ne sortais pas de ma chambre et n'en pouvais sortir, il n'en crut rien et me prévint qu'il pourrait bien *m'arriver malheur*. Le ton de ce général me donna à réfléchir. Je compris que, dans cette maison isolée, j'étais à la merci des Espagnols. Je demandai d'être logé avec M. Drougmann, aide-de-camp du général Beaumont, qui avait été, comme moi, blessé et fait prisonnier au combat de Barossa. On me l'accorda.

Quelque temps après, ayant été, d'après l'avis de mon médecin, me promener dans l'île de Léon, les Espagnols se plaignirent au général anglais que j'examinais leurs ouvrages.

Enfin, étant à Cadix et renfermé, j'ai dit combien de fois on s'était obstiné, malgré les promesses des généraux anglais, à placer une sentinelle à ma porte; mon domestique me l'expliqua ainsi: « On dit, en ville, que des Barbaresques, arrêtés en mer avec 1,500 fusils achetés à Cadix, ont déclaré que c'est vous qui leur avez ordonné cet achat. On dit encore, monsieur, que vous parlez arabe et que *des Turcs* viennent vous voir. » Je ne vis là que des bourdes espagnoles et cela me fit beaucoup rire; cependant j'aperçus le factionnaire, placé comme le disait mon domestique, et les Anglais défendirent que qui que ce fût vînt me voir.

Accablé de chagrins, ennuyé de ces tracasseries journalières, ayant perdu l'espoir d'obtenir ma liberté, je formai la résolution de m'échapper, décidé à mourir plutôt que de demeurer plus longtemps dans cette triste situation.

Je conçus le projet de scier les barreaux de fer de mes embrasures, et, à l'aide d'une longue corde, de descendre sur les rochers qui supportent la caserne et bordent la baie; de tâcher ensuite de gagner à la nage, pendant la nuit, la rive opposée, qu'occupaient les Français. Je pouvais espérer réussir parce que je nageais très bien (1).

En conséquence, je dis à mon domestique d'acheter les provisions journalières chez le même épicier, d'y ajouter quelquefois

(1) Il y avait à franchir au moins 4,000 mètres pour atteindre le point le plus voisin de la côte, vers la redoute Napoléon; mais des courans très violens, variables suivant l'état de la marée, d'autres, produits par l'embouchure du San-Pedro, n'auraient pas permis de suivre la ligne droite. L'obscurité devait causer encore des erreurs de direction; il est donc très probable que mon père aurait péri. (P. V. R.)

une pelote de ficelle, de payer sans marchander, en ayant soin de faire lier tous les paquets d'un bon bout de corde. Je me mis de suite à l'ouvrage.

Avec les morceaux de ficelle qu'il m'apportait, je parvins à tresser un petit câble, que, de crainte d'une visite, je cachais dans ma paillasse. Pour lui faire de la place, je jetais la paille, progressivement, à la mer, les jours où il faisait du vent. Je possédais un gilet de tricot en laine. Je coupai des bouchons de liège en tranches minces, que je cousis sur ce gilet, se recouvrant l'une l'autre, comme les écailles des poissons. J'en fis une sorte de corselet qui eût pu me soulager, en me rendant plus léger sur l'eau. Ces travaux préliminaires terminés, il fallait s'occuper de scier les barres de fer d'une embrasure; elles étaient vieilles et fortement oxydées par l'air salin. Mon domestique m'avait assuré qu'avec des ressorts de montres ou de pendules il me ferait une scie. Il était serrurier de profession. J'imaginai de casser la chaîne de ma montre, et, sous prétexte de la faire raccommoder, j'obtins de la faire porter chez un horloger. J'en connaissais un, à Cadix, qui avait été, à Paris, élève de Bréguet, et qui me prêtait des livres, quand il m'était permis de communiquer. Je lui envoyai ma montre et le priai, en me la renvoyant, d'y joindre des ressorts de pendules destinés, lui disais-je, à réparer les ressorts des clés de ma flûte. Ce prétexte était destiné à tromper le soldat anglais qui accompagnait partout mon domestique, et qui ne manquait pas de tout inspecter. L'horloger comprit très bien et m'envoya immédiatement ce qu'il me fallait.

Je me mis aussitôt au travail et parvins, en peu de temps, à scier presque complètement un barreau. Pour dissimuler la section, je la mastiquais, après chaque séance, avec de la mie de pain pétrie avec de la rouille. Cette épreuve faite, j'étais certain d'ouvrir une embrasure. Je fis acheter une bouteille d'huile d'olives pour m'oindre tout le corps, au moment de partir, afin de mieux glisser dans l'eau et d'oblitérer les pores de ma peau pour empêcher l'eau, dont je craignais la fraîcheur, de les pénétrer trop vite. Je présumais que je mettrais environ quatre heures pour traverser la rade extérieure de Cadix et me rendre au fort de Matagorda.

Tout était prêt! J'avais observé les heures des marées et celle du clair de lune; j'avais déterminé la nuit de mon départ; j'étais occupé à scier une dernière barre de fer, quand, le 8 mars, un adjudant-général anglais entra tout à coup dans ma prison. Il faillit me prendre sur le fait et me déconcerta, surtout par son flegme, le ton solennel et emphatique qu'il prit pour me dire :

— M. le général en chef m'envoie près de vous, Môôôôsieur, pour vous dire que, si vous voulez bien signer le billet que voici, vous serez libre d'aller près de vos amis.

Je pris ce billet, qui portait que j'engageais ma parole d'honneur de ne pas porter les armes contre les Anglais et leurs alliés (les Espagnols), jusqu'à parfait échange.

Je dissimulai le plaisir que je ressentais en prenant lecture de ce papier. J'avais cru d'abord, d'après le ton solennel de cet officier, que j'avais été dénoncé et que le général Cook avait eu connaissance de mes projets d'évasion. Pour la forme, je répondis à l'adjudant-général qu'il était bien dur pour moi, après une si longue captivité, de voir mettre encore des conditions à mon élargissement; cependant, ajoutai-je, je suis résigné, — et je signai.

— Quand voulez-vous partir? me dit l'adjudant-général.

— Mais dans trois ou quatre jours, afin de pouvoir acheter du linge et des habits dont j'ai le plus grand besoin.

— M. le général Cook, croyant que vous auriez du plaisir à retourner sans retard auprès des Français, avait tout disposé pour aujourd'hui.

— Eh bien, monsieur, je suis prêt. Ce sera quand vous voudrez!

— Je vais vous envoyer mon valet de chambre, qui vous conduira au port. Là vous prendrez un bateau. Vous vous ferez transporter à bord du vaisseau-amiral anglais. L'amiral est prévenu de votre arrivée, il vous fera conduire à Sainte-Marie, à bord d'un parlementaire.

Quand cet officier fut parti, je sautai de joie. Je vis ma porte s'ouvrir et mes gardiens disparaître. Je courus à la cour de la caserne, pour respirer un peu le grand air. Je ne pus supporter l'éclat des rayons du soleil, je rentrai chez moi. Je fis un peu de toilette. Je fis ma visite d'adieu à des officiers anglais qui avaient adouci ma captivité par les égards qu'ils avaient eus pour ma pénible situation. Je me mis en chemin en uniforme et en grande tenue. Je me rendis sur le port avec mes domestiques. Je louai un bateau pour nous porter à bord de l'amiral. Le patron, qui voyait des Français en uniforme, ne me fit aucune question. J'avais traversé la ville de Cadix et la foule qui couvrait le port sans que personne m'eût rien dit, et cette fois je n'avais pas été interrogé par les gardes. Je me dis alors : si quand j'ai voulu m'échapper, je m'étais présenté en uniforme, il est possible que l'on ne m'eût pas arrêté. On m'aurait pris sans doute pour un Français déserteur; mais comment entreprendre une pareille aventure?

Le 8 mars 1812, j'arrivai à bord de la *Revanche*, vaisseau-amiral anglais. J'y attendis assez longtemps l'amiral, qui avait été en ville chez l'ambassadeur marquis de Wellesley, frère du futur duc de Wellington. Il ne revenait pas; je m'impatientais beaucoup. Je craignais que l'on ne s'aperçût du travail que j'avais exécuté sur les barreaux de ma prison et que l'on ne voulût m'en punir. Enfin l'on me mit, avec mes domestiques, sur un canot du vaisseau et nous voguâmes vers Sainte-Marie.

La marée baissait; la barre, formée à l'embouchure du fleuve le Guadalète, aurait pu nous faire chavirer, si nous nous étions obstinés à la franchir. Cela nous obligea de prendre terre sur la plage.

Un régiment français était près de là, à l'exercice. Nous approchons, c'était le mien, le 8e de ligne! Dès que je fus reconnu par les soldats, ils quittèrent leurs rangs pour venir à moi. Mais le canot ne pouvait accoster, parce qu'il n'y avait pas assez d'eau. Alors les soldats entrèrent dans la mer et traînèrent, ou plutôt, portèrent l'embarcation jusqu'à terre.

Le combat de Chiclana avait eu lieu le 5 mars 1811, il y avait donc un an et trois jours que je n'avais vu le 8e. Je ne connaissais aucun des officiers supérieurs, puisque seul j'avais survécu à ce combat. Un des nouveaux chefs de bataillon, M. Philippon, m'offrit un logement chez lui. Les soldats voulurent m'y porter, comme en triomphe. Je fus bien sensible à ces marques d'attachement des survivans, parmi ceux que, l'année précédente encore, je conduisais à l'ennemi. Elles me firent verser des larmes délicieuses.

Le 9 mars, je fus faire ma visite au maréchal Soult, duc de Dalmatie, commandant en chef l'armée d'Andalousie. Il me demanda un rapport. Je lui remis, quelques jours après, un mémoire sur tout ce que j'avais vu, entendu, ou pu apprendre, pendant ma captivité. Le maréchal me dit, quelques jours après, qu'il en avait été très content. Il m'invita à dîner.

La conversation roula, en grande partie, sur ma captivité et sur l'armée anglaise.

Le maréchal me dit : « Vous avez été longtemps chez les Anglais, vous avez été en mesure de les entendre souvent. Je voudrais que vous me fissiez connaître leur opinion sur notre armée, sur nos généraux et, même, tout particulièrement, sur moi, mais franchement, sincèrement, et sans rien déguiser? »

Je ne m'attendais pas à cette question. Je ne m'y étais nullement préparé, et, tout d'abord, me revint en mémoire l'histoire de Gil Blas de Santillane avec l'archevêque de Grenade. Je répondis :

— Les officiers anglais ont toujours parlé, devant moi, de l'ar-

mée française avec estime. Beaucoup de nos généraux jouissent parmi eux de la plus brillante réputation. Quant à vous, monsieur le maréchal, ils vous regardent comme le premier général de l'Europe, pour...

Le maréchal interrompit aussitôt :

— Vous allez me dire des flatteries... Je vous ai demandé la vérité et la franchise.

— Je me conformerai à votre ordre, monsieur le maréchal, mais permettez-moi d'achever.

Je repris :

— Les Anglais vous regardent comme un des premiers généraux de l'Europe, pour choisir une position et établir un ordre de bataille! (C'était vrai.)

Le maréchal fixait son assiette et ne paraissait pas mécontent. Je continuai :

— Ils ne pensent pas de même de votre manière d'engager le combat...

Aussitôt le maréchal m'arrêta et s'écria avec feu :

— Je sais pourquoi ! C'est de la bataille de l'Albuera qu'ils veulent parler. Mais c'est ce coquin de Girard... Il commandait la deuxième ligne, et, sans mes ordres, il se porta, en colonnes, dans les intervalles de la première, mouvement qui amena la perte de la bataille,.. mais je l'ai fait conduire en France, pieds et poings liés!.. A ce souvenir, le maréchal s'était emporté, il parlait avec véhémence.

« Nous y voici, me disais-je. Voilà bien l'archevêque de Grenade et Gil Blas. » Pour me confirmer dans cette opinion, le maréchal me demanda, peu après, si je voulais aller en France, ce que j'acceptai.

— Quand voulez-vous partir?

— Demain, répondis-je, piqué de ce changement d'accueil.

La veille, il m'avait dit :

— Êtes-vous remplacé au 8e?

— Oui, depuis un an.

— C'est égal, nous vous trouverons bien une place.

— Mais j'ai dû, pour être échangé, donner ma parole d'honneur de ne pas servir contre les Anglais, jusqu'à parfait échange.

— Bah! avait répondu le chef d'état-major général, la parole est un mot!

— C'est un mot, il est vrai; mais je tiens à ce mot.

— Et vous avez raison, avait ajouté le maréchal.

Voilà ce qu'on m'avait dit *la veille* du dîner.

Le lendemain, le général Gazan me remit l'ordre de me rendre

au dépôt du régiment, qui était à Venloo. Il ajouta que M. le commissaire-ordonnateur Marchand me ferait payer une somme de 1,500 francs qui m'était due pour frais de table depuis un an. M. Marchand chercha en vain cette ordonnance, qu'il avait, disait-il, signée le matin. Il ne put la retrouver et me dit :

— Vous serez rappelé à votre corps.

Je n'ai jamais pu me faire payer cette somme, et les 1,500 francs ont été perdus pour moi.

Le 11 mars 1812, je quittai le camp de Sainte-Marie, près Cadix, pour retourner en France. Le voyage devait être long et difficile. Toute l'Espagne était insurgée ; il fallait partout de fortes escortes, composées de régimens entiers, avec du canon. Elles durent plusieurs fois combattre sous nos yeux.

Nous arrivions à Madrid le 15 juin; nous devions y séjourner les 16 et 17. Cette capitale, qui avait beaucoup souffert de la guerre, des discordes civiles et des révolutions politiques, était alors désolée par la famine. Les guérillas la bloquaient; beaucoup de maisons étaient en ruines. Certains quartiers n'avaient plus d'habitans; on voyait des cadavres dans toutes les rues.

Je fus logé dans une fort belle maison ; je descendis de cheval à la porte, et, sans y entrer, je me rendis tout d'abord chez le colonel Maurin, mon compatriote et mon ami, qui commandait un régiment de la garde du roi Joseph. Il me retint à dîner. Après le repas, je revins à mon logement et trouvai mon domestique sur la porte. Je lui demandai si les chevaux étaient bien installés. Il me répondit, avec une sorte d'humeur :

— Ils sont bien, mais on n'a pas voulu me donner de la luzerne.

— Ah! Où sont les domestiques?

— Il n'y en a pas. Il n'y a ici que la maîtresse de la maison, qui est dans sa chambre.

— Tu vas m'y conduire, je veux lui parler!

J'étais presque en colère. L'appartement était riche; on me conduisit à une chambre assez belle, qu'éclairait à peine une sorte de veilleuse.

— Pourquoi, madame, refuse-t-on à mon domestique de la luzerne pour mes chevaux?

Pour toute réponse, cette dame m'indiqua de la main un berceau, qui était près d'elle, et qui contenait un enfant mourant.

Je regardai cette femme; elle était d'une maigreur effrayante et d'une pâleur livide. Elle lut dans mes yeux ma surprise et me dit :

— Il y a trois jours que je n'ai rien mangé. Je n'ai plus de lait. Mon fils et moi nous allons mourir.

Je compris tout. J'appelai mon domestique. Je l'envoyai chercher, à tout prix, de la viande, du bouillon, du pain et tout ce qu'il put trouver. Il fit du bouillon pour cette dame. Nous la fîmes manger, avec précaution, le soir même, plus abondamment le lendemain. On trouva un peu de lait pour l'enfant. Nous leur laissâmes nos provisions et toutes celles que je pus me procurer. Les domestiques, qui l'avaient abandonnée parce qu'elle ne pouvait plus les nourrir, revinrent probablement. Elle ne mourut pas pendant notre séjour; mais ce que nous lui donnâmes ne pouvait durer bien longtemps. J'ignore encore son nom et n'ai jamais su si elle a survécu à cette famine terrible de Madrid.

J'avais reçu, quelques jours avant mon arrivée à Madrid, une lettre du général Gazan, chef d'état-major de l'armée d'Andalousie. Il m'exprimait le regret qu'il éprouvait en m'annonçant que mon échange n'était pas consommé, parce que le marquis de Casa-Trevino, ayant pris du service auprès du roi Joseph, avait refusé de retourner à Cadix. Je l'avais prévu et redouté, je n'étais donc que peu surpris. Heureusement j'étais matériellement libre! La promesse que j'avais signée me faisant une loi de ne plus servir en Espagne, il ne me restait plus qu'à continuer le voyage qui devait me ramener en France.

En arrivant, le 20 juin, à Ségovie, nous apprîmes que l'armée de Portugal, alors commandée par le maréchal Marmont, avait, en se portant vers Salamanque, coupé tous les ponts du Duero que nous devions traverser. Il fallut nous arrêter. Nous étions menacés, disait-on, par la cavalerie de l'armée anglaise, qui cherchait à tourner le maréchal Marmont et à le devancer sur la route de Burgos. Après avoir fait réparer, par nos sapeurs, un des ponts du Duero, nous arrivâmes à Valladolid. Nous y fûmes bloqués.

L'armée de Portugal, chassée de Salamanque, s'était concentrée sur le Duero, tout près de nous, à Toro. Elle y était investie par l'insurrection générale du pays. Comme nous, dans Valladolid, dont nous ne pouvions sortir, elle mourait de faim. Des partis de brigands rôdaient sans cesse autour de la ville. Le gouverneur n'osait point faire sortir des détachemens pour les chasser. Ce gouverneur, le général D..., semblait de connivence avec les guérillas. Le général Dombrowski, qui commandait notre convoi, en fut indigné. Il se rendit chez le gouverneur. Une discussion fort vive s'éleva entre eux, et un duel devint nécessaire. Ils se battirent au pistolet, et le général Dombrowski fut tué. La discorde après le désordre!

Le 24 juillet 1812, les bandes réunies de Sorni, de Martinez et d'El-Principe attaquèrent Valladolid, qui était sur la ligne de

retraite des Français (1). Le 26, comme j'examinais la bagarre avec ma lunette du haut du clocher de la cathédrale, je vis arriver l'armée française. Elle avait perdu, contre les Anglais, le 22 juillet, la bataille des Arapiles, et rapportait, en litière, le maréchal Marmont, grièvement blessé.

Le 28, on décida l'évacuation de Valladolid et la continuation de la retraite. Tous les malheureux Espagnols qui avaient accepté de servir le roi Joseph se trouvaient obligés de suivre, avec leur famille, l'armée française et l'encombraient d'une façon bien gênante.

Le 6 août, nous marchions en très bon ordre, comptant environ 1,500 combattans, mais nous étions embarrassés par 1,200 prisonniers anglais ou espagnols, par 600 grands blessés traînés sur de petites charrettes à bœufs et par une quantité énorme de bagages civils et militaires. Nous avions 2 pièces de canon, mais point de cavalerie. Les officiers montés se groupaient pour en donner l'illusion. En arrivant en vue du fort de Pancorbo, nous trouvâmes la route barrée par une ligne d'infanterie espagnole; elle avait du canon et était soutenue par de la cavalerie. Il fallut livrer bataille. Notre escorte se conduisit bien. Un régiment hollandais, qui en faisait partie, voulut ramener tous ses blessés, et fit des pertes sérieuses. Nous avions eu 8 officiers et 150 sous-officiers et soldats hors de combat, mais le convoi n'avait pas été entamé, et nous passâmes sans désordre.

Le 7 août, nous étions à Vittoria, où nous devions attendre les troupes destinées à nous escorter jusqu'en France. Nous repartîmes le 11, accompagnés de deux régimens. Le 15, nous arrivions, sans nouveaux combats, à Saint-Jean-de-Luz, et peu après à Bayonne.

Nous avions retrouvé la France, que nous avions quittée près de quatre ans auparavant. Nous la revoyions encore prospère, riante, hospitalière; l'on nous y accueillait avec affection. La comparaison que je ne pouvais m'empêcher de faire entre cet heureux pays et celui que je traversais depuis six mois éveillait en moi une sorte d'orgueil d'être Français (2).

(1) A ce moment, Napoléon venait de quitter Wilna pour marcher, avec son armée, sur Moscou. (P. V. R.)

(2) Le 11 février 1813, M. Vigo Roussillon recevait à Erfurt sa nomination de major (lieutenant-colonel), datée du 16 janvier précédent. (P. V. R.)

REVUE MUSICALE

Les Concerts. — La messe en *si* mineur de Bach et la messe en *ré* de Beethoven.

En art comme en littérature, il semble que nous reprenions le chemin de la foi et ce n'est plus guère que des programmes politiques qu'est banni le nom de Dieu. L'année dramatique et musicale a été pieuse : sans compter les deux mystères de *Noël* et de *Griselidis*, on a pu entendre à l'église Saint-Gervais, sous la direction d'un maître de chapelle artiste et curieux, le *Miserere* d'Allegri, le *Stabat* de Palestrina, une messe de Schumann et une autre de Schubert; au Trocadero, *Israël en Égypte;* au Conservatoire, *le Déluge*, de M. Saint-Saëns, et enfin l'une des plus colossales entre toutes les œuvres sacrées : la messe en *si* mineur de Jean-Sébastien Bach. Nous voudrions l'étudier aujourd'hui et revenir à cette occasion sur la messe en *ré* de Beethoven, donnée il y a trois ans. Les deux œuvres, qui viennent, pour la première fois, de se partager l'attention et l'admiration du public français, se répondent dans l'histoire à un demi-siècle de distance. Il est naturel et profitable de les placer en face l'une de l'autre; comme deux miroirs, elles s'éclaireront.

C'est un honneur pour la Société des Concerts d'avoir, peu après la messe de Beethoven, exécuté la messe de Bach; d'avoir été chercher, derrière des voiles, crus longtemps impénétrables, la pensée religieuse de deux hommes qui resteront parmi les plus illustres; de nous avoir initiés à l'interprétation que l'un et l'autre ont donnée des mystères chrétiens. Un grand musicien, c'est-à-dire un grand penseur en mu-

sique, ne saurait trouver de plus beau sujet que la messe catholique. En nul autre il ne peut mettre plus de lui-même, nous découvrir plus profondément son âme et nous faire sur des matières plus graves de plus précieuses confidences. Si j'osais, excusé d'ailleurs par l'austérité de ces questions, parler un peu métaphysique, je le ferais ici après un maître, ou plutôt d'après lui. Je citerais, de M. Sully-Prudhomme, une page où le poète-philosophe définit la nature et la beauté de la musique sacrée : — « Bien que la musique sacrée, dit-il, paraisse avoir une expression objective, à cause de sa dénomination même, qui lui assigne la religion pour objet, nous croyons qu'il convient de la considérer comme subjective d'expression. Elle exprime, en effet, l'âme aspirant à une possession qui demeure indéterminée ; car Dieu, par son infinité même, échappe aux prises de la pensée et du cœur ; il les dépasse. L'homme adore en lui un maître voilé ; la foi suppose le mystère et le mystère exclut toute définition d'objet. La musique sacrée exprime donc l'élan de l'âme humaine vers l'Inconnu infini dont elle a besoin pour expliquer et justifier le monde. Or, c'est surtout en devenant religieuse que la musique d'expression subjective atteint au sublime. »

Vers cet Inconnu infini, un Bach et un Beethoven se sont-ils élancés du même essor ? Ont-ils cru, ont-ils aimé de la même croyance et du même amour ? Non certes et de ces deux âmes, qu'il avait faites différentes, Dieu ne pouvait attendre le même hommage et des remercîmens pareils. Toutefois, n'allons pas chercher entre les deux œuvres de trop subtiles distinctions, ni, sous prétexte que Bach était luthérien et Beethoven déiste, rien de plus, suspecter leur inspiration d'hérésie ou de libre pensée. Les deux grandes œuvres sont ce qu'elles devaient être et ce qu'il suffit qu'elles soient : religieuses dans la belle et large acception du mot, et pour les concevoir selon la plus stricte orthodoxie, Bach et Beethoven n'ont fait que s'en remettre à l'instinct de leur génie. C'est lui qui, triomphant de l'erreur chez l'un, chez l'autre du doute, a fait confesser par tous deux la foi catholique en pleine certitude et vérité.

Il ne faut donc pas prétendre que la messe de Bach soit plus chrétienne que celle de Beethoven ; elle l'est autrement, voilà tout, et nous essaierons de le faire voir.

En peu de mots on peut dire que les deux œuvres, égales par l'intensité du sentiment, ne le sont ni par la liberté, ni par la variété, ni par l'expression. Sous ce triple rapport, Beethoven dépasse Bach lui-même comme il dépasse tous les autres, ceux qui l'ont précédé et ceux qui l'ont suivi. Beethoven, le premier, a été l'interprète parfait de l'âme moderne, le Messie venu après les prophètes et les précurseurs pour remplir notre attente et combler nos désirs.

Beethoven, disions-nous, est plus libre d'abord ; plus libre de ce style primitif que résume un seul mot : la fugue. La fugue, on le sait, est la base de toute musique, et cette base, le prodigieux ouvrier que fut Sébastien Bach, l'a construite inébranlable et de force à porter éternellement l'édifice. La fugue est nécessaire et Bach a fait de cette nécessité vertu. Il a donné à cet exercice, ou, si vous voulez, à cet organisme sonore, toute la beauté possible. Il l'a élevé à la perfection spécifique, parfois même esthétique. Pour avoir formulé les règles de la composition, pour les avoir appliquées avec la logique et la rigueur de la science, cet homme restera comme un des grands précepteurs de l'esprit humain. Mais ces règles même, il est peut-être plus grand encore pour s'en être affranchi ; Bach n'est jamais si admirable qu'en dehors de la fugue, en pleine liberté ; comme Dieu, c'est par le manquement à ses lois qu'il accomplit ses miracles. Prenez parmi les purs chefs-d'œuvre du maître : le cantique de la Pentecôte, l'air en *ré* pour violoncelle ; prenez dans la messe elle-même, où nous les prendrons tout à l'heure, les plus sublimes pages : l'*Incarnatus*, le *Crucifixus*, il n'y a pas là de fugues, et voilà pourtant ce qu'il faut le plus admirer. Le public le sait bien ; il le sent mieux encore, et jamais sujets, contre-sujets, imitations et canons, *Amen* vocalisés durant des pages entières, ne feront passer sur la foule le frisson du *Crucifixus*, ne lui arracheront une larme, vous savez, celle du poète, cette larme qui coule et ne se trompe pas. Est-ce à dire pour cela que la fugue soit toujours stérile ? Non pas, et Bach plus que personne l'a fécondée. Les fugues énormes de la messe en *si* laissent très loin derrière elles leurs sœurs cadettes, celles de la messe en *ré*. Elles évoluent avec une autre puissance, une autre aisance surtout, avec une verve, une gaîté de géans, sans trahir comme les fugues de Beethoven un effort, de géant aussi, mais un effort. Enchaînés l'un et l'autre, Bach joue avec ses chaînes et les aime ; Beethoven, impatient des siennes, les secoue pour les briser. L'un écrit des fugues (et quelles fugues !) d'abondance et d'enthousiasme, l'autre par devoir et respect de la tradition.

De cette plus grande liberté résulte une variété plus grande : variété dans l'harmonie, le rythme et l'instrumentation. Auprès de l'orchestre de Beethoven il est permis de trouver celui de Bach un peu monotone, et les trompettes suraiguës du *Gloria* moins héroïques que criardes ; le hautbois d'amour ne diffère pas sensiblement du cor anglais ; enfin, tout le long de l'œuvre, contrebasses et violoncelles cheminent à pas comptés et lourds sous la pesée de toutes les autres parties. Uniformes aussi, les cadences et les modulations, soit dit pourtant sous réserve de certaines harmonies, inouies alors et saisissantes encore aujourd'hui.

Mais c'est par la nature de l'expression que diffèrent le plus Bach et

Beethoven. La traduction de la parole en musique est presque toujours, chez Beethoven, plus dramatique, plus subtile, plus figurative aussi que chez Bach. Il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir à la première page, au *Kyrie*, les deux messes que nous comparons. Voici comment débute celle de Bach : d'abord quelques mesures de prélude pour établir la tonalité ; puis, exposition d'une longue et lente phrase que vont se passer et se repasser, durant douze ou quinze pages de fugue, toutes les familles d'instrumens et tous les groupes de voix. La phrase en question est superbe : la ligne en est aussi pure que lugubre le sentiment. Toutes les fois qu'elle paraît à découvert, elle vous prend au cœur. Mais le travail technique, le développement fugué peu à peu la refroidit et l'insensibilise, la transforme en une sorte d'arabesque mouvante, de rosace sonore : un chef-d'œuvre sans doute, mais trop linéaire et géométrique, je dirais presque une épure musicale de génie. Tout autrement débute Beethoven. Au lieu de cet exorde gigantesque, mais scolastique, un grand cri : *Kyrie!* poussé tour à tour par toutes les voix unies et par des voix isolées, comme si quelques âmes d'élite se détachaient de la foule des âmes. Pas de fugue ni de formule, rien qu'un appel jeté vers Dieu avec toute la spontanéité, toute la liberté du cœur. Dès les premières paroles de la messe, Bach prend « en bloc, » comme on dit aujourd'hui, la liturgie catholique. Beethoven, au contraire, y distingue des nuances sans nombre. Du *Kyrie*, Bach fait une plainte seulement ; Beethoven, presque un reproche ; l'un s'humilie, l'autre se redresse. Attaque violente des voix, fermeté du rythme, plénitude des harmonies, tout, chez Beethoven, a quelque chose de fier, de presque irrité. Seigneur, ayez pitié! murmure Bach. Beethoven, au contraire, le crie, comme s'il osait demander compte à Dieu de la douleur humaine. Mais quand, après le Maître, c'est le Christ qu'il adjure, *Christe eleison*, oh ! alors, au lieu de se lancer, comme Bach, dans un long et pâle duo, Beethoven, sans interrompre sa prière, en modifie l'accent. Plus d'orgueil ni de révolte ; sur le mot nouveau : *Christe!* répété en litanie, une ineffable douceur, presque le souffle d'un baiser. Beethoven s'adresse au Fils plus tendrement qu'au Père. Le seul nom de Christ éveille en lui le souvenir de la rédemption, l'image de la croix et le remords d'avoir parlé si haut tout à l'heure, d'avoir paru oublier que Dieu poussa jusqu'à mourir pour nous la pitié de notre misère.

Une des parties capitales d'une messe en musique est le *Gloria in excelsis*. Chez Bach, le *Gloria* débute par une explosion de joie aussi foudroyante que chez Beethoven. Le ton de *ré* majeur employé ici par les deux musiciens donne une impression extraordinaire de hauteur à laquelle ajoutent encore les stridentes trompettes de Bach. Voilà bien la gloire et la gloire sur les sommets. Sommets égaux, à moins qu'ici,

peut-être, Bach ne l'emporte par le mouvement irrésistible, par la folle allégresse du rythme, par l'élasticité d'un thème qui bondit et rebondit comme la grêle sur les toits.

Mais au bout de quelques mesures, devant les mots si simples : *Et in terra pax hominibus*, Beethoven reprend l'avantage. Au lieu de les faire traîner comme Bach par les cinq parties du chœur sur de fastidieuses vocalises, Beethoven tout à coup se laisse, pour ainsi dire, tomber du ciel sur terre. En quelques mesures, charmantes par leur douceur et leur brièveté même, il apporte la divine promesse de paix à la bonne volonté des hommes; puis, d'un nouvel essor il remonte. *Laudamus te! glorificamus te!* Voici qu'il plane encore en pleine gloire pour encore redescendre, se mêler à ses frères humains et remercier avec nous du fond de notre vallée le Dieu qui règne sur les hauteurs. *Gratias agimus tibi.* Oh! l'exquise action de grâces et que cette onction, cette pieuse déférence, cette phrase au contour modeste, que tout cela est loin de la sécheresse de Bach et de ses remercîmens fugués!

Et puis, dans la composition même du *Gloria*, Bach reste au-dessous de Beethoven. Le *Gloria* de Beethoven est d'une seule pièce; celui de Bach, au contraire, en sept ou huit morceaux auxquels manque un trait d'union, par exemple, cette tonalité de *ré* majeur et ce motif initial où, par des rentrées inattendues, Beethoven à chaque instant vient se retremper.

Mais, çà et là, chez Bach, que de détails à relever! Voici, par exemple, un chant de soprano : *Laudamus te*, où la ligne vocale, toute fleurie d'ornemens gothiques et liée note par note à la ligne d'accompagnement soit pour la doubler, soit pour la contredire, a l'air d'une leçon de solfège et de contrepoint; mais en revanche, le seul prélude de violon est un trésor d'invention mélodique. Plus aimable encore, avec ses sonorités de cristal et ses appoggiatures caressantes, le prélude pour violon et flûte de certain duo, d'ailleurs trop long et scolastique : *Domine Deus!* Enfin, je ne sais pas de plus doux appel à la miséricorde que l'air de contralto : *Qui sedes ad dextram Patris*, accompagné par le hautbois d'amour. La seule ritournelle instrumentale en est sans prix. Mais comment, à qui ne l'a pas entendue, faire comprendre ou deviner la courbe élégante d'une mélodie qui ploie et retombe? Comment expliquer surtout cette alliance d'une forme encore archaïque, et de ce sentiment moderne, qui n'est plus tout à fait la douleur pour ainsi dire classique, par exemple, celle du *Kyrie*, mais une tristesse plus vague, celle que les grands artistes, de Lucrèce à Albert Durer et Sébastien Bach, ont parfois devinée : la mélancolie? *Toi qui sièges à la droite du Père.* Il semble d'abord qu'à ces paroles glorieuses ne conviennent pas ces notes déjà plaintives; mais bientôt la voix ajoute : *Aie pitié de nous*, et on comprend alors que si

l'ombre a plané même sur le début de la prière, c'est que parfois les larmes cachent aux yeux de l'homme l'éclat du trône de Dieu.

Nous touchons au centre de l'une et de l'autre partitions, au *Credo*, le cœur même de la messe, que dis-je, de la foi catholique. Il ne s'agit plus ici, comme dans le *Kyrie*, de prier Dieu, mais de l'affirmer, presque de le définir, sinon par son incompréhensible substance, au moins par ses attributs; de proclamer sa passagère humanité et sa divinité éternelle, de confesser l'un après l'autre les mystères et les dogmes de la métaphysique chrétienne, de résumer enfin, depuis la création jusqu'à la vie qui ne doit point finir, l'histoire de notre destinée. Il est naturel que dans le *Credo* plus encore que dans le *Gloria* s'accuse la personnalité respective des deux maîtres que nous étudions. Pour l'artiste, sinon pour le chrétien, tous les articles du symbole n'ont pas la même importance; il en est d'essentiels et de secondaires. A la communion des saints, par exemple, à la rémission des péchés, à l'unité du baptême, à la sainteté et à la catholicité de l'Église, Bach et Beethoven n'ont pas fait la plus belle part. Bach a cependant prédit et décrit en une page d'une beauté presque fantastique la résurrection des morts. Au milieu de la fugue la plus aride sur les abstractions de la théologie, la vision effrayante (et concrète, celle-là) se dresse devant ses yeux. Alors il s'arrête court; de l'orgue, de l'orchestre, des chœurs, comme des tombeaux ouverts, s'élève une rumeur étrange, un bruit vague de foule, et nous, pareils au poète couché sur l'herbe du cimetière, il semble que nous entendions

Ces millions de morts, moisson du fils de l'homme,
Sourdre confusément dans leurs sépulcres, comme
Le grain dans le sillon.

L'Esprit-Saint même a médiocrement inspiré les deux maîtres. Beethoven lui consacre un développement aride; Bach, une espèce de complainte terriblement fastidieuse. Nous voilà loin du cantique de la Pentecôte. Mais la Nativité ! mais la Passion !

Incarnatus est de spiritu sancto ex Maria virgine et homo factus est. Crucifixus etiam pro nobis sub Pontio Pilato; passus et sepultus est. Voilà les quelques mots qui ont renouvelé la face du monde, le domaine de l'esprit avec le domaine de l'âme; les mots auxquels vingt siècles déjà doivent des merveilles, non-seulement de vertu, mais de génie : depuis la *Divine comédie* jusqu'aux *Pensées* de Pascal, de la flèche de Strasbourg à la coupole de Saint-Pierre. Celui que désignent ces paroles augustes a dormi petit enfant sur le sein des vierges de Raphaël; Rubens l'a détaché de la croix; Titien l'a mis au tombeau; Bach et Beethoven ont chanté sa naissance et sa mort.

Chez les deux maîtres, ces pages sublimes se valent, mais ne se res-

semblent pas. Bach l'emporte par l'austérité, et, si je puis dire, par l'intériorité du sentiment; Beethoven, par l'éclat pathétique, la grâce ou l'horreur du décor, peut-être aussi par la pensée, ou l'arrière-pensée philosophique. L'*Incarnatus* et le *Crucifixus* de Bach expriment la douleur à des degrés inégaux, mais la douleur tous deux. Bach a d'un seul regard embrassé le double mystère, et ce regard est triste. *Incarnatus*. Dès ce premier mot, il voit et il plaint le Fils de Dieu se faisant le fils de la femme, revêtant notre pauvre chair pour qu'elle tremble dans une étable et saigne sur une croix.

Hugo, ce me semble, a parlé quelque part

> Des gammes, chastes sœurs dans la vapeur cachées,
> Vidant et remplissant leurs amphores penchées.

Au lieu de gammes, ce ne sont que des notes ici; mais l'image demeure juste. Deux par deux elles se penchent en effet, pareilles à des urnes de deuil incessamment répandues sur les douleurs divines. Et le même dessin se répète toujours, et les appoggiatures se suivent, prolongeant à l'infini les dissonances plaintives. L'effet du *Crucifixus* est le même, porté à son comble : même forme d'ailleurs et presque même rythme; sur des harmonies encore plus navrantes, même dialogue des voix se renvoyant avec terreur les paroles funèbres. Pas un instant pendant ces deux morceaux Bach ne sort de lui-même; au contraire, il s'enfonce en son âme, il s'y enferme, et c'est d'un regard tout intérieur qu'il contemple et qu'il adore les mystères inouis.

Devant la crèche du moins, Beethoven s'est montré plus sensible que le vieux Bach au charme de la vie, aux grâces de l'enfance. Il rappelle d'abord le miracle, tout simplement et sans commentaire, par une sorte de plain-chant non-seulement respectueux, mais émerveillé. Puis, de cette phrase à peine achevée les premières notes reviennent, reviennent encore, et peu à peu, toute la mélodie s'épanouit. Au-dessous tremblent des accords légers; plus haut une flûte égrène ses trilles d'argent. *Ex Maria, Maria, Maria virgine.* Trois fois, avec une douceur angélique, les voix saluent Marie par son nom; une lointaine psalmodie leur répond, et cette page exquise, tableau d'autel et paysage à la fois, baigne dans la sonorité, j'allais dire dans la lumière, la lumière blonde d'une *Annonciation* d'Italie ou d'une *Adoration des bergers*.

Ce n'est pas tout; voici les mots décisifs : *et homo factus est.* Là où Bach avait eu pour le Christ peur et honte de notre nature, Beethoven ne tremble ni ne rougit. Il affirme hardiment le mystère, et dans l'Incarnation il ne veut voir, au lieu d'une humiliation de Dieu, que le suprême honneur de l'humanité.

Le *Crucifixus* ne pouvait être plus poignant que celui de Bach ; mais

il est plus dramatique. Du supplice divin il évoque non-seulement le souvenir, mais le spectacle. *Crucifixus!* crie d'abord une voix, et voilà d'un seul coup la croix plantée au faîte de ces pages, comme au sommet du calvaire et du monde. Écoutez ensuite au pied du gibet les clameurs se répondre : *passus!* Il a souffert ! Quel patient et quelle souffrance ! Sous ce mot unique, l'orchestre traîne une phrase torturée, tordue de douleur, secouée par le sanglot des syncopes. Puis le calme se répand, le calme suprême. Un cri attardé le traverse encore : *passus!* comme pour rappeler, même après le trépas, l'horrible douleur ; mais c'est la dernière plainte, et les deux accords de la fin, imprévus, impassibles, scellent la pierre du tombeau.

Nous ne sommes plus ici devant un primitif, un Van Eyck ou un Memling, mais devant un Rubens, que dis-je, à la fois devant les deux chefs-d'œuvre de la cathédrale d'Anvers : le Crucifiement et la Descente de croix. Voici l'éclat pathétique et le lyrisme de l'un, avec la sobriété et la sérénité de l'autre. Voici d'abord, rassemblées par le musicien comme par le peintre, « toutes les cordialités de la douleur en un groupe violent, dans des attitudes lamentables ou désespérées (1). » Mais voilà aussi le silence, la paix de la tombe, et le Christ de Beethoven, frère de celui de Rubens, ne descend pas avec moins de béatitude « pour s'y reposer un moment, dans les étranges beautés de la mort des justes (2). » Fromentin, qui parle ainsi de Rubens, ne l'eût pas fait autrement de Beethoven. De Beethoven, il nous eût dit également : « Le pur sentiment venait, en un jour de fièvre et de vue très claire, de le conduire aussi loin qu'il pouvait aller. » Il se fût demandé enfin, devant la partition comme devant le tableau, « quel est le maître sincère qui n'aurait été frappé de ce que peut la force expressive lorsqu'elle arrive à ce degré et qui n'eût reconnu là un idéal d'art dramatique absolument nouveau ? »

Dramatique, voilà donc le mot décisif, celui qui marque le mieux entre Bach et Beethoven la différence peut-être fondamentale, et qui d'ailleurs caractérise l'évolution de la musique sacrée, de la messe du pape Marcel, de Palestrina, au *Requiem* de Verdi en l'honneur de Manzoni. Si nous voulions poursuivre encore le parallèle des deux maîtres, l'*Agnus Dei* nous fournirait un dernier exemple. Dans cet appel suprême à la miséricorde, par lequel il semble que le fidèle, avant de quitter l'église, prenne congé de Dieu, Bach a mis seulement la contrition d'un cœur repentant ; Beethoven, l'angoisse tragique d'une âme désespérée.

Maintenant, après avoir dit de notre mieux les splendeurs de la

(1) Fromentin, *les Maîtres d'autrefois*.
(2) *Ibid.*

messe en *si* mineur, en dirons-nous les ombres, l'aridité scolastique et les longueurs fuguées ? En vérité, nous ne l'osons pas, ou plutôt nous ne l'osons plus. Par nous déjà pareil scandale est arrivé : nous avions trouvé jadis des taches au soleil; on nous a traité d'aveugle. Il paraît qu'à l'égard des grands hommes toute restriction est sacrilège, toute réserve impie. Et, par une singulière anomalie, ces dévots, ces fanatiques intransigeans de Bach sont justement ceux qui lui ressemblent le moins. Le vieux maître robuste et sain est accaparé surtout par les énervés et les impuissans. Ainsi le commandeur des croyans n'a pas de plus farouches gardiens que des eunuques.

Ne les bravons donc pas. Mais ne les imitons pas non plus. Quelqu'un se vantait un jour d'admirer Shakspeare aveuglément, comme une bête. Il faut, autant que possible, ne rien faire, pas même admirer, comme cela. N'acclamons pas également dans la messe en *si* mineur les pages les plus didactiques et les plus inspirées, les vieilles formules d'autrefois et les formes d'aujourd'hui, de demain, ou plutôt de toujours, jeunes d'une immortelle jeunesse. Je pensais aux transformations de la musique en relisant dernièrement le fameux *allegretto* de la symphonie en *la*. Il semble que dans ce morceau, libre entre tous et rayonnant des clartés de l'avenir, Beethoven ait regardé vers le passé, mais pour lui dire adieu. Vous vous rappelez, sur le thème douloureux, ce soupçon de fugue, cette poursuite légère de l'idée, ces imitations discrètes et charmantes, qui se répondent doucement et tout bas. Un instant ici Beethoven s'est souvenu de l'école, et qu'il était savant. Mais il s'est ressouvenu aussitôt qu'il était homme, et malheureux, et la fugue à peine esquissée (avec quelle grâce pourtant!) s'est perdue dans un cri de douleur.

Joubert, je crois, a dit : « Plus une parole ressemble à une pensée, une pensée à une âme, une âme à Dieu, plus tout cela est beau. » Ce qu'il disait des paroles, on pourrait le dire des notes et déterminer ainsi en finissant l'évolution de la musique et la hiérarchie des deux grandes œuvres que nous venons d'étudier. De Bach à Beethoven, l'art s'est renouvelé par l'expression et l'émotion. Si la messe en *ré* dépasse la messe en *si*, c'est qu'elle est plus souvent expressive et émouvante et par des moyens plus libres et plus variés. Beethoven est encore au-dessus de Bach parce que chez lui, plus souvent que chez son précurseur, la note ressemble à la pensée, la pensée à l'âme et l'âme à Dieu.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août.

A peine les chambres sont-elles parties, les vacances s'ouvrent pour tout le monde, depuis M. le président de la république qui va chercher le repos sous les paisibles ombrages de Fontainebleau, jusqu'aux écoliers qui vont oublier dans leurs familles les controverses sur l'enseignement classique et l'enseignement moderne dont on les entretenait naguère au grand concours. La politique, au moins la politique intérieure, suivant l'invariable usage, sommeille à demi. Ce n'est pas que dans cette trêve périodique et bienfaisante il ne reste encore bien des questions obscures, des incohérences morales, de mauvais fermens, des menaces de crises du travail, des grèves, des conflits obstinés. Les agitations ouvrières, pas plus que les luttes de partis, ne s'arrêtent à volonté pour le plaisir de ceux qui aiment la quiétude ou qui cherchent la distraction et l'oubli dans les voyages; mais somme toute, pour le moment, la France est au repos plus qu'aux agitations, aux incidens bruyans, aux violences de polémiques et aux grèves. On échaufferait difficilement un public inattentif pour les revendications des terrassiers et des puisatiers; on aurait de la peine à passionner les esprits pour des querelles de fantaisie. Tout ce qu'on pourrait tenter se perdrait dans cette grande et pacifique diversion des vacances qui est toujours attendue, et laisse pour quelques mois le pays à sa tranquillité. La politique intérieure, aujourd'hui, elle n'est nulle part, ou, si l'on veut, elle se réduit à des discussions assez vaines, à des discours que les ministres, dispersés par la saison, sèment sur les chemins, à une distribution de prix, à un banquet, à une inauguration de voie ferrée, à propos de tout et à propos de rien.

Le malheur est que, dans ces discours ministériels qui se succèdent, tout est parfois assez mêlé, et qu'on ne sent pas un esprit de gouvernement bien assuré, bien clair, bien propre à inspirer une confiance sans limite. Les orateurs officiels se livrent assez souvent à leur ima-

gination, à leurs fantaisies, au risque d'égarer ceux qui les écoutent et qui les prendraient au mot. Certes, lorsque M. le ministre de l'instruction publique inaugurait, il y a quelques jours, les vacances par le discours qu'il a adressé en pleine Sorbonne à la jeune population des lycées impatiente de liberté, il a parlé avec élégance, avec finesse et même parfois avec élévation. Il a prodigué les bonnes paroles et les bons conseils. Il a parlé de tout, de l'enseignement moderne qui n'est ni l'enseignement classique, ni l'enseignement spécial, de l'idéal qui doit relever les cœurs, de la paix du monde, de l'état de l'Europe qui impose à tous les peuples des armemens formidables et démesurés. Soit, c'est le thème inévitable! Seulement on ne voit pas bien à quel propos M. le ministre de l'instruction publique s'est cru obligé de proclamer, avec une autorité officielle, que « l'état militaire, par ses nécessités de subordination passive de toutes les volontés à la volonté d'un seul, est contraire au génie des institutions politiques de la France. » Le grand maître de l'université nouvelle y a-t-il bien songé? D'abord, il n'est pas sûr que cette discipline, ennoblie par le patriotisme, ne soit point un frein salutaire, plus nécessaire encore dans une vaste et libre démocratie que sous tout autre régime. Si le service universel et obligatoire a une valeur morale, c'est justement parce qu'il soumet tous les Français à la même règle, à ce viril apprentissage de l'obéissance à des chefs qui tiennent leurs titres de commandement de leurs services et de la loi dans un intérêt commun; mais de plus, on en conviendra, c'est une étrange manière de faire aimer par une jeunesse au cœur chaud, à l'esprit prompt, cette vie militaire à laquelle elle sera appelée demain, et si l'on voulait aller plus loin, ce serait aussi une singulière façon de recommander l'institution républicaine que de la représenter comme incompatible par son génie avec les nécessités de la défense nationale, avec une des conditions de la grandeur de la France. M. le ministre de l'instruction publique aurait pu décidément se dispenser peut-être d'exprimer en pleine Sorbonne une opinion hasardée qu'il peut, s'il le veut, avoir comme philosophe, mais qui n'est point assurément l'opinion d'un homme de gouvernement à l'heure où nous vivons. Car enfin, où veut-on en venir? quelle impression peut garder le pays, quand on lui dit au nom de l'État que la démocratie n'est pas faite pour subir les contraintes du service, cette « immobilisation des forces humaines, » tant de « dépenses improductives, » et quand, le lendemain, on lui impose la dure loi de l'armement universel, des charges accablantes et toujours croissantes? Que pourrait-on répondre au soldat indiscipliné qui dirait que l'obéissance est « contraire au génie des institutions? » Le plus clair est que ces théories humanitaires, si on les prenait au sérieux, ne pourraient que mettre la confusion dans les esprits, et, si elles ne sont qu'une fantaisie, elles ne sont pas faites pour une assemblée de la jeunesse.

Pendant ce temps, M. le ministre de l'intérieur, M. le ministre des travaux publics, qui n'ont pas à faire des discours en Sorbonne, vont de leur côté en province, répandant, eux aussi, à leur manière, la bonne parole. Ils vont inaugurer quelques chemins de fer, recevoir de petites ovations, qui ne manquent jamais, et surtout réchauffer le zèle provincial. Ils étaient, il y a peu de jours, dans la Corrèze, dans le Lot, à Gourdon, à Cahors. M. Constans est même allé jusqu'à Bagnères-de-Luchon. M. le ministre de l'intérieur et M. le ministre des travaux publics, dans leurs pérégrinations et dans leurs discours, ne font pas de philosophie, ils font de la politique réaliste et pittoresque. M. le ministre des travaux publics est certainement dans son rôle en rêvant la multiplication des voies ferrées, il se laisse peut-être un peu entraîner par son imagination. Il est presque idyllique en parlant des chemins de fer de montagnes, et surtout il ne compte pas avec l'argent. Qu'on ne lui oppose pas les remontrances moroses de ceux qui remplissent le devoir ingrat de défendre le budget, l'ordre financier, la fortune de la France : lui, il n'a d'autre souci que d'aller en avant, de promettre des chemins de fer qui ressemblent fort à des chemins de fer électoraux, d'achever le « plan Freycinet » pour l'an 1900 : « La France est assez riche pour se permettre ce luxe ! » Voilà qui est parler en homme entendu, sachant semer les chemins de fer ou les promesses de chemins de fer pour récolter les suffrages ! M. le ministre de l'intérieur, quant à lui, dans la distribution des rôles, se réserve la politique familière, et même parfois un peu triviale. Il fait la propagande de la bonhomie. Il se retrouve en famille à Gourdon, à Luchon, avec les méridionaux et fait avec eux la conversation sans façon en leur parlant de lui, de sa famille, de son père qui était un « féroce bonapartiste, » de ses travaux, de ses succès, de leurs intérêts à eux, de leur ville, de la république. Il se montre aussi fort satisfait, ce madré républicain devenu conservateur, comme il l'assure, conservateur de la république, et il dit volontiers d'un ton goguenard, — il le disait récemment à Avignon : « C'est notre tour maintenant d'être les gens très bien ! »

Au fond, M. Constans est trop sceptique pour être dupe de certains préjugés de parti, et il ne demanderait peut-être pas mieux que de se montrer facile avec tout le monde, au risque de passer à son tour pour réactionnaire. Il a certes fait entendre de bonnes paroles à son passage dans le Lot en recommandant aux maires de ne pas perpétuer les divisions locales, en leur rappelant que le drapeau de la république doit abriter sous ses plis tous les Français. Ces jours derniers encore, à Luchon, il a répudié la politique exclusive ; il n'a pas hésité à dire que « la porte de la république est assez haute et assez large pour que tout le monde puisse la franchir sans se courber, sans s'humilier, sans se salir. » Il est malheureusement à craindre que sous

ces libérales paroles, il n'y ait encore plus d'une restriction, plus d'une arrière-pensée. M. le ministre de l'intérieur, par une vieille habitude sans doute, traite un peu les nouveaux-venus en repentans suspects, et il leur dit au besoin : « Nous serons bienveillans dans la mesure où vous serez dévoués. » C'est peut-être au fond une manière de ne rien dire. Et M. le ministre de l'intérieur a, lui aussi, sa chimère qu'il promène dans ses voyages, dont il a parlé à Cahors, dont il vient de parler de nouveau à Luchon : c'est la caisse des retraites ouvrières. Comme M. le ministre des travaux publics a ses chemins de fer, M. le ministre de l'intérieur a sa caisse des retraites. M. Yves Guyot ne compte pas avec la fortune de la France, M. Constans ne voit qu'une bagatelle dans les 150 millions que sa caisse coûterait au budget. — De sorte que si on cherche le dernier mot de toutes ces manifestations ministérielles qui se succèdent depuis quelques jours à Paris et en province, on arrive peut-être à un résultat singulier. On finit par découvrir que dans tous les discours de M. le ministre de l'instruction publique, de M. le ministre des travaux publics, de M. le ministre de l'intérieur, ce qui manque le plus, c'est une certaine unité de direction, un certain ensemble d'idées justes et précises, c'est l'esprit de suite, de prévoyance, de gouvernement, pour tout dire. Et cependant, ce qui serait plus que jamais nécessaire aujourd'hui, ce serait un gouvernement assez prudent pour se défendre des hasards, assez bien inspiré pour ne pas marchander sur les conditions d'une sérieuse pacification intérieure, assez sûr de lui-même pour concentrer et manier avec autorité toutes les forces, toutes les ressources de la France.

Qui aurait dit il y a deux mois, à l'approche des vacances, qu'avant peu, au milieu des petits incidens de tous les jours, il allait se passer un événement qui devait d'abord étonner, puis émouvoir et agiter l'Europe? Qui aurait pensé que quelques navires envoyés pour remplir une mission de courtoisie sur les côtes du golfe de Finlande allaient créer ou dévoiler une situation nouvelle? C'est cependant ce qui arrive dans un temps déjà si fertile en surprises et en coups de théâtre; c'est ce qui préoccupe depuis quelques semaines l'opinion universelle, de plus en plus attirée vers le spectacle inattendu offert à Cronstadt, à Saint-Pétersbourg, à Moscou, partout où passent nos marins, conduits sur les côtes de Russie par M. l'amiral Gervais.

On pouvait sans doute compter, pour nos officiers et nos soldats, sur une réception courtoise, puisque ceux qui avaient organisé et décidé cette mission devaient savoir ce qu'ils faisaient, on ne pouvait vraiment prévoir la vivacité et l'étendue des manifestations dont la présence de l'escadre française dans les eaux russes est devenue si rapidement l'occasion. Et ce qui donne une signification plus saisissante à des scènes si nouvelles, c'est l'unanimité des sentimens, c'est la spon-

tanéité ardente, impatiente avec laquelle toutes les classes du peuple russe s'associent à une réception dont l'empereur lui-même a donné le signal : on pourrait peut-être dire, si l'on voulait à tout prix épiloguer, qu'il faut faire la part de l'étiquette officielle ; mais ce n'est plus évidemment cela. D'abord un tsar ne se prodigue pas si aisément, si libéralement, et pour que l'empereur Alexandre III, le plus réservé des souverains, ait cru devoir se rendre spontanément à bord de nos navires à peine arrivés, pour qu'il ait semblé prendre plaisir à combler nos chefs militaires des témoignages de ses sympathies ; pour qu'il ait porté des toasts et envoyé de chaleureux télégrammes à M. le président de la république qui a répondu du même accent, pour qu'il ait fait sa paix même avec *la Marseillaise*, il a fallu qu'il mît quelque calcul profond dans ce qu'il faisait ou qu'il cédât à un puissant mouvement d'opinion. Cette opinion, elle n'a cessé de se manifester, en effet, sous toutes les formes, par les banquets offerts à nos officiers, par les virils témoignages échangés entre les chefs des deux marines, par les fêtes publiques, par les discours, par la cordialité populaire. Partout, à la cour et à la ville, dans les cercles militaires, dans les réunions mondaines, et même dans la rue, nos marins ont trouvé l'accueil le plus empressé et ont été traités en amis à qui on veut laisser un bon souvenir. Ils y ont répondu en braves gens sensibles à de si chaudes démonstrations, fiers de voir leur drapeau honoré et leur pays relevé dans l'estime du monde. La France, si bien représentée par ses marins devant Cronstadt, a répondu aussi chez elle à sa façon et par quelques paroles vibrantes de M. le ministre des affaires étrangères, et par l'accueil que les marins russes ont récemment trouvé à leur tour dans le port de Cherbourg et mieux encore par l'émotion qui a couru dans le pays. En un mot, dans leur ensemble comme par leurs détails, comme par l'esprit qui les inspire, les fêtes russes offertes à notre escadre ont tous les caractères d'un de ces événemens exceptionnels qui parlent à l'imagination et même à la raison des hommes.

Que, dans ce qui vient de se passer, tout ne soit pas pure ostentation et vaine apparence, que ces manifestations, ces démonstrations, ces bruyans témoignages de sympathie mutuelle dépassent les proportions de ce qu'on veut bien appeler la « civilité » internationale, on n'en peut certes douter. Il est bien clair que deux grands états, deux grands peuples, placés à de telles distances, séparés par tant de traditions sociales, morales, politiques, ne se confondent pas dans une telle étreinte uniquement par politesse, pour le plaisir de se donner des fêtes et de porter des toasts dans des banquets. Ils ont eu d'autres raisons de se rapprocher, c'est bien certain. Est-ce à dire que le voyage de l'escadre française à Cronstadt n'ait été qu'un moyen de déguiser quelque savante campagne diplomatique, que M. l'amiral Gervais ait été envoyé pour conquérir quelque pacte mystérieux, qu'il y ait des

protocoles, des engagemens écrits, des traités d'alliance offensive et défensive? Il n'y a probablement rien de semblable, malgré le zèle qu'ont mis les nouvellistes à divulguer le prétendu secret des négociations de Saint-Pétersbourg. Traités et protocoles sont assez inutiles, et, si on pouvait avoir un doute, une illusion sur ce que valent les papiers diplomatiques, le premier ministre de la reine Victoria, lord Salisbury, nous a suffisamment éclairés en déclarant ces jours derniers, avec une certaine désinvolture, que les protocoles n'étaient rien, que les intérêts du moment décidaient de tout. Ce sont les intérêts qui font aujourd'hui un rapprochement, favorisé peut-être par une certaine facilité d'esprit et de rapports entre Français et Russes, qui n'ont jamais été des ennemis irréconciliables, même quand ils ont eu à vider leurs querelles par les armes. Sans doute il a pu y avoir, plus d'une fois, il peut y avoir encore, entre la France et la Russie, des intérêts différens sur quelques points du monde. Pour le moment, on n'a plus songé à ce qui pourrait diviser; tout a visiblement cédé à la pression d'un intérêt supérieur qui fait des deux puissances des alliées.

C'est la force des choses qui depuis quelques années conspire pour ce rapprochement auquel les deux peuples s'associent avec leurs gouvernemens, et à dire toute la vérité, les premiers auteurs de l'alliance de la Russie et de la France, si alliance il y a, sont ceux qui l'ont préparée sans le savoir par les menées de leur diplomatie, qui l'ont précipitée par leurs démonstrations. On a cru pouvoir constituer au centre du continent une sorte de prépotence, agiter le spectre des coalitions, s'attribuer, du droit de la force et du nombre qu'on croyait avoir, une façon d'arbitrage dans l'occident. Récemment encore, on se plaisait à donner une représentation nouvelle de cette fameuse triple alliance, qu'on s'efforçait de transformer en quadruple alliance, sans s'apercevoir qu'on troublait ainsi toutes les conditions de puissance, tous les rapports entre de grands États. Le résultat a été et devait être de rapprocher les nations et les gouvernemens laissés en dehors de ces arrogantes combinaisons, de les conduire à opposer au faisceau de forces dont on les menaçait, le faisceau de leurs propres forces. On a prétendu disposer de l'équilibre de l'Europe par un bon plaisir d'omnipotence à trois ou à quatre, on n'a réussi qu'à partager l'Europe en deux camps, en décidant un effort énergique pour rétablir l'équilibre. On l'a voulu, c'est fait, et si, comme on n'a cessé de le dire, la triple ou la quadruple alliance n'a été créée que pour être une garantie de la paix, il y aura désormais, par l'alliance nouvelle, une garantie de plus, qui n'est peut-être pas la moins sérieuse et la moins efficace. La paix sera probablement mieux gardée entre les deux camps qui s'observent, qui sont de force à se faire respecter!

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est l'impression multiple, confuse, assez contradictoire, laissée un peu partout par ce qui vient d'arriver

en Russie. Il est évident que le premier mouvement dans plus d'un pays a été une certaine surprise. On ne s'attendait ni à l'importance qu'allait prendre l'apparition de notre escadre devant Cronstadt, ni à l'éclat des réceptions russes, ni à la gravité significative des démonstrations qui se sont produites. On a eu quelque peine à se reconnaître. Les uns se sont empressés de traiter légèrement ces fêtes et ces manifestations importunes, d'attribuer tout cela à la frivolité des Russes et des Français, de n'y voir qu'une simple politesse ou l'effet d'un mot d'ordre officiel ou une puérile exagération, les autres n'ont pas caché leur impatience et leur mauvaise humeur. — Ceux-ci se sont étudiés à diminuer l'importance de l'événement, à démontrer qu'une alliance était impossible entre la France et la Russie; ceux-là ont plutôt affecté d'exagérer la gravité des choses et ont pris ce prétexte pour déclamer une fois de plus contre les velléités remuantes et ambitieuses de la France. Au demeurant, la dernière impression à peu près dans tous les pays est bien, à ce qu'il semble, qu'il s'est passé quelque chose de sérieux, que, si rien n'est précisément changé en Europe, il y a désormais des positions prises, des politiques plus nettement avouées.

Et maintenant, après le passage de M. l'amiral Gervais à Cronstadt et à Pétersbourg, quelle peut être la signification de la visite prochaine de notre escadre à Portsmouth ? Il est bien clair que l'Angleterre, avec son expérience des grandes affaires, ne s'est pas longtemps méprise et l'empressement qu'elle a mis à exprimer le désir de recevoir notre escadre à Portsmouth est la meilleure preuve qu'elle ne veut pas paraître aussi engagée qu'on le voudrait avec la triple alliance, qu'elle ne veut pas se laisser entraîner au-delà de ses intérêts. Nos marins peuvent donc aller tranquillement sur la côte britannique ; ils sont sûrs d'être bien reçus par le gouvernement anglais, par la reine elle-même qui en a exprimé le désir, par le lord-maire, s'ils vont à Londres. Ils se conduiront là comme partout en honnêtes soldats chargés de la bonne renommée de leur pays et portant avec orgueil dans toutes les eaux les couleurs de la France. Après cela, il est bien certain qu'il n'en sera ni plus ni moins, et on ne voit pas bien pourquoi un patriotisme assez puéril ou de faux calculs auraient détourné notre escadre du rivage britannique où de nouvelles fêtes l'attendent. Le voyage à Portsmouth ne dénature ni n'atténue la visite à Cronstadt, qui reste avec toute sa signification. Ce qui est fait est fait et lord Salisbury a pris le meilleur parti en déclarant, ces jours passés, au banquet de fin de session donné à Mansion-House, que la paix de l'Europe n'avait jamais été mieux assurée. Qu'il ait voulu tranquilliser l'opinion anglaise ou témoigner sa confiance dans les intentions de la France et de la Russie, il a parlé en homme d'esprit.

Dans le concert de nouvelles retentissantes, de discours, de consultations politiques, dont les derniers incidens européens viennent d'être

l'occasion, il aurait manqué une voix si M. Crispi n'avait pas tenu à faire sa partie; mais M. Crispi a parlé comme les autres, comme M. de Bismarck lui-même, l'illustre délaissé de la fortune, qui paraît avoir dans sa solitude des opinions assez moroses sur les affaires du jour. Il y a deux mois à peine, l'ancien ministre italien, pour faire encore parler de lui, pour échapper, s'il pouvait, à l'oubli, avait écrit une première consultation qu'il avait confiée à une revue anglaise, avec des airs de mystère, en se voilant du prétentieux pseudonyme « un homme d'État. » Aujourd'hui il publie dans la même revue son second memorandum, qu'il se résigne cette fois à signer de son nom. M. Crispi a voulu, lui aussi, dire son mot sur les affaires de l'Europe, sur les alliances continentales, sur la politique de l'Italie; seulement il l'a dit à la façon d'un homme qui, en perdant le pouvoir, a perdu le sens le plus simple des grandes réalités publiques, qui est dépassé par les événemens et a tout l'air d'un revenant nous racontant des histoires de l'autre monde.

Qu'est-ce en effet que cette consultation nouvelle sur « l'Italie, la France et la papauté, » si ce n'est un tissu de vieilleries, de puérilités, d'inventions saugrenues qui ne répondent plus à rien, ni à la vérité des choses, ni à l'état présent du monde? M. Crispi a donc découvert, et dévoilé devant l'Europe le grand secret des malentendus qui séparent l'Italie de la France, qui ont jeté l'Italie dans la triple alliance. Il ne s'agit plus, il est vrai, des coups de main préparés par notre marine pour enlever le port de la Spezzia, ou des plans de campagne médités par nos états-majors pour l'invasion de la Péninsule; il ne s'agit plus même de Tunis, ni des capucins, qui font depuis quelque temps plus de bruit que de raison dans les polémiques italiennes. La grande, la terrible question qui s'élève toujours entre les deux pays, c'est la papauté, dont la France médite visiblement la restauration temporelle. Il est avéré, c'est M. Crispi qui l'assure, que, si des négociations engagées en 1887 par un brave prélat pour réconcilier l'Italie avec le pape n'ont pas eu une heureuse issue, c'est la faute de la France, qui est intervenue par ses mauvais conseils auprès du saint-père. Il est tout aussi démontré qu'en 1889, en pleine exposition, en pleine agitation boulangiste, il y a eu une grande « conspiration » pour décider le pape à quitter Rome, à réclamer l'hospitalité française! Bref, c'est un fait sûr et certain que depuis des années la France, placée sous le régime de la république, gouvernée par des ministres comme M. Goblet, M. Floquet ou même M. de Freycinet et M. Ribot, ne cesse de songer à une nouvelle expédition de Rome pour rétablir le pape dans son pouvoir temporel! Et voilà pourquoi l'Italie est dans la triple alliance! voilà pourquoi elle n'en sortira pas tant que la France n'aura point juré solennellement qu'elle ne songe ni à « renouveler l'expédition contre Rome, » ni à « soumettre aux puissances européennes la question du Vatican! » C'est pourtant tout ce que trouve à dire sur la

politique du jour un homme qui a dirigé avec fracas les affaires de la nation, qui a eu tous les secrets de la diplomatie, qui est censé connaître l'état des autres pays! Il n'y a pas même dans ces billevesées de quoi abuser les crédulités les plus naïves.

Où donc M. Crispi a-t-il vu « qu'en France la question romaine reste toujours ouverte? » Est-ce parce qu'il y a entre notre pays et le saint-siège des rapports traditionnels nécessaires, que tout régime régulier, à demi éclairé, s'étudiera à maintenir? Assurément la France, sous la république comme sous la monarchie, ne saurait se désintéresser de la position, de l'indépendance de la papauté et doit tenir à une entente utile avec le chef de l'Église catholique. Elle y est intéressée dans ses affaires intérieures pour la paix des consciences, et encore plus, peut-être, pour son influence séculaire à l'extérieur, dans les pays lointains où elle a une clientèle catholique rattachée à son protectorat. Il n'y a que les sectaires qui méconnaissent l'avantage d'avoir pour allié le plus grand pouvoir moral qui soit au monde. Nos gouvernemens nouveaux, dès qu'ils touchent aux affaires, ne s'y trompent pas, et jusqu'ici, il n'y a pas eu un ministère républicain qui se soit prêté à la suppression de l'ambassade française auprès du Vatican. M. le président de la république, en toute occasion, montre sa déférence pour le chef de l'Église; il la montrait récemment encore, et lorsqu'il a eu à remettre la barrette au dernier nonce, au cardinal Rotelli, et lorsqu'il a eu à recevoir le nouveau nonce, M[gr] Ferrata. Le pape, de son côté, sans déguiser ses préférences pour la France, ne cesse de témoigner les intentions les plus conciliantes, et même d'encourager par ses conseils les adhésions à la république. En dehors de cette bonne intelligence, de ce concours utile, dont la paix religieuse peut être le prix, il n'y a pas, que nous sachions, une question romaine. Il faut les yeux de M. Crispi pour la démêler parmi nous. La question romaine, elle n'existe pas plus pour la France que pour les autres grands états. Est-ce que M. de Bismarck, le jour où il s'y est cru intéressé, ne s'est pas adressé au souverain pontife et ne l'a pas traité en puissance reconnue? Est-ce que l'empereur d'Autriche, dont l'Italie est l'alliée, est allé jusqu'ici rendre à Rome la visite qu'il avait reçue du roi Humbert à Vienne? Mais, sur tout ce qui vient de l'Autriche et de l'Allemagne, M. Crispi garde un silence prudent. Il n'y a que la France qui le préoccupe; si la question romaine reste encore un embarras pour l'Italie, c'est uniquement la faute des Français, qui conspirent avec le Vatican. Voilà qui est entendu.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que M. Crispi ne se dit pas moins le meilleur ami de la France. Oh! oui, sans doute, pourvu que la France cesse de « se considérer comme la fille aînée de l'Église; » pourvu qu'elle soit sage et tranquille, qu'elle ne prétende plus « être l'arbitre de l'Europe, » qu'elle sache s'incliner devant les obstacles sa-

lutaires opposés à ses ambitions, qu'elle se laisse lier par l'Allemagne et l'Italie sur le continent, par l'Angleterre dans la Méditerranée : à ces conditions, M. Crispi ne demande pas mieux que d'être son ami. Si c'est le langage d'un ami, à ce qu'il assure, que dirait donc un ennemi ? Seulement M. Crispi ne s'aperçoit pas qu'avec ses évocations de la question romaine et ses consultations surannées, il ne parle plus que dans le vide, en politique qui prête un peu à rire aux hommes sérieux, — qui a perdu le fil des événemens.

Lorsque l'empereur Guillaume II, il y a un mois, commençait ses voyages par la Hollande, il ne voyait naturellement autour de lui que les fêtes et les démonstrations officielles ou populaires à Amsterdam comme à La Haye. Tous les dissentimens de parti se taisaient pour recevoir le souverain étranger hôte de la reine; les affaires publiques restaient suspendues pour quelques jours. La Hollande cependant entrait déjà dans une crise qui était la suite des dernières élections et qui ne laisse point d'avoir sa gravité pour le pays. C'est par le fait un changement de politique qui se prépare dans des conditions assez laborieuses. Le ministère présidé depuis quelques années par M. de Mackay et vaincu au dernier scrutin avait ajourné sa démission pour éviter la coïncidence d'une crise intérieure, d'une sorte d'interrègne ministériel avec le passage de l'empereur allemand. A peine Guillaume II a-t-il été parti, il a remis ses pouvoirs à la reine-régente. La difficulté est aujourd'hui de le remplacer. Comment le remplacera-t-on ? c'est là précisément la question dont la solution dépend de la volonté de la reine, peut-être des influences qui s'agitent autour de la souveraine, sans doute aussi et avant tout de l'état des partis, de toute une situation créée par les élections.

Jusqu'ici le ministère de M. de Mackay, bien que de tempérament conciliant et d'inclinations à demi libérales, a vécu surtout avec l'appui des conservateurs de diverses nuances, d'une majorité composée de catholiques et de protestans antirévolutionnaires : c'est ce qu'on appelle en Hollande la « monstrueuse » alliance; ce n'est après tout qu'une coalition des forces conservatrices née des circonstances, prolongée par les circonstances. Cette majorité suffisante peut-être, quoique un peu incohérente et peu nombreuse, elle a fini par se diviser et se décomposer à l'occasion surtout d'une de ces questions qui s'agitent aujourd'hui dans tous les pays, dans tous les parlemens : la question de la réforme militaire et de l'établissement du service obligatoire. Vivement discutée dans les chambres comme dans le pays, ardemment combattue même dans le camp ministériel, la réforme militaire proposée par le gouvernement est restée un objet de contestations passionnées et a mis la confusion dans les partis. Les divisions qui se sont manifestées dans les chambres ont eu nécessairement leur contre-coup dans les élections récentes. La lutte a été

partout des plus vives, non-seulement entre libéraux et conservateurs, mais entre conservateurs, entre catholiques et protestans antirévolutionnaires, les uns adversaires acharnés, les autres partisans de la réforme militaire. Les scissions se sont multipliées entre les alliés de la veille. Qu'en est-il résulté ? Les proportions des partis se sont trouvées brusquement modifiées. Jusqu'aux dernières élections, dans une chambre de 100 membres, les libéraux étaient au nombre de 45, la majorité ministérielle comptait 55 catholiques ou antirévolutionnaires. Aujourd'hui le scrutin a tout changé. Ce sont les libéraux qui sont au nombre de 55 dans la chambre nouvelle, ce sont les conservateurs qui se trouvent réduits à n'être plus qu'une minorité composée de 25 catholiques et 20 antirévolutionnaires. Les plus grandes villes, Amsterdam, Rotterdam, La Haye, ont singulièrement contribué à la victoire libérale. Les divisions des conservateurs ont fait le reste. Un des chefs les plus éminens des catholiques, le docteur Schaepman, a eu de la peine à être élu. Voilà la situation parlementaire que les élections ont créée et où un changement de direction politique devient inévitable, quoiqu'il ne paraisse pas être sans difficulté.

Les circonstances n'ont rien de pressant, à la vérité, puisque la chambre nouvelle ne se réunit que le mois prochain et que la Hollande est un sage pays où les crises ministérielles se déroulent avec une paisible lenteur. La nécessité de remplacer le ministère Mackay ne reste pas moins évidente, et c'est là justement que commence l'embarras. Au premier abord, sans doute, tout paraîtrait assez simple ; la solution serait dans la situation même. Les libéraux qui ont depuis longtemps perdu le pouvoir retrouvent aujourd'hui une majorité ; ils sembleraient naturellement désignés pour reprendre la direction des affaires. Seulement, les libéraux ont un programme où ils ont inscrit des réformes économiques, une réforme électorale, sans compter la réforme militaire qu'ils seront obligés de reprendre, et il n'est pas sûr que le jour où ils essaieront de réaliser leur programme, ils ne verront pas à leur tour leur majorité se décomposer. C'est là le point délicat. Jusqu'ici, la régente, la reine Emma, a successivement appelé en consultation M. de Heemskerk qui a autrefois dirigé un ministère d'affaires, M. Tak van Poortvliet qui est un des chefs du parti libéral, puis le bourgmestre d'Amsterdam, M. Van Tienhoven, qui est un libéral modéré. Elle a écouté tout le monde, même ceux qui lui auraient peut-être conseillé de ne rien faire, d'attendre, de garder au moins provisoirement le ministère conservateur de M. de Mackay. La reine-régente est restée dans son rôle constitutionnel, remplissant ses devoirs sans se hâter, sans rien brusquer, sans se départir surtout d'une prudente réserve. Elle aurait eu peut-être ses préférences, elle n'a pas cherché à les imposer. Le plus vraisemblable est que cette crise, née des élections hollandaises, finira par un ministère qui réunirait M. Van Tien-

hoven, M. Tak van Poortvliet, deux hommes représentant des nuances diverses du libéralisme. C'est, à ce qu'il semble, la solution la plus naturelle, la plus logique dans la situation parlementaire de la Hollande, la plus conforme aux vœux de ce paisible pays qui allie à ses sentimens conservateurs d'invariables instincts libéraux.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Les rentes françaises et la plupart de nos grandes valeurs nationales se sont tenues avec fermeté pendant la première quinzaine d'août, tandis qu'une grande indécision a continué de régner sur le marché des fonds d'États étrangers, surtout de ceux de l'Europe méridionale et orientale. Des trois grandes places financières dont les mouvemens sont reliés par une étroite solidarité, Paris, Londres et Berlin, la nôtre n'est cependant plus seule à présenter quelques symptômes manifestes d'un prochain ascendant des tendances optimistes. A Londres, en effet, la situation semble sérieusement dégagée ; les rumeurs fâcheuses et si longtemps persistantes sur les embarras de telles ou telles grandes maisons de la Cité se dissipent peu à peu ; la défiance morose fait place au sentiment que sans doute on a passé la période des pires conséquences de la crise ; si l'activité ne s'est pas encore réveillée au Stock-Exchange, on ne le doit plus exclusivement à la pensée décourageante qu'il y a encore des catastrophes à subir, mais bien plutôt à l'éloignement temporaire de la plus grande partie du monde financier.

A Berlin, au contraire, l'horizon est encore plus chargé de nuages et le pessimisme plus accentué qu'il y a quinze jours. La presse allemande a commenté avec une mauvaise humeur bien naturelle et des inquiétudes, en partie peut-être affectées, les incidens si remarquables de la réception de la flotte française à Cronstadt. D'autre part, l'opinion publique a été fort occupée des bruits alarmistes répandus sur l'état de santé de l'empereur d'Allemagne, confiné à Kiel à bord du *Hohenzollern* par une blessure au genou. Enfin le décret du gouvernement russe interdisant l'exportation des seigles a jeté le monde économique allemand

dans une véritable consternation; quelques journaux ont tracé le tableau le plus sombre des misères que cet acte d'hostilité de la Russie à l'égard de l'Allemagne préparait pour l'hiver prochain aux populations situées à l'ouest de la Vistule.

Le marché de Berlin, sous l'action de ces divers facteurs, ne pouvait que présenter une physionomie attristée. Le rouble a constamment baissé, atteignant le cours de 2.10 marcs qui correspond au prix de 262 fr. 50. L'emprunt d'Orient, libellé en rouble papier, a été directement affecté par cette réaction et a fléchi de 69 3/8 à 68 3/8. Le 4 pour 100 consolidé des Chemins de fer, emprunt en or, a moins baissé, et ne perd qu'une demi-unité, à 95 1/2. Le 4 pour 100 1880, après avoir abandonné un moment le cours de 96, l'a repris et reste, comme à la fin de juillet, à 96 1/2. La rente italienne, dont les mouvemens sont déterminés principalement par les tendances qui règnent à Berlin, a eu un marché très agité au moment de la liquidation; après avoir, toutefois, baissé de 90.10 à 89.50, elle s'est relevée à 90.30 et finit à 90.10. Le 4 pour 100 hongrois n'a pu conserver ce même cours de 90 et a reculé de 90 5/16 à 89 3/4.

Le Portugais 3 pour 100 s'est maintenu aux environs de 38 1/2 pendant toute la quinzaine, malgré une nouvelle et très importante baisse des valeurs de la Compagnie royale des chemins de fer portugais. L'action de cette Société a été précipitée de 175 à 113.75, l'obligation 3 pour 100 de 219 à 182, l'obligation 4 pour 100 de 270 à 205. Il est à noter que la rente 4 pour 100 de l'État portugais reste cotée, le samedi 13, à ce même cours de 205. Le crédit de la compagnie et celui de l'État se trouvent ainsi ramenés au même niveau. La situation monétaire à Lisbonne s'est un peu détendue. Toutefois la prime de l'or n'est pas redescendue au-dessous de 20 à 25 pour 100.

A Madrid, l'on fait 8 pour 100 de prime, et cette question de change a provoqué encore des ventes d'obligations des chemins de fer espagnols. Mais les bas cours cotés fin juillet ont sollicité d'autre part des acheteurs, et finalement ce groupe de titres est en reprise. Les obligations des Andalous se sont relevées de 343 à 350, les Nord de l'Espagne, 1re série, de 387 à 390, 2me série, de 359 à 370, 3me série, de 349 à 357, les Pampelune, de 346 à 352, les Barcelone de 347 à 352. Les Cacérès ont reculé de 240 à 205, et les obligations ouest de l'Espagne de 250 à 155. L'Extérieure, après avoir reculé à 70 en liquidation, a repris à 71 1/4, puis s'est tenue entre 70 1/2 et 71. La situation financière de l'Espagne reste très peu satisfaisante, le gouvernement ne pouvant tenter l'application de la loi récemment votée par les cortès, soit pour l'émission d'un emprunt, que les circonstances actuelles rendent impossible, soit pour l'expansion de la circulation fiduciaire, puisque la seule crainte de cette expansion a déjà suscité un agio de 8 pour 100.

Les valeurs turques ont subi l'influence générale et se sont négociées à des cours légèrement inférieurs à ceux de juillet. Le 1 pour 100 finit à 18.45, la Banque ottomane a reculé de 10 francs à 553.75. L'Unifiée d'Égypte a fléchi de 2.50, à 485.

Quelques nouvelles un peu moins mauvaises de Buenos-Ayres et l'annonce du vote par le sénat argentin de deux lois visant, l'une la constitution d'une nouvelle Banque nationale, l'autre la suppression du *moratorium* de trois mois accordé au commerce, ont provoqué à Londres un commencement d'amélioration sur les valeurs de la République Argentine. Le 5 pour 100 1886, qui avait reculé jusqu'à 260 fr., a repris à 290. Les fonds brésiliens sont également en hausse sur les cours de fin juillet. Compensés, le 4 1/2 à 74 et le 4 pour 100 à 69, ils valent aujourd'hui 76.50 et 72.

Nos fonds publics n'ont eu pendant cette première partie du mois d'août que des variations insignifiantes. Les reports ont été à peine rémunérateurs à la liquidation dernière, ainsi que l'on s'y attendait, et une certaine avance se serait probablement produite, si les circonstances extérieures et avant tout la lourdeur du marché de Berlin n'avaient enrayé l'action de cette tendance favorable.

Il faut, d'ailleurs, rappeler cette fois encore que, sans événement grave, la rente française ne saurait baisser, aussi longtemps que se poursuivront les achats de la Caisse des dépôts et consignations. La Caisse a acheté des rentes pour un capital de 18 millions 1/2 en janvier, de 23 en février, de 34 en mars, de 42 en avril, de 41 en mai, de 32 en juin et de 31 en juillet, soit pour les sept premiers mois de l'année un total de 224 millions, ou une moyenne de 32 millions par mois. Si cette proportion est maintenue jusqu'à la fin de l'année, ce qui, jusqu'ici, apparaît probable, la Caisse aura employé en achat de rentes, en 1891, une somme de 384 millions de francs et le portefeuille des Caisses d'épargne, qui atteignait déjà 2,960 millions à la fin de décembre 1890, s'élèvera ainsi à 3,350 millions. Le fonctionnement de ce singulier mécanisme assure la hausse ou tout au moins le maintien des cours de la rente, mais accroît chaque jour les responsabilités de l'État. On ne saurait trop redire, en effet, que les achats de la Caisse des dépôts et consignations ont pour résultat de transformer une dette perpétuelle en une dette à vue, ce qui est absurde au point de vue de la logique économique. La Banque de Paris a reculé de 765 à 750, le Crédit foncier de 1,247.50 à 1,245, le Crédit lyonnais, de 810 à 806.25. Le Suez a repris de 2,767.50 à 2,782.50, le Gaz de 1,415 à 1,437.50. Le Lyon est à 1,475 après 1,485, le Nord à 1,840 après 1,837.50.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT SIXIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LXIe ANNEE.

JUILLET. — AOUT.

Livraison du 1er Juillet.

Livraison du 15 Juillet.

Livraison du 1er Août.

Livraison du 15 Août.

Paris. — May & Motteroz, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

